Prologue

Je suis ethnologue, mais ceci n'est pas à proprement parler un ouvrage d'ethnologie. Il prend cependant racine dans l'anthropologie culturelle, car tout a commencé, il y a des années, par des recherches de terrain dans le cadre de cette discipline : je m'intéressais alors à l'utilisation de certaines plantes médicinales par les Indiens du sud-ouest des États-Unis et du nord du Mexique.

Au fil des ans, mes recherches ont évolué vers autre chose, sous l'effet de leur propre impulsion et de mes progrès personnels. L'étude des plantes médicinales a cédé le pas à l'examen d'un système de croyances, à cheval, semble-t-il, sur les frontières d'au moins deux cultures différentes.

La personne responsable de ce changement d'orientation de mes travaux fut un Indien Yaqui du nord du Mexique, don Juan Matus, qui me présenta plus tard à don Genaro Flores, un Indien Mazatèque des régions centrales. Ils pratiquaient l'un et l'autre une ancienne sapience, connue de notre temps sous le nom banal de sorcellerie et que l'on considère communément comme une forme primitive de science médicale ou psychologique. En réalité, c'est une tradition, avec des praticiens dont la maîtrise est parfaite et les techniques extrêmement subtiles et élaborées.

Ces deux hommes sont devenus mes maîtres plutôt que mes sources d'information, mais, tout en suivant cette voie hasardeuse, je n'ai pourtant pas cessé de considérer mes recherches comme des travaux d'ethnologie ; j'ai passé des années à essayer de déterminer la matrice culturelle de ce système, à mettre au point une taxinomie, un cadre de classification, une hypothèse sur son origine et sa diffusion.
Tous mes efforts ont été futiles, du fait même que les forces intérieures contraignantes de ce système ont uni par faire dérailler mon cheminement intellectuel et m'ont trans-formé en participant.
Sous l'influence de ces deux hommes de pouvoir, mes travaux se sont mués en une autobiographie, en ce sens que j'ai été forcé, dès que je suis devenu participant, de rendre compte de ce qui m'arrivait. Mais il s'agit d'une autobiographie particulière, car je ne relate ni ce qui se produit dans ma vie de tous les jours, en tant qu'homme comme les autres, ni les états d'âme engendrés par cette existence quotidienne. Je retrace, au contraire, les événements qui se déroulent dans ma vie du fait que j'ai adopté un ensemble « différent » de concepts et de méthodes étroitement associés. En d'autres termes, le système de croyances que je désirais étudier m'a englouti. Pour pouvoir continuer à avancer dans mes recherches, j'ai dû faire un sacrifice quotidien extraordinaire : ma vie en tant qu'homme de ce monde.
En raison de ces circonstances, me voici maintenant confronté à un nouveau problème : celui d'être obligé d'expliquer ce que je fais. Je suis très éloigné de mon point de départ – en tant qu'homme occidental comme les autres ou en tant qu'ethnologue – et, avant toute chose, je dois répéter sans relâche que mes ouvrages ne sont pas des mièvres de action – même si ce que je décris paraît irréel : c'est simplement étranger à nous.

Prologue

En pénétrant plus avant dans les subtilités de la sorcellerie, ce qui m'était apparu de prime abord comme un système de croyances et de pratiques primitives s'est avéré bientôt un univers immense et complexe. Pour entrer dans l'intimité de ce monde et en rendre compte, j'ai dû y participer, sous des formes de plus en plus élaborées et rainées. Ce qui m'arrive échappe maintenant à toutes mes prévisions, et n'est plus dans la Ligne de ce que d'autres ethnologues savent des systèmes de croyances des Indiens du Mexique. Je me trouve donc dans une position difficile ; tout ce que je peux faire dans ces circonstances c'est présenter ce qui m'arrive tel que cela m'est arrivé. *Je ne peux fournir aucune autre garantie de ma bonne foi, mais je le répète avec insistance : je ne vis pas une « double vie », et je me suis engagé à suivre les principes du système de don Juan dans mon existence quotidienne.*
Lorsque les deux sorciers indiens du Mexique qui m'ont formé, don Juan Matus et don Genaro Flores, m'eurent ex-pliqué leur savoir, ils me firent leurs adieux et partirent satisfaits. Je compris que, dès lors, il m'appartenait de récapituler, tout seul, ce qu'ils m'avaient appris.
Au cours de mes efforts pour accomplir cette tâche, je revins au Mexique, où je découvris que don Juan et don Genaro avaient neuf autres apprentis en sorcellerie : cinq femmes et quatre hommes. La femme la plus âgée se nommait Soledad ; ensuite venait Maria-Elena, surnommée « la Gorda », les trois autres femmes, Lidia, Rosa et Josefina, étaient plus jeunes et on les appelait « les petites sœurs ». Les quatre hommes, par rang d'âge, étaient Eligio, Nestor, Benigno et Pablito ; on appelait les trois derniers « les Genaros » car ils étaient très proches de don

Genaro.

Je savais déjà que Nestor, Pablito et Eligio (qui ne se trouvait plus parmi nous) étaient des apprentis. Mais l'on m'avait induit à penser que les quatre filles étaient les sœurs de Pablito, et Soledad leur mère. J'avais vaguement connu Soledad au cours des années, et je l'avais toujours appelée doña Soledad, par respect, car elle était à peu près du même âge que don Juan. J'avais également fait la connaissance de Lidia et de Rosa, mais nos relations étaient demeurées trop brèves et trop superficielles pour me permettre de comprendre ce qu'elles étaient en réalité. Je ne connaissais la Gorda et Josefina que de nom. J'avais rencontré Benigno, mais j'ignorais complètement qu'il eût des liens avec don Juan et don Genaro,

Pour des raisons incompréhensibles pour moi, ils paraissaient tous avoir attendu mon retour au Mexique. Ils m'apprirent que j'étais censé prendre la place de don Juan et devenir leur chef, leur Nagual. Ils me dirent que don Juan et don Genaro avaient disparu de la face de la Terre, de même qu'Eligio. Les femmes comme les hommes ne croyaient pas qu'ils fussent morts tous les trois : ils étaient entrés dans un autre monde, différent du monde de notre vie quotidienne mais tout aussi réel.

Les femmes, et surtout doña Soledad, m'attaquèrent violemment dès notre première rencontre. Par leur action elles provoquèrent une catharsis en moi. Mes relations avec elles aboutirent à une fermentation mystérieuse dans ma vie. Dès l'instant où je les rencontrai, des changements radicaux se produisirent dans ma pensée et dans ma compréhension de mes actes. Mais tout cela ne se réalisa pas à un niveau conscient et, après ma première visite, je me retrouvai dans une confusion encore plus grande. Pourtant, au milieu du chaos, je découvris une base étonnamment solide : sous le

choc de notre conflit, j'avais découvert en moi des ressources que je n'aurais jamais cru posséder.

La Gorda et les trois petites sœurs étaient des rêveurs *accomplis ; spontanément, elles me donnèrent des conseils et me montrèrent de quoi elles étaient capables.*

Don Juan avait déni l'art de rêver *comme le pouvoir d'utiliser ses propres rêves ordinaires pour les transformer en* conscience contrôlée, *au moyen d'une forme spécialisée d'attention que don Genaro et lui appelaient* « *l'attention seconde* ».

Je m'attendais que les trois hommes me montrent à leur tour leurs capacités dans un autre domaine des enseignements de don Juan et de don Genaro : « *l'art du traqueur ». Cet art m'avait été présenté comme un ensemble de méthodes et d'attitudes permettant à chacun de tirer le meilleur parti de toute situation imaginable. Mais ce que les trois Genaros m'apprirent n'eut ni la cohérence ni la force que j'avais espérées. J'en conclus que soit ces hommes n'étaient pas d'authentiques praticiens de cet art, soit, plus simplement, ils ne voulaient pas me l'enseigner pour l'instant.*

Je cessai de poser des questions, pour que chacun puisse se sentir détendu en ma présence, mais tous, hommes et femmes, jugèrent à mon silence que je me comportais en' comme un Nagual et ils me demandèrent de les guider et de les conseiller.

Pour y parvenir, je fus obligé de faire un retour systématique sur tout ce que don Juan et don Genaro m'avaient enseigné, tout en m'enfonçant plus avant dans l'art de la sorcellerie.

I LA FIXATION DE L'ATTENTION SECONDE

J'arrivai en milieu d'après-midi à l'endroit où demeuraient la Gorda et les petites sœurs. La Gorda était seule, assise dehors, près de la porte, le regard fixé au loin sur les montagnes. Quand elle m'aperçut, elle sursauta. Elle m'expliqua qu'elle s'était laissé totalement absorber dans un souvenir et que, pendant un instant, elle s'était trouvée sur le point de se rappeler une chose très vague, liée à moi.

Plus tard, ce soir-là, après le dîner, je m'assis sur le sol de la chambre. de la Gorda, avec elle, les trois petites sœurs et les Genaros. Les femmes étaient côte à côte.

Je ne sais pourquoi, bien que j'eusse connu chacun d'eux pendant aussi longtemps, j'avais isolé la Gorda dans mon esprit : elle faisait l'objet de tout mon intérêt. C'était comme si les autres n'existaient pas pour moi. Peut-être cela venait-il du fait que la Gorda, à la différence des autres, me rappelait don Juan. Il y avait en elle quelque chose de très paisible – bien que cette douceur ne résidât pas tant dans ses actes que dans mes sentiments à son égard.

Ils voulurent savoir ce que j'avais fait. Je leur ra-

contai que je venais de la ville de Tula (Hidalgo) où j'avais visité des ruines archéologiques. Ce qui m'avait fait le plus d'effet était une rangée de quatre immenses personnages de pierre en forme de colonnes – appelés « les Atlantes » – qui se trouvaient sur le sommet plat d'une pyramide.
Chacun de ces personnages presque cylindriques, mesurant cinq mètres de haut et un mètre de diamètre, est constitué par quatre blocs séparés de basalte, sculptés pour représenter ce que certains archéologues considèrent comme des guerriers toltèques en grand costume de guerre. A presque sept mètres derrière les personnages de devant, se trouve sur la cime plate de cette pyramide, une autre rangée de quatre colonnes, plus minces, rectangulaires, mais de la même hauteur et s'inscrivant dans le même diamètre que les premières. Elles sont constituées elles aussi de quatre blocs de pierre séparés.
L'allure imposante de ces Atlantes avait pris pour moi beaucoup plus de relief par suite de ce que m'avait raconté d'eux un ami qui m'avait guidé sur le site. Un gardien des ruines lui avait révélé que l'on avait entendu les Atlantes marcher pendant la nuit et qu'ils faisaient trembler le sol au-dessous d'eux.
J'invitai les Genaros à me dire ce qu'ils pensaient de l'affirmation de mon ami. Ils éludèrent mes questions et ricanèrent. Je me tournai vers la Gorda, assise près de moi, et lui demandai directement son opinion.
– Je n'ai jamais vu ces personnages, dit-elle. Je ne suis jamais allée à Tula. La seule idée de me rendre là-bas me fait peur.
– Pourquoi cette peur, Gorda ? lui demandai-je.

– Il m'est arrivé quelque chose à Oaxaca, dans les ruines de Monte Alban. J'allais souvent me promener parmi ces ruines, même après que le Nagual Juan Matus m'eut prévenue de ne pas y mettre les pieds. Je ne sais pourquoi, j'aimais beaucoup cet endroit. Chaque fois que je me trouvais à Oaxaca, j'y allais. Comme les femmes seules se font toujours importuner, je m'y rendais souvent avec Pablito qui ne s'en laisse pas compter. Mais un jour, j'y suis partie avec Nestor. Il a vu une brillance sur le sol. Nous

avons creusé un peu et nous avons trouvé un caillou étrange qui tenait dans la paume de ma main. Un trou avait été percé, avec précision, dans le caillou. J'ai voulu y passer le doigt, mais Nestor m'en a empêché. Le caillou était lisse et il chauffait ma main très fort. Nous ne savions pas quoi en faire. Nestor l'a mis dans son chapeau et nous l'avons transporté comme si c'était un animal vivant.
Ils éclatèrent tous de rire, comme s'il y avait une plaisanterie cachée dans ce que la Gorda me racontait.
– Où l'avez-vous apporté ? lui demandai-je.
– Ici, dans cette maison.
Et à ces paroles, les autres furent pris de fou rire.
Ils toussaient et s'étouffaient de joie.
– C'est de la Gorda que nous rions, dit Nestor. Comprenez bien : elle est tête de mule comme personne. Le Nagual l'avait déjà avertie de ne pas s'amuser avec des cailloux, des os, ou toute autre chose qu'elle pourrait trouver ensevelie dans le sol, Mais elle continuait de fouiner derrière son dos, et de ramasser toutes sortes de saletés...
« Ce jour-là à Oaxaca, elle a absolument tenu à

emporter ce maudit objet. Nous avons pris l'autocar avec lui et nous l'avons rapporté jusqu'à cette ville, et ensuite dans cette pièce.
– Le Nagual et Genaro étaient partis en voyage, dit la Gorda. Je me suis enhardie et j'ai enfoncé le doigt dans le trou. Je me suis alors aperçue que le caillou avait été taillé pour être saisi à la main. Et aussitôt, j'ai pu ressentir la présence de la personne qui avait déjà tenu ce caillou. C'était un caillou de pouvoir. Mes sentiments firent volte-face. Je pris peur. Quelque chose de redoutable s'était mis à m'épier dans le noir, quelque chose sans forme ni couleur. Je ne supportais plus de rester seule. Je me réveillais en hurlant et au bout de quelques jours je ne parvenais même plus à m'endormir. Tout le monde se relayait pour me tenir compagnie, jour et nuit.
– Quand le Nagual et Genaro sont revenus, dit Nestor, le Nagual m'a envoyé avec Genaro replacer le caillou juste à l'endroit où il était enterré. Genaro a passé trois jours à repérer cet endroit exact. Et il a réussi.
– Ensuite, la Gorda, que vous est-il arrivé ? lui demandai-je.
– Le Nagual m'a enterrée, dit-elle. Pendant neuf jours je suis restée toute nue dans un cercueil de terre.
Ces paroles provoquèrent une nouvelle explosion de rires.
– Le Nagual lui a dit qu'elle ne pouvait pas en sortir, expliqua Nestor. La pauvre Gorda a dû pisser et chier dans son cercueil. Le Nagual l'a fait entrer dans une sorte de caisse qu'il avait fabriquée avec

des branchages et de la boue. Il y avait une petite porte sur le côté pour la nourriture et l'eau. Le reste était scellé.
– Pourquoi l'a-t-il enterrée ? demandai-je.
– C'est la seule manière de protéger quelqu'un, dit Nestor. Il fallait la placer sous le sol, pour que la terre la guérisse. Il n'y a pas meilleur guérisseur que la terre ; de plus, le Nagual devait chasser la présence de ce caillou qui s'était concentrée sur la Gorda. La terre est un écran, elle ne se laisse traverser par rien,

ni dans un sens ni dans l'autre. Le Nagual savait qu'en restant enterrée neuf jours, elle ne pourrait pas aller plus mal, au contraire. Et elle est allée mieux.

– Que ressent-on quand on est enterré comme ça, Gorda ? lui demandai-je.

– J'ai failli devenir folle, dit-elle. Mais ce n'était que faiblesse de ma part, Si le Nagual ne m'avait pas mise là, je serais morte. Le pouvoir de ce caillou était trop fort pour moi ; son possesseur était un homme très grand. Je pouvais affirmer que sa main était deux fois plus grosse que la mienne. Il s'était accroché à ce caillou pour défendre sa vie, mais à la fin, quelqu'un l'avait tué. Sa peur à ce moment-là me terrifiait. Je pouvais sentir quelque chose s'approchant contre moi pour manger mes chairs. C'était ce que l'homme avait ressenti. C'était un homme de pouvoir, mais quelqu'un encore plus puissant que lui l'avait vaincu.

« Le Nagual disait ceci : posséder un objet de ce genre apporte le malheur, parce que son pouvoir entre en conflit avec d'autres objets de son espèce, et le possesseur devient soit un chasseur, soit une

victime. Le Nagual disait que la nature de ces objets est d'être en guerre, car la partie de notre attention qui se concentre sur eux pour leur donner du pouvoir est une partie très dangereuse et agressive.

– La Gorda est très rapace, dit Pablito. Elle croyait que si elle pouvait trouver un objet possédant déjà en lui beaucoup de pouvoir, elle serait la plus forte, puisque aujourd'hui personne ne se soucie de défier un pouvoir.

La Gorda acquiesça d'un hochement de tête.

– Je ne savais pas qu'en plus du pouvoir possédé par l'objet, on pouvait capter autre chose, dit-elle. Au début, quand j'ai mis le doigt dans le trou pour tenir le caillou, ma main est devenue brûlante et mon bras s'est mis à vibrer. Je me suis sentie vraiment forte et grande. Je suis très cachottière, personne n'a su que je tenais le caillou dans ma main. La véritable horreur n'a commencé qu'au bout de plusieurs jours. J'ai senti que quelqu'un s'attaquait au possesseur du caillou. J'ai senti la frayeur de celui-ci. C'était, incontestablement, un sorcier très puissant, et son adversaire ne voulait pas seulement le tuer mais manger sa chair. Cela m'a angoissée profondément. J'aurais dû lâcher le caillou à ce moment-là, mais la sensation que j'éprouvais était si nouvelle que, comme une imbécile, j'ai gardé le caillou dans ma main crispée. Quand, enfin, je l'ai lâché, il était trop tard. Quelque chose en moi était harponné. J'avais des visions d'hommes qui se préci-

pitaient vers moi. Des hommes vêtus de costumes étranges. J'avais l'impression qu'ils me mordaient, et qu'ils arrachaient la chair de mes jambes avec de pe-

tits couteaux acérés et avec leurs dents. J'ai perdu l'esprit.

– Comment don Juan a-t-il expliqué ces visions ? lui demandai-je.

– Il a dit que la Gorda n'avait plus de défenses, répondit Nestor. C'était ce qui lui permettait de capter la Vision de cet homme, son attention seconde fixée dans ce caillou. Au moment où il avait été tué, il s'agrippait à ce caillou pour rassembler toute sa concentration. Le Nagual nous a dit que le pouvoir de cet homme était passé de son corps dans son caillou ; il savait ce qu'il faisait : il ne voulait pas que ses ennemis profitent de son pouvoir en dévorant sa chair. Le Nagual nous a dit aussi que ceux qui tuaient cet homme en étaient conscients ; c'était pour cette raison qu'ils le mangeaient vivant – pour acquérir tout le pouvoir qui restait. Ils avaient dû enterrer le caillou pour éviter des ennuis. La Gorda et moi, comme deux idiots, avions trouvé et déterré le caillou.

La Gorda hocha la tête affirmativement à deux ou trois reprises. Son expression était très grave.

– Le Nagual m'a dit que l'attention seconde est la chose la plus redoutable qui soit, s'écria-t-elle. Quand elle est concentrée sur des objets, il n'y a rien de plus horrifiant,

– Ce qui est horrible, c'est que nous nous accrochons, dit Nestor. L'homme qui possédait le caillou s'accrochait à sa vie et à son pouvoir. C'est pour cela qu'en sentant ses chairs dévorées, il a été saisi d'horreur. Le Nagual disait que si cet homme avait renoncé à son désir de posséder et s'était abandonné à

sa mort, quelle qu'elle fût, il n'y aurait eu aucune crainte en lui.

La conversation tomba. Je demandai aux autres s'ils avaient quelque chose à dire. Les petites sœurs me fixèrent d'un regard vide. Benigno gloussa de rire et cacha son visage derrière son chapeau.

– Pablito est allé aux pyramides de Tula, dit-il enfin. Je l'ai accompagné. Nous avons visité toutes les pyramides qu'il y a au Mexique. Elles nous plaisent.

– Pourquoi êtes-vous allés voir toutes les pyramides ? lui demandai-je.

– En fait, je ne sais pas pourquoi nous y sommes allés, s'écria-t-il. Peut-être parce que le Nagual Juan Matus nous disait de ne pas le faire.

– Et vous, Pablito ? demandai-je.

– Je suis allé là-bas pour apprendre, répliqua-t-il d'un ton bourru.

Il rit, puis reprit aussitôt :

– J'habitais à Tula autrefois. Je connais ces pyramides comme le dos de ma main. Le Nagual m'a dit qu'il avait vécu là-bas lui aussi. Il savait tout sur les pyramides. Il était Toltèque lui-même.

Je compris aussitôt que je n'étais pas allé sur le site de Tula par simple curiosité. Si j'avais accepté l'invitation de mon ami, c'était parce qu'au moment de mon premier séjour avec la Gorda et les autres, ils m'avaient appris une chose à laquelle don Juan n'avait jamais fait allusion devant moi, à savoir qu'il se considérait comme un descendant culturel des Toltèques. Tula avait été l'ancien épicentre de l'empire toltèque.

– Que pensez-vous de ces Atlantes qui se
neraient la nuit ? demandai-je à Pablito.

– Oh, mais ils marchent la nuit, c'est certa
il. Ces choses existent depuis des siècles.
ne sait qui a construit les pyramides, le Na
Matus lui-même m'a dit que les Espagnols
pas été les premiers à les découvrir. Selon
tres les avaient découvertes avant eux. Di
combien d'autres.

– Que croyez-vous que représentent ces c
personnages de pierre ? demandai-je.

– Ce ne sont pas des hommes mais des fe
m'assura-t-il. Cette pyramide est le centre
et de la stabilité. Ces personnages sont se
angles ; ils sont les quatre vents, les quatr
Ils sont le fondement, la base de la pyrami
sont forcément des femmes – des femmes
nes, si on veut. Comme vous le savez, nou
mes pas si essentiels, nous, les hommes.
som-
mes un bon lien, une colle qui maintient le
ensemble, mais c'est tout. Le Nagual Juan
sait que le mystère de la pyramide réside
structure. Les quatre coins ont été élevés
sommet.

La pyramide elle-même est l'homme, sout
ses
guerriers femelles : un mâle qui a élevé au
plus haut les éléments sur lesquels il repo
voyez ce que je veux dire ?

Je devais avoir le visage perplexe, car Pab
mit à rire. C'était un rire poli.

– Non, je ne vois pas ce que vous voulez c
Pablito, répondis-je. Mais c'est parce que
ne m'a jamais parlé de cela. Le sujet est c

ment neuf pour moi. Apprenez-moi tout ce que vous savez, je vous prie.

– Les Atlantes sont le *nagual ;* ce sont des *rêveurs.* Ils, ou plutôt elles, représentent l'ordre de l'attention seconde prenant le dessus, c'est pourquoi elles sont si féroces et si mystérieuses. Ce sont des créatures de guerre, mais non de destruction.

« L'autre rangée de colonnes, les colonnes rectangulaires, représentent l'ordre de la première attention, le *tonal.* Ce sont des *traceurs,* c'est pourquoi ces créatures sont couvertes d'inscriptions. Elles sont

très paisibles et très sages, à l'inverse de la première rangée. »

Pablito se tut, me lança un regard presque méfiant, puis se laissa aller à sourire.

Je croyais qu'il allait continuer à expliquer ses paroles, mais il garda le silence, comme s'il attendait un commentaire de ma part.

Je lui racontai à quel point j'étais intrigué, et je le pressai de continuer. Il parut indécis, me fixa un instant, puis respira à fond. A peine avait-il commencé de parler que les voix de tous les autres s'élevèrent en clameur de protestation.

– Nous savons tous ça, le Nagual nous l'a expliqué, s'écria la Gorda d'une voix impatiente. A quoi bon le répéter ?

J'essayai de leur faire comprendre que je n'avais vraiment aucune idée de ce dont parlait Pablito. J'exigeai qu'il poursuive son explication. Il y eut une autre vague de voix parlant en même temps. A en juger à leur regards, les petites sœurs étaient de plus en plus furieuses contre moi, surtout Lidia.

– Nous n'aimons pas parler de ces femmes, me

dit la Gorda d'un ton conciliant. Le seul fait de penser aux femmes de la pyramide nous rend très nerveuses.

– Mais qu'est-ce qui vous prend ? leur demandai-je. Pourquoi réagissez-vous ainsi ?

– Nous ne le savons pas, répliqua la Gorda. C'est simplement un sentiment que nous avons toutes, une impression de gêne très vive. Nous étions bien jusqu'à l'instant où vous vous êtes mis à poser des questions sur ces femmes.

Les paroles de la Gorda furent comme un signal d'alarme. Ils se levèrent tous et s'avancèrent vers moi, menaçants, en parlant à voix forte.

Il me fallut longtemps pour les calmer et les convaincre de s'asseoir. Les petites sœurs étaient hors d'elles et leur humeur semblait déteindre sur la Gorda. Les trois hommes faisaient preuve de plus de retenue. Je me tournai vers Nestor et lui demandai carrément de m'expliquer pourquoi les femmes étaient si agitées. De toute évidence je faisais, sans le vouloir, une chose qui les exaspérait.

– A vrai dire, je ne sais pas de quoi il s'agit, dit-il. Je suis sûr qu'aucun de nous, ici, ne sait ce qui nous a pris, sinon que nous nous sommes tous sentis très tristes et nerveux.

– Est-ce parce que nous parlons des pyramides ? lui demandai-je.

– C’est forcé, répondit-il d’un ton sombre. Je ne savais pas, moi non plus, que ces personnages étaient des femmes.
– Mais si, tu le savais, idiot I jappa la Gorda.
Cet éclat sembla intimider Nestor. Il se replia sur lui-même et me lança un sourire penaud.

– Peut-être, peut-être, concéda-t-il. Nous traversons une période très étrange de notre vie. Aucun de nous ne sait plus rien de certain. Depuis que vous êtes venu dans notre vie, nous sommes des inconnus pour nous-mêmes.
L’ambiance devint très oppressante. Je fis observer que le seul moyen de dissiper cette contrainte était de parler de ces mystérieuses colonnes sur les pyramides.
Les femmes protestèrent avec véhémence. Les hommes gardèrent le silence. J’eus l’impression qu’ils soutenaient les femmes par principe, mais qu’en secret ils n’avaient pas moins envie que moi de discuter du sujet.
– Don Juan ne vous a rien dit d’autre sur ces pyramides, Pablito ? demandai-je.
Mon intention était de détourner la conversation du problème précis des Atlantes, mais sans trop m’en éloigner.
– Il m’a dit qu’une pyramide particulière, justement à Tula, était un guide, répondit Pablito sans se faire prier.
Au ton de sa voix, je compris qu’il avait sincèrement envie de parler. Et le degré d’attention des autres apprentis me persuada qu’en secret tous désiraient échanger des avis.
– Le Nagual m’a dit qu’elle était autrefois un guide pour l’attention seconde, poursuivit Pablito, mais elle a été mise à sac, et tout a été détruit. Il m’a dit aussi que certaines pyramides sont de gigantesques *non-faire.* Il ne s’agit pas de demeures mais d’endroits où les guerriers procédaient à leurs *rêves* et exerçaient leur attention seconde. Tout ce qu’ils fai-

saient était noté sous forme de dessins et de reliefs décorant les murs.
« Ensuite, un autre genre de guerriers a dû arriver, des guerriers qui n’approuvaient pas ce que les sorciers de la pyramide faisaient avec leur attention se-

conde. Les sorciers de la pyramide se souciaient trop de leur fixation pour se rendre compte de ce qui se produisait. Quand ils ouvrirent les yeux, il était trop tard. »

Pablito tenait son public. Tout le monde dans la pièce, y compris moi-même, était fasciné par ses paroles. Je comprenais les idées qu'il nous offrait parce que don Juan me les avait expliquées.

Don Juan m'avait enseigné que notre être total est constitué par deux segments perceptibles. Le premier est le corps physique familier, que nous percevons tous ; le second est le corps lumineux, qui est un cocon que seuls peuvent percevoir ceux qui *voient* – un cocon qui nous confère l'apparence d'œufs lumineux géants. Il m'avait également dit que l'un des objectifs les plus importants de la sorcellerie était d'atteindre le cocon lumineux – objectif auquel on parvient par l'utilisation subtile du *rêve* et par un exercice rigoureux et systématique qu'il appelait le *non-faire.* Il définissait le *non-faire* comme un acte non familier qui engage notre être total, en le forçant à devenir conscient de son segment lumineux.

Pour expliquer ces concepts, don Juan divisait notre conscience en trois parties inégales. Il appelait la plus petite « première attention » et il disait qu'elle est la conscience développée chez les personnes ordinaires pour pouvoir s'orienter dans le monde de tous les jours ; elle comprend notamment la

conscience du corps physique. Il appelait « attention seconde » une autre portion, plus vaste, qu'il décrivait comme la conscience dont nous avons besoin pour percevoir notre cocon lumineux, et pour agir en tant qu'êtres lumineux. Il disait que l'attention seconde demeure à l'arrière-plan pendant la durée de notre vie, à moins d'être attirée à l'avant-scène – délibérément par une forme d'éducation, ou par un choc accidentel. Elle comprend la conscience du corps lumineux. Il appelait la dernière portion, la plus vaste, « tierce attention » – une conscience incommensurable qui engage des aspects indéfinissables de la conscience des corps physique et lumineux.

Je lui demandai s'il avait vécu, lui, la tierce attention. Il me répondit qu'il se tenait à sa périphérie et que si jamais il y pénétrait complètement, Je le saurais instantanément parce que tout son être deviendrait ce qu'il était en réalité : une explosion d'énergie. Il ajouta que le champ de bataille des guerriers était l'attention seconde : c'était une sorte de champ de manœuvres pour parvenir à la tierce attention, état assez difficile à atteindre, mais très fécond lorsqu'on y accédait.

– Les pyramides sont dangereuses, reprit Pablito. Surtout pour des sorciers sans protection comme nous. Et elles sont encore plus mauvaises pour des guerriers sans forme comme la Gorda. Le Nagual disait que rien n'est plus périlleux qu'une mauvaise fixation de l'attention seconde. Quand des guerriers apprennent à se concentrer sur le côté faible de l'attention seconde, rien ne peut leur faire obstacle. Ils deviennent des chasseurs d'hommes, des goules.

Même s'ils ne sont plus vivants, ils peuvent s'emparer de leur proie à travers le temps, comme s'ils étaient présents ici et maintenant. Or nous devenons des proies quand nous allons dans une de ces pyramides. Le Nagual les appelait « pièges de l'attention seconde ».

– Que disait-il qu'il se passerait au juste ? demanda la Gorda.

– Le Nagual disait que nous pourrions peut-être supporter une visite aux pyramides, expliqua Pablito. A la deuxième visite nous ressentirions une tristesse étrange. Comme si une brise froide nous énervait et nous fatiguait ; et la fatigue se transformerait bientôt en malchance. Très vite, nous serions tous comme sous le coup d'un sort ; tout nous arriverait. De fait, le Nagual disait que nos propres accès de malchance étaient dus à notre entêtement à visiter ces ruines à l'encontre de ses recommandations.

« Eligio, par exemple, ne désobéissait jamais au Nagual. On ne l'aurait jamais pris sur le fait, là-bas ; ni ce Nagual-ci ; et ils avaient toujours de la chance, alors que le reste d'entre nous avait la guigne, surtout la Gorda et moi, N'avons-nous pas été mordus par le même chien ? Et les mêmes poutres de la cuisine couverte ne se sont-elles pas pourries deux fois pour tomber sur nous ?

– Le Nagual ne m'a jamais expliqué ça, dit la Gorda.

– Mais si, bien sûr, insista Pablito.

– Si j'avais su à quel point c'était mauvais, jamais je n'aurais mis les pieds en ces maudits endroits, s'écria la Gorda.

– Le Nagual a dit les mêmes choses à chacun de

nous, commença Nestor. Le problème, c'est que nous n'écoutions pas attentivement ; ou plutôt, chacun d'entre nous l'écoutait à sa propre manière et n'entendait que ce qu'il voulait bien entendre.

« Le Nagual disait que la fixation de l'attention seconde possède deux aspects. Le premier, le plus facile, est le mauvais. Il se produit quand les *rêveurs* utilisent leur *rêve* pour concentrer leur attention seconde sur les choses de ce monde, comme l'argent et la domination sur autrui. L'autre aspect est le plus difficile à atteindre ; il se produit quand les *rêveurs* concentrent leur attention seconde sur des choses qui ne sont pas, ou qui ne viennent pas, de ce monde – comme le voyage dans l'inconnu. Pour pouvoir atteindre cet aspect, les guerriers ont besoin d'une impeccabilité infinie. »
Je leur dis alors que don Juan, j'en étais persuadé, avait révélé sélectivement certaines choses à certains d'entre nous, et d'autres choses à d'autres. Par exemple, je ne me souvenais pas que don Juan ait discuté avec moi de l'aspect mauvais de l'attention seconde.
Je leur dis ensuite ce que don Juan m'avait enseigné sur la fixation de l'attention en général.
Il m'avait fait observer avec insistance que toutes les ruines archéologiques du Mexique, et surtout les pyramides, étaient dangereuses pour l'homme moderne. Il avait dépeint les pyramides comme des expressions étrangères de pensée et d'action. Il disait que chaque élément, chaque ornement constituait un effort calculé pour noter des aspects de l'attention entièrement extérieurs à nous. Pour don Juan, elles n'étaient pas seulement des ruines de cultures du passé contenant un élément nuisible : tout ce qui

faisait l'objet d'un intérêt obsessionnel était dangereux en puissance.
Nous en avions discuté en détail un jour. Il avait réagi à certains commentaires que j'avais faits : je m'inquiétais outre mesure de l'endroit où mettre mes précieuses notes en sécurité. Je me montrais très possessif à leur sujet et j'étais obsédé par leur sécurité.
– Que devrais-je faire ? lui demandai-je.
– Genaro vous a donné la solution un jour, répondit-il. Vous avez cru, comme toujours, qu'il plaisantait. Il ne plaisante jamais. Il vous a dit que vous devriez écrire avec le bout de votre doigt au lieu d'un crayon. Vous ne l'avez pas pris au mot, parce que vous ne pouviez pas imaginer que cela représentait le *non-faire* de prendre des notes.
Je discutai : ce qu'il avait proposé était forcément une plaisanterie. L'image que j'avais de moi-même était celle d'un spécialiste des sciences humaines qui se doit de noter tout ce qui est dit ou fait, afin d'en tirer des conclusions vérifiables. Pour don Juan, les

deux choses n'étaient nullement liées. Être un étudiant sérieux n'avait rien à voir avec le désir de posséder. Personnellement, je ne voyais pas de solution : la suggestion de Genaro ne pouvait être qu'ironique, et ne définissait pas une possibilité réelle.

Don Juan continua sa démonstration. Il me dit que prendre des notes était une façon d'engager sa première attention dans l'effort du souvenir : je prenais des notes pour me rappeler ce qui était dit et fait. La recommandation de don Genaro n'était pas une galéjade, parce que écrire avec le bout de mon doigt sur un bout de papier – le *non-faire* de pren-

dre des notes – forcerait mon attention seconde à se concentrer sur la mémorisation ; et je n'accumulerais pas des feuilles de papier. Don Juan estimait que le résultat final serait plus précis et plus efficace que d'avoir pris des notes. A sa connaissance, personne ne l'avait jamais fait, mais le principe était valable.
Il me poussa à agir ainsi pendant un certain temps. Cela me troubla énormément. Prendre des notes n'agissait pas seulement comme moyen mnémonique : cela m'apaisait. C'était ma fidèle béquille. Accumuler des feuilles de papier me donnait l'impression d'avoir un but, et un certain équilibre.
– Quand vous vous tourmentez pour ce que vous devez faire de vos feuillets, m'expliqua don Juan, vous concentrez sur eux une partie très dangereuse de vous-même. Nous possédons tous ce côté dangereux, cette fixation. Plus forts nous devenons et plus redoutable devient cet aspect. Pour un guerrier, il est recommandé de n'avoir *aucun* objet matériel sur lequel concentrer son pouvoir, mais de le concentrer sur l'esprit, sur le véritable vol dans l'inconnu – non sur des carapaces triviales. Dans votre cas, vos notes sont votre carapace. Elles ne vous permettent pas de vivre en paix.
Je pensais sérieusement n'avoir aucun moyen au monde de me détacher de mes notes. Don Juan me chargea alors d'une tâche qui tiendrait lieu de *non-faire* véritable. Il me dit que pour une personne aussi possessive que moi, la meilleure façon de me libérer de mes carnets de notes serait de les révéler, de les lancer dans le vide, d'écrire un livre. Sur le moment, je crus que c'était une plaisanterie encore plus énorme que prendre des notes avec le bout du doigt.

– Votre entêtement à posséder et à vous accrocher aux choses n'est pas exceptionnel, me dit-il. Toute personne qui désire suivre le sentier du guerrier, la voie du sorcier, doit se débarrasser de cette fixation.
« Mon *benefactor* me disait qu'à une époque, les guerriers possédaient des objets matériels sur lesquels ils plaçaient leur obsession. Et cela donnait lieu à la recherche d'objets de plus en plus puissants – voire de l'objet le plus puissant de tous. Des restes de ces objets demeurent encore dans le monde, vestiges de cette escalade pour le pouvoir. Nul ne sau-

rait dire quel genre de fixation ces objets ont dû recevoir ! Des hommes beaucoup plus puissants que vous ont déversé sur eux toutes les facettes de leur attention. Vous avez à peine commencé à déverser votre misérable angoisse dans vos notes. Vous n'êtes pas encore parvenu aux autres niveaux de l'attention. Vous vous imaginez, au terme de votre périple de guerrier, en train de porter vos paquets de notes sur votre dos ? Ce serait horrible I A ce moment-là, les notes seront de la vie, surtout si vous apprenez à écrire avec le bout de votre doigt, sans avoir encore besoin d'entasser les feuillets. Dans ce cas, je ne serais pas du tout surpris que quelqu'un trouve vos paquets en train de se promener„. »

Je me tus. Nestor prit la parole.

– Maintenant je comprends sans peine pourquoi le Nagual Juan Matus ne voulait pas que nous possédions des objets, dit-il. Nous sommes tous des *rêveurs.* Il ne voulait pas que nous concentrions notre *corps de rêve* sur l'aspect faible de l'attention seconde.

« Mais à l'époque, je ne comprenais pas où il vou-

lait en venir. Je lui en voulais de m'avoir fait abandonner tout ce que j'avais. Je le jugeais très injuste à mon égard. Je croyais qu'il essayait d'éviter que Pablito et Benigno ne m'envient, parce qu'ils ne possédaient rien. Par rapport à eux, j'étais riche. Sur le moment, je n'imaginais nullement qu'il protégeait mon *corps de rêve.* »

Don Juan m'avait décrit le *rêve* de différentes manières. La plus obscure de toutes me paraît aujourd'hui celle qui le définit le mieux : il disait que *rêver* est en soi le *non-faire* du sommeil. Et, en tant que tel, le *rêve* permet aux adeptes d'utiliser la portion de leur vie qu'ils consacrent à dormir. C'est comme si les *rêveurs* ne dormaient plus. Mais il n'en résulte aucune maladie. Les *rêveurs* ne manquent pas de sommeil : l'effet du *rêve* semble être l'accroissement du temps de veille par l'utilisation d'un « corps supplémentaire », le *corps de rêve.*

Don Juan m'avait expliqué que ce *corps de rêve* est parfois appelé « double » ou « autre », parce que c'est une réplique parfaite du corps du rêveur. En soi, c'est l'énergie d'un être lumineux, une émanation blanchâtre semblable à l'idée qu'on se fait d'un spectre, projetée par la fixation de l'attention seconde en une image tridimensionnelle du corps. Don Juan expliquait que le *corps de rêve* n'est pas un « spectre », il est aussi réel que tout ce qui nous entoure dans le monde. Il disait que l'attention seconde est entraînée de façon inévitable à se concentrer sur notre être total en tant que champ d'énergie, et qu'elle transforme cette énergie selon ses possibilités. Le plus facile est bien entendu l'image du corps physique : elle nous est déjà très familiè-

re dans la vie quotidienne grâce à l'usage que nous faisons de notre première attention. Ce qui pousse l'énergie de notre être total à produire une chose demeurant en deçà des limites du possible est connu

sous le nom de « vouloir ». Don Juan ne pouvait pas définir ces limites, sauf qu’au niveau des êtres lumineux, les paramètres sont si vastes qu’il est futile d’essayer de préciser des bornes. Donc, l’énergie d’un être lumineux peut être transformée en n’importe quoi par le « vouloir ».

– Le Nagual disait que le *corps de rêve* s’engage dans n’importe quoi et s’attache à n’importe quoi, dit Benigno. Cela n’a pas de sens. Il m’a dit que les hommes sont plus faibles que les femmes parce que le *corps de rêve* des hommes est plus possessif.

Les petites sœurs acquiescèrent d’un mouvement de tête, toutes les trois en même temps. La Gorda m’adressa un sourire.

– Le Nagual m’a dit que vous étiez le roi des possessifs, me dit-elle. Genaro disait que vous disiez même au revoir à vos crottes avant de tirer la chasse.

Les petites sœurs se tenaient les côtes de rire. Les Genaros avaient visiblement beaucoup de mal à se retenir. Nestor, assis près de moi, me tapota gentiment le genou.

– Le Nagual et Genaro nous ont raconté des histoires fabuleuses sur vous, me dit-il, Ils nous ont amusés pendant des années avec des blagues sur un type insensé qu’ils connaissaient. Nous savons maintenant que c’était vous.

Je sentis une sorte de malaise monter en moi. C’était comme si don Juan et don Genaro m’avaient trahi, comme s’ils s’étaient moqués de moi devant

les apprentis. Je m'apitoyai sur moi-même, et je pris le parti de me plaindre tout fort : on leur avait inculqué des préjugés contre moi, on m'avait fait passer pour un imbécile à leurs yeux.

– Ce n'est pas vrai, répondit Benigno. Nous sommes enchantés que vous soyez avec nous.

– Vraiment ? jappa Lidia.

Ils se lancèrent tous dans une discussion enflammée. Les hommes et les femmes n'étaient pas d'accord. La Gorda ne prit le parti d'aucun groupe. Elle demeura assise près de moi pendant que les autres, debout, se mettaient à crier.

– Nous traversons une période difficile, me dit-elle à voix basse. Nous avons fait beaucoup de *rêve,* mais cela ne suffit plus à nos besoins.

– De quoi avez-vous besoin, Gorda ? lui demandai-je.

– Nous ne le savons pas. Nous espérions que vous nous l'apprendriez.

Les petites sœurs et les Genaros se rassirent pour écouter ce que la Gorda me disait.

– Nous avons besoin d'un chef, poursuivit-elle. Vous êtes le Nagual, mais vous n'êtes pas un chef.

– Il faut du temps pour faire un Nagual parfait, répliqua Pablito. Le Nagual Juan Matus m'a dit que dans sa jeunesse « il ne valait pas un clou » – jusqu'au moment où quelque chose l'a secoué de son apathie.

– Je n'en crois rien, cria Lidia. Il ne m'a jamais dit ça.

– Ils disait qu'il était très gras, ajouta la Gorda à mi-voix.

– Le Nagual m'a dit que, dans sa jeunesse, il por-

tait la poisse, exactement comme moi, renchérit Pablito. Son *benefactor* l'avait également prévenu de ne pas mettre les pieds sur ces pyramides, mais il avait pourtant décidé de vivre non loin d'elles, jusqu'au jour où une horde de fantômes l'avait chassé de là-bas.

Apparemment, personne d'autre ne connaissait cette histoire. Tous dressèrent l'oreille.

– Je l'avais complètement oublié, expliqua Pablito. Je viens de m'en souvenir à l'instant. C'était exactement comme ce qui est arrivé à la Gorda. Un jour, après que le Nagual fut enfin devenu un guerrier

sans forme, les fixations mauvaises des guerriers ayant effectué leurs *rêves* et d'autres *non-faire* sur les pyramides se précipitèrent sur lui. Elles le trouvèrent alors qu'il travaillait aux champs. Il m'a dit qu'il avait vu une main sortir de la terre meuble d'un sillon frais, et saisir la jambe de son pantalon. Il crut que c'était un de ses camarades de travail enseveli par accident. Il essaya de le déterrer. Puis il se rendit compte qu'il creusait dans un cercueil de terre : un homme avait été enterré là. Le Nagual m'a dit que l'homme était très mince, sombre de peau et sans poils. Le Nagual se mit à combler au plus vite le cercueil de terre ; il ne voulait pas que ses camarades de travail le voient, et il ne voulait pas blesser l'homme en le déterrant contre sa volonté. Il travaillait avec tant d'acharnement qu'il ne remarqua pas que les autres ouvriers agricoles s'étaient rassemblés autour de lui. Quand il s'en aperçut, le cercueil de terre s'était effondré, et l'homme sombre était étendu tout nu sur le sol. Le Nagual essaya de l'aider à se relever et demanda aux hommes de lui donner un

coup de main. Ils se moquèrent de lui. Ils le crurent ivre, en proie au *delirium tremens,* parce qu'il n'y avait dans le champ ni homme, ni cercueil de terre, ni rien de comparable.

« Le Nagual avait été bouleversé, mais il n'avait pas osé raconter l'incident à son *benefactor.* C'était inutile parce que, la nuit venue, tout un vol de fantômes l'avait attaqué. On avait frappé à la porte, il était allé ouvrir, et une horde d'hommes nus avec des yeux jaunes luisants s'était précipitée sur lui. Ils l'avaient jeté à terre et piétiné. Ils auraient brisé tous les os de son corps sans l'intervention rapide de son *benefactor.* Celui-ci *vit* les fantômes et mit le Nagual en lieu sûr, dans un trou creusé en pleine terre, qu'il gardait toujours prêt derrière sa maison. Il y enterra le Nagual, et les spectres s'accroupirent tout autour, à l'affût d'une occasion.

« Le Nagual m'a raconté qu'il avait eu si peur qu'il revenait dormir de lui-même dans son cercueil de terre tous les soirs, longtemps après la disparition des fantômes. »

Pablito se tut. Tout le monde me parut avoir envie de partir. Ils se trémoussaient et changeaient de position comme pour montrer qu'ils étaient las d'être assis.

Je leur dis que j'avais eu une réaction très troublante en entendant les paroles de mon ami sur les Atlantes qui marchaient la nuit. Je n'avais pas pris conscience du niveau profond auquel j'avais reçu et accepté les enseignements de don Juan et de don Genaro jusqu'à ce jour. Je compris que j'avais suspendu complètement tout jugement, même s'il était clair dans mon esprit que ces personnages de pierre

ne pouvaient marcher : cette éventualité n'entrait pas dans le domaine de la raison logique. Oui, ma réaction avait été une surprise totale pour moi.

Je leur expliquai longuement que l'idée des Atlan-tes marchant la nuit était un bel exemple de fixation de l'attention seconde. J'étais parvenu à cette conclusion à partir de la série suivante de prémisses : premièrement, nous ne sommes pas seulement ce que notre bon sens veut nous faire croire que nous sommes. Nous sommes en réalité des êtres lumineux, capables de prendre conscience de notre luminosité ; deuxièmement en tant qu'êtres lumineux conscients de notre luminosité, nous sommes capables de dévoiler plusieurs facettes de notre conscience (ou de notre attention, comme don Juan l'appelait) ; troisièmement, ce dévoilement se produit par suite d'un effort volontaire (lorsque nous tentons de nous réaliser nous-mêmes) ou bien par accident (du fait d'un traumatisme corporel) ; quatrièmement, à une certaine époque, des sorciers ont placé volontairement diverses facettes de leur attention sur

des objets matériels ; cinquièmement, à en juger par leur situation mystérieuse et impressionnante, les Atlan-tes étaient sûrement des objets de fixation pour des sorciers d'un autre temps.

Le gardien qui avait appris la chose à mon ami avait sans doute mis au jour une nouvelle facette de son attention ; à son insu il devait être devenu, ne serait-ce que pour un instant, un récepteur pour les projections de l'attention seconde de sorciers anciens. C'est ce que j'expliquai aux petites sœurs et aux Genaros. A mes yeux, le fait que cet homme ait

pu visualiser la fixation de ces sorciers n'était pas si invraisemblable que cela, à présent.
Si ces sorciers étaient membres de la tradition de don Juan et de don Genaro, ils étaient certainement des adeptes impeccables, et il ne devait donc y avoir aucune limite à ce qu'ils pouvaient accomplir par la fixation de l'attention seconde. Si leur intention était que les Atlantes marchent la nuit, les Atlantes marcheraient la nuit.
Tandis que je parlais, les trois petites sœurs se mirent à s'agiter, visiblement furieuses contre moi. Quand j'eus terminé, Lidia m'accusa de ne rien faire d'autre que bavarder. Elles se levèrent aussitôt et partirent sans même dire au revoir. Les hommes les suivirent, mais s'arrêtèrent à la porte pour me serrer la main. Je restai seul avec la Gorda.
– Ces femmes ont quelque chose de dérangé, dis-je.
– Non. Elles sont fatiguées de parler, répondit la Gorda. Elles attendent de vous des actes.
– Comment se fait-il que les Genaros ne soient pas fatigués de parler ? demandai-je.
– Ils sont plus stupides que les femmes, répliqua-t-elle sèchement.
– Et vous, la Gorda ? lui dis-je. N'êtes-vous pas fatiguée de parler, vous aussi ?
– Je ne sais pas ce que je suis, dit-elle d'un ton grave. Quand je suis avec vous, je ne suis pas fatiguée, mais quand je suis avec les petites sœurs, je suis exactement comme elles : lasse à mourir.

Au cours des journées qui suivirent, je restai avec eux. Il ne se passa rien. Les petites sœurs ne dissimulèrent pas leur hostilité à mon égard. Les Genaros me tolérèrent tant bien que mal. Seule la Gorda semblait de mon côté. Je commençais à me demander pourquoi. Je lui posai la question avant de repartir à Los Angeles.
– Je ne sais pas comment c'est possible, mais je me suis habituée à vous, me dit-elle. C'est comme si nous étions ensemble, vous et moi, alors que les petites sœurs et les Genaros seraient dans un monde différent.

2

« VOIR ENSEMBLE »

Après mon retour à Los Angeles, j'éprouvai pendant plusieurs semaines un malaise léger que je chassai de mon esprit en l'expliquant par des étourdissements ou un manque de souple soudain, dus à de la fatigue physique. Ce malaise atteignit son maximum une nuit : je m'éveillai terrifié, incapable de respirer. Le médecin que je consultai diagnostiqua une sorte d'hyper ventilation provoquée très probablement par la tension nerveuse. Il me prescrivit un tranquillisant et me conseilla de respirer dans un sac en papier si la crise se reproduisait.

Je décidai de revenir au Mexique prendre l'avis de la Gorda. Je lui répétai le diagnostic du médecin mais elle m'affirma sans hésiter qu'aucune maladie n'était en cause : je me dépouillais enfin de mes carapaces, et ce que je ressentais était la « perte de ma forme humaine » et l'entrée dans un nouvel état de renoncement par rapport aux affaires des hommes.

– Ne résistez pas, me dit-elle. Notre réaction naturelle est de lutter. En résistant on chasse cet état. Laissez-vous aller à votre crainte, et suivez la perte de votre forme humaine étape par étape.

Elle ajouta que, dans son cas, la désintégration de la forme humaine avait commencé dans sa matrice, avec des douleurs accablantes et une pression extrême qui se diffusait lentement dans deux directions : vers ses jambes et en remontant vers sa gorge. Elle me dit aussi que l'on en ressentait les effets immédiatement.

J'avais très envie de noter toutes les nuances de mon accès de ce nouvel état, et je me préparai à rédiger un compte rendu détaillé de tout ce qui allait arriver. A mon plus grand désespoir, plus rien ne se produisit. Au bout de plusieurs jours d'attente infructueuse, je renonçai à l'explication de la Gorda et je conclus que le diagnostic du médecin sur mes troubles devait être correct. Je le trouvais parfaitement compréhensible : j'avais accepté le rôle de chef qui me revenait – à en croire les apprentis – mais je n'avais pas la moindre idée de ce que cela impliquait.

Les tensions existant dans ma vie se traduisirent d'une manière plus grave. Mon niveau d'énergie habituel devint progressivement plus faible, Don Juan aurait dit que j'étais en train de perdre mon pouvoir personnel et qu'ensuite je perdrais la vie. Don Juan m'avait conditionné à ne vivre qu'à travers le pouvoir personnel – c'était, à ce que j'avais compris, un état de l'être, une relation d'ordre entre le sujet et l'univers, relation qui ne pouvait être interrompue sans provoquer la mort du sujet. Comme il n'existait aucun moyen envisageable de modifier ma situation, j'en avais conclu que

ma vie touchait à sa fin. J'avais le sentiment d'être condamné – ce qui mettait en fureur tous les apprentis. Je décidai de les quitter

pendant quelques jours pour chasser mes idées sombres et la tension qui en résultait.
A mon retour, je les trouvai debout devant la porte d'entrée de la maison des petites sœurs, comme s'ils m'attendaient. Nestor courut vers ma voiture et, avant même que je coupe le contact, il me cria que Pablito s'était enfui. Il est allé mourir, me dit Nestor, dans la ville de Tula, le berceau de ses ancêtres. J'étais consterné. Je me sentais coupable...
La Gorda ne partageait pas mes inquiétudes. Elle était rayonnante, transportée de joie.
– Si ce petit maquereau est mort, tant mieux ! s'écria-t-elle. Maintenant., nous pourrons vivre tous ensemble en harmonie, comme nous le devons. Le Nagual nous a dit que vous apporteriez un changement dans nos vies. Eh bien, c'est fait, Pablito ne nous embêtera plus. Vous nous avez débarrassés de lui. Voyez comme nous sommes contents. Nous sommes bien mieux sans lui.
Son manque de cœur me révolta. Je déclarai avec force que don Juan nous avait donné à tous, au prix de nombreux efforts, le cadre de vie des guerriers. Je soulignai que l'impeccabilité du guerrier exigeait que j'empêche Pablito de mourir ainsi.
– Et que croyez-vous pouvoir faire ? demanda la Gorda.
– Je vais emmener l'une de vous vivre avec lui jusqu'au jour ou vous pourrez tous sortir d'ici – y compris Pablito.
Ils me rirent au nez – même Nestor et Benigno, que je croyais très proches de Pablito. La Gorda rit

plus longtemps que les autres : de toute évidence, elle me mettait au défi.
Je me tournai vers Nestor et Benigno, en quête d'un soutien moral. Ils s'écartèrent de moi.
Je fis appel à la compréhension supérieure de la Gorda. Je la suppliai. Je mis à profit tous les arguments qui me vinrent à l'esprit. Elle me lança un regard de profond mépris.
– Partons, dit-elle aux autres.
Elle m'adressa un sourire vide de toute expression, puis haussa les épaules et fit une vague moue dédaigneuse.
– Venez avec nous, me dit-elle. Vous êtes le bienvenu, à condition de cesser de poser des questions

ou de parler de ce petit maquereau.
– Vous êtes un guerrier sans forme, la Gorda, lui dis-je. Vous me l'avez dit vous-même. Pourquoi jugez-vous Pablito, hein *?*
La. Gorda ne répondit pas, mais elle accusa le coup. Elle fronça les sourcils et évita mon regard.
– La Gorda est avec nous ! cria Josefina d'une voix suraiguë.
Les trois petites sœurs se serrèrent autour de la Gorda et l'entraînèrent dans la maison. Je les suivis. Nestor et Benigno entrèrent à leur tour.
– Qu'allez-vous faire ? me demanda la Gorda. Prendre l'une de nous de force ?
Je leur dis à tous que je considérais de mon devoir d'aider Pablito, et que je ferais de même pour n'importe lequel d'entre eux.
– Vous vous croyez vraiment capable de réussir ? me demanda la Gorda, les yeux brillants de colère.
J'eus envie de hurler de rage, comme je l'avais fait

une fois en leur présence, mais les circonstances étaient différentes. J'en fus incapable.
– Je vais emmener Josefina, répondis-je. Je suis le Nagual.
La Gorda réunit les trois petites sœurs et les protégea de son corps. Elles étaient sur le point de joindre leurs mains, Quelque chose en moi savait que, si elles le faisaient, leur force combinée deviendrait formidable et tous mes efforts pour prendre Josefina demeureraient vains. Ma seule chance était de frapper avant qu'elles n'aient la possibilité de se grouper. Je poussai Josefina du plat de la main pour la projeter au milieu de la pièce. Avant que les autres n'aient eu le temps de la rejoindre, je frappai Lidia et Rosa. Elles s'écroulèrent de douleur. La Gorda se jeta sur moi, en proie à une fureur que je n'aurais jamais soupçonnée en elle. Ce fut comme l'assaut d'une bête sauvage. Toute sa concentration se porta sur une unique projection de son corps. Si elle m'avait atteint, elle m'aurait tué. Elle manqua ma poitrine de quelques centimètres. Je la saisis par-derrière, assurai ma prise, et nous tombâmes à terre. Nous nous débattîmes jusqu'à l'épuisement. Puis son corps se détendit et elle se mit à caresser le dos de mes mains, crispées sur son ventre.
Je remarquai Nestor et Benigno debout près de la porte. Ils semblaient tous les deux sur le point d'avoir la nausée.
La Gorda m'adressa un sourire timide et murmura quelques mots à mon oreille : elle était heureuse que j'aie triomphé d'elle.
Je conduisis Josefina auprès de Pablito. Je sentais

qu'elle était la seule des apprenties qui ait vraiment

besoin que quelqu'un veille sur elle – et c'était elle avec qui Pablito s'entendait le mieux. J'étais certain que les sentiments chevaleresques de Pablito le forceraient à prendre soin d'elle, car elle ne pouvait pas se passer de son aide.

Un mois plus tard, je revins de nouveau au Mexique. Pablito et Josefina étaient de retour. Ils habitaient ensemble dans la maison de don Genaro, qu'ils partageaient avec Benigno et Rosa. Nestor et Lidia logeaient chez Soledad, et la Gorda vivait seule dans la maison des petites sœurs.

– Est-ce que nos nouvelles dispositions vous étonnent ? me demanda la Gorda.

Ma surprise sautait aux yeux, Je voulus connaître tout ce qu'impliquait ce nouvel arrangement.

La Gorda m'apprit d'un ton sec qu'à sa connaissance cela n'impliquait rien du tout. Ils avaient décidé de vivre par couples, mais non en tant que couples. Elle ajouta que, contrairement à ce que je pouvais croire, ils se comportaient en guerriers impeccables.

La nouvelle formule était assez agréable. Chacun paraissait complètement détendu. Plus de querelles entre eux, plus de crises de rivalité. Ils avaient également décidé de se vêtir du costume indien classique de la région, Les femmes portaient des robes dont les jupes amples touchaient presque le sol. Elles avaient des châles noirs, et elles se tressaient les cheveux – sauf Josefina, toujours coiffée d'un chapeau. Les hommes portaient des pantalons et des chemises blancs, ressemblant à des pyjamas, avec des cha-

peaux de paille. Ils avaient tous des sandales qu'ils fabriquaient eux-mêmes.

Je demandai à la Gorda la raison de leur nouvelle façon de s'habiller. Elle me répondit qu'ils se préparaient à partir. Tôt ou tard, avec mon aide ou tout seuls, ils quitteraient cette vallée. Ils entreraient dans un nouveau monde, une nouvelle vie. A ce moment-là, ils prendraient acte du changement ; plus longtemps ils portaient leurs vêtements indiens, plus radicale serait la métamorphose quand ils mettraient leurs vêtements occidentaux. Elle ajouta qu'on leur avait enseigné à être fluides, à l'aise, quelle que soit la situation où ils se trouvaient, et que l'on m'avait appris la même chose. Mon programme, c'était d'être à l'aise avec eux quoi qu'ils me fassent. Leur programme, en revanche, était de quitter leur vallée et de s'installer ailleurs pour découvrir s'ils pouvaient être aussi fluides que des guerriers doivent l'être.

Je lui demandai son opinion sincère sur nos chances de réussite. Elle répondit que l'échec était inscrit partout sur nos visages.

Puis elle changea brusquement de sujet et me dit qu'en *rêve,* elle avait eu l'occasion

de contempler une gorge étroite mais gigantesque entre deux énormes montagnes rondes ; elle croyait connaître ces deux montagnes, et elle voulait que je la conduise dans une ville voisine. Elle croyait, sans savoir pourquoi, que les deux montagnes se situaient là-bas et que le message de son *rêve* nous ordonnait d'y aller.

« Voir ensemble »

Nous parûmes aux premières lueurs de l'aurore. J'étais déjà allé dans cette ville. Ce n'était qu'une bourgade et je n'avais remarqué dans ses environs rien qui pût se comparer, même de loin, à la vision de la Gorda. Il n'y avait tout autour que des collines usées par l'érosion. Il s'avéra que les deux montagnes n'étaient pas là-bas, ou que si elles y étaient nous n'avions pas su les trouver.
Mais pendant les deux heures que nous passâmes dans ce village, nous eûmes tous deux le sentiment d'une connaissance vague, sentiment qui se transformait parfois en certitude, puis qui rentrait de nouveau dans l'ombre pour devenir une simple forme d'ennui et de déception. Visiter cette ville nous troublait de façon mystérieuse ; ou plutôt pour des raisons inconnues, nous devenions très agités. J'étais, pour ainsi dire, écartelé par un conflit des plus illogiques : je ne me souvenais pas de m'être arrêté dans cette petite ville, et pourtant j'aurais juré non seulement que j'y étais déjà venu, mais que j'y avais vécu quelque temps, Ce n'était pas un souvenir précis ; je ne me souvenais ni des rues ni des maisons. Ce que je ressentais était plutôt une appréhension, vague mais forte, au sujet d'une chose sur le point de devenir claire dans mon esprit – je ne savais pas quoi, peut-être un souvenir. Par moments, cette appréhension vague était plus forte, notamment lorsque je vis une certaine maison. Je garai la voiture devant elle. Nous la regardâmes depuis la voiture, la Gorda et moi, pendant peut-être une heure, mais nous ne pro posâmes ni l'un ni l'autre de descendre de voiture et d'y entrer.
Nous étions tous les deux très énervés. Nous nous

mîmes à parler de sa vision des deux montagnes. Notre conversation se dégrada bientôt en querelle. Elle me reprocha de ne pas avoir pris son *rêve* au sérieux. Nous perdîmes notre calme et bientôt nous nous trouvâmes en train de crier, moins par colère que par nervosité. Je pris sur moi de me taire.
Sur le chemin du retour, je rangeai la voiture sur le côté de la route non goudronnée. Nous sortîmes pour nous dégourdir les jambes. Nous fîmes quelques pas. Il y avait trop de vent pour que ce soit agréable. La Gorda me parut encore très agitée.
Nous revînmes nous asseoir dans la voiture.
– Si seulement vous vouliez rassembler ce que vous savez, me dit la Gorda d'une voix suppliante, vous comprendriez que perdre la forme humaine est...
Elle s'interrompit au milieu de sa phrase ; mon froncement de sourcils l'avait fait se reprendre. Elle était consciente de ma lutte intérieure. S'il existait en moi une connaissance que je sois capable de rassembler consciemment, je l'aurais déjà rassemblée.

– Mais nous sommes des êtres lumineux, dit-elle du même ton suppliant. Il y a tellement plus de choses pour nous l Et vous êtes le Nagual, Il y a encore plus de choses pour vous.
– Que croyez-vous que je devrais faire ? lui demandai-je.
– Vous devez abandonner votre désir de vous accrocher, dit-elle. La même chose m'est arrivée. Exactement. Je tenais aux choses, à la nourriture que j'aimais, par exemple, aux montagnes où j'habitais, aux gens avec qui je prenais plaisir à bavarder. Mais pardessus tout, je m'accrochais au désir d'être aimée.

Je lui répondis que son conseil était dénué de sens pour moi, car je n'avais pas conscience de m'accrocher à quoi que ce fût. Elle était certaine que, d'une manière ou d'une autre, je savais que je dressais des obstacles pour éviter de perdre ma forme humaine.
– Notre attention est entraînée à se concentrer avec obstination, poursuivit-elle. C'est ainsi que nous maintenons le monde. Votre première attention a appris à se concentrer sur une chose qui est tout à fait étrange pour moi, mais très familière pour vous.
Je lui répondis que mon esprit se fixait sur des abstractions, qui ne sont pas vraiment des abstractions, comme, par exemple, les mathématiques, mais plutôt des propositions de raison.
– C'est le moment d'abandonner tout ça, me dit-elle. Pour pouvoir perdre votre forme humaine, vous devez lâcher tout ce ballast. Vous contrebalancez si fort que vous vous paralysez vous-même.
Je n'étais pas d'humeur à discuter. Ce qu'elle appelait perdre la forme humaine était un concept trop vague pour que je le prenne en considération tout de suite. Ce que j'avais ressenti dans cette ville m'inquiétait. Mais la Gorda n'avait pas envie d'en parler.
– La seule chose qui compte, dit-elle, c'est de rassembler votre savoir. Vous pouvez le faire s'il le faut, comme le jour où Pablito s'est enfui et où nous en sommes venus aux coups tous les deux.
La Gorda m'expliqua que ce qui s'était passé ce jour-là était un exemple de « rassembler son savoir ». Sans être entièrement conscient de ce que je faisais, j'avais exécuté des manœuvres complexes qui exigeaient de *voir.*

– Vous ne nous avez pas seulement attaqués, dit-elle. Vous avez *vu.*

En un sens, elle avait raison. Il s'était produit à cette occasion une chose sortant tout à fait de l'ordinaire. J'y avais longuement réfléchi, mais en me limitant toutefois à des spéculations purement personnelles. Je ne possédais pas d'explication valable – je pouvais constater que la charge émotionnelle de cet instant avait agi sur moi de façon inconcevable, mais rien de plus.
Quand j'étais entré dans leur maison et que j'avais affronté les quatre femmes, j'avais pris conscience, en une fraction de seconde, que j'étais capable de faire basculer ma façon ordinaire de percevoir.
J'avais vu en face de moi quatre taches, sans forme, de lumière ambrée. L'une d'elles était plus douce, plus agréable. Les trois autres étaient des lueurs d'une nuance plus blafarde, hostiles et vives. La lueur plus douce était la Gorda. Et juste à ce moment-là, les trois lueurs hostiles convergeaient vers elle, menaçantes.
La tache de luminosité blanchâtre la plus proche de moi, qui était Josefina, se trouvait légèrement en perte d'équilibre. Elle penchait – je la poussai. Je frappai les deux autres dans une sorte de dépression qu'elles avaient toutes sur le côté droit. Consciemment, je ne savais pas que je devais les frapper à cet endroit. Simplement, je trouvai le creux commode ; en quelque manière il m'invitait à lancer le pied vers lui. Le résultat avait été horrible. Lidia et Rosa s'étaient évanouies sur-le-champ. Mes coups de pied les avaient touchées toutes les deux à la cuisse droite. Ce n'était pas des coups capables de briser des os :

j'avais seulement poussé du pied les taches de lumière devant moi. Néanmoins, ce fut comme si j'avais lancé un coup sauvage à la partie la plus vulnérable de leur corps.
La Gorda avait raison : j'avais rassemblé un savoir dont je n'avais pas conscience. Si c'était ce qu'on appelait *voir,* mon intellect aurait dû logiquement conclure que *voir* est un savoir du corps. La prédominance du sens visuel en nous influence ce savoir du corps et lui donne l'impression d'être un œil orienté. Mais ce que j'avais vécu n'était pas à proprement parler visuel. J'avais *vu* les taches de lumière avec autre chose que mes yeux, car, dans ma conscience, les quatre femmes étaient restées dans mon champ de vision pendant tout le temps de la bataille. Les taches de lumière n'étaient pas non plus en surimpression sur elles. Les deux images étaient séparées. Ce qui compliquait, pour moi, le problème, c'était la question du temps. Tout s'était déroulé dans le cadre étroit de quelques secondes. A supposer que j'aie basculé d'une scène à l'autre, la permutation avait dû être si rapide qu'elle n'avait plus aucun sens : tout ce dont je me souvenais, c'était d'avoir perçu en même temps deux scènes séparées.
Quand j'eus frappé les deux taches de lumière blafarde, la tache la plus douce – la Gorda – était venue vers moi. Elle ne s'était pas avancée droit sur moi, mais en oblique vers ma gauche, dès l'instant où elle s'était mise en mouvement ; de toute évidence, elle avait l'intention de me manquer, et lorsque la lueur était passée, je l'avais saisie. Tout en roulant sur le sol avec elle, j'avais senti que je me fondais en

elle. Ce fut le seul moment où je perdis

réellement le sens de la continuité. Je redevins conscient de moi-même dès que la Gorda caressa le dos de mes mains.

– En *rêve,* me dit la Gorda, nous avons appris, les petites sœurs et moi, à joindre nos mains. Nous savons constituer une chaîne. Notre problème ce jour-là, ce fut que nous n'avions jamais fait la chaîne en dehors de notre chambre. C'est pour cette raison qu'elles m'ont entraînée à l'intérieur. Votre corps savait ce que joindre nos mains signifiait pour nous. Si nous l'avions fait je me serais trouvée sous leur domination. Elles sont plus redoutables que moi. Leurs corps sont scellés, très serrés ; la sexualité ne les touche pas. Moi, si. Cela me rend plus faible. Je suis sûre que ce sont vos préoccupations sexuelles qui vous empêchent de rassembler votre savoir.

Elle continua de parler des effets déprimants des rapports sexuels. Cela me mit mal à l'aise. J'essayai de détourner la conversation de ce sujet, mais elle avait l'air résolue à y revenir, sans tenir compte de ma gêne.

– Allons ensemble à Mexico, lui dis-je en désespoir de cause.

Je croyais la choquer. Elle ne répondit pas. Elle esquissa une moue et plissa les yeux. Elle contracta les muscles de son menton en poussant sa lèvre supérieure jusqu'à ce qu'elle fasse une bosse sous son nez. Son visage se tordit à tel point que j'en restai pantois. S'apercevant de ma surprise, elle détendit ses muscles faciaux.

– Allez, Gorda, lui dis-je, partons à Mexico.

– Oui. Pourquoi pas ? répondit-elle. Peu importe après tout.

Je ne m'attendais pas à cette réaction. Finalement, le plus choqué, ce fut moi.

Sans ajouter un mot, elle se pelotonna sur le siège et nous partîmes vers Mexico. Il était encore tôt, même pas midi. Je lui demandai si elle oserait m'accompagner à Los Angeles. Elle demeura pensive un instant.

– Je viens de poser la question à mon corps lumineux, me dit-elle enfin.

– Et qu'a-t-il répondu ?

– Il a dit : seulement si le pouvoir le permet.

Il y avait une telle richesse de sentiments dans sa

voix que j'arrêtai la voiture pour la serrer contre moi. Mon affection pour elle en cet instant était si profonde que je pris peur. Cela n'avait rien à voir avec la sexualité ou le besoin de réconfort psychologique ; c'était un sentiment qui transcendait tout ce que je connaissais.

Le fait de prendre la Gorda dans mes bras ressuscita l'impression que j'avais ressentie plus tôt : une chose emprisonnée en moi, retranchée dans des recoins que je ne pouvais pas atteindre consciemment, était sur le point de sortir. Pendant un instant je sus presque ce que c'était, mais je le perdis dès que je cherchai à le saisir.

Nous arrivâmes à Oaxaca en début de soirée, Je garai la voiture dans une rue latérale, puis j'entraînai la Gorda vers la place, au centre de la ville. Nous cherchâmes le banc où don Juan et don Genaro s'asseyaient toujours. Il était vide. Nous nous y assîmes, dans un silence respectueux. Enfin, la Gorda me dit

qu'elle était venue très souvent en cet endroit avec don Juan, et aussi avec une autre personne dont elle ne parvenait pas à se souvenir. Elle se demandait si ce n'était pas une chose qu'elle avait simplement rêvée.
– Avec don Juan, qu'avez-vous fait sur ce banc ? lui demandai-je.
– Rien. Nous attendions l'autocar, ou le camion de bois qui nous ramènerait dans les montagnes.
Je lui dis que sur ce banc, don Juan et moi avions parlé pendant des heures.
Je lui racontai la grande passion de don Juan pour la poésie. Souvent, quand nous n'avions rien d'autre à faire, je lui lisais des poèmes. Il les écoutait selon le principe que seule la première strophe (et parfois la deuxième) mérite d'être lue ; il trouvait que le reste était de la complaisance de la part du poète. Sur les centaines de poèmes que je lui lus, il en écouta très peu jusqu'au bout. Au début, je lui lisais ce que j'aimais ; mes préférences allaient à une poésie abstraite, alambiquée, cérébrale. Ensuite, il me fit lire et relire ce qu'il aimait, lui. A son avis, un poème devait être dense, si possible bref. Et il fallait qu'il soit construit à partir d'images précises, poignantes, d'une grande simplicité.
En fin d'après-midi, assis sur ce banc d'Oaxaca, un poème de Cesar Vallejo semblait toujours exprimer pour lui un sentiment spécial de nostalgie. Je le récitai à la Gorda de mémoire, moins pour son bénéfice d'ailleurs que pour le mien.

Je me demande : que fait-elle à cette heure,
La douce Rita, mon Andine

Des roseaux et des cerisiers sauvages ?
Ah, cette lassitude m'étouffe, et le sang somnole
Comme un alcool paresseux dans mes veines.
Je me demande : que fait-elle de ces mains
Habituées, en un geste de pénitence,
A repasser des blancheurs d'amidon,
Dans l'après-midi-finissant ?
Ah, cette pluie m'enlève tout désir de poursuivre.

Je me demande : qu'est-il advenu de son jupon de dentelle, De ses souffrances, de sa démarche,
De son parfum de canne à sucre au printemps, là-bas F
Elle doit être près de la porte.
Les yeux axés sur un nuage rapide.

Un oiseau sauvage sur le toit de tuile poussera un cri,
Et frissonnante elle dira enfin : « Mon Dieu, il fait froid ! »

Le souvenir de don Juan était incroyablement vivant en moi. Ce n'était pas un souvenir au niveau de ma pensée, ni au niveau de mes sentiments cachés. C'était une espèce inconnue de souvenir, qui me fit pleurer. Des larmes se mirent à couler de mes yeux, mais sans m'apaiser le moins du monde.
La dernière heure de l'après-midi avait toujours un sens particulier pour don Juan. J'avais adopté son respect pour cette heure, et sa conviction que si une chose importante devait m'advenir, ce serait forcément à ce moment-là.
La Gorda posa la tête sur mon épaule. J'appuyai ma tête sur la sienne. Nous demeurâmes un long

moment dans cette position. Je me détendis ; l'agitation s'éloigna de moi. N'était-il pas étrange que le simple fait de poser ma tête sur celle de la Gorda m'ait apporté autant de paix ? J'eus envie, par plaisanterie, de lui proposer d'attacher nos têtes ensemble. Puis je me dis qu'elle me prendrait réellement au mot. Mon corps fut secoué de rire, et je m'aperçus que j'étais endormi, bien que mes yeux fussent ouverts ; si j'avais voulu me lever, je n'aurais pas pu. Mais je n'avais nulle envie de bouger, je restai donc ainsi, pleinement éveillé tout en étant endormi. Je vis des gens passer et nous regarder. Cela m'était complètement égal. En temps normal, je n'aurais pas toléré que l'on me remarque. Puis, tout à coup, les gens devant moi se transformèrent en très grosses taches de lumière blanches. Pour la première fois de ma vie, j'étais en face des œufs lumineux d'une manière continue. Don Juan m'avait dit que pour celui qui *voit,* les êtres humains apparaissent comme des œufs de lumière. J'avais vécu cette perception en des instants fugitifs, mais jamais dans le passé je n'avais concentré ma vision sur eux comme je le faisais ce jour-là.
Au début, les taches de lumière étaient relativement informes. C'était parce que mes yeux n'accommodaient pas convenablement. Mais ensuite, en un seul instant, ce fut comme si j'étais parvenu à faire le point : les taches de lumière blanche devinrent des œufs lumineux oblongs. Ils étaient gros. En fait, ils étaient énormes : plus de deux mètres de hauteur par un mètre vingt de largeur, environ. Peut-être même plus gros.
Aussitôt, je remarquai que les œufs avaient cessé

de bouger. Je vis une masse compacte de luminosité devant moi. Les œufs me regardaient, ils se rapprochaient, menaçants. Volontairement, je bougeai ; je me redressai sur le banc. La Gorda était profondément endormie sur mon épaule. Nous étions entourés par un groupe d'adolescents. Ils avaient dû nous croire ivres. Ils nous faisaient des grimaces. Le plus hardi d'entre eux était en train de palper les seins de la Gorda. Je la secouai pour l'éveiller. Nous nous levâmes et nous partîmes aussitôt. Les jeunes nous suivirent en se gaussant de nous et en nous criant des obscénités. La présence d'un agent au coin de la rue les dissuada de continuer de nous harceler. Nous

n'échangeâmes pas un mot entre la place et l'endroit où j'avais laissé ma voiture. Le soir tombait. Soudain, la Gorda me saisit le bras. Ses yeux semblaient fous, elle avait la bouche ouverte. Elle tendit les bras.

– Regardez ! Regardez ! cria-t-elle. Le Nagual et Genaro !

Je vis deux hommes tourner à l'angle d'un long pâté de maisons devant nous. La Gorda m'entraîna à toutes jambes. Je lui demandai si elle en était sûre. Elle se tourna vers moi, comme possédée. Elle me dit qu'au moment où elle avait levé les yeux, don Juan et don Genaro étaient en train de la regarder. Dès que son regard avait croisé le leur, ils s'étaient détournés.

Quand nous arrivâmes à l'angle, les deux hommes étaient encore à la même distance de nous. Je ne pouvais pas distinguer leurs traits. Ils étaient vêtus comme des Mexicains de la campagne, Ils portaient des chapeaux de paille. L'un était fort, comme don

Juan, l'autre fluet, comme don Genaro. Les deux hommes disparurent à un autre coin de rue, et nous nous mîmes à courir bruyamment à leur suite, La rue dans laquelle ils avaient obliqué était déserte et aboutissait aux confins de la ville. Elle tournait légèrement vers. la gauche. Les deux hommes étaient juste à l'endroit où la rue formait un coude. A ce moment-là, le plus petit des deux fit un geste – et je sentis que peut-être il s'agissait réellement de don Juan et de don Genaro. L'homme se tourna de « profil perdu » vers nous, et fit un petit signe de tête comme pour nous dire de le suivre – le même geste que m'adressait don Genaro quand nous nous trouvions dans les bois. Il marchait toujours devant moi, plein d'énergie, et d'un signe de tête il m'encourageait à le rattraper.

La Gorda se mit à crier de toute sa voix :

– Nagual ! Genaro I Attendez !

Elle prit de l'avance sur moi. Les deux hommes, très vite, se dirigèrent vers un groupe de cabanes à peine visibles dans la pénombre. Ils entrèrent sûrement dans l'une d'elles, ou bien tournèrent dans une des nombreuses ruelles, car soudain ils furent hors de vue.

La Gorda s'arrêta et se mit à hurler leur nom sans la moindre retenue. Des gens sortirent de chez eux pour voir qui criait ainsi. Je la pris dans mes bras jusqu'à ce qu'elle se calme.

– Ils étaient juste devant moi I s'écria-t-elle en pleurant. Même pas à trois mètres. Quand j'ai crié pour attirer votre attention sur eux, en un instant ils étaient à une rue plus loin.

J'essayai de la calmer. Elle était à bout de nerfs.

Elle s'accrochait à moi, secouée de frissons. Pour une raison que je n'aurais su préciser, j'étais absolument sûr que les deux hommes n'étaient pas don Juan et don Genaro ; je ne pouvais donc pas partager l'agitation de la Gorda. Elle me dit que nous devions rentrer à la maison, que le pouvoir ne lui permettait pas d'aller à Los Angeles, ni même à Mexico avec moi. Il n'était pas encore temps qu'elle voyage. Elle était convaincue qu'avoir vu don Juan et don Genaro constituait un présage. Ils avaient disparu en montrant l'est : la direction de chez elle.
Je n'avais aucune raison de m'opposer à son désir de repartir sur-le-champ. Après tout ce qui nous était arrivé ce jour-là, j'aurais dû être épuisé, mais non : je vibrais d'une vigueur tout à fait extraordinaire, qui me rappelait certains jours passés avec don Juan, où j'avais eu l'impression de pouvoir renverser des murs à coups d'épaule.
Pendant le trajet de retour vers ma voiture, je me sentis de nouveau débordant d'affection passionnée pour la Gorda. Jamais je ne pourrais la remercier de son aide comme il convenait. Quoi que ce fût, ce qu'elle avait fait pour m'aider à *voir* les oeufs lumineux s'était avéré efficace. Et elle s'était montrée tellement courageuse ! En s'asseyant sur ce banc, elle avait bravé le ridicule et même la douleur physique. Je la remerciai vivement, Elle me regarda comme si j'étais fou, puis éclata d'un rire tonitruant.
– Je pensais exactement la même chose de vous, me dit-elle. Je croyais que vous aviez fait ça uniquement pour moi. J'ai *vu* les œufs lumineux moi aussi. Et pour moi aussi, c'était la première fois. Nous avons *vu ensemble.* Comme le Nagual et Genaro.

Toute la portée de ce que nous avions fait me frappa à l'instant où j'ouvris la portière de la voiture pour y faire monter la Gorda. Jusqu'à ce moment-là, j'étais resté engourdi, quelque chose en moi s'était ralenti. A présent, mon euphorie était aussi intense que l'agitation de la Gorda quelques minutes plus tôt. J'avais envie de courir dans la rue en criant. Ce fut au tour de la Gorda de me contenir. Elle s'accroupit et me massa les mollets. Je me rendis compte que j'avais du mal à parler. Mes pensées bondissaient plus vite que ma capacité de les exprimer en paroles. Je n'avais plus envie de la ramener chez elle tout de suite. Il semblait y avoir tant de choses à faire...
Comme j'étais incapable d'expliquer clairement ce que je désirais, je traînai la Gorda de force jusqu'à la place – mais il n'y avait plus de bancs vides à cette heure-là. J'avais faim, je l'emmenai donc dans un restaurant. Elle était sûre qu'elle ne pourrait rien avaler, mais quand on apporta les plats, il s'avéra qu'elle était aussi affamée

que moi. Le repas nous détendit complètement.
Nous nous assîmes de nouveau sur le banc plus tard dans la soirée. Je m'étais retenu de parler de ce qui nous était arrivé tant que nous n'avions pas la possibilité de nous asseoir là. Au début, la Gorda ne voulut rien dire. Mon esprit était dans un état d'exaltation particulière. J'avais connu des moments semblables avec don Juan. Mais associés, en règle générale, aux effets rémanents de plantes hallucinogènes.
Je me mis à décrire à la Gorda ce que j'avais *vu.* La caractéristique de ces œufs lumineux qui m'avait le plus frappé était leur mouvement. Ils ne marchaient pas. Ils avançaient comme s'ils flottaient,

tout en étant accrochés au sol. La façon dont ils se déplaçaient manquait de grâce. Leurs mouvements étaient guindés, gauches et saccadés. Quand ils se mettaient en branle, leur forme d'œuf tout entière devenait plus petite et plus ronde ; ils bondissaient, pour ainsi dire : ils tressautaient et se secouaient verticalement à toute vitesse. Le résultat était une sorte de frétillement nerveux très agaçant. Je ne saurais mieux décrire la gêne physique provoquée par leurs mouvements qu'en la rapprochant de l'impression que me font les images d'un film projeté en accéléré.
Autre chose qui m'avait frappé : je n'avais pas re-marqué de jambes. Je me souvins d'un spectacle de ballets que j'avais vu autrefois. Les danseurs imitaient le mouvement de soldats sur des patins à glace ; pour produire cet effet, ils portaient des tuniques vagues tombant jusqu'au sol. On ne pouvait pas voir leurs pieds, d'où l'illusion qu'ils glissaient sur la glace. Mais les œufs lumineux qui avaient dolé devant moi m'avaient donné l'impression qu'ils glissaient sur une surface rugueuse. Leur luminosité tressautait de façon presque imperceptible – mais suffisamment pour me soulever le cœur. Quand les œufs étaient au repos, ils devenaient plus allongés. Certains étaient si longs et rigides qu'ils me firent songer à des icônes de bois.
Autre caractère encore plus troublant des œufs lumineux : l'absence d'yeux. Jamais je ne m'étais aperçu avec une telle intensité que nous étions attirés par les yeux des êtres vivants. Les œufs lumineux étaient extrêmement vivants ; ils m'observaient avec une grande curiosité ; je pouvais les voir sautiller et se pencher pour m'observer – mais sans yeux.

Un grand nombre de ces œufs lumineux avaient des taches noires, des taches énormes situées plus bas que leur milieu. D'autres n'en avaient pas. La Gorda m'avait appris que la reproduction affecte les corps des hommes et des femmes, en faisant apparaître un trou au-dessous de l'estomac, mais les taches sur ces œufs lumineux n'avaient pas l'air de trous, autant que je puisse en juger. C'étaient des zones sans luminosité mais il n'y avait pas de creux, comme dans le cas d'un vrai trou. Ceux qui avaient les taches noires semblaient moins brillants, fatigués ; le haut de leur forme ovoïde était fané, il avait l'air opaque comparé au reste de leur éclat. En revanche, ceux qui n'avaient pas de taches étaient éblouissants. Je les imaginais dangereux. Ils vibraient, chargés d'énergie et de blancheur.
La Gorda me dit qu'à l'instant où j'avais posé ma tête contre la sienne, elle était entrée elle aussi dans un état qui ressemblait au *rêve.* Elle était éveillée mais ne pouvait remuer. Elle avait conscience de la présence des gens tournant autour de nous. Ensuite, elle les avait *vus* se muer en taches lumineuses, et enfin en créatures ovoïdes. Elle ne savait pas que je *oyais* moi aussi. Au début, elle s'était dit que je veillais sur elle, mais bientôt, la pression de ma tête était devenue si lourde qu'elle

en avait conclu, de façon très consciente, que je devais être en train de *voir* moi aussi. J'avais soupçonné ce qui lui était arrivé uniquement après m'être redressé, quand j'avais surpris le jeune voyou en train de la caresser pendant son sommeil apparent.
Nos visions n'étaient pas identiques, car elle avait pu distinguer les hommes des femmes, à la forme

de certains filaments qu'elle appela « racines ». Les femmes, me dit-elle, avaient des paquets touffus de filaments qui ressemblaient à des queues de lion ; ils poussaient vers l'intérieur, depuis l'endroit des organes sexuels. Elle m'expliqua que ces racines sont les sources de la vie. L'embryon, pour accomplir sa croissance, s'attache à l'une de ces racines nourricières, et la consume entièrement : il ne reste qu'un trou. Les hommes, en revanche, avaient des filaments courts, qui vivaient en flottant presque séparément de la masse de luminosité constituant le corps.
Je demandai à la Gorda pour quelle raison, à son avis, nous avions *vu ensemble.* Elle se refusa à tout commentaire mais m'invita à poursuivre mes réflexions. Une seule chose me vint à l'esprit, évidente : les émotions avaient dû jouer un rôle déterminant.
En fin d'après-midi ce jour-là, après m'être assis avec la Gorda sur le banc préféré de don Juan, après avoir récité le poème qu'il aimait, j'étais parvenu à un état d'émotion extrême. Mon affectivité avait dû préparer mon corps, mais il me fallait tenir compte d'un autre fait : grâce au rêve j'avais appris à pénétrer dans un état de calme total. J'étais capable de couper mon dialogue intérieur et de m'immobiliser comme si je me trouvais dans un cocon, en train de regarder par un trou. Dans cet état, je pouvais soit abandonner une certaine forme de contrôle de moi-même que je possédais et pénétrer dans le *rêve,* soit conserver cette maîtrise de soi et demeurer passif, sans pensées ni désirs. Mais j'estimais cependant que ces facteurs n'avaient pas été déterminants. A mon avis le catalyseur avait été la Gorda. Je ne pouvais pas défi-

nir ce que j'éprouvais pour elle comme étant de l'amour, car le mot a tellement servi qu'il a perdu toute valeur à mes yeux. Mais j'étais persuadé que ces sentiments avaient créé les conditions de *voir.* Quand je lui fis part de mon opinion, la Gorda m'adressa un rire timide.

– Je ne suis pas d'accord avec vous, me dit-elle. A mon sens, ce qui s'est produit, c'est que votre corps a commencé à se souvenir.

– Que voulez-vous dire, Gorda ? lui demandai-je,

Il y eut un long silence. Ou bien elle luttait pour dire une chose qu'elle aurait préféré taire, ou bien elle cherchait désespérément les mots justes.

– Je sais tant de choses, dit-elle, et pourtant je ne sais pas ce que je sais. Je me souviens de tant de choses, que je finis par ne me souvenir de rien. Et je crois que vous êtes dans la même situation désolante.

Je lui assurai que je n'avais pas les mêmes intuitions qu'elle. Elle refusa de me croire.

– Parfois, je pense vraiment que vous ne savez pas, dit-elle. Dans d'autres circonstances, je crois que vous vous moquez de nous. Le Nagual m'a dit que lui-même ne savait pas. Beaucoup de choses qu'il m'a enseignées sont en train de me revenir, à présent.

– Vous prétendez que mon corps s'est mis à se souvenir ? C'est bien la première fois, vous savez. Je n'en sais pas davantage que vous.

– Y a-t-il un autre apprenti susceptible de me le dire ? demandai-je.

– Non. Aucun, Je crois que je suis un messager pour vous, un messager qui ne peut, cette fois, vous apporter que la moitié d'un message.

Elle se leva et me supplia de la ramener chez elle. J'étais trop exalté pour partir si vite. Sur ma proposition nous âmes le tour de la place. Ensuite, nous nous installâmes sur un autre banc.

– Vous ne trouvez pas étrange que nous puissions *voir ensemble* avec tant de facilité ? me demanda la Gorda.

Ne sachant ce qu'elle avait en tête, j'hésitai à répondre.

– Et si je vous disais que nous avons déjà *vu ensemble ?* Qu'en penseriez-vous ? me demanda la Gorda en choisissant ses mots.

Je ne comprenais pas ce qu'elle voulait dire. Elle répéta sa question, et je ne saisis pas davantage le sens de ses paroles.
– Quand aurions-nous pu *voir ensemble ?* demandai-je. Votre question est insensée.
– Justement, répliqua-t-elle. C'est tout le problème. C'est insensé, mais j'ai l'impression que nous avons déjà *vu.*
Je sentis un frisson et je me levai. Je me rappelai de nouveau la sensation que j'avais eue dans cette ville. La Gorda ouvrit la bouche pour me dire quelque chose, mais s'arrêta au milieu de sa phrase. Elle me fixa d'un air déconcerté, posa la main sur mes lèvres et m'entraîna vers la voiture.
Je roulai toute la nuit. J'avais envie de parler, d'analyser, mais elle s'endormit, comme si elle voulait absolument éviter toute discussion. Elle avait raison, bien entendu. De nous deux, c'était elle qui connaissait le mieux les dangers qu'il y a à dissiper une ambiance par un excès d'analyse.
A notre arrivée chez elle, elle me dit en descen-

dant de voiture qu'elle ne voulait absolument pas parler de ce qui nous était arrivé à Oaxaca.
– Pourquoi, Gorda ? demandai-je,
– Je ne veux pas gaspiller votre pouvoir. C'est la voie du sorcier : ne jamais gaspiller son acquis.
– Mais si nous n'en parlons pas, nous ne saurons jamais ce qui nous est arrivé en fait, protestai-je.
– Nous devons garder le silence pendant au moins neuf jours.
– Ne pouvons-nous en parler un peu entre nous deux ?
– Parler entre nous deux est précisément ce que nous devons éviter, dit-elle. Nous sommes vulnérables. Nous devons nous donner le temps de guérir.

3

QUASI-SOUVENIRS DE L'AUTRE MOI

– Pouvez-vous nous dire ce qui se passe ? me demanda Nestor ce soir-là, quand nous fûmes tous réunis. Où êtes-vous allés hier, tous les deux ?
J'avais oublié la recommandation de la Gorda de ne pas parler de ce qui nous était arrivé. Je me mis à leur raconter que nous étions allés en premier lieu dans la petite ville proche, où nous avions trouvé une maison très surprenante.
Ils parurent tous saisis d'un accès soudain de tremblote. Ils reprirent leur sang-froid, se regardèrent puis fixèrent la Gorda comme s'ils attendaient une explication de sa bouche.
– Quel genre de maison était-ce ? demanda Nestor.
Sans me laisser le temps de répondre, la Gorda me coupa. Elle se mit à parler précipitamment, de façon presque incohérente. De toute évidence, elle improvisait n'importe quoi. Elle lança même des mots et des phrases en langue mazatèque. Elle m'adressa plusieurs coups d'œil furtifs dont le sens ne faisait aucun doute : elle me suppliait de ne rien dire au sujet de la veille.
I

– Et vos *rêves,* Nagual ? me demanda-t-elle d'un ton de soulagement, comme si elle venait de trouver une porte de sortie. Nous aimerions savoir tout ce que vous faites. Je crois qu'il est très important que vous nous racontiez...
Elle se pencha en avant, et aussi naturellement qu'elle put, elle chuchota à mon oreille qu'à cause de ce qui nous était arrivé à Oaxaca, je devais leur parler de mes *rêves.*
– Pourquoi est-ce important pour vous ? dis-je à haute voix.
– Je- crois que nous sommes très près de la fin, dit la Gorda d'un ton grave. Tout ce que vous dites et faites pour nous est d'une importance capitale, à présent.
Je leur racontai les événements de ce que je considérais comme mon *rêve* vrai. Don Juan m'avait dit

qu'il n'y avait aucune raison d'accorder de l'importance aux essais. Il m'avait donné une règle d'or : si j'avais la même vision trois fois, je devais lui accorder une attention exceptionnelle, sinon les tentatives d'un néophyte sont de simples pierres pour construire l'attention seconde.
Un jour, je *rêvai* que je m'éveillais. Je sautais du lit, mais seulement pour me retrouver en face de moi-même encore endormi. Je me regardais dormir, et j'étais assez maître de moi pour me souvenir que j'étais en train de rêver. Ensuite, je suivis les indications que don Juan m'avait données – à savoir : éviter les mouvements brusques et les surprises, et ne rien prendre avec du sel, même en petite quantité. Le *rêveur* doit s'engager dans les expériences sans passion, m'avait dit don Juan. Au lieu de contempler

son corps endormi, le *rêveur* sort de la pièce... Je me trouvai soudain, sans savoir comment, hors de la pièce. J'eus la sensation absolument claire que j'avais été placé là de façon instantanée. La première fois, quand je fus à l'extérieur de ma porte, le couloir et la cage d'escalier me parurent monumentaux. Si une chose m'effraya vraiment cette nuit-là, ce fut la taille de ce décor qui, dans la vie réelle, était tout à fait ordinaire ; le couloir avait environ quinze mètres de long, et l'escalier seize marches.
Je n'arrivais pas à concevoir un moyen de parcourir les distances énormes que je percevais. J'hésitai. Puis quelque chose me fit avancer – sans pour autant que je marche. Je ne sentais pas mes pas. Soudain j'étais en train de tenir la rampe. Je pouvais voir mes mains et mes avant-bras, mais non les sentir. Je me tenais à la rampe par la force d'une chose n'ayant rien à voir avec ma musculature, telle que je la connaissais. La même impression demeura quand je tentai de descendre l'escalier. Je ne savais pas comment marcher. J'étais incapable de faire un pas. Tout se passait comme si mes jambes étaient soudées ensemble. En me penchant, je pouvais voir mes jambes, mais je ne parvenais pas à les faire bouger, ni en avant, ni sur le côté ; je ne pouvais pas non plus les soulever vers ma poitrine. J'étais comme vissé à la marche supérieure de l'escalier. J'avais l'impression d'être un de ces mannequins de plastique gonflé que l'on peut faire ployer en tous sens jusqu'à l'horizontale, mais qui reprennent automatiquement la position verticale sous l'effet d'un poids placé dans leur base en forme de boule.
Je fis un effort suprême pour marcher et je rebon-

dis de marche en marche comme une balle mal lancée. Il me fallut un degré d'attention incroyable pour parvenir au rez-de-chaussée. Je ne saurais décrire ma descente autrement. Je devais exercer une certaine forme d'attention pour conserver les limites de ma vision et l'empêcher de se désintégrer dans les images flottantes d'un rêve ordinaire.
Quand j'arrivai enfin près de la porte qui donnait sur la rue, il me fut impossible de l'ouvrir. J'essayai de toutes mes forces – mais sans résultat. Puis, je me souvins que j'étais sorti de ma chambre en glissant dehors comme si la porte était ouverte. Il me

suffit de me rappeler cette impression de glissade et soudain j'étais dans la rue. Elle me parut sombre. Il régnait une grisaille plombée, très particulière, qui ne me permettait de percevoir aucune couleur. Mon intérêt fut attiré aussitôt par une énorme plaque brillante, droit devant moi, à hauteur d'œil. Je déduisis, plus que je ne perçus, qu'il s'agissait de l'éclairage de la rue : il y avait un bec de gaz juste au coin de l'immeuble, je le savais, à sept mètres environ au-dessus du sol. Je compris alors que j'étais incapable de prendre les repères de perception permettant de juger le haut et le bas, le proche et le lointain. Tout me semblait extraordinairement présent. Je ne possédais aucun mécanisme, comme dans la vie ordinaire, pour organiser ma perception. Tout était là, en avant-plan, et je n'avais aucune volition me permettant de construire un système de coordonnées valable.
Je demeurai dans la rue, complètement déconcerté, puis je commençai à avoir la sensation d'être en état de lévitation, Je m'accrochai au poteau de métal

qui soutenait la lampe et la plaque de la rue au coin. Une brise forte me souleva. Je glissai le long du poteau vers le haut, jusqu'à ce que je puisse voir très clairement le nom de la rue : *Aston...*
Plusieurs mois plus tard, quand je me retrouvai, dans un *rêve,* en train de regarder mon corps endormi, j'avais déjà tout un programme de choses à faire. Au cours de mes *rêves* habituels, j'avais appris que ce qui compte dans cet état, c'est la volition – la matérialité du corps est sans importance, c'est simplement un souvenir qui ralentit le *rêveur.* Je glissai sans hésitation hors de la pièce, car je n'avais pas besoin pour avancer de faire les gestes d'ouvrir les portes ou de marcher. Le couloir et l'escalier n'étaient pas aussi immenses qu'ils m'avaient paru la première lois. Je les traversai en planant sans la moindre difficulté et je m'arrêtai dans la rue, où je m'obligeai à avancer de trois pâtés d'immeubles. Je m'aperçus alors que les lumières étaient encore des perceptions très troublantes pour moi. Si je concentrais mon attention sur elles, elles devenaient des lacs d'une taille incommensurable. Les autres éléments de ce rêve étaient faciles à maîtriser. Les immeubles étaient d'une hauteur extraordinaire mais je reconnaissais leur aspect. Je me demandai ce que je devais faire. Puis, tout à fait par hasard, je m'aperçus que si je jetais de brefs coups d'œil sur les choses (comme nous faisons dans notre monde quotidien) au lieu de les « fixer », je parvenais à organiser ma perception. En d'autres termes, si je suivais les suggestions de don Juan à la lettre, si je tenais mon *rêve* pour acquis, je pouvais utiliser les repères de perception de ma vie quotidienne. Au bout de quelques instants,

le décor devint, sinon complètement familier, du moins maîtrisable.
La fois suivante où j'eus un *rêve* semblable, je me rendis dans mon bistrot favori du coin de la rue. En fait, je le choisis parce que j'avais l'habitude d'y aller souvent aux toutes premières heures du matin. Dans mon *rêve,* je vis les serveuses habituelles des heures de nuit. Je vis une rangée de gens en train de déjeuner au comptoir et tout au bout du zinc, je vis un personnage particulier, un homme que je voyais presque tous les jours marcher sans but dans le campus de l'U.C.L.A.[1]. C'était la seule personne qui me regardait vraiment. Dès l'instant où j'étais entré, il avait paru sentir ma présence. Il s'était retourné pour me fixer.
Je rencontrai le même homme quelques jours plus tard, pendant mes heures de veille, dans le même bistrot, très tôt le matin. Il me jeta un coup d'œil et parut me

reconnaître. Terrifié soudain, il partit en courant sans me laisser le temps de lui parler.
Je revins de nouveau en *rêve* dans ce même bistrot, et cette fois-là, le cours de mon *rêve* changea. Alors même que je regardais la façade depuis l'autre côté de la rue, la scène se modifia. Je cessai de voir les immeubles familiers : à la place se trouvait une scène des premiers âges. Il ne faisait plus nuit. On était en plein jour et je regardais une vallée luxuriante. Des plantes aquatiques d'un vert profond, ressemblant à des roseaux, poussaient partout. Près de moi se trou-

1 U.C.L.A. : Université de Californie à Los Angeles, où Carlos Castaneda a fait ses études d'ethnologie et présenté une thèse. *(N.d;T.)*

vait un surplomb rocheux de près de trois mètres de haut. Un énorme tigre à dents de sabre [1] y était installé. Je fus pétrifié. Nous nous regardâmes fixement pendant un long moment. La taille de cet animal était stupéfiante mais il ne semblait ni grotesque ni disproportionné. Il avait une tête splendide, de grands yeux couleur de miel roux, des pattes massives, une cage thoracique énorme. Ce qui me fit le plus d'effet fut la couleur de son pelage. Il était d'un brun sombre uniforme, presque chocolat. Cette couleur me rappela des grains de café grillés, mais en plus brillant ; et la fourrure semblait étrangement longue, sans être hirsute ou en paquets. Elle ne ressemblait ni à une fourrure de puma, ni à une fourrure de loup, ni à une fourrure d'ours brun. Elle ressemblait à quelque chose que je n'avais jamais vu.
A partir de ce moment-là, voir le tigre devint pour moi une habitude. Parfois le décor était nuageux et glacé. Je voyais la pluie tomber dans la vallée, une pluie drue, généreuse. Parfois la vallée était baignée de soleil. Très souvent je voyais d'autres tigres à dents de sabre. J'entendais leur rugissement enroué, très particulier – pour moi un son effarant.
Le tigre ne me touchait jamais. Nous nous regardions à une distance de trois ou quatre mètres. Mais je savais très bien ce qu'il voulait : il me montrait comment respirer de façon correcte.
J'en vins alors, dans le récit de mon *rêve,* au moment où je pus si bien imiter la respiration du tigre

1 Félin fossile d'un genre voisin des *Machaïrodus* appartenant à la lignée des « chats à dents en lame de sabre » apparus à l'oligocène et abondants au miocène et au pliocène. *(N.d.T.)*

que j'eus l'impression de me transformer en un de ces animaux. J'expliquai aux apprentis l'un des résultats tangibles de mon *rêve :* mon corps était devenu plus musculeux.
Après avoir écouté mon récit, Nestor s'étonna de voir à quel point leurs *rêves* étaient différents du mien. Ils avaient des « devoirs de *rêve* » particuliers. Le sien était de trouver des remèdes pour tout ce qui faisait souffrir le corps humain. Le devoir de Benigno était de prédire, de prévoir, de trouver une solution pour tout ce qui inquiétait l'homme. Celui de Pablito était de découvrir des méthodes pour construire. C'était à cause de ces devoirs que Nestor

s’occupait de plantes médicinales, que Benigno faisait des oracles, et que Pablito était charpentier. Nestor ajouta que, jusqu’ici, ils n’avaient pas pénétré très avant dans leurs *rêves,* et qu’ils n’avaient rien de conséquent à relater,

– Vous croyez peut-être que nous avons accompli beaucoup, poursuivit-il, mais ce n’est pas le cas. Genaro et le Nagual faisaient tout pour nous et pour ces quatre femmes. Nous n’avons encore rien accompli par nous-mêmes.

– Il me semble que le Nagual vous a réglé de façon différente, dit Benigno très lentement mais d’un ton sûr de lui. Vous avez sûrement été un tigre, et vous allez redevenir tigre, sans aucun doute. C’est ce qui est arrivé au Nagual : il avait été corbeau autrefois, et au cours de cette vie, il est redevenu corbeau.

– Le problème, c’est que cette espèce de tigre n’existe plus, dit Nestor. Nous n’avons pas appris ce qui se passe dans ce cas.

D’un mouvement de tête il avait inclus tous les autres.

– Je sais ce qui se passe, dit la Gorda. Je me souviens que le Nagual Juan Matus appelait ça : *rêve-fantôme.* Il disait qu’aucun de nous n’avait jamais fait de *rêve-fantôme* parce que nous n’étions ni violents ni destructeurs. Jamais il n’en avait fait lui non plus. Et il disait que ceux qui en font sont marqués par le destin : ils auront des aides et des alliés fantômes.

– Qu’est-ce que cela signifie, Gorda ? demandai-je.

– Cela signifie que vous n’êtes pas comme nous, répliqua-t-elle d’un ton sombre.

Elle avait l’air très agitée. Elle se leva et arpenta quatre ou cinq fois la pièce avant de se rasseoir près de moi.

Il y eut un trou de silence dans la conversation. Josefina murmura quelques mots inintelligibles. Elle semblait très nerveuse, elle aussi. La Gorda essaya de la calmer en la prenant dans ses bras et en lui caressant le dos.

– Josefina a quelque chose à vous raconter à propos d’Eligio, dit la Gorda.

Tout le monde regarda Josefina sans dire un mot, mais avec la même question dans les yeux.

– Bien qu’Eligio ait disparu de la face de la Terre, poursuivit la Gorda, il est encore l’un de nous. Et Josefina lui parle très souvent.

Ils devinrent tous plus attentifs soudain. Ils se regardèrent puis se tournèrent vers moi.

– Ils se rencontrent tous les deux en *rêve,* dit la - Gorda d’un ton dramatique.

Josefina respira à fond. C'était la nervosité person-

nifiée. Son corps s'agita convulsivement. Pablito s'allongea au-dessus d'elle, par terre, et se mit à respirer fort avec son diaphragme, qu'il sortait et rentrait en forçant Josefina à respirer en cadence avec lui.

– Que fait-il ? demandai-je à la Gorda.

– Ce qu'il fait ? Vous ne le voyez donc pas ? répliqua-t-elle, agacée.

Il essayait de la faire se détendre, je m'en rendais bien compte et je le dis à la Gorda à mi-voix, mais son procédé était nouveau pour moi. Elle me répondit que Pablito donnait de l'énergie à Josefina en plaçant le milieu de son corps (où les hommes en ont en surplus) sur la matrice de Josefina (où les femmes emmagasinent leur énergie).

Josefina s'assit et me sourit. Elle avait l'air parfaitement détendue.

– Oui, je rencontre Eligio tout le temps, dit-elle.

Il m'attend chaque jour.

– Et pourquoi ne nous en as-tu jamais parlé ? demanda Pablito d'un ton bourru.

– Elle me l'a dit, coupa la Gorda.

Puis elle se lança dans une longue explication de ce que signifiait pour nous tous le fait qu'Eligio fût accessible. Elle ajouta qu'elle avait attendu un signe de ma part pour pouvoir révéler les paroles d'Eligio.

– Ne tourne pas autour du pot, femme l cria Pablito. Répète-nous ses paroles.

– Elles ne sont pas pour toi ! répliqua la Gorda sur le même ton.

– Et pour qui sont-elles donc ? demanda Pablito.

– Elles sont pour le Nagual, cria la Gorda en tendant l'index vers moi.

Elle s'excusa d'avoir élevé la voix. Elle expliqua

que les paroles d'Eligio étaient complexes et mystérieuses. Elle n'avait pas su en démêler le sens.

– Je les ai écoutées, c'est tout. J'aurais bien été incapable de faire autre chose que l'écouter, poursuivit-elle.

– Tu veux dire que tu as rencontré Eligio toi aussi ? demanda Pablito d'un ton où se mêlaient la colère.et l'espérance.

– Oui, répondit la Gorda presque dans un murmure. Je ne pouvais pas en parler, parce qu'il fallait que je l'attende...

Elle me montra du doigt, puis me bouscula des

deux mains. Je perdis l'équilibre un instant et basculai sur le côté.

– Qu'est-ce que c'est ? Que lui fais-tu ? demanda Pablito d'une voix furieuse. Est-ce que c'est une démonstration d'amour indien ?

Je me tournai vers la Gorda, Du bout des lèvres, elle me fit signe de me taire.

– Eligio dit que vous êtes bien le Nagual, mais que vous n'êtes pas pour nous, déclara Josefina.

Il y eut dans la pièce un silence de mort. Je ne savais pas en quel sens prendre les paroles de Josefina. Il me fallait attendre qu'un des autres parle.

– Cela vous soulage ? m'encouragea la Gorda.

Je leur assurai que je n'avais pas d'opinion, ni dans un sens ni dans l'autre. On aurait dit des enfants, des enfants désemparés. La Gorda avait l'air d'un maître de cérémonie affreusement gêné.

Nestor se leva et vint se camper en face de la Gorda. Il lui lança une phrase en mazatèque. Elle avait l'intonation d'un ordre ou d'un reproche.

– Dis-nous tout ce que tu sais, Gorda, poursuivit-

il en espagnol. Tu n'as pas le droit de te jouer de nous, de garder pour toi seule des choses si importantes.

La Gorda protesta avec véhémence. Elle expliqua qu'elle taisait ce qu'elle savait parce que Eligio le lui avait demandé. Josefina le confirma d'un hochement de tête.

– A-t-il dit tout cela à toi ou à Josefina ? demanda Pablito.

– Nous étions ensemble, répondit la Gorda en un murmure à peine audible.

– Tu veux dire que Josefina et toi avez *rêvé ensemble* I s'exclama Pablito le souffle coupé.

Sa surprise n'avait d'égale que l'onde de choc qui traversa les autres.

– Que vous a dit exactement Eligio ? demanda Nestor quand la stupeur se fut dissipée.

– Il a dit que je devais essayer d'aider le Nagual à se souvenir de son côté gauche, répondit la Gorda.

– Vous savez de quoi elle parle ? me demanda Nestor.

Comment l'aurais-je su ? Je leur dis qu'ils devaient compter sur eux-mêmes pour les réponses. Mais aucun d'eux n'avança de proposition.

– Il a dit à Josefina d'autres choses, dont elle ne peut pas se souvenir elle non plus, reprit la Gorda en se tournant vers moi. Nous sommes vraiment bloqués. Eligio a dit que vous étiez absolument le Nagual, et que vous deviez nous aider, mais que vous n'êtes pas pour nous. Ce sera seulement en vous sou-

venant de votre côté gauche que vous pourrez nous
conduire où il faut que nous allions.
Nestor, d'un ton paternel, pressa Josefina de se

souvenir des paroles d'Eligio, ou bien d'insister pour que je me souvienne, moi, d'une chose qui devait être pour ainsi dire codée, puisque aucun de nous ne pouvait lui donner un sens.
Josefina ferma les yeux et plissa le front comme si elle se trouvait sous un poids énorme qui l'écrasait. En fait, on eût dit une poupée de chiffon qu'une main aurait comprimée. Je la regardai, réellement fasciné.
– Je ne peux pas, s'écria-t-elle enfin. Je sais de quoi il parle au moment où il me parle, mais je ne peux plus dire, à présent, de quoi il s'agit. Ça ne sort pas.
– Te souviens-tu de quelques mots ? demanda Nestor. Un ou deux mots.
Ses lèvres s'ouvrirent, sa langue sortit de sa bouche, sa tête se secoua de gauche à droite et en même temps, elle poussa un cri.
– Non. Je ne peux pas, dit-elle au bout d'un instant.
– Quel genre de *rêve* faites-vous, Josefina ? demandai-je.
– Le seul que je connais, lança-t-elle, agressive.
– Je vous ai raconté comment je fais mon *rêve,* lui dis-je. Racontez-moi maintenant comment vous faites le vôtre.
– Je ferme les yeux et je vois le mur, dit-elle. C'est comme un mur de brouillard. Eligio m'attend là-bas. Il me fait traverser le mur et me montre des choses, je crois. Je ne sais pas ce que nous faisons, mais nous faisons des choses ensemble. Ensuite, il me ramène au mur et me laisse partir. Je reviens et j'oublie ce que j'ai vu.

– Comment se fait-il que vous y soyez allée avec la Gorda ? demandai-je.
– Eligio m'a dit de la faire venir, répondit-elle. Nous l'avons attendue, tous les deux, et quand elle est entrée dans son *rêve* nous l'avons accrochée pour l'entraîner derrière ce mur. Nous l'avons fait deux fois.
– Comment l'avez-vous accrochée ? demandai-je.
– Je ne sais pas ! répliqua Josefina. Mais je vous attendrai, et quand vous ferez notre *rêve,* je vous accrocherai, et alors vous le saurez.
– Vous pouvez accrocher n'importe qui ?
– Bien sûr, répondit-elle en souriant. Mais je ne le fais pas parce que c'est sans utilité. J'ai accroché

la Gorda parce que Eligio m’a dit qu’il voulait lui parler : il disait qu’elle avait la tête plus équilibrée que moi.

– Dans ce cas, Eligio doit t’avoir dit les mêmes choses, Gorda, s’écria Nestor avec une fermeté que je ne lui connaissais pas.

La Gorda fit un geste inhabituel : elle baissa la tête, serra ses lèvres au milieu tout en les ouvrant sur les côtés, haussa les épaules et souleva les bras au-dessus de sa tête.

– Josefina vient de vous raconter ce qui s’est passé, dit-elle. Je n’ai aucun moyen de me souvenir. Eligio parle à une vitesse différente. Il parle, mais mon corps ne peut pas le comprendre. Non. Non. Mon corps ne peut pas se souvenir, voilà la vérité. Je sais qu’il a dit : le Nagual – celui-ci – se souviendra et nous conduira où nous devons aller. Il n’a pas pu m’en dire davantage, parce qu’il y avait tant à dire

et si peu de temps. Il a dit que quelqu’un, je ne me souviens pas qui, m’attendait, moi en particulier.

– C’est tout ce qu’il a dit ? insista Nestor.

– La deuxième fois que je l’ai vu, il m’a dit que nous devrons tous nous souvenir, tôt ou tard, de notre côté gauche, si nous voulons aller où nous devons aller. Mais c’est lui qui doit s’en souvenir en premier.

Elle me montra du doigt et me bouscula comme elle l’avait déjà fait. La violence de sa poussée m’envoya rouler comme une balle.

Pourquoi faites-vous ça, Gorda ? lui demandai-je, un peu agacé.

– J’essaie de vous aider à vous souvenir, dit-elle. Le Nagual m’a dit que je devais vous pousser de temps en temps, pour vous secouer un peu.

La Gorda me prit dans ses bras d’un geste très brusque.

– Aidez-nous, Nagual, me supplia-t-elle. Nous sommes pires que morts si vous ne nous aidez pas.

J’étais au bord des larmes. Non point à cause de leur dilemme mais parce que je sentais quelque chose s’agiter en moi – une chose qui se frayait un chemin de sortie depuis que nous nous étions rendus dans la petite ville...

La prière de la Gorda était extrêmement émouvante. Ensuite, j’eus une nouvelle attaque de ce qui ressemblait à de l’hyper ventilation. Des sueurs m’enveloppèrent puis mon estomac se retourna. La Gorda s’occupa de moi avec une gentillesse infinie.

Fidèle à son habitude d’attendre avant de révéler une découverte, la Gorda se refusa à discuter de notre *voir ensemble* à Oaxaca. Pendant plusieurs jours, elle évita le sujet et parut s’en désintéresser. Elle ne

voulut même pas discuter du fait que j'étais tombé malade. Ni les autres femmes d'ailleurs. Don Juan insistait toujours sur ce point : pour laisser aller une chose que nous retenons, il faut attendre le moment le plus approprié. Je comprenais donc le mécanisme des réactions de la Gorda, mais je trouvais son entêtement à attendre vraiment agaçant, et guère en harmonie avec nos besoins. Je ne pouvais pas m'attarder avec eux trop longtemps. Je demandai une réunion générale pour que nous partagions entre nous tout ce que nous savions. Elle demeura inflexible.

– Nous devons attendre, dit-elle. Nous devons donner à nos corps l'occasion de mettre au jour une solution. Nous avons pour tâche de nous souvenir, non avec notre esprit mais avec notre corps. Tout le monde l'entend ainsi.

Elle me dévisagea d'un air inquisiteur. Elle semblait rechercher un indice qui lui aurait révélé que je comprenais, moi aussi, notre objectif. Je lui avouai que j'étais extrêmement désorienté, car j'étais de l'extérieur. J'étais seul, alors qu'ils pouvaient se soutenir mutuellement.

– C'est le silence des guerriers, me dit-elle en riant. Ce silence ne signifie pas que nous n'avons pas le droit de parler d'autre chose, ajouta-t-elle d'un ton conciliant.

– Peut-être devrions-nous revenir à notre ancienne discussion sur la perte de la forme humaine.

Je lus un certain ennui dans son regard. Je lui expliquai longuement que j'avais toujours besoin de clarifier les choses, surtout quand il s'agissait de concepts étrangers.

– Que voulez-vous savoir au juste ? demanda-t-elle.

– Tout ce que vous avez envie de me dire.

– Le Nagual m'a enseigné que perdre la forme humaine confère la liberté, me dit-elle. Je le crois. Mais je n'ai pas ressenti cette liberté. Pas encore.

Il y eut un instant de silence. De toute évidence, elle jaugeait ma réaction.

– De quel genre de liberté s'agit-il, Gorda ? lui demandai-je.

– La liberté de se souvenir de son moi. Le Nagual disait que perdre la forme humaine est comme une spirale. Cela vous donne la liberté de vous souvenir, et à son tour le souvenir vous rend encore plus libre.

– Pourquoi n’avez-vous pas encore ressenti cette liberté ?
Elle fit claquer sa langue et haussa les épaules. Elle paraissait troublée – ou bien elle avait des scrupules à poursuivre notre conversation.
– Je suis liée à vous, me dit-elle. Tant que vous n’aurez pas perdu votre forme humaine pour vous souvenir, je ne pourrai pas savoir ce qu’est cette liberté. Mais peut-être ne pourrez-vous pas perdre votre forme humaine avant de vous souvenir. De toute façon, nous ne devrions pas parler de tout cela. Pourquoi n’allez-vous pas bavarder avec les Genaros ?
On aurait dit une mère envoyant son enfant jouer dehors. Cela ne me vexa nullement. Venant d’autres personnes qu’elle, j’aurais facilement pris cette même attitude pour de l’arrogance ou du mépris. Mais j’aimais beaucoup être avec elle, c’était toute la différence.

Je trouvai Pablito, Nestor et Benigno dans la maison de Genaro, en train de jouer à un jeu étrange. Pablito se balançait à un mètre vingt du sol dans ce que je crus être un harnais de cuir noir, sanglé sur sa poitrine, et passant sous ses aisselles. Ce harnais ressemblait à un gros gilet de cuir. Je regardai de plus près : Pablito était en réalité debout sur de grosses sangles qui descendaient du harnais et formaient des boucles comparables à des étriers. Il était suspendu au centre de la pièce par deux cordes jetées pardessus une grosse poutre transversale ronde, qui soutenait le toit. Chaque corde était fixée au harnais lui-même par l’intermédiaire d’anneaux de métal, au-dessus des épaules de Pablito.
Nestor et Benigno tenaient chacun une corde. Ils étaient debout face à face, et c’était la force de leur traction qui maintenait Pablito en l’air. Pablito s’accrochait de toutes ses forces à deux longs poteaux minces plantés dans le sol, sur lesquels ses mains se crispaient. Nestor était à gauche de Pablito et Benigno à sa droite.
Le jeu ressemblait à une lutte « à la jarretière », mais à trois – un combat acharné entre ceux qui tiraient sur les cordes et l’homme suspendu.
A mon entrée dans la pièce, je n’entendis qu’une chose : les halètements de Nestor et de Benigno. Les muscles de leurs bras et de leur cou se gonflaient sous l’effort de traction.
Pablito ne les quittait pas des yeux, il les fixait tour à tour pendant une fraction de seconde. Ils étaient tous si absorbés par leur jeu qu’ils ne remarquèrent même pas ma présence – ou s’ils la remarquèrent,

ils ne se risquèrent pas à interrompre leur concentration pour me saluer.
Nestor et Benigno se fixèrent pendant dix ou quinze minutes dans un silence total. Puis Nestor fit semblant de lâcher sa corde. Benigno ne s’y laissa pas prendre, mais Pablito s’y trompa. Il voulut resserrer la prise de sa main gauche et arc-bouta ses pieds sur les poteaux pour augmenter sa force de traction.

Benigno profita de l'occasion pour attaquer : il donna une secousse vive à l'instant précis où Pablito relâchait sa prise pour la resserrer.
La traction de Benigno prit Pablito et Nestor au dépourvu. Benigno se suspendit à la corde de tout son poids, Nestor fut incapable de réagir et Pablito se débattit désespérément pour retrouver son équilibre. En vain. Benigno gagna la manche.
Pablito sortit du harnais et se dirigea vers moi. Je leur posai des questions sur leur jeu extraordinaire. Il fit des difficultés à me répondre. Nestor et Benigno nous rejoignirent après avoir rangé leur équipement. Nestor me dit alors que leur jeu avait été conçu par Pablito, qui en avait découvert la structure en *rêve,* puis en avait fait un jeu. Au début, il s'agissait d'un appareil pour bander les muscles de deux d'entre eux en même temps. Ils prenaient le harnais à tour de rôle. Mais par la suite, un *rêve* de Benigno leur avait donné l'idée d'un jeu leur permettant d'exercer leurs muscles tous les trois, et d'aviver leur acuité visuelle en restant en état d'alerte, parfois pendant des heures.
– Benigno pense maintenant que cela aide nos corps à se souvenir, poursuivit Nestor. La Gorda, par exemple, y joue d'une façon étonnante. Elle gagne

à chaque fois, quelle que soit la position où elle joue. Benigno croit que c'est parce que son corps se souvient.
je leur demandai s'ils observaient eux aussi le tabou du silence. Ils éclatèrent de rire. Pablito s'écria que plus que toute autre chose, la Gorda désirait être comme le Nagual Juan Matus. Elle s'attachait à l'imiter, jusque dans les détails les plus absurdes.
– Vous voulez dire que nous pouvons parler de ce qui s'est passé l'autre nuit ? demandai-je déconcerté.
La Gorda avait tellement insisté pour m'en empêcher...
– Ça nous est égal, répondit Pablito. C'est vous, le Nagual,
– Benigno, là, s'est souvenu d'une chose vraiment, vraiment bizarre, dit Nestor sans me regarder.
– Je crois, moi, que c'était un rêve confus, dit Benigno. Mais Nestor pense le contraire.
J'attendis avec impatience. D'un signe de tête je les invitai à poursuivre.
– L'autre jour, il s'est souvenu que vous étiez en train de lui enseigner à chercher des traces sur de la terre molle, dit Nestor.
– Ce devait être un rêve, dis-je,
J'avais envie de rire de cette absurdité, mais ils me

lancèrent tous les trois des regards tendus.
– C'est absurde, leur dis-je.
– De toute façon, autant que je vous le dise tout de suite : j'ai eu un souvenir du même genre, dit Nestor. Vous m'emmeniez vers des rochers, et vous me montriez comment me cacher. Et dans mon cas, ce n'était pas un rêve confus. J'étais éveillé. Je me

promenais avec Benigno, un jour, en cherchant des plantes, et je me suis souvenu soudain de votre enseignement, alors je me suis caché comme vous me l'aviez appris, et Benigno en a eu une peur bleue.
– Moi, je vous ai enseigné quelque chose !
Comment serait-ce possible ? Quand ? demandai-je.
Je commençais à devenir nerveux. Ils n'avaient pas l'air de plaisanter.
– Quand ? C'est toute la question, répondit Nestor. Nous ne pouvons pas nous représenter le moment. Mais nous savons tous les deux que c'était vous.
Je me sentis accablé, oppressé. J'avais de plus en plus de mal à respirer. J'eus peur de tomber malade une fois de plus. Je décidai sur-le-champ de leur dire ce que la Gorda et moi avions *vu ensemble.* Le fait d'en parler me détendit. A la fin de mon récit j'étais de nouveau maître de moi.
– Le Nagual Juan nous a laissés tous un peu « ouverts », dit Nestor. Nous pouvons tous *voir* un peu. Nous *voyons* des trous dans les personnes qui ont eu des enfants, et aussi, de temps en temps, une petite lueur dans les gens. Comme vous ne pouvez pas *voir* du tout, on dirait que le Nagual vous a laissé complètement fermé pour que vous vous ouvriez vous-même de l'intérieur. Voyez, vous avez aidé la Gorda : ou bien elle *voit* de l'intérieur ou bien elle est simplement montée sur votre dos.
Je leur répondis que ce qui s'était passé à Oaxaca n'était peut-être qu'un coup de chance.
Pablito estimait que nous devrions aller près du rocher préféré de Genaro, nous y asseoir, et réunir

nos têtes. Les deux autres trouvèrent son idée brillante. Je ne soulevai aucune objection.
Nous restâmes en position très longtemps mais rien ne se produisit. Pourtant nous nous détendîmes beaucoup.
Avant de quitter le rocher, je leur parlai des deux hommes que la Gorda avait pris pour don Juan et don Genaro. Ils descendirent du rocher et m'entraînèrent aussitôt vers la maison de la Gorda. Nestor

était le plus agité. A la limite de l'incohérence. La seule chose que je tirai d'eux, c'est qu'ils avaient escompté un signe de cette nature.
La Gorda nous attendait sur le seuil. Elle comprit que j'avais parlé aux Genaros.
– Je voulais seulement accorder du temps à mon corps, dit-elle avant qu'un seul mot ne fût prononcé. Je voulais être absolument sûre. Maintenant je sais. C'étaient le Nagual et Genaro.
– Que faisaient-ils dans ces masures ? demanda Nestor.
– Ils n'y sont pas entrés, dit la Gorda. Ils se sont éloignés en rase campagne, vers l'est. Dans la direction de cette ville.
Elle semblait tenir beaucoup à les apaiser. Elle leur demanda de rester, mais ils n'en avaient nulle intention. Ils s'excusèrent et partirent. J'étais sûr qu'ils se sentaient mal à l'aise en sa présence. Elle avait l'air très en colère. Ses sautes d'humeur me plaisaient beaucoup – contrairement à mon attitude habituelle : je me sentais toujours à bout de nerfs en présence d'une personne hors d'elle-même, à la mystérieuse exception de la Gorda.

En début de soirée, nous nous réunîmes tous dans la chambre de la Gorda. Ils semblaient préoccupés. Ils gardèrent le silence, les yeux fixés au sol. La Gorda tenta de lancer une conversation. Elle dit qu'elle n'avait pas perdu son temps : elle avait rapproché deux et deux – et obtenu certaines solutions.
– Ce n'est pas une question de rapprocher deux et deux, dit Nestor. Il s'agit de se souvenir avec son corps.
A en juger par les hochements de tête affirmatifs que les autres adressèrent à Nestor, j'eus l'impression qu'ils en avaient parlé entre eux. Ils nous avaient laissés en dehors, la Gorda et moi.
– Lidia aussi se souvient de quelque chose, continua Nestor. Elle croyait que c'était une sottise de sa part, mais en apprenant ce dont je me suis souvenu, elle nous a raconté que ce Nagual-ci l'a conduite chez un guérisseur et l'y a laissée pour qu'elle se fasse soigner les yeux.
La Gorda se tourna vers Lidia en même temps que moi. Lidia baissa la tête, comme si elle était gênée. Elle balbutia quelques mots. Le souvenir semblait trop douloureux pour elle. Elle dit qu'au moment où don Juan l'avait trouvée, la première fois, ses yeux étaient infectés. Elle ne pouvait pas voir. Quelqu'un l'avait conduite en voiture sur une grande distance, jusque chez le guérisseur qui l'avait soignée. Elle avait toujours cru qu'il s'agissait de don Juan, mais en entendant ma voix, elle avait compris que c'était

moi qui l’avais conduite là-bas. L’incongruité d’un souvenir pareil l’avait mise au supplice depuis notre première rencontre.
– Mes oreilles ne me mentent pas, ajouta Lidia

après un long silence. C’est vous qui m’avez emmenée là-bas.
– Impossible ! Impossible ! hurlai-je.
Mon corps se mit à trembler, échappant à mon contrôle. J’avais une impression de dualité. Peut-être ce que j’appelle mon moi rationnel, incapable de contrôler le reste de moi, venait-il d’adopter une place de spectateur. Une partie de moi était en train

d’observer une autre partie de moi qui tremblait.

4

TRAVERSER LES FRONTIÈRES DE L'AFFECTIVITÉ

– Que nous arrive-t-il, Gorda ? demandai-je quand les autres furent partis.
– Nos corps se souviennent, mais je ne parviens pas à savoir de quoi, dit-elle.
– Vous croyez les souvenirs de Lidia, de Nestor et de Benigno ?
– Bien sûr. Ce sont des apprentis très sérieux. Ils ne diraient pas des choses pareilles en l'air.
– Mais ce qu'ils disent est impossible. Vous me croyez, n'estime pas, Gorda ?
– Je crois que vous ne vous souvenez pas. Mais pourtant...
Elle n'acheva pas sa phrase. Elle s'approcha de moi et se mit à me chuchoter à l'oreille. Elle me dit que le Nagual Juan Matus lui avait fait promettre de garder quelque chose pour elle jusqu'au bon moment : un atout maître à n'utiliser que dans une situation sans issue. Elle ajouta en un murmure mélodramatique que le Nagual avait prévu leur nouvelle organisation de logement, depuis que j'avais emmené Josefina à Tula pour vivre près de Pablito. Elle me dit que nous avions une faible chance de réussir,

en tant que groupe, si nous suivions l'ordre naturel de cette organisation. La Gorda m'expliqua qu'étant divisés en couples, nous formions un organisme vivant. Nous étions un serpent, un serpent à sonnettes. Le serpent comportait quatre segments et se divisait en deux moitiés longitudinales, l'une mâle et l'autre femelle. Elle me dit que nous formions ensemble le premier segment du serpent, la tête. C'était une tête froide, calculatrice, pleine de venin. Le deuxième segment, formé par Nestor et Lidia, était le cœur du serpent, solide et juste. Le troisième constituait le ventre : un ventre instable, ombrageux à qui l'on ne pouvait faire confiance, formé par Pablito et Josefina. Quant au quatrième segment, la queue où se trouvaient les sonnettes, elle était le couple qui, dans la vie réelle, pouvait caqueter sans fin dans leur langue tzotzil : Benigno et Rosa.

La Gorda se redressa, quittant la position qu'elle avait adoptée pour me parler à l'oreille. Elle me sourit et me caressa le dos.

– Eligio a dit un mot qui m'est enfin revenu à l'esprit, poursuivit-elle, Josefina est du même avis que moi : il a prononcé à plusieurs reprises le mot « piste ». Nous allons parer sur une piste l

Sans me laisser la moindre chance de lui poser d'autres questions, elle ajouta qu'elle allait dormir un peu, avant de rassembler tout le monde pour partir en expédition.

Nous partîmes un peu avant minuit, à pied, par un clair de lune lumineux. Au début, ils s'étaient tous fait tirer l'oreille, mais la Gorda leur avait es-

quissé de façon très habile la description du serpent par don Juan (disait-elle). Avant de partir, Lidia nous suggéra d'emmener des provisions au cas où l'expédition se prolongerait. La Gorda écarta cette proposition, pour la simple raison qu'elle n'avait aucune idée de la nature de notre voyage. Elle expliqua que le Nagual Juan Matus lui avait montré un jour l'entrée d'un chemin, en lui disant qu'au moment voulu, nous devrions nous placer à cet endroit et laisser le pouvoir de la piste se révéler à nous. La Gorda ajouta qu'il ne s'agissait pas d'un sentier de chèvres ordinaire mais d'une ligne naturelle sur la terre, dont le Nagual alarmait qu'elle nous donnerait force et savoir si nous pouvions la suivre et ne faire qu'un avec elle.

Nous partîmes, dirigés par deux chefs : la Gorda fournissait l'élan, et Nestor connaissait le terrain. La Gorda nous conduisit jusqu'à un certain endroit dans les montagnes. Nestor prit le relais et repéra un sentier précis. La formation adoptée était évidente : la tête en tête, et les autres disposés selon le modèle anatomique du serpent : cœur, entrailles et queue. Les hommes étaient à la droite des femmes,

chaque couple à un mètre cinquante derrière le précédent.
Nous marchâmes aussi vite et aussi silencieusement que possible. Pendant un moment des chiens aboyèrent ; quand nous arrivâmes plus haut dans les montagnes, le seul bruit fut celui des criquets. Nous avançâmes longtemps. Tout à coup, la Gorda s'arrêta et me prit le bras. Elle tendit l'index droit devant nous. A vingt ou trente mètres, en plein milieu de la piste, se trouvait la silhouette massive d'un homme énorme, de plus de deux mètres de haut, Il nous

bloquait le passage. Nous nous resserrâmes en un groupe compact. Nos yeux ne quittaient pas la forme sombre. Elle ne bougeait pas. Au bout d'un moment, Nestor, tout seul, fit quelques pas vers lui. Aussitôt, il bougea. Il s'avança vers nous. De l'endroit où je me tenais, c'était un homme gigantesque, mais il se déplaçait avec une certaine maladresse.

Nestor revint en courant. A l'instant où il nous rejoignit, l'homme s'arrêta. Hardiment, la Gorda avança d'un pas vers lui ; l'homme fit un pas vers nous. Il était évident que si nous continuions d'avancer, nous nous heurterions au géant. Nous n'étions pas capables de lui tenir tête, quelle que fût sa nature. Sans tenter d'aller au fond des choses, je pris l'initiative d'entraîner tout le monde en arrière. Je les écartai rapidement de ce lieu.

Nous rentrâmes à la maison de la Gorda dans un silence total. Cela nous prit deux heures. Nous étions entièrement épuisés. Quand nous fûmes en sécurité, tous assis dans sa chambre, la Gorda parla.

– Nous sommes maudits, me dit-elle. Vous ne voulez pas que nous avancions. La chose que nous avons vue sur la piste était l'un de vos alliés, n'est-ce pas ? Ils sortent de leurs cachettes quand vous les en retirez.

Je ne répondis pas. Protester n'aurait abouti à rien. Je me souvins de toutes les fois où j'avais cru que don Juan et don Genaro s'associaient pour me jouer des tours : pendant que don Juan me parlait dans les ténèbres, don Genaro se déguisait pour me faire peur – c'était ce que je croyais, mais don Juan affirmait qu'il s'agissait d'un allié. L'idée qu'il existe des alliés, ou des entités en liberté qui échappent

à notre attention de tous les jours, était pour moi complètement ahurissante. Mais ensuite, j'avais découvert que les alliés tels que les décrivait don Juan existaient bel et bien. C'étaient, comme il l'avait dit, des entités en liberté dans le monde.

Dans un accès d'autoritarisme, tout à fait rare dans ma vie de tous les jours, je me levai et je dis à la Gorda et aux autres que j'avais une proposition à leur faire. C'était à prendre ou à laisser. S'ils étaient prêts à partir de cette maison, j'acceptais la responsabilité de les emmener ailleurs. S'ils n'étaient pas prêts, je me sentirais relevé de tout engagement ultérieur à leur égard.

Je sentis un sursaut d'optimisme et de certitude.

Pas un n'ouvrit la bouche. Ils me regardèrent en silence, comme s'ils soupesaient ma déclaration.

– Combien de temps vous faut-il pour prendre vos affaires ? demandai-je.

– Nous n'avons pas d'affaires, dit la Gorda. Nous partirons comme nous sommes. Et nous pouvons partir à l'instant même si c'est nécessaire. Mais si nous pouvons attendre encore trois jours, tout sera mieux pour nous.
– Et les maisons que vous avez ? demandai-je.
– Soledad s'en occupera, dit-elle.
C'était la première fois que le nom de doña Soledad était mentionné depuis notre dernière rencontre. Cela m'intrigua au point de me faire oublier pour un instant le drame qui se déroulait. Je m'assis. Comme la Gorda hésitait à répondre à mes questions sur doña Soledad, Nestor prit le relais : Soledad se trouvait dans les environs mais aucun d'eux n'en savait beaucoup sur elle. Elle allait et venait sans rien

dire à personne, il était simplement convenu qu'ils veillaient sur sa maison et vice versa. Soledad savait qu'ils devraient partir tôt ou tard, et elle assumerait la responsabilité de leurs biens.

– Comment la mettrez-vous au courant ? demandai-je.

– C'est le secteur de la Gorda, répondit Nestor. Nous ne savons pas où elle est.

– Où est doña Soledad, Gorda ? demandai-je.

– Comment diable voulez-vous que je le sache ? me lança la Gorda, agressive.

– Mais c'est toi qui l'appelles..., dit Nestor.

La Gorda me regarda. Un regard ordinaire, mais qui me donna le frisson. Je reconnus ce regard – mais d'où venait ce souvenir ? Les profondeurs de mon corps s'agitèrent, mon plexus solaire devint d'une rigidité que je n'avais jamais ressentie. Mon diaphragme parut remonter tout seul. Je me demandai si je ne ferais pas mieux de m'allonger, quand, soudain, je me retrouvai debout.

– La Gorda ne le sait pas, dis-je. Je suis le seul à savoir où elle est.

Tout le monde fut stupéfait – et moi, peut-être davantage que les autres. J'avais parlé de façon catégorique sans le moindre fondement rationnel. Pourtant, à l'instant même où je prononçais les mots, j'avais eu la conviction absolue que je savais où doña Soledad se trouvait. Exactement comme si un éclair avait traversé ma conscience, J'avais vu une région de montagnes avec des pics arides très déchiquetés ; un terrain maigre, désolé et froid. Dès que j'eus parlé, ma pensée consciente suivante fut que je devais avoir vu ce paysage dans un film, et que la tension

de la présence de ces gens autour de moi déclenchait en moi une crise de dépression.

Je leur fis mes excuses pour les avoir induits en erreur de façon si éhontée, quoique involontaire. De nouveau, je m'assis.

– Vous voulez dire que vous ne savez pas pourquoi vous avez affirmé cela ? me demanda Nestor.

Il avait choisi ses mots avec soin. La question naturelle, en tout cas à mes yeux, aurait dû être : « Vous ne savez donc pas où elle est ? » Je lui répondis qu'il m'était survenu quelque chose d'inconnu. Je décrivis le paysage que j'avais vu, et ma certitude de la présence de doña Soledad là-bas.

– Cela nous arrive assez souvent, dit Nestor.
Je me tournai vers la Gorda. Elle inclina la tête. Je demandai une explication.
– Des choses confuses, démentes, ne cessent de nous venir à l'esprit, dit la Gorda. Vous pouvez demander à Lidia, ou à Rosa, ou à Josefina,
Depuis qu'elles avaient adopté leur nouvelle organisation de vie, Lidia, Rosa et Josefina ne me parlaient pas beaucoup, Elles se bornaient aux salutations et à des commentaires sans intérêt sur la nourriture ou le temps.
Lidia évita mon regard. Elle marmonna qu'elle croyait de temps en temps se souvenir d'autre chose.
– Parfois, je crois que je vous déteste vraiment, me dit-elle. Je crois que vous faites semblant d'être stupide. Puis je me souviens que vous avez été très malade à cause de nous. Est-ce que c'était vous ?
– Bien sûr, c'était lui, dit Rosa. Moi aussi je me souviens de choses. Je me souviens d'une dame qui était gentille avec moi. Elle m'apprenait à me main-

tenir propre, et ce Nagual, là, me coupait les cheveux pour la première fois, pendant que la dame me tenait, parce que j'étais terrifiée. Cette dame m'aimait. Elle me serrait tout le temps dans ses bras. Elle était très grande. C'était la seule personne qui m'ait jamais aimée. J'aurais donné ma vie pour elle de bon cœur.

– Qui était cette dame, Rosa ? demanda la Gorda, le souffle coupé.

Rosa me désigna d'un coup de menton, en un geste plein de tristesse et de mépris.

– Il le sait, dit-elle.

Ils me fixèrent tous, attendant une réponse. Je me mis en colère et je criai à Rosa qu'elle n'avait aucune raison de faire des déclarations qui étaient en fait des accusations. Je ne leur mentais en rien.

Mon éclat ne troubla pas Rosa le moins du monde. Elle m'expliqua calmement qu'elle se souvenait des paroles de la dame : je reviendrais un jour, quand je serais rétabli de ma maladie. Rosa avait compris que la dame s'occuperait de moi et me soignerait jusqu'à ma guérison. Je savais donc forcément qui elle était et où elle se trouvait, puisque je paraissais m'être rétabli...

– Quelle genre de maladie avais-je, Rosa ? lui demandai-je.

– Vous étiez malade parce que vous ne pouviez pas retenir votre monde, répondit-elle avec une conviction absolue. Quelqu'un m'a dit, il y a très longtemps je crois, que vous n'étiez pas fait pour nous – exactement comme Eligio l'a dit à la Gorda en *rêve.* Vous nous avez quittés pour cette raison, et

Lidia ne vous l'a jamais pardonné. Elle vous détestera au-delà de ce monde.

Lidia répliqua que ses sentiments à mon égard n'avaient rien à voir avec ce que Rosa expliquait. Elle était « soupe au lait », c'est tout, et mes stupidités la mettaient facilement en colère.

Je demandai à Josefina si elle s'était souvenue de moi, elle aussi.

– Bien sûr, répondit-elle avec un sourire. Mais vous me connaissez : je suis folle. Vous ne pouvez pas vous fier à moi. Je ne suis pas digne de confiance.

La Gorda tint à entendre ce dont Josefina s'était souvenue. Josefina avait décidé de ne pas dire un mot et elles se mirent à discuter ensemble. Finalement, Josefina s'adressa à moi.

– A quoi bon toutes ces histoires sur le souvenir ? Ce ne sont que des parlotes, dit-elle. Et ça ne vaut rien de bon.

Josefina sembla avoir marqué un point contre nous tous, Il n'y avait rien à ajouter. Après un silence poli de quelques minutes, ils se levèrent tous pour partir.
– Je me souviens que vous m'avez acheté de beaux habits, me dit soudain Josefina. Vous ne vous rappelez pas que je suis tombée dans l'escalier d'un magasin ? J'ai failli me casser la jambe et vous avez été obligé de me porter dehors.
Tout le monde se rassit, les yeux fixés sur Josefina.
– Je me souviens aussi d'une femme folle, poursuivit-elle. Elle voulait me battre, et elle me pourchassait toujours dans tous les coins, mais vous vous êtes mis en colère et vous l'en avez empêchée.
J'étais à bout de nerfs. Tout le monde semblait

suspendu aux lèvres de Josefina, alors qu'elle nous avait elle-même invités à ne pas lui faire confiance parce qu'elle était folle. Elle avait raison. Son souvenir était pure aberration à mes yeux.
– Je ne sais pas pourquoi, vous êtes également tombé malade, continua-t-elle. J'étais présente, mais je ne peux pas me souvenir du lieu. Ils vous ont emmené derrière ce mur de brouillard pour retrouver cette idiote de Gorda. Je suppose qu'elle avait dû se perdre. Vous ne pouviez plus revenir, vous non plus. Quand ils vous ont ramené, vous étiez presque mort.
Le silence qui suivit ses révélations était oppressant. J'eus peur de demander quoi que ce soit.
– Je ne peux pas me rappeler pourquoi diable elle était entrée là, ni qui vous a ramené, reprit Josefina. Mais je me souviens bien que vous étiez malade et que vous ne me reconnaissiez plus. Cette idiote de Gorda jure qu'elle ne vous a pas reconnu quand vous êtes venu dans cette maison pour la première fois, il y a quelques mois. Moi, je vous ai reconnu sur-le-champ. Je me suis souvenue que vous étiez le Nagual tombé malade. Vous voulez savoir ce que je pense ? Je crois que ces femmes se laissent aller à la paresse, c'est tout. Et les hommes aussi, surtout cet idiot de Pablito. Ils devraient se souvenir : ils y étaient aussi.
– Pouvez-vous vous souvenir de l'endroit où nous nous trouvions ? lui demandai-je.
– Non. Je ne peux pas, dit Josefina. Mais je reconnaîtrai les lieux si vous m'y conduisez. Quand nous étions là-bas, on nous appelait « les ivrognes » parce que nous étions tout hébétés. J'étais la moins étourdie, alors je me souviens très bien.
– Qui nous traitait d'ivrognes ? demandai-je.

– Pas vous, nous, répliqua Josefina. Je ne sais pas qui. Le Nagual Juan Matus, sans doute.
Je les regardai tour à tour. Ils évitèrent mes yeux.
– Nous sommes arrivés près de la fin, marmonna Nestor comme s'il parlait à lui-même. Notre fin, c'est nous regarder dans l'œil.
Il avait l'air au bord des larmes.
– Je devrais être heureux et fier de nous voir parvenus à la fin, poursuivit-il. Pourtant, je suis triste. Pouvez-vous expliquer cela, Nagual ?
Soudain, ils devinrent tous très tristes. Même l'orgueilleuse Lidia était triste.

– Qu'avez-vous donc tous, hein ? demandai-je d'un ton enjoué. De quelle fin parlez-vous ?
– Je crois que tout le monde sait ce qu'est la fin, dit Nestor. Ces derniers temps, nous avons éprouvé des sentiments étranges. Quelque chose nous appelle. Et nous ne renonçons pas comme nous le devrions. Nous nous accrochons.
Pablito, dans un authentique moment de galanterie, dit que la Gorda était la seule d'entre eux qui ne s'accrochât à rien. Tous les autres, m'affirma-t-il, étaient des égocentriques invétérés,
– Le Nagual Juan Matus nous a dit qu'au moment de partir nous aurions un signe, expliqua Nestor. Une chose que nous aimons vraiment surviendra et nous prendra.
– Il disait que ce ne serait pas forcément quelque chose de fantastique, ajouta Benigno. Tout ce que nous aimons peut faire l'affaire.
– Pour moi, me dit Nestor, le signe viendra sous la forme des soldats de plomb que je n'ai jamais eus.

Une colonne de hussards à cheval viendra me prendre. Pour vous, qu'est-ce que ce sera ?
Je me souvins que don Juan m'avait dit un jour que la mort peut se trouver derrière n'importe quelle chose imaginable, même derrière un simple point sur mon bloc-notes. Il me proposa à ce moment-là la métaphore définitive de ma mort. Je lui avais raconté qu'une fois, alors que je me promenais sur Hollywood Boulevard à Los Angeles, j'avais entendu le son d'une trompette jouer une vieille chanson populaire idiote. La musique venait d'un magasin de disques de l'autre côté de la rue. Jamais je n'avais entendu un son plus beau. Je fus pris de saisissement par ce son. Je dus m'asseoir sur le bord du trottoir. Le son cuivré, limpide, de cette trompette pénétrait directement dans mon cerveau. Je le sentais juste au-dessus de ma tempe droite. Il m'apaisait... J'en étais enivré. Quand il s'acheva, je compris qu'il n'existerait aucun moyen de renouveler cette expérience, mais j'eus suffisamment le sens du détachement pour ne pas me précipiter dans la boutique et acheter le disque (et l'électrophone pour le faire jouer).
Don Juan m'avait dit que cet incident était un signe accordé par les puissances qui règnent sur la destinée des hommes. Quand viendrait pour moi le moment de quitter le monde, sous quelque forme que ce soit, j'entendrais le même son de cette trompette, la même chanson idiote, le même trompettiste sublime.
Le lendemain fut pour eux une journée très agitée. Ils semblaient avoir une infinité de choses à faire. La Gorda me dit que toutes leurs corvées

étaient personnelles : chacun devait accomplir les siennes sans aide. Je me félicitai de pouvoir être seul. J'avais des choses à régler moi aussi. Je partis en voiture dans la petite ville voisine qui m'avait tellement troublé. Je me rendis tout droit à la maison qui avait exercé une telle fascination sur la Gorda et sur moi. Je frappai à la porte. Une dame répondit. J'inventai une histoire : je lui dis que j'avais vécu dans cette maison pendant mon enfance et que j'avais envie de la revoir. C'était une femme très obligeante. Elle me laissa visiter la maison de fond en comble, en se confondant en excuses pour un désordre qui n'existait point.
Il y avait une fortune de souvenirs cachés dans cette maison. Ils étaient là, je pouvais les sentir, mais j'étais incapable de me rappeler précisément quoi que ce fût.
Le jour suivant, la Gorda partit à l'aube. Je m'attendais à une absence de la journée, mais elle revint à midi. Elle avait l'air dans tous ses états.
– Soledad est revenue et veut vous voir, me dit-elle d'une voix neutre.
Sans un mot d'explication elle me conduisit à la maison de doña Soledad... Elle m'attendait debout près de la porte. Elle avait l'air plus jeune et plus forte que lors de notre rencontre précédente. Elle ne ressemblait que très vaguement à la femme que j'avais connue des années plus tôt.
La Gorda semblait au bord des larmes. Le moment de tension que nous traversions justifiait parfaite-

ment son état, me dis-je. Elle partit sans un mot.

Doña Soledad m'apprit qu'elle avait très peu de temps pour me parler et qu'elle allait profiter de tous les instants. Elle était étrangement déférente à mon égard. Il y avait une intonation de politesse en chacune de ses paroles.
Je fis un geste pour l'interrompre : je voulais lui poser une question. Savoir où elle était allée. Elle me rabroua, mais d'une manière très délicate. Elle me dit qu'elle avait choisi ses mots avec soin et que le manque de temps ne lui permettait de dire que l'essentiel.
Elle me regarda dans les yeux pendant un moment qui me parut anormalement long. Cela m'agaça. Elle aurait pu profiter de ce même laps de temps pour me parler et répondre à quelques questions. Elle rompit le silence pour dire que ce que je pensais était une suite d'absurdités.. Elle m'affirma qu'elle m'avait attaqué, comme je le lui avais ordonné, le jour où nous avions traversé pour la première fois les lignes parallèles ; elle espérait que l'attaque avait été efficace et avait rempli sa mission. J'eus envie de crier que je n'avais pas la moindre idée de ce dont elle me parlait. Je ne connaissais pas de lignes parallèles et je ne lui avais rien ordonné. Elle posa la main, très fort, sur mes lèvres. Machinalement, je reculai. Elle avait l'air triste. Elle me dit que nous n'avions aucun moyen de communiquer parce qu'en ce moment nous étions sur deux lignes parallèles différentes, et qu'aucun de nous deux n'avait l'énergie nécessaire pour traverser jusqu'à l'autre. Seuls ses yeux pouvaient me dire ce qu'elle ressentait.
Sans la moindre raison, je commençai à me détendre. Quelque chose en moi se sentait à l'aise. Je

m'aperçus que des larmes roulaient sur mes joues. Puis une sensation tout à fait incroyable prit possession de moi pendant un instant, un instant très bref mais pourtant assez long pour secouer les fondations de ma conscience (ou de ma personne, ou de ce que je pense et ressens comme étant moi-même). Au cours de ce bref instant, je sus que nous étions très proches l'un de l'autre par l'intention et le caractère. Nos coordonnées étaient semblables. J'eus envie de lui avouer que la lutte avait été très dure, mais la lutte n'était pas encore terminée. Elle ne s'achèverait jamais...
Soledad était en train de me dire au revoir : elle était un guerrier impeccable, et elle savait donc que nos voies ne se recroiseraient jamais. Nous étions parvenus au bout d'une piste. Une vague désespérée de sentiment filial, d'appartenance à la même famille, déferla depuis un coin sombre de moi-même dont je n'avais jamais imaginé l'existence. Ce fut comme un éclair, une décharge électrique dans mon corps. Je la pris dans mes bras. Mes lèvres bougeaient, disaient des choses qui n'avaient pas de sens pour moi. Ses yeux s'illuminèrent. Elle aussi disait des choses que je ne pouvais comprendre. La seule sensation claire pour moi, le fait que j'avais traversé les lignes parallèles, n'avait aucune signification pragmatique. Une angoisse jaillit au-dedans de moi et voulut sortir. Une force inexplicable se mit à me diviser. Je ne pouvais plus respirer. Tout devint noir.
Je sentis que quelqu'un me remuait, me secouait doucement. Le visage de la Gorda devint net. J'étais

couché dans le lit de Doña Soledad et la Gorda était assise près de moi. Nous étions seuls.
– Où est-elle ? demandai-je.
– Elle est partie, répondit-elle.
J'eus envie de tout raconter à la Gorda. Elle m'arrêta. Elle ouvrit la porte. Tous les apprentis m'attendaient sur le seuil. Ils avaient mis leurs vêtements les plus loqueteux. La Gorda m'expliqua qu'ils avaient déchiré tout ce qu'ils possédaient. On était en fin d'après-midi. J'avais dormi pendant plusieurs heures. Nous marchâmes sans parler jusqu'à la maison de la Gorda, où ma voiture était garée. Ils s'entassèrent à l'intérieur comme des enfants partant en balade le dimanche.
Avant d'entrer dans la voiture, je parcourus la vallée du regard. Mon corps pivota lentement pour faire un tour complet, comme s'il possédait par lui-même volonté et intention propre. Je sentis que je m'emparais de l'essence de ce lieu – j'avais envie de la conserver au-dedans de moi, parce que je savais sans équivoque possible que je ne reverrais jamais cet endroit de ma vie.
Les autres devaient avoir déjà fait la même chose. Ils étaient dénués de toute mélancolie. Ils riaient et se taquinaient.
Je lançai le moteur et nous nous éloignâmes. Quand nous atteignîmes le dernier virage sur la route, le soleil se couchait. La Gorda me cria de m'arrêter. Elle sortit et courut vers une petite colline sur le bord de la route. Elle y grimpa et jeta un dernier regard à sa vallée. Elle tendit les bras vers elle, et elle l'aspira.

La descente de ces montagnes fut étrangement brève et sans un seul événement notable. Tout le monde se taisait. Je tentai d'engager la conversation avec la Gorda, mais elle refusa tout net : elle me dit que les montagnes, très possessives, réclamaient leur droit de propriété sur eux et que s'ils n'économisaient pas leur énergie, jamais les montagnes ne les laisseraient s'en aller.
Une fois dans les terres basses, ils devinrent plus animés, surtout la Gorda. Elle avait l'air de bouillonner d'énergie. Elle me proposa même des explications sans que j'aie besoin de l'y inviter. Elle me rapporta entre autres choses certaines paroles du Nagual Juan Matus, confirmées par Soledad, sur l'existence d'un *autre côté* en chacun de nous. Et entendant ces mots, le reste des apprentis se mêla à la conversation, posa des questions et offrit des commentaires. Ils étaient profondément intrigués par leurs étranges souvenirs d'événements qui n'avaient pas pu avoir lieu en toute logique. Comme certains d'entre eux ne me connaissaient que depuis quelques mois, des souvenirs de moi datant de jours lointains dépassaient

toutes les bornes de leur raison.
Je leur racontai alors ma rencontre avec Soledad. Je décrivis ma sensation de l'avoir connue auparavant, et mon impression d'avoir incontestablement traversé ce qu'elle appelait les « lignes parallèles ». Mes paroles provoquèrent chez eux une réaction de confusion : je crus deviner qu'ils avaient déjà entendu cette expression, mais j'aurais juré que certains ne comprenaient pas ce qu'elle signifiait. Pour moi,

c'était une métaphore. Je n'étais pas sûr qu'il en fût de même pour eux.
A notre arrivée à Oaxaca, ils exprimèrent le désir de se rendre à l'endroit où la Gorda avait vu (disait-elle) disparaître don Juan et don Genaro. Je conduisis la voiture directement là-bas. Ils descendirent aussitôt, impatients et ils parurent s'orienter – en reniflant dans l'air, en cherchant des signes. La Gorda tendit le bras dans la direction où elle croyait avoir vu disparaître les deux hommes.
– Tu as fait une erreur déplorable, Gorda, dit Nestor d'une voix forte. Ce n'est pas l'est, c'est le nord.
La Gorda protesta, sûre de son fait. Les femmes se rangèrent à son avis, ainsi que Pablito. Benigno ne prit pas parti : il ne me quittait pas des yeux comme si j'allais fournir la réponse. Je consultai une carte de la ville d'Oaxaca que j'avais dans la voiture. La direction indiquée par la Gorda était en réalité le nord.
Nestor fit observer qu'il avait tout le temps ressenti que le départ de leur ville n'était ni prématuré ni contraint en quelque manière que ce fût. C'était le bon moment. Les autres n'avaient pas éprouvé cela, et leur hésitation était liée à l'erreur de jugement de la Gorda. Ils avaient cru, comme elle-même, que le Nagual avait indiqué la direction de leur ville d'origine – ce qui signifiait qu'ils ne devaient pas bouger. Après réflexion, je reconnus qu'en dernière analyse j'étais le seul coupable : j'avais une carte à ma disposition et j'avais négligé de m'en servir au bon moment.
Je leur déclarai ensuite que j'avais oublié de leur

révéler que l'un des hommes – celui que j'avais pris pour Genaro pendant un instant – nous avait fait signe de le suivre, d'un hochement de tête.
Les yeux de la Gorda s'agrandirent de surprise, ou peut-être d'inquiétude. Elle n'avait pas aperçu ce geste, dit-elle. Le signe ne s'était adressé qu'à moi.
C'est bien ça I s'écria Nestor. Nos destins ont scellés I
Il se retourna pour discuter avec les autres. Ils se

mirent à parler tous en même temps. Nestor fit de grands gestes de la main pour les calmer.
– J'espère que vous avez tous fait tout ce que vous aviez à faire, comme si vous deviez ne jamais revenir, dit-il. Parce que nous ne reviendrons jamais.
– Est-ce que vous nous dites la vérité ? me demanda Lidia.
Elle avait une expression farouche dans les yeux, et les autres me fixèrent, suspendus à mes lèvres.
Je leur affirmai que je n'avais aucune raison d'inventer des choses pareilles. Pour moi le fait d'avoir vu cet homme m'adresser un signe de tête n'avait pas la moindre signification. De plus, je n'étais même pas convaincu que les deux hommes aient été don Juan et don Genaro.
– Vous êtes très matois, dit Lidia. Vous nous racontez peut-être tout ça pour que nous vous suivions les yeux fermés.
– Ça suffit, hein ! cria la Gorda. Ce Nagual est peut-être matois, comme tu dis, mais jamais il ne ferait une chose pareille !
Ils se mirent à parler tous en même temps. J'essayai de m'interposer : je criai par-dessus les voix de

tout le monde que de toute façon ce que j'avais vu ne changeait rien.
Nestor, très calmement, m'expliqua : Genaro leur avait dit qu'il leur indiquerait le moment de quitter leur vallée par un signe de tête. Ils se calmèrent brusquement lorsque je leur dis que si leur destin était scellé par cet événement, le mien l'était aussi. Nous partirions tous vers le nord.
Nestor nous conduisit ensuite dans un endroit où loger, une pension de famille où il descendait autrefois lorsqu'il avait des affaires à traiter dans cette ville. Ils étaient tous d'humeur excellente – c'était trop beau pour que je ne sois pas inquiet. Même Lidia me prit dans ses bras et me demanda pardon de s'être montrée aussi difficile. Elle m'expliqua qu'elle avait cru la Gorda : elle n'avait donc pas coupé ses liens de façon efficace. Josefina et Rosa, surexcitées, ne cessaient de me donner des claques dans le dos. J'aurais aimé parler avec la Gorda – il fallait que je discute de notre programme d'action –, mais je n'eus pas la moindre occasion de m'isoler avec elle cette nuit-là.
Nestor, Pablito et Benigno partirent le matin tôt s'occuper de leurs courses. Lidia, Rosa et Josefina sortirent elles aussi, pour faire des emplettes. La Gor-da me demanda à l'aider à acheter des vêtements neufs. Elle voulait que je lui choisisse une robe, la robe parfaite qui lui donnerait la confiance en elle dont elle avait besoin pour être un guerrier fluide. Je trouvai non seulement une robe, mais le reste du costume : chaussures, bas et lingerie.

Je l'emmenai faire un tour. Nous traînâmes dans le centre-ville comme deux touristes, à l'affût des Indiens dans leurs costumes régionaux. Étant un guerrier sans forme, la Gorda se sentait déjà parfaitement à l'aise dans sa robe. Elle avait une allure ravissante. C'était comme si elle ne s'était jamais habillée autrement. J'avais beaucoup plus de mal qu'elle à m'y habituer.
Je ne parvenais pas à formuler les questions que j'avais eu l'intention de lui poser. Elles auraient dû se bousculer sur mes lèvres mais je n'avais plus aucune idée de ce que je voulais lui demander. Je lui dis, très sérieusement, que sa nouvelle apparence extérieure me troublait. Sans même un sourire, elle me répondit que ce qui m'avait dérangé, c'était la traversée des frontières.
– Nous avons traversé certaines frontières hier soir, me dit-elle. Soledad m'avait prévenue, j'étais donc prête. Mais vous ne l'étiez pas.
Elle se mit à m'expliquer, doucement et lentement, que nous avions traversé la nuit précédente certaines frontières de l'affectivité. Elle prononçait toutes les syllabes, comme si elle s'adressait à un enfant ou à un étranger, mais je ne parvenais pas à me concentrer. Nous rentrâmes dans notre pension.

J’avais besoin de repos, mais je finis tout de même par ressortir : Lidia, Rosa et Josefina n’avaient rien trouvé toutes seules et voulaient quelque chose comme l’ensemble de la Gorda.
Au milieu de l’après-midi, j’étais de retour à la pension de famille. Je passai les petites sœurs en revue. Rosa avait du mal à marcher avec ses hauts talons. Nous étions en train de plaisanter à propos de

ses pieds quand la porte s'ouvrit lentement : Nestor fit son entrée – et quelle entrée !... Il portait un complet bleu nuit, une chemise rose clair et une cravate bleu ciel. Ses cheveux étaient coiffés avec soin, un peu bouclés comme si on les avait séchés à l'air chaud. Il regarda les femmes. Les femmes le regardèrent. Pablito entra à son tour, suivi par Benigno. Aussi splendides l'un que l'autre ! Pablito avait un complet léger vert pâle et Benigno une veste sport de tweed marron clair et un pantalon marron foncé. Leurs chaussures étaient toutes neuves, et leurs complets semblaient coupés sur mesure.
L'adaptation de tous les apprentis aux vêtements de la ville me stupéfia. Je n'en revenais pas. Ils me rappelaient tellement don Juan ! J'étais peut-être aussi déconcerté de voir les trois Genaros en costumes de ville que la première fois où j'avais rencontré don Juan en complet veston... Pourtant j'acceptai leur métamorphose sur-le-champ. La transformation des femmes, au contraire, ne m'avait pas surpris – mais pour je ne sais quelle raison, j'avais énormément de mal à m'y habituer.
J'estimais que les Genaros devaient avoir eu un coup de chance de sorcier pour trouver des costumes leur allant aussi bien. Ils éclatèrent de rire en m'entendant divaguer à propos de leur chance. Nestor m'apprit qu'ils avaient fait faire leurs complets par un tailleur plusieurs mois auparavant.
– Nous avons chacun un autre complet, me dit-il. Nous avons même des valises de cuir. Nous savions que notre séjour dans ces montagnes allait se terminer. Nous sommes prêts à partir I Bien entendu, il

faut d'abord que vous nous disiez où. Et aussi combien de temps nous allons rester ici.
Il m'expliqua qu'il avait d'anciens comptes à régler et qu'il lui fallait du temps. La Gorda intervint : avec beaucoup d'assurance et d'autorité elle déclara que cette nuit nous irions aussi loin que le permettrait le pouvoir ; ils avaient par conséquent jusqu'au soir pour terminer leurs affaires. Nestor et Pablito, près de la porte, hésitaient : ils me regardèrent, comme s'ils attendaient une confirmation de ma part. Je me dis que je devais être sincère avec eux – c'était la moindre des choses –, mais la Gorda

m'interrompit juste au moment où j'allais avouer que j'étais dans l'incertitude sur ce que nous ferions exactement.

– Nous nous réunirons au crépuscule sur le banc du Nagual, dit-elle. Ce sera notre point de départ. Jusqu'à ce moment-là, faisons tout ce que nous devons ou désirons faire, étant entendu que nous ne reviendrons jamais en arrière dans cette vie.

Tout le monde s'en alla, hormis la Gorda et moi-même. D'un geste soudain et maladroit, elle s'assit sur mes genoux. Elle était si légère que je pouvais faire sursauter son corps en contractant les muscles de mes mollets. Ses cheveux avaient un parfum très particulier. Je fis la grimace comme si leur odeur était insupportable. Elle éclata de rire et soudain, venue de nulle part, une sensation – un souvenir ? – s'empara de moi. Brusquement, j'avais sur mes genoux une autre Gorda, énorme, deux fois plus grosse que la Gorda que je connaissais. Son visage était tout rond et je la taquinais sur le parfum de

ses cheveux. J’avais l’impression qu’elle était sous ma responsabilité.

Le choc de ce souvenir manifestement faux me fit me lever. La Gorda tomba par terre en criant. Je lui décrivis ce dont je venais de « me souvenir ». Je ne l’avais vue grosse qu’une fois, et de fa<on si fugitive que je n’avais pas la moindre idée de ses traits ; or je venais d’avoir une vision de son visage quand elle était grosse.

Elle ne fit aucun commentaire. Elle enleva ses vêtements et remit sa vieille robe,

– Je ne suis pas encore prête pour ça, dit-elle en montrant sa nouvelle tenue. Nous devons faire une dernière chose avant d’être libres. Selon les instructions du Nagual Juan Matus, nous devons tous nous réunir dans un lieu de pouvoir qu’il a choisi.

– Où se trouve cet endroit ?

– Quelque part dans les montagnes, non loin d’ici. C’est comme une porte. Le Nagual m’a dit qu’il y avait en ce lieu une faille naturelle.Il affirmait que certains endroits de pouvoir sont des trous dans .ce monde-ci ; quand on est sans forme, on peut passer par l’un de ces trous pour pénétrer dans l’inconnu, dans un autre monde. Ce monde-là et le monde où nous vivons sont sur deux lignes parallèles. Il y a de fortes chances pour que nous soyons tous, à un moment ou un autre, passés d’une ligne à l’autre, mais nous ne nous en souvenons pas. Eligio est dans cet autre monde. Parfois, nous y parvenons par le *rêve,* Josefina, bien entendu, est le meilleur *rêveur* de nous tous. Elle passe ces lignes tous les jours, mais sa folie la rend indifférente et même stupide. C’est pourquoi Eligio m’a aidée à traverser ces lignes. Il

me croyait plus intelligente, mais il s’est avéré que j’étais aussi stupide qu’elle. Eligio veut que nous nous souvenions de notre côté gauche. Soledad m’a dit que le côté gauche est la ligne parallèle à celle que nous vivons en ce moment. S’il veut que nous nous en souvenions, c’est que nous avons déjà dû nous trouver là-bas. Et pas en *rêve.* C’est ce qui explique que de temps en temps nous nous souvenions de choses bizarres.

Étant donné les prémisses sur lesquelles elle raisonnait, ses conclusions étaient logiques. Je savais de quoi elle parlait ; les souvenirs occasionnels, qui sur-

viennent sans qu'on les appelle, ont un parfum de réalité quotidienne sans que nous puissions leur trouver une place logique dans le temps – un vide dans le continuum de notre existence auquel nous pourrions les faire correspondre.

La Gorda s'allongea sur le lit. Son regard exprimait une certaine inquiétude.

– Ce qui me tracasse, c'est ce qu'il faut faire pour trouver ce lieu de pouvoir. En dehors de cela, il n'y a pour nous aucun voyage possible.

– Ce qui me tracasse, moi, répondis-je, c'est où vais-je vous emmener tous, et ce que je vais faire avec vous.

– Soledad m'a dit que nous irions vers le nord jusqu'à la frontière, répliqua la Gorda, Certains d'entre nous iront même peut-être encore plus loin vers le nord. Mais vous n'allez pas parcourir tout le chemin avec nous. Vous avez un autre destin.

La Gorda demeura pensive un instant. Elle fronçait les sourcils ; de toute évidence elle essayait de mettre de l'ordre dans ses pensées.

– Soledad m'a dit que vous m'emmèneriez accomplir ma destinée, reprit la Gorda. Je suis la seule d'entre nous qui soit à votre charge.
L'inquiétude dut se peindre sur mes traits. Elle sourit.
– Soledad m'a dit aussi que vous êtes complètement bouché, poursuivit-elle. Vous avez des moments où vous êtes un Nagual, mais le reste du temps... Selon Soledad, vous êtes un fou, lucide dans certaines circonstances mais toujours prêt à retomber dans sa démence.
Doña Soledad avait trouvé pour me décrire une image tout à fait juste, que je pouvais comprendre. A ses yeux, je devais avoir vécu un instant de lucidité quand j'avais pris conscience de ma traversée des lignes parallèles. Mais selon mes normes, ce même instant était le moment le plus aberrant que je puisse imaginer. Doña Soledad et moi étions certainement sur deux lignes de pensée différentes.
– Que vous a-t-elle dit d'autre ? lui demandai-je.
– Elle m'a dit que je devais me forcer à me souvenir. Elle s'épuisait toujours à essayer de faire jaillir mon souvenir. C'était pour cela qu'elle ne pouvait pas s'occuper de vous.
La Gorda se leva. Elle était prête à partir. Je l'emmenai faire un tour en ville. Elle me parut très heureuse. Elle allait d'un endroit à l'autre, observait tout, dévorait le monde des yeux. Don Juan m'avait offert la même image. Il m'avait dit qu'un guerrier sait qu'il attend, et sait aussi ce qu'il attend – et pendant son attente il dévore ce monde-ci des yeux. Pour-lui, la réalisation ultime du guerrier était la

joie. Ce jour-là à Oaxaca, la Gorda suivit les enseignements de don Juan à la lettre.

En fin d'après-midi, juste avant le coucher du soleil, nous nous assîmes sur le banc de don Juan. Benigno, Pablito et Josefina arrivèrent les premiers. Les trois autres nous rejoignirent quelques minutes plus tard. Pablito s'assit entre Josefina et Lidia, puis passa les bras autour de leurs épaules, Ils avaient tous repris leurs anciens vêtements. La Gorda se leva et se mit à leur parler du lieu de pouvoir.
Nestor éclata de rire et tous les autres l'imitèrent.
– Tu veux faire le patron, hein ? Mais tu ne nous y reprendras plus, dit Nestor. Nous sommes libérés

de toi. La nuit dernière, nous avons traversé les frontières.

La Gorda demeura imperturbable, mais les autres étaient furieux. Il fallut que je m'interpose. Je dis d'une voix forte que je voulais en savoir davantage sur les frontières que nous avions traversées la nuit précédente. Nestor m'expliqua que cela ne concernait qu'eux. La Gorda s'inscrivit en faux. Ils faillirent se battre. Je tirai Nestor sur le côté et lui ordonnai de me parler des frontières.

– Nos sentiments fabriquent des frontières autour de tout, dit-il. Plus nous aimons, plus solide est la frontière. Dans le cas présent, nous aimions notre chez-nous ; avant de le quitter nous avons dû nous d épouiller de nos sentiments. Nos sentiments pour notre foyer ont remonté jusqu'au sommet des montagnes à l'ouest de notre vallée. C'était la frontière, et quand nous avons franchi la crête de ces monta-

gnes, en sachant que nous ne reviendrions jamais, nous l'avons dépassée.
– Mais je savais, moi aussi, que je ne reviendrais jamais, répondis-je.
– Vous n'aimiez pas ces montagnes comme nous les aimions, répliqua Nestor.
– Cela reste à voir, dit la Gorda, énigmatique.
– Nous étions sous son influence, dit Pablito en se levant et en montrant la Gorda. Elle nous a pris par la peau du cou. Quelle stupidité nous avons commise par sa faute ! Je le comprends, maintenant. Inutile de pleurer sur le lait renversé, mais elle ne nous y reprendra plus.
Lidia et Josefina prirent le parti de Nestor et de Pablito. Quant à Benigno et à Rosa, j'eus l'impression que ce conflit ne les concernait plus.
Juste à ce moment-là, je fus pris par un autre accès d'assurance et d'autorité. Je me levai, et sans le moindre effort de volonté de ma part, j'annonçai que je prenais les choses en main et que je relevais la Gorda de toute obligation de s'expliquer ou de présenter ses idées comme l'unique solution. Je me tus, stupéfait de mon audace. Tout le monde, y compris la Gorda, parut ravi.
La force sous-jacente à mon explosion s'était présentée avant tout comme une sensation physique ; mes centres nerveux s'étaient ouverts. Ensuite, j'avais ressenti une certitude : je savais ce que don Juan avait voulu dire, et où se trouvait exactement l'endroit où nous devions nous rendre avant de pouvoir être libres, A l'instant où mes centres s'étaient ouverts, j'avais eu une vision de la maison qui m'avait intrigué.

Je leur dis qu'il nous fallait partir. Ils acceptèrent ma décision sans commentaire ni discussion. Nous annonçâmes notre départ à la pension de famille, puis nous allâmes dîner. Ensuite nous nous promenâmes autour de la place jusqu'à onze heures environ. J'allai chercher la voiture, ils s'entassèrent bruyamment à l'intérieur et nous partîmes. La Gorda demeura éveillée pour me tenir compagnie pendant que les autres dormaient, puis Nestor conduisit pour me permettre de dormir, ainsi qu'à la Gorda.

5 UNE HORDE DE SORCIERS EN COLÈRE

Nous étions dans la petite ville aux premiers feux de l'aurore. Je pris le volant et me dirigeai directement vers la maison. Deux rues avant d'y arriver, la Gorda me demanda d'arrêter. Elle descendit de voiture et commença à marcher sur le trottoir. Les autres sortirent l'un après l'autre. Ils se mirent à suivre la Gorda. Pablito vint près de moi et me dit de garer la voiture sur la place, à une rue de là. Je le fis.
Dès que je vis la Gorda tourner à l'angle de la rue, je sus qu'elle n'allait pas bien. Elle était d'une pâleur anormale. Elle s'avança pour me dire dans un murmure qu'elle allait assister à la première messe. Lidia eut envie de faire la même chose. Elles traversèrent la place et pénétrèrent dans l'église.
Jamais je n'avais vu Pablito, Nestor et Benigno aussi sombres. Rosa était terrifiée. Bouche ouverte, elle lançait un regard fixe, sans ciller, dans la direction de la maison. Seule Josefina était rayonnante. Elle me donna une claque amicale dans le dos.
– C'est gagné, enfant de salaud l s'écria-t-elle. Vous avez décrotté ces enfoirés.
Elle éclata de rire à en perdre le souffle.

– C'est bien l'endroit, Josefina ? lui demandai-je.
– Et comment ! répliqua-t-elle. La Gorda allait à l'église tout le temps. C'était une vraie grenouille de bénitier à l'époque.
– Vous vous souvenez de cette maison, là-bas ? demandai-je en la montrant du doigt.
– C'est la maison de Silvio Manuel, dit-elle.
Nous sursautâmes tous en entendant ce nom. Je ressentis comme le choc d'un courant électrique doux à travers mes genoux. Le nom m'était absolument inconnu – et pourtant mon corps sursautait en l'entendant ! Silvio Manuel... Un nom vraiment rare... Un son tellement fluide...
Les trois Genaros et Rosa étaient aussi troublés que moi. Je remarquai qu'ils avaient pâli. A en juger par ce que je ressentais, je devais être tout aussi pâle qu'eux.
– Qui est Silvio Manuel ? demandai-je enfin à Josefina, non sans effort.
– Là, vous me posez une colle ! s'écria-t-elle. Je n'en sais rien.

Elle répéta qu'elle était folle, et qu'il ne fallait jamais prendre ses paroles au sérieux. Nestor la supplia de nous raconter tout ce dont elle se souvenait. Josefina essaya de réfléchir, mais elle était incapable par nature de donner le meilleur d'elle-même sous la contrainte. Je savais qu'il valait mieux ne rien lui demander. Je proposai de chercher une boulangerie ou un endroit où manger.
– Ils ne me laissaient pas faire grand-chose dans cette maison, c'est tout ce dont je me souviens, dit Josefina tout à coup.

Elle pivota sur elle-même, comme si elle cherchait un objet, ou comme si elle s'orientait.
– Il manque quelque chose, ici I s'écria-t-elle. Ce n'est pas exactement comme autrefois.
Je tentai de l'aider en lui posant des questions que je jugeais appropriées : était-ce des maisons qui manquaient ? Les avait-on repeintes ? En avait-on construit d'autres ? Mais Josefina ne parvint pas à se représenter en quoi le décor était différent.
Nous allâmes à la boulangerie acheter des petits pains sucrés. Pendant le trajet de retour vers la place pour attendre la Gorda et Lidia, Josefina se frappa soudain le front comme si elle venait d'avoir une idée.
– Je sais ce qui manque I cria-t-elle. Cette saleté de mur de brouillard ! Il était là, à l'époque. Maintenant, parti.
Nous nous mîmes à parler tous en même temps : que savait-elle de ce mur ? Mais Josefina continua de parler, imperturbable, comme si nous n'étions pas là.
– C'était un mur de brouillard qui montait, montait jusqu'au ciel, dit-elle. Il était juste ici. Chaque fois que je tournais la tête, il suivait. Ça m'a rendue folle. C'est vrai, ma parole : je n'étais pas zinzin avant d'être rendue folle par ce mur. Je le voyais avec les yeux fermés ou avec les yeux ouverts. J'ai vraiment cru que ce mur m'en voulait.
Pendant un instant, Josefina perdit sa vivacité naturelle, Une sorte de désespoir se peignit dans ses yeux. J'avais déjà vu ce regard chez des gens traversant une crise de psychose. Je me hâtai de lui suggé-

rer de manger son petit pain. Elle se calma sur-le-champ et se mit à manger.
– Que pensez-vous de tout cela, Nestor ? deman-

dai-je.
– J'ai peur, répondit-il doucement.
– Vous vous souvenez de quelque chose ?
Il secoua la tête. J'interrogeai Pablito et Benigno d'un haussement de sourcils. Ils secouèrent la tête à leur tour : c'était non.
– Et vous, Rosa ? dis-je.
Rosa sursauta quand elle entendit que je m'adressais à elle. Elle semblait avoir perdu la parole. Elle fixait le petit pain qu'elle tenait à la main, comme si elle ne savait qu'en faire.
– Bien entendu, elle se souvient, dit Josefina en riant, mais elle a une peur bleue. Vous ne voyez donc pas ? Elle en pisse par les oreilles.
Josefina tenait sûrement son image pour la plus sublime des plaisanteries. Elle se plia en deux de rire et laissa tomber son petit pain par terre. Elle le ramassa, l'épousseta et le mangea.
– Les fous mangent n'importe quoi, dit-elle en me lançant une claque dans le dos.
Les bouffonneries de Josefina semblaient mettre Nestor et Benigno mal à l'aise. Pablito était ravi. Je lus un regard d'admiration dans ses yeux. Il hocha la tête et fit claquer la langue, comblé par tant de raffinement.
– Allons à la maison, nous dit Josefina d'une voix pressante. Là-bas, je pourrai vous raconter toutes sortes de choses.
Je lui répondis que nous devions attendre la Gorda et Lidia ; et d'ailleurs il était encore trop tôt pour l

déranger la charmante dame qui habitait la maison. Pablito révéla que son métier de charpentier l'avait conduit dans cette ville, et qu'il connaissait une maison où une famille préparait à manger pour les gens de passage. Josefina n'avait pas envie d'attendre. Pour elle, il fallait ou bien aller à la maison, ou bien aller manger. Je choisis le petit déjeuner et je dis à Rosa d'entrer dans l'église chercher la Gorda et Lidia, mais Benigno, galamment, proposa de les attendre et de les conduire à l'endroit du petit déjeuner. Il semblait connaître les lieux lui aussi.
Pablito ne nous y conduisit pas tout droit. A ma demande, nous fîmes au contraire un long détour. Il y avait, aux confins de la petite ville, un pont ancien que j'avais envie d'examiner. Je l'avais aperçu depuis la voiture le jour où j'étais venu avec la Gorda. Il m'avait semblé de style « colonial ». Nous montâmes sur le pont, mais nous nous arrêtâmes brusquement au milieu. Je demandai à un homme qui se trouvait là si le pont était très ancien. Il me dit qu'il l'avait vu toute sa vie et qu'il avait plus de cinquante

ans. Je croyais que ce pont exerçait une fascination exceptionnelle sur moi seul, mais, en observant les autres, je dus convenir qu'ils étaient troublés eux aussi. Nestor et Rosa respiraient très vite, comme à bout de souffle. Pablito s'accrocha à Josefina qui s'accrocha à moi à son tour.
– Vous vous souvenez de quelque chose, Josefina ? demandai-je.
– Ce démon de Silvio Manuel est de l'autre côté du pont, me dit-elle en montrant du doigt l'autre extrémité, à une dizaine de mètres de nous.
Je regardai Rosa dans les yeux. Elle hocha la tête

affirmativement et murmura qu'un jour elle avait traversé ce pont, en grande frayeur, et que quelque chose l'attendait de l'autre côté pour la dévorer.
Les deux hommes ne m'aidèrent en rien. Ils me regardaient hébétés. Ils avaient peur sans raison, me dirent-ils. Je ressentais la même chose : je ne me serais pas risqué à traverser ce pont la nuit pour tout l'or du monde. Et je ne savais pas pourquoi.
– De quoi vous souvenez-vous d'autre, Josefina ? demandai-je.
– Mon corps a très peur, à présent, dit-elle. Je ne peux me souvenir de rien d'autre. Ce démon de Silvio Manuel est toujours dans les ténèbres. Demandez à Rosa l
D'un signe de tête, j'invitai Rosa à parler. Elle inclina le front affirmativement trois ou quatre fois, mais sans pouvoir prononcer un mot. La tension que j'éprouvais à ce moment-là était injustifiée mais réelle. Nous étions tous debout sur ce pont, à mi-chemin entre les deux bouts, incapables d'avancer d'un pas de plus dans la direction qu'avait montrée Josefina. En fin de compte, ce fut elle qui prit l'initiative : elle fit demi-tour. Nous repartîmes vers le centre-ville. Pablito nous conduisit ensuite vers une grande maison. La Gorda, Lidia et Benigno étaient déjà en train de manger ; ils avaient même commandé pour nous. Je n'avais pas faim. Pablito, Nestor et Rosa étaient comme frappés de stupeur. Josefina en revanche mangea de bon cœur. Il régnait autour de la table un silence de mauvais augure. Tout le monde évita mon regard quand je tentai de lancer une conversation.
Après le petit déjeuner, nous partîmes vers la mai-

son à pied. Personne ne dit mot. Je frappai. Quand la dame parut, je lui expliquai que je désirais montrer sa demeure à mes amis. Elle hésita un instant. La Gorda lui donna de l'argent et s'excusa pour le dérangement.
Josefina nous conduisit directement à l'arrière. Je n'avais pas vu cette partie de la maison le jour où j'étais venu. Il y avait une cour pavée avec des pièces aménagées tout autour. Du gros matériel agricole était entreposé dans les galeries couvertes. J'avais l'impression d'avoir vu cette cour, mais sans tout ce capharnaüm. Il y avait huit pièces sur les quatre côtés de la cour.

Pablito et Benigno semblaient sur le point de tomber malades. La Gorda transpirait par tous ses pores. Elle s'assit avec Josefina dans une alcôve creusée dans l'un des murs, tandis que Lidia et Rosa entraient dans l'une des pièces. Soudain Nestor parut avoir besoin de quelque chose : il disparut dans une autre pièce, ainsi que Pablito et Benigno.

Je restai seul avec la dame. J'eus envie de bavarder avec elle, de lui poser des questions, de voir si elle connaissait Silvio Manuel, mais je ne pus rassembler assez d'énergie pour parler. Mon estomac était noué. Mes mains, trempées de sueur. J'étais oppressé par une tristesse indicible, la nostalgie d'une chose absurde, informulée.

C'était insupportable. J'étais sur le point de faire mes adieux à la dame et de sortir de la maison quand la Gorda vint près de moi. Elle me murmura que nous devrions aller nous asseoir dans une grande pièce, de l'autre côté d'un vestibule non attenant à cette cour. La pièce était visible de l'endroit où nous

nous trouvions. Nous entrâmes. C'était une pièce très vaste, vide, avec un plafond haut à poutres apparentes. Elle était sombre mais aérée.

La Gorda appela tout le monde dans la pièce. La dame nous regarda mais n'entra pas. Chaque apprenti parut savoir de façon précise où il devait s'asseoir. Les Genaros s'installèrent à droite de la porte, d'un côté de la pièce ; la Gorda et les trois sœurs à gauche, de l'autre côté. Ils s'assirent tous très près des murs. J'aurais aimé me mettre à côté de la Gor-da, mais je m'assis près du centre de la pièce. L'endroit me paraissait être le bon. Je ne savais pourquoi, mais un ordre secret semblait avoir déterminé nos places.

Assis à cet endroit, je sentis une vague de sentiments étranges me submerger. J'étais passif et détendu. Je m'imaginais exactement comme un écran de cinéma sur lequel se projetaient des sentiments extérieurs à moi de tristesse et de nostalgie. Mais je ne pouvais rien reconnaître sous forme de souvenir précis. Nous restâmes dans cette pièce pendant plus d'une heure. Vers la fin, j'eus l'impression d'être sur le point de découvrir la source de la tristesse surnaturelle qui me faisait pleurer presque sans retenue. Mais tout à coup, aussi involontairement que nous nous étions assis à cet endroit, nous nous levâmes et quittâmes la maison – sans même un remerciement pour la dame, sans même lui dire au revoir.

Nous nous regroupâmes sur la place. La Gorda déclara à brûle-pourpoint qu'étant sans forme, elle conservait la direction. Elle affirma qu'elle prenait ce parti à cause des conclusions auxquelles elle était parvenue dans la maison de Silvio Manuel. La Gorda

parut attendre des commentaires. Le silence des apprentis me devint insupportable. Je fus contraint de parler.

– A quelles conclusions êtes-vous parvenue dans cette maison, Gorda ?

– Je crois que nous les connaissons, tous tant que nous sommes, répliqua-t-elle avec hauteur.

– Nous ne les connaissons pas, dis-je. Personne n'a encore rien dit.

– Inutile de parler, nous savons, répondit la Gorda.

Je répétai que je ne tenais pas un événement aussi important pour acquis. Il fallait que nous parlions de ce que nous avions ressenti. En ce qui me concernait, tout ce que j'en avais retiré était une sensation effroyable de tristesse et de désespoir.

– Le Nagual Juan Matus avait raison, dit la Gorda. Il fallait que nous nous rendions sur un lieu de pouvoir pour être libres. A présent, je suis libre. Je ne sais pas comment c'est arrivé, mais pendant que j'étais là-bas quelque chose m'a été enlevé.

Les trois femmes étaient du même avis. Les trois hommes, non. Nestor dit qu'il avait été sur le point de se souvenir de visages réels, mais que malgré tous ses efforts pour clarifier sa vision, quelque chose l'en avait empêché. Il avait seulement éprouvé une sensation de nostalgie et de tristesse, du fait qu'il se trouvait encore dans ce monde. Pablito et Benigno exprimèrent à peu près les mêmes sentiments.

– Vous voyez où je voulais en venir, Gorda ? dis-je.

Elle semblait mécontente. Elle se dressa sur ses ergots. Jamais je ne l'avais vue ainsi. Ou bien l'avais-je

déjà vue ainsi ? Quelque part ? Elle se mit à invectiver notre groupe. Je fus incapable de prêter attention à ce qu'elle disait : je me trouvais soudain plongé dans un souvenir, encore sans forme mais presque à ma portée. Pour que l'impression persiste ainsi, le flot continu de paroles de la Gorda avait l'air nécessaire. Le son de sa voix, sa colère même, me servaient de fixation. A un certain moment, alors qu'elle devenait plus douce, je lui criai qu'elle était trop autoritaire. Cela la mit vraiment hors d'elle. Je l'observai pendant un instant. Je me souvins d'une autre Gorda, d'un autre temps. Une Gorda grosse et coléreuse, qui tapait sur ma poitrine avec ses poings. Je me souvins : je riais au spectacle de sa colère et je la faisais enrager comme un enfant. Le souvenir s'acheva à l'instant où la voix de la Gorda s'arrêta. Elle semblait avoir pris conscience de ce que je faisais.

Je m'adressai à tous. Je leur dis que nous étions dans une situation incertaine. Quelque chose d'inconnu planait au-dessus de nous, menaçant.

– Cela ne plane pas au-dessus de nous, coupa la Gorda d'un ton sec. Cela nous a déjà frappés. Et je crois que vous savez ce que c'est.

– Non, et je crois que je parle également pour les autres hommes,

Les trois Genaros acquiescèrent d'un signe de tête.

– Nous avons vécu dans cette maison pendant que nous étions du côté gauche, expliqua la Gorda. Je m'asseyais souvent dans l'alcôve du mur, pour pleurer, parce que je ne trouvais rien à faire. Je crois que si j'avais pu rester dans la pièce un peu plus

longtemps aujourd'hui, je me serais souvenue de tout – mais quelque chose m'a poussée dehors... J'étais également assise dans la pièce ; il y avait d'autres personnes à l'intérieur, mais je n'ai pas pu me souvenir de leurs visages. Pourtant, certaines choses se sont clarifiées pendant que je m'y trouvais aujourd'hui. Je suis sans forme. Des choses me sont arrivées ; de bonnes et de mauvaises. Par exemple, j'ai retrouvé mon ancienne arrogance et mes désirs de mère poule. Mais j'ai acquis également de bonnes choses.

– Moi aussi, dit Lidia d'une voix âpre.

– Quelles sont ces bonnes choses ? demandai-je.

– Je crois que j'ai tort de vous détester, dit Lidia. Ma haine m'empêchera de m'envoler. Ils m'ont dit ça dans la pièce – les hommes et les femmes.

– Quels hommes et quelles femmes ? demanda Nestor d'une voix angoissée.

– J'étais là-bas en même temps qu'eux ; c'est tout ce que je sais, lui répondit Lidia. Tu étais là-bas toi aussi. Nous y étions tous.

– Qui étaient ces hommes et ces femmes, Lidia ? insistai-je.

– J'étais là-bas en même temps qu'eux, c'est tout ce que je sais, répéta-t-elle.

– Et vous, Gorda ? demandai-je.

– Je vous ai déjà dit que je ne me souvenais d'aucun visage, ni de rien de particulier, répliqua-t-elle. Mais je sais une chose : tout ce que nous avons fait dans cette maison était du côté gauche. Nous avons traversé, ou quelqu'un nous a fait traverser, les lignes parallèles. Les souvenirs bizarres que nous avons proviennent de ce temps-là, de ce monde-là.

Sans nous consulter mutuellement, nous quittâmes la place et nous nous dirigeâmes vers le pont. La Gorda et Lidia se mirent à courir devant nous. A notre arrivée là-bas, nous les trouvâmes toutes les deux à l'endroit exact où nous nous étions arrêtés un peu plus tôt.

– Silvio Manuel est l'obscurité, me chuchota la Gorda, sans quitter des yeux l'autre bout du pont.

Lidia tremblait de tous ses membres. Elle essaya de me parler elle aussi. Je ne parvins pas à compren-

dre ce que balbutiaient ses lèvres.
J'entraînai tout le monde en arrière. Je pensais qu'en mettant bout à bout tout ce que nous savions les uns et les autres sur cet endroit, nous pourrions peut-être constituer une image composite nous permettant de comprendre notre dilemme.
Nous nous assîmes par terre à quelques mètres du pont. Un grand nombre de personnes allait et venait autour de nous, mais sans prêter attention à notre présence.
– Qui est Silvio Manuel, Gorda ? demandai-je.
– C'est la première fois que j'entends ce nom, dit-elle. Je ne connais pas cet homme, et pourtant je le connais. Quelque chose est tombé sur moi, comme une vague, quand j'ai entendu ce nom. Josefina l'a prononcé quand nous étions devant la maison. Depuis lors, des choses se sont mises à me venir à l'esprit et à la bouche, exactement comme Josefina. Jamais je n'avais imaginé que je puisse devenir comme Josefina.
– Pourquoi avez-vous dit que Silvio Manuel est l'obscurité ? lui demandai-je.

– Je n'en ai pas la moindre idée. Mais nous savons tous que c'est la vérité.
Elle pressa les femmes de parler. Mais aucune ne prononça un mot. Je jetai mon dévolu sur Rosa – trois ou quatre fois, elle avait été sur le point de dire quelque chose. Je l'accusai de nous cacher ses pensées. Son corps menu se convulsa.
– Nous avons traversé ce pont, et Silvio Manuel nous attendait à l'autre bout, dit-elle d'une voix à peine audible. J'étais la dernière. Quand il a dévoré les autres j'ai entendu leurs hurlements. J'ai eu envie de m'enfuir, mais le démon Silvio Manuel était aux deux bouts du pont. Il n'y avait aucun moyen de lui échapper.
La Gorda, Lidia et Josefina le confirmèrent. Je leur demandai s'il s'agissait d'une impression qu'elles avaient ressentie, ou bien d'un souvenir réel, d'une chose située dans le temps. La Gorda répondit que pour elle, c'était arrivé exactement comme Rosa l'avait décrit : un souvenir dans le temps. Les deux autres étaient du même avis.
Je me demandai à haute voix ce qui se passait pour les gens qui habitaient aux abords de ce pont. Si les femmes hurlaient comme le prétendait Rosa, les passants devaient les entendre : les cris auraient dû provoquer du remue-ménage. Pendant un instant j'eus le sentiment que la ville entière devait collaborer à ce complot. Un frisson parcourut mon corps. Je me tournai vers Nestor et lui exprimai sans rien déguiser

toute l'étendue de mes craintes.
Nestor répondit que le Nagual Juan Matus et Genaro étaient vraiment des guerriers aux exploits suprêmes ; ils demeuraient donc des êtres solitaires.

Leurs contacts avec les gens étaient toujours d'individu à individu. Il était absolument impossible que toute la ville, ou même les gens vivant aux abords du pont, aient collaboré avec eux. Il aurait fallu pour cela, dit Nestor, que tous ces gens aient été des guerriers – éventualité tout à fait improbable.
Josefina se mit à tourner autour de moi, elle me toisait de la tête aux pieds en ricanant.
– Vous en avez un culot I dit-elle. Faire semblant de ne rien savoir alors que vous êtes ici I C'est vous qui nous avez conduits ici ! C'est vous qui nous avez poussés sur ce pont I
Les yeux des femmes se firent menaçants. Je me tournai vers Nestor pour implorer son aide.
– Je ne me souviens de rien, dit-il. Cet endroit me terrifie, c'est tout ce que je sais.
Le fait de me tourner vers Nestor était une excellente manœuvre de ma part. Les femmes se déchaînèrent contre lui.
– Bien sûr, tu te souviens ! hurla Josefina. Nous étions tous ici. Tu es complètement bouché ou quoi ?
J'avais besoin de mettre un peu d'ordre dans mes pensées pour comprendre. Je les fis s'éloigner du pont. Je pensais qu'actifs comme ils l'étaient, le fait de marcher un peu les détendrait davantage que de rester assis pour clarifier les choses comme je l'aurais préféré.
Dès que nous avançâmes, la colère des femmes s'estompa, aussi vite qu'elle était apparue. Lidia et Josefina devinrent encore plus communicatives : elles ne cessaient de répéter que Silvio Manuel était terrifiant – elles l'avaient ressenti, mais ni l'une ni

l'autre ne se souvenait d'une douleur physique ; elles s'étaient seulement trouvées paralysées de honte. Rosa ne dit rien, mais exprima par signes son accord avec tout ce que les autres affirmaient. Je leur demandai s'il faisait nuit quand elles avaient essayé de traverser le pont. Lidia et Josefina déclarèrent toutes les deux que c'était en plein jour. Rosa s'éclaircit la gorge, puis murmura qu'il faisait nuit. La Gorda expliqua cette divergence : cela se passait dans le

demi-jour de l’aurore, ou juste avant.

Nous arrivâmes au bout d’une petite rue et retournâmes machinalement vers le pont.

– C’est la simplicité même, dit la Gorda brusquement, comme si l’idée venait de lui traverser l’esprit. Nous étions en train de traverser, ou plutôt Silvio Manuel nous faisait traverser les lignes parallèles. Ce pont est un lieu de pouvoir, un trou dans ce monde-ci, une porte donnant dans l’autre monde. Nous l’avons traversé. Cela doit nous avoir fait mal parce que mon corps est terrifié. Silvio Manuel nous attendait de l’autre côté. Aucun de nous ne se souvient de ses traits, parce que Silvio Manuel est dans les ténèbres et ne montre jamais son visage. Nous ne pouvions voir que ses yeux.

– Un seul œil, dit Rosa à mi-voix.

Elle se détourna.

– Tout le monde ici, y compris vous, me dit la Gorda, sait que le visage de Silvio Manuel est dans les ténèbres. On ne pouvait qu’entendre sa voix, très douce, semblable à une toux étouffée,

La Gorda s’arrêta de parler et se mit à m’examiner d’un regard qui m’embarrassa. Ses yeux étaient méfiants. Elle me donna l’impression de dissimuler

quelque chose qu’elle savait. Je le lui demandai. Elle nia, mais elle reconnut avoir éprouvé des dizaines de sensations sans fondement, qu’elle se refusait à expliquer. J’insistai. J’exigeai que les femmes fissent l’effort de se rappeler ce qui leur était arrivé de l’autre côté de ce pont. Elles se souvenaient uniquement d’avoir entendu les hurlements des autres.

Les trois Genaros demeuraient à l’écart de notre discussion. Je demandai à Nestor s’il avait une idée de ce qui s’était passé. Il répondit d’un ton sombre que tout cela dépassait son entendement.

Je pris alors une décision brusque. Il me sembla que la seule voie qui s’offrait à nous était de traverser le pont. Je les invitai à revenir vers le pont et à nous engager sur lui en groupe. Les hommes acceptèrent immédiatement ; les femmes, non. Après avoir épuisé tous mes raisonnements, je finis par pousser Lidia, Rosa et Josefina de force. La Gorda se montra réticente bien que l’idée l’intriguât. Elle avança, mais sans m’aider pour les femmes. Et les Genaros l’imitèrent : mes efforts pour entraîner les trois femmes les faisaient glousser de rire, mais ils ne levèrent pas le petit doigt pour m’assister. Nous arrivâmes à l’endroit où nous nous étions arrêtés plus tôt. J’eus soudain l’impression d’être trop faible pour maintenir les trois femmes. Je criai à la Gorda de m’aider. Elle fit une tentative sans conviction d’attraper Lidia au moment où le groupe perdait sa cohésion, puis tous les apprentis sauf la Gorda se dispersèrent et partirent à grands pas, haletants, vers la sécurité de la rue. Je restai avec la Gorda comme si nous étions collés à ce pont, incapables d’avancer mais refusant de battre en retraite.

La Gorda murmura à mon oreille que je ne devais pas avoir peur, parce qu’en réalité

c'était moi qui les attendais de l'autre côté. Elle était persuadée que je savais tout, ajouta-t-elle, car j'étais l'assistant de Silvio Manuel, sans oser l'avouer à personne. Juste à ce moment-là, une fureur échappant à mon contrôle secoua mon corps. Je sentis que la Gorda n'avait pas à faire ce genre de remarques ou à éprouver ce genre de sentiments. Je la saisis par les cheveux et je la fis pivoter sur elle-même. Puis brusquement au comble même de ma rage, je m'arrêtai. Je lui présentai mes excuses et la serrai dans mes bras. Une pensée claire vint à mon secours. Je lui dis que le fait d'être le chef me tapait sur les nerfs ; plus nous allions de l'avant, plus la tension devenait vive pour moi... Elle n'était pas de cet avis. Elle ne démordit pas de son interprétation : Silvio Manuel et moi étions très intimes, et quand on m'avait rappelé mon maître, j'avais réagi par un coup de colère ; heureusement qu'elle avait été confiée à mes soins, dit-elle, sinon je l'aurais probablement jetée par-dessus le pont.
Nous âmes demi-tour. Les autres étaient en sécurité, hors du pont, et nous fixaient avec une frayeur visible. Un état intemporel très particulier semblait régner. Il n'y avait personne autour de nous. Nous étions restés sur ce pont pendant cinq bonnes minutes, et pas une seule personne ne l'avait traversé ou n'était même apparue. Puis, tout à coup, des gens se mirent à grouiller comme sur n'importe quelle voie d'accès à une heure de pointe.
Sans un mot, nous retournâmes sur la place. Nous étions d'une faiblesse à faire peur. J'éprouvais un va-

gue désir de rester dans la ville un peu plus longtemps, mais nous montâmes en voiture et prîmes la route de l'est, vers la côte de l'Atlantique. Nestor et moi conduisîmes à tour de rôle et, jusqu'à Veracruz, nous ne nous arrêtâmes que pour prendre de l'essence et manger. Cette grande ville constituait pour nous un terrain neutre. Je ne m'y étais rendu qu'une seule fois ; aucun des autres n'y avait séjourné. La Gorda croyait qu'une ville inconnue comme celle-là serait l'endroit idéal pour qu'ils se dépouillent de leurs vieilles carapaces. Nous descendîmes dans un hôtel et ils se mirent à déchirer leurs vieux vêtements en lambeaux. L'excitation de la ville inconnue fit des miracles pour leur moral et leur impression de bien-être.
Notre arrêt suivant fut Mexico. Nous nous installâmes dans un hôtel proche du Parc Alameda, où j'étais déjà descendu avec don Juan. Pendant deux jours nous nous transformâmes en parfaits touristes. Nous fîmes du lèche-vitrines et visitâmes autant de lieux touristiques que nous pûmes. Les femmes avaient une allure purement et simplement étourdissante. Benigno acheta un appareil photographique chez un prêteur sur gages. Il prit quatre cent vingt-cinq clichés sans pellicule dans l'appareil. Une fois, pendant que nous admirions des mosaïques murales fantastiques, un gardien me demanda d'où venaient ces belles étrangères. Il me prenait pour un guide de touristes. Je lui répondis qu'elles étaient de Sri Lanka. Il me crut et s'émerveilla de leur ressemblance avec des Mexicaines„.

Le lendemain à dix heures du matin, nous étions devant le bureau de la compagnie aérienne où don Juan m'avait poussé un jour. Au moment où il m'avait bousculé, j'étais entré par une porte et ressorti par une autre, non dans la rue où j'aurais dû me retrouver mais sur un marché à près de deux kilomètres de là, où j'avais observé les activités des gens.
La Gorda pensait que le bureau de cette compagnie aérienne devait être, comme le pont, un endroit de pouvoir : une porte pour passer d'une ligne parallèle à l'autre.

Elle me dit que de toute évidence le Nagual m'avait poussé à travers cette ouverture, mais que j'avais été pris à mi-chemin entre les deux mondes, entre les deux lignes, et j'avais donc observé l'activité du marché sans y prendre part. Le Nagual, me dit-elle, avait évidemment l'intention de me pousser à fond, mais mon obstination y avait fait obstacle et j'avais échoué sur la ligne d'où je venais : ce monde-ci.

Nous allâmes des bureaux de la compagnie aérienne au marché, et de là au Parc Alameda où don Juan et moi nous étions rendus après l'expérience. J'étais allé dans ce parc avec don Juan plusieurs fois. J'avais l'impression que c'était l'endroit le plus approprié pour évoquer le programme de nos actes futurs.

J'avais l'intention de récapituler tout ce que nous avions fait pour permettre au pouvoir de cet endroit de décider ce que serait notre étape suivante. Après notre tentative de traverser le pont, j'avais essayé sans succès de réfléchir à une façon de manœuvrer les apprentis en groupe. Nous nous installâmes sur des

marches de pierre, et je me lançai, en partant de l'idée que pour moi la connaissance se fixe à travers les mots. Je leur dis que je croyais sérieusement que si un événement ou une expérience n'étaient pas formulés en concepts, ils étaient condamnés à se dissoudre. Je demandai donc à chacun une déclaration personnelle sur notre situation.

Pablito parla en premier. Je m'en étonnai car depuis le début il était resté anormalement silencieux. Il s'excusa : ce qu'il allait dire n'était pas une chose dont il se souvenait ou qu'il ressentait, mais une conclusion fondée sur tout ce qu'il savait. Il dit que comprendre ce qui avait eu lieu sur ce pont (selon les femmes) ne posait pas de problème de raisonnement. Il s'agissait, affirma-t-il, de l'obligation de traverser du côté droit – le tonal – au côté gauche – le nagual. Ce qui avait effrayé tout le monde, c'était le fait que quelqu'un d'autre tenait tout en main et les contraignait à traverser. Il ne voyait pas de problème non plus à admettre que j'avais été, l'autre fois, l'assistant de Silvio Manuel. Il étayait sa conclusion sur le fait que deux jours plus tôt il m'avait vu faire la même chose : pousser tout le monde sur le pont. Cette fois je n'avais eu personne pour m'aider de l'autre côté ; pas de Silvio Manuel pour les tirer.

J'essayai de changer de sujet et je me mis à leur expliquer qu'oublier comme nous avions oublié, cela s'appelait de l'amnésie. Le peu que je savais sur l'amnésie ne suffisait pas à faire la lumière sur notre cas, mais j'étais cependant convaincu qu'on ne peut pas oublier sur commande. Je leur dis que quelqu'un, peut-être don Juan, devait nous avoir fait... je

ne savais quoi, mais j'avais l'intention de le découvrir sans rien laisser dans l'ombre.

Pablito revint à la charge. Il était très important que je comprenne : la personne associée à Silvio Manuel était *moi.* Il indiqua ensuite que Lidia et Josefina lui avaient parlé du rôle que j'avais joué en les forçant à traverser les lignes parallèles.

Je ne me sentais pas très à l'aise pour discuter de ce sujet. Je fis remarquer que je n'avais jamais entendu parler de lignes parallèles avant le jour où j'avais discuté avec doña Soledad, mais que je n'avais pourtant éprouvé aucune réticence à adopter ce concept.

Je leur dis que j'avais su ce qu'elle voulait dire comme en un éclair. Je m'étais même convaincu que je les avais traversées moi-même, quand j'avais cru me souvenir d'elle. Tous, à l'exception de la Gorda, me dirent que jamais ils n'avaient entendu parler de lignes parallèles avant que j'y fasse allusion. La Gorda révéla que

doña Soledad lui avait appris leur existence un peu avant moi.
Pablito essaya de me parler de mes relations avec Silvio Manuel. Je le coupai. Je lui dis qu'au moment où nous étions sur ce pont, en chemin vers Mexico, je n'avais pas su reconnaître que j'étais entré – et probablement eux aussi – dans un état de réalité non ordinaire. J'avais pris conscience de ce changement uniquement quand j'avais remarqué qu'il n'y avait personne d'autre sur le pont. Nous étions seuls, tous les huit. La journée était claire, mais soudain les cieux s'étaient couverts de nuages et la lumière du milieu de la matinée s'était transformée en crépuscule. Sur le moment, je n'avais pas remarqué ce changement capital : j'étais trop préoccupé par mes

craintes et mes interprétations personnelles. Quand nous étions revenus du pont, j'avais de nouveau perçu d'autres gens autour de nous. Mais que leur était-il arrivé pendant notre tentative de traversée ?
La Gorda et les autres n'avaient rien remarqué. En fait ils n'avaient pris conscience d'aucun changement avant que je ne leur en parle. Ils me fixèrent tous avec une expression d'agacement où se mêlait de la peur. De nouveau, Pablito prit l'initiative. Il m'accusa d'essayer de les entraîner dans une voie qu'ils n'avaient pas envie de suivre. Il ne précisa pas de quelle voie il s'agissait, mais son éloquence suffit à rallier les autres à son avis. Soudain, je me trouvai en face d'une horde de sorciers en colère. Il me fallut longtemps pour leur expliquer que je devais examiner de tous les points de vue possibles une chose aussi étrange et aussi accablante que ce que nous avions vécu sur le pont. Ils finirent par se calmer, non parce que je les avais convaincus mais en raison de leur épuisement émotionnel. Tous, y compris la Gorda, avaient soutenu et défendu la position de Pablito.
Nestor proposa une autre ligne de raisonnement. Il suggéra que j'étais peut-être un envoyé contre mon gré, et que je ne me rendais pas entièrement compte de la portée de mes actes. Il ajouta qu'à la différence des autres, il ne parvenait pas à me croire conscient d'avoir été chargé de les induire en erreur. Il avait l'impression que je ne savais pas vraiment que je les entraînais à leur perte – mais que je le faisais quand même. A son avis, il y avait deux façons de traverser les lignes parallèles : l'une au moyen du pouvoir d'une autre personne, et l'autre par son pro-

pre pouvoir. Finalement, il conclut que c'était Silvio Manuel qui les avait fait traverser, en les effrayant à tel point que certains d'entre eux ne se souvenaient même plus de l'avoir fait. La mission qui leur restait à accomplir était de traverser par leur propre pouvoir ; ma mission était de leur faire obstacle.
Benigno leur parla. Il leur dit qu'à son avis la dernière chose que don Juan nous ait faite – par « nous » il entendait les apprentis hommes – était de nous aider à traverser les lignes parallèles en nous faisant sauter dans un précipice. Benigno croyait que nous avions déjà acquis beaucoup de connaissances sur cette traversée, mais que le moment n'était pas encore venu de l'accomplir de nouveau. Sur le pont, nous n'avions pas pu faire un pas de plus parce que ce n'était pas le bon moment. Ils avaient donc raison de croire que j'avais essayé de les détruire en les forçant à traverser. Benigno pensait que passer par-dessus les lignes parallèles en pleine conscience constituait pour chacun d'eux une étape finale, une étape à franchir uniquement lorsqu'ils seraient prêts à disparaître de cette Terre.
Ensuite, Lidia se tourna vers moi. Elle ne fit pas de déclaration : elle me mit au dés de me rappeler comment, la première fois, je l'avais attirée sur le pont. Elle affirma

carrément que je n'étais pas l'apprenti du Nagual Juan Matus mais celui de Silvio Manuel ; et que Silvio Manuel et moi avions dévoré mutuellement nos corps.
Je fus pris d'une autre crise de rage, comme avec la Gorda sur le pont. Je me ressaisis à temps. Une pensée logique me calma. Je me répétai à plusieurs

reprises que ce qui m'intéressait, c'étaient les analyses.
J'expliquai à Lidia qu'il était inutile de m'accabler de reproches ainsi. Mais elle ne voulut pas s'arrêter. Elle hurla que Silvio était mon maître, et que pour cette raison même je ne faisais pas partie de leur groupe. Rosa ajouta que Silvio Manuel m'avait don-né tout ce que j'étais.
Je fis observer à Rosa qu'elle choisissait mal ses mots : elle aurait dû dire que Silvio Manuel m'avait donné tout ce que *j'avais.* Mais elle défendit son choix. Silvio Manuel m'avait donné ce que j'étais. La Gorda elle-même la soutint. Elle dit qu'elle se souvenait d'un jour où j'étais tombé si malade qu'il ne me restait plus aucune ressource intérieure, tout en moi était épuisé. C'était à ce moment-là que Silvio Manuel avait pris l'initiative : il avait insufflé une nouvelle vie à mon corps. La Gorda me dit qu'il valait vraiment mieux que je connaisse mes vraies origines, au lieu de continuer d'agir comme je l'avais fait jusqu'ici, selon le principe supposé que j'étais aidé par le Nagual Juan Matus. Elle précisa que j'étais fixé sur le Nagual à cause de sa prédilection pour les mots. Silvio Manuel, en revanche, était l'obscurité silencieuse. Elle expliqua que pour le suivre il me faudrait traverser les lignes parallèles. Alors que pour suivre le Nagual Juan Matus, il me suffisait de parler de lui.
Tout ce qu'ils racontaient n'avait aucun sens pour moi. J'étais sur le point de leur présenter ce que je croyais être un excellent argument à ce sujet, lorsque ma ligne de raisonnement se brouilla soudain – je ne parvenais plus à retrouver mon argument alors qu'une seconde plus tôt il était la clarté même. À la

place, un très curieux souvenir m'assiégea. Ce n'était pas une sensation précise, mais le souvenir réel, compact d'un événement. Je me souvenais d'un jour où j'étais avec don Juan et un autre homme dont je ne pouvais me rappeler le visage. Nous discutions tous les trois d'une chose que je percevais comme étant une particularité du monde. Cela se trouvait à trois ou quatre mètres à ma droite et c'était une masse inconcevable de brouillard jaunâtre qui, autant que je pouvais le constater, divisait le monde en deux parties. Le brouillard s'étendait du sol jusqu'au ciel, à l'infini. Tandis que je parlais aux deux hommes, la moitié du monde à ma gauche était intacte, alors que la moitié à ma droite était voilée de brume. Je me souvins qu'en m'orientant à des détails du paysage, je m'étais rendu compte que l'axe du banc de brouillard s'étendait d'est en ouest. Tout ce qui se trouvait au nord de cette ligne était le monde tel que je le connaissais. Je me souvenais d'avoir demandé à don Juan ce qui était arrivé au monde au sud de la ligne. Don Juan m'avait fait pivoter de quelques degrés vers ma droite, et j'avais remarqué aussitôt que le mur de brouillard se déplaçait à mesure que je tournais la tête. Le monde était divisé en deux à une hauteur inimaginable pour mon intellect. La division semblait réelle mais la frontière ne se situait pas sur un plan physique, elle devait être en quelque manière au sein de moi-même. Mais était-ce bien certain ?
Ce souvenir comportait un autre détail important. L'autre homme avait dit que c'était un bel exploit de diviser le monde en deux, mais que l'exploit était encore plus grand lorsque le guerrier possédait assez de sérénité et de maîtrise de soi pour arrêter la

rota-

tion de ce mur. Il avait dit que le mur n'était pas au-dedans de nous ; il était assurément au-dehors, dans le monde ; il le divisait en deux et tournait quand nous bougions la tête comme s'il était solidaire de notre tempe droite. L'exploit consistant à empêcher le mur de pivoter mettait le guerrier en position face au mur, et lui conférait le pouvoir de le traverser à tout moment s'il le désirait.

Quand je racontai aux apprentis ce dont je venais de me souvenir, les femmes furent convaincues que l'homme était Silvio Manuel. Josefina, qui connaissait le mur de brouillard, expliqua que l'avantage d'Eligio sur tous les autres était sa capacité d'empêcher le mur de pivoter, ce qui lui permettait de le traverser à volonté. Elle ajouta qu'il est plus facile de percer le mur de brouillard en *rêve,* parce qu'à ce moment-là il ne bouge pas.

La Gorda parut soudain touchée par une série de souvenirs, peut-être douloureux. Son corps tressauta de façon incontrôlable et elle finit par exploser en paroles. Elle dit que pour elle il était désormais indéniable que j'étais l'assistant de Silvio Manuel : le Nagual lui-même l'avait avertie que je la réduirais à la servitude si elle n'y prenait pas garde. Même Soledad lui avait dit de me surveiller, parce que mon esprit faisait des prisonniers et les gardait comme serviteurs – seul Silvio Manuel était capable d'une chose pareille. Il m'avait réduit à la servitude et, à mon tour, je réduirais à la servitude tous ceux qui s'approcheraient de moi. Elle affirma qu'elle avait vécu sous mon charme jusqu'au moment où elle s'était assise dans la grande pièce de la maison de Silvio Manuel : quelque chose s'était soudain soulevé de ses épaules.

Je me levai. Je chancelai – littéralement – sous le coup des paroles de la Gorda. Je ressentis une sorte de vide dans mon ventre. J'avais cru pouvoir compter sur son soutien en toutes circonstances. Je me sentis trahi. Je me crus en droit de leur faire connaître mes sentiments mais une espèce de retenue vint à mon aide – au lieu de cela je leur exposai ma conclusion, sans la moindre passion : en tant que guerrier, j'estimais que don Juan avait changé le cours de ma vie – et pour le mieux. J'avais constaté à maintes reprises ce qu'il avait fait pour moi, et j'avais toujours abouti au même point. Il m'avait apporté la liberté. Je ne connaissais que la liberté. A toute personne qui s'adressait à moi, je ne pourrais apporter que la liberté.
Nestor eut un geste de solidarité à mon égard. Il exhorta les femmes à abandonner leur animosité contre moi. Il me regarda avec les yeux d'un homme qui ne comprend pas mais qui a envie de comprendre. Il dit que je n'appartenais pas à leur groupe, qu'en réalité j'étais un oiseau solitaire. Ils avaient eu besoin de moi pendant un moment, pour pouvoir briser leurs frontières de l'affectivité et de la routine. Maintenant qu'ils étaient libres, ils n'avaient d'autre limite que le ciel. Rester avec moi serait sans aucun doute agréable – mais mortel pour eux.
Il avait l'air profondément ému. Il vint près de moi et posa la main sur mon épaule. Il avait le pressentiment que nous ne nous reverrions plus jamais sur cette Terre. Il regrettait que nous nous séparions comme des gens mesquins, au milieu de querelles, de plaintes et de reproches. Au nom des autres mais non de lui-même, il allait me demander de partir,

car rester ensemble éliminait toutes leurs possibilités. Il ajouta qu'il s'était moqué de la Gorda quand elle nous avait parlé du serpent que nous formions, mais qu'il avait changé d'avis. Il ne trouvait plus l'idée ridicule. C'était en fait la dernière occasion que nous avions eue de réussir en tant que groupe.
Don Juan m'avait enseigné d'accepter mon destin avec humilité.
« Le cours du destin d'un guerrier est inaltérable, m'avait-il dit un jour. Ce qui est exaltant, c'est d'aller le plus loin possible dans le cadre de ces limites rigides ; d'être aussi impeccable que possible au sein de cet espace restreint. S'il rencontre des obstacles sur sa voie, le guerrier s'efforce impeccablement de les surmonter. S'il rencontre des malheurs et des souffrances insupportables sur son chemin, il pleure, mais toutes ses larmes mises ensemble ne sauraient déplacer de l'épaisseur d'un cheveu la ligne de son destin. »
Au départ, j'avais décidé de laisser le pouvoir de ce lieu montrer quelle serait notre étape suivante correcte... Je me levai. Ils détournèrent tous la tête.
La Gorda vint près de moi et dit, comme si rien ne s'était produit, que je devais partir, mais qu'elle me

rattraperait et se joindrait à moi, plus loin dans le temps. J'eus envie de lui rétorquer que je ne voyais aucune raison pour qu'elle se joigne à moi, puisqu'elle avait choisi de se joindre aux autres. Elle parut lire sur mon visage que je me sentais trahi. D'une voix calme, elle m'assura que nous devions accomplir notre destin ensemble en tant que guerriers, et non en tant que petites gens mesquins que nous étions sur un autre plan.

6 PERDRE LA FORME HUMAINE

Quelques mois plus tard, après avoir aidé tout le monde à se réinstaller dans d'autres régions du Mexique, la Gorda vint résider en Arizona. Ce fut à ce moment-là que commença à se dérouler la partie la plus étrange et la plus secrète de notre apprentissage. Au début, nos relations se placèrent sous le signe de la contrainte, J'avais beaucoup de mal à oublier la façon dont notre groupe s'était disloqué au Parc Alameda. Bien que la Gorda connût les coordonnées de tous les autres, elle ne m'en parlait jamais. Elle estimait que je n'avais nul besoin de savoir à quelles activités ils se livraient.

En surface, tout semblait pour le mieux entre la Gorda et moi. Mais je conservais une rancœur très amère à son égard du fait qu'elle avait pris le parti des autres contre moi. Je ne l'exprimais pas mais elle était toujours présente. J'aidai cependant la Gorda et je fis tout pour elle comme si de rien n'était – cela relevait du chapitre de l'impeccabilité. C'était mon devoir ; pour l'accomplir j'aurais marché à la mort le sourire aux lèvres. Je me laissai volontairement absorber dans mon rôle de mentor : je lui en-

seignai les complexités de la vie urbaine moderne. Elle apprit même l'anglais. Ses progrès étaient fulgurants.

Trois mois passèrent presque inaperçus. Mais un jour (j'étais à Los Angeles) je m'éveillai aux petites heures du matin avec une pression insupportable dans ma tête. Ce n'était pas une migraine, mais plutôt un poids très lourd dans mes oreilles. Je le devinais derrière mes paupières et sur la voûte de mon palais. Je me sentais fiévreux, mais d'une chaleur qui se trouvait uniquement dans ma tête. Je fis une tentative pour m'asseoir mais j'étais très faible. Puis une idée me traversa l'esprit : j'avais une attaque. Ma première réaction fut d'appeler à l'aide mais, je ne sais comment, je me calmai et je tentai de me dépouiller de ma frayeur. Au bout d'un moment, la pression dans ma tête commença à diminuer, mais en passant progressivement à ma gorge. Je me mis à haleter et à tousser. Pendant quelque temps, je crus étouffer. Puis la pression descendit lentement vers ma poitrine, et vers le ventre, l'aine, les jambes et les pieds – avant de quitter enfin mon corps. Quelle qu'elle fût, la chose avait pris environ deux heures pour se dérouler. Pendant ces deux horribles heures, tout s'était passé comme si quelque chose au-dedans de mon corps descendait purement et simplement vers le bas et s'écoulait de moi. Je pouvais imaginer la chose en train de se rouler sur elle-même comme un tapis. Une autre image qui me vint fut celle d'une boule roulant au creux de mon corps. Mais j'écartai cette image en faveur de la première, parce que j'avais eu l'impression d'un objet embobiné sur lui-même. Exactement comme un tapis que

l'on enroule, cela devenait plus lourd, donc plus douloureux, à mesure que cela

descendait. Les deux endroits où la douleur devint vraiment atroce furent les genoux et les pieds, surtout mon pied droit, qui demeura brûlant trente-cinq minutes après la disparition de la douleur et de la pression.
En entendant mon récit, la Gorda me dit que cette fois, c'était certain : j'avais perdu ma forme humaine, je m'étais dépouillé de toutes mes carapaces, ou de la plupart d'entre elles... Elle avait raison. Sans savoir comment, sans même m'en rendre compte, je me retrouvais dans une situation qui ne m'était pas familière. Je me sentais détaché de tout, libre de toute influence. Peu m'importait désormais ce que la Gorda m'avait fait. Ce n'était pas du tout comme si je lui pardonnais son comportement blâmable à mon égard, c'était comme si aucune trahison n'avait eu lieu. Il ne restait en moi aucune rancœur avouée ou inavouée contre la Gorda, ou d'ailleurs quiconque. Je ne ressentais pourtant ni indifférence négative, ni négligence en face de l'action ; il ne s'agissait pas non plus d'une solitude désespérante, ou même du désir de rester seul. C'était plutôt un sentiment inconnu de désintéressement, la capacité de me plonger dans l'instant et de n'avoir aucune pensée que ce fût pour tout le reste, Les actes des gens ne me touchaient plus, car je n'espérais plus rien de l'avenir. Une paix étrange était devenue la force souveraine de ma vie. J'avais l'impression d'avoir adopté en quelque manière l'un des concepts de la vie de guerrier : le détachement. La Gorda me dit que

j'avais fait plus que l'adopter : en fait je l'avais incorporé.
J'avais eu de longues discussions avec don Juan sur mes possibilités de franchir cette étape un jour. Il m'avait expliqué que détachement ne signifie pas automatiquement sagesse, mais que c'était néanmoins un avantage, parce qu'il permettait au guerrier de prendre un instant d'arrêt pour réévaluer des situations et reconsidérer des attitudes. Ensuite, pour pouvoir utiliser de façon logique et correcte cet instant accordé de surcroît, il fallait, disait-il, que le guerrier combatte sans relâche toute sa vie.
Je n'espérais plus vivre un jour ce sentiment d'affranchissement total. Dans mon cas particulier, je n'avais eu aucun moyen de le provoquer de moi-même. C'était en vain que j'avais médité sur les avantages de cet état, et raisonné à n'en plus finir sur l'éventualité de sa venue. Au cours des années où j'avais fréquenté don Juan, j'avais assurément éprouvé un affaiblissement constant de mes liens personnels avec le monde, mais cet affaiblissement s'était produit sur un plan intellectuel ; dans ma vie quotidienne, j'étais demeuré inchangé jusqu'à l'instant où j'avais perdu ma forme humaine.
Je discutai avec la Gorda : le concept de perdre la forme humaine décrivait une condition physique qui assiège l'apprenti dès qu'il parvient à un certain seuil, au cours de sa formation Mais quoi qu'il en fût, le résultat final de la perte de la forme humaine, pour la Gorda et pour moi, était non seulement le sentiment, tellement recherché et convoité, de détachement, mais – chose curieuse – l'aboutissement de nos efforts pour rassembler des souvenirs insaisis-

sables. Et dans ce cas encore, l'intellect ne jouait qu'un rôle minime.
Un soir, nous nous mîmes à discuter d'un film. La Gorda était allée voir un film pornographique et j'étais impatient de connaître sa réaction. Cela ne lui avait pas du tout plu. Elle soutenait que c'était une

expérience débilitante parce que être guerrier impliquait de mener une vie austère dans le célibat absolu, comme le Nagual Juan Matus.

Je lui répondis que je savais de source sûre que don Juan aimait les femmes et n'était pas porté au célibat – ce que personnellement je trouvais excellent.

– Vous êtes fou ! s'écria-t-elle avec un soupçon d'amusement dans la voix. Le Nagual était un guerrier parfait. Il ne se laissait pas prendre dans les rets de la sensualité.

Elle voulut savoir pourquoi je croyais que don Juan ne pratiquait pas le célibat. Je lui racontai un incident qui avait eu lieu en Arizona, au début de mon apprentissage. Je me reposais dans la maison de don Juan un jour, au retour d'une marche épuisante. Don Juan m'avait paru étrangement nerveux. Il ne cessait de se lever de l'endroit où il se trouvait pour aller jeter un coup d'œil à la porte. Il semblait attendre quelqu'un... Puis brusquement, il me dit qu'une voiture venait d'apparaître au tournant de la route et se dirigeait vers la maison. Il me dit que c'était une femme, une de ses vieilles amies, qui lui apportait des couvertures. Jamais je n'avais vu don Juan aussi gêné. C'était navrant : il semblait si troublé qu'il ne savait plus où donner de la tête. Je crus qu'il ne voulait pas que je rencontre la femme –

c'était sûrement ce qu'il essayait de me faire comprendre... Il en bégayait ! Je lui proposai de me cacher, mais il n'y avait dans la pièce aucun endroit où j'aurais pu me mettre. Il me fit m'allonger par terre et me recouvrit d'une natte de jonc. J'entendis le bruit d'une voiture qui s'arrêtait puis, à travers les jours de la natte, j'aperçus une femme debout près de la porte. Elle était grande, svelte, très jeune. Je la trouvai belle. Don Juan lui dit quelques mots d'une voix basse, intime. Puis il se retourna et braqua son. index vers moi.

– Carlos se cache sous la natte, dit-il à la femme d'une voix claire et forte. Dis bonjour à Carlos.

La femme me fit un signe de la main et me dit bonjour avec le plus avenant des sourires. Je me sentis idiot, et j'en voulus à don Juan de m'avoir placé dans une situation aussi gênante. Je crus qu'il cherchait à calmer sa nervosité – ou, ce qui était bien pis, à faire de l'épate devant moi.

Quand la femme fut partie, j'exigeai, furieux, qu'il me fournisse une explication. Il me répondit d'un ton candide qu'il avait été obligé d'agir ainsi parce que mes pieds dépassaient de la natte – qu'aurait-il pu faire d'autre ? En entendant ces mots, toute sa manœuvre devint claire à mes yeux : il avait voulu

faire parade de sa jeune amie devant moi. Il était impossible que mes pieds dépassent, car je les avais repliés sous mes cuisses. Je ris d'un air entendu, et don Juan se crut obligé de m'expliquer qu'il aimait les femmes, et surtout cette fille.

Je n'avais jamais oublié l'incident. Don Juan évitait systématiquement d'en parler. Si j'y faisais allusion, il me coupait aussitôt la parole. Je me posais sans

cesse des questions sur cette jeune femme. C'était devenu presque une obsession. J'espérais qu'un jour, peut-être après avoir lu mes livres, elle viendrait me voir.

La Gorda parut soudain très agitée. Elle se mit à arpenter la pièce en tous sens, sans rien perdre de mes paroles. Elle semblait sur le point de pleurer. Toutes sortes de réseaux embrouillés de relations venaient de se révéler. Je crus que la Gorda était possessive et réagissait comme une femme menacée par une autre femme.

– Êtes-vous jalouse, Gorda ? demandai-je.

– Ne dites pas de sottises, répliqua-t-elle furieuse. Je suis un guerrier sans forme. Il ne reste en moi ni envie ni jalousie.

J'avançai une chose que les Genaros m'avaient dite : qu'elle était la femme du Nagual. La voix de la Gorda devint à peine audible.

– Je crois que je l'étais, dit-elle.

Elle regardait dans le vague. Elle s'assit sur son lit.

– J'ai l'impression que je l'étais, mais je ne sais pas en quel sens. Dans cette vie, le Nagual Juan Matus a été pour moi ce qu'il a été pour vous. Ce n'était pas un homme. C'était le Nagual. Il ne s'intéressait pas au sexe.

Je lui affirmai que j'avais entendu don Juan exprimer son sentiment d'amour pour cette fille.

– A-t-il dit qu'il avait fait l'amour avec elle ? demanda la Gorda,

– Non, non, mais à la façon dont il en parlait, c'était évident, répondis-je.

– Vous aimeriez que le Nagual ait été comme

vous, hein *?* s'écria-t-elle en ricanant. Le Nagual Juan Matus était un guerrier impeccable.

J'étais persuadé d'avoir raison et je ne voyais aucune nécessité de revenir sur mon opinion. Mais pour mettre la Gorda de bonne humeur, je répondis que si elle n'était pas sa maîtresse, la jeune femme était peut-être l'apprentie de don Juan.

Il y eut un long silence. Ce que j'avais dit me faisait soudain un effet troublant. Jusqu'à cet instant, je n'avais jamais envisagé cette éventualité. Je m'étais enfermé

dans une idée préconçue sans laisser la moindre place à une révision de jugement.
La Gorda me demanda de décrire la jeune femme. J'en fus incapable. Je n'avais pas vraiment regardé ses traits. J'étais trop contrarié et gêné pour l'examiner en détail. Elle semblait avoir été frappée, elle aussi, par l'incongruité de la situation, et elle s'était hâtée de quitter la maison.
La Gorda me dit que, sans la moindre raison logique, elle avait l'impression que cette jeune femme était un personnage clé de la vie du Nagual. Cette remarque nous amena à parler des amis de don Juan que nous connaissions. Nous passâmes des heures à tenter de réunir tous les renseignements que nous possédions sur ses relations. Je parlai à la Gorda de toutes les fois où don Juan m'avait fait participer aux rites du peyotl. Je lui décrivis un à un tous les autres participants. Ils ne lui rappelèrent aucune personne de sa connaissance. Je compris alors que, j'avais rencontré sûrement davantage de relations de don Juan qu'elle n'en connaissait. Mais un détail de mon récit déclencha ses souvenirs : un moment du passé où elle avait vu une jeune femme conduire le Nagual et

Genaro dans une petite voiture blanche. La femme avait laissé les deux hommes devant la porte de la maison de la Gorda, et elle avait fixé longuement la Gorda avant de repartir. La Gorda avait cru que la jeune femme avait pris le Nagual et Genaro en auto-stop. Je me souvins alors que, dans la maison de don Juan, j'étais sorti de sous la natte juste à temps pour voir s'éloigner une Volkswagen blanche.
Je parlai ensuite d'un autre incident impliquant un ami de don Juan, une homme qui m'avait donné quelques morceaux de peyotl un jour, au marché d'une ville du nord du Mexique. Cet homme m'avait obsédé pendant des années lui aussi. Il se nommait Vicente. En entendant ce nom, le corps de la Gorda réagit comme si l'on avait touché un de ses nerfs. Sa voix devint un fausset. Elle me demanda de répéter le nom et de décrire l'homme. De nouveau je ne pus effectuer aucune description. Je n'avais vu l'homme qu'une fois, pendant quelques minutes, plus de dix ans auparavant.
Nous traversâmes alors une période de colère – non pas l'un contre l'autre, mais l'un et l'autre contre ce qui nous maintenait emprisonnés.
Le coup final qui provoqua notre souvenir total survint un jour où j'étais grippé, en proie à une très forte fièvre. J'étais couché, à mi-chemin entre la veille et la somnolence, avec des pensées errant sans but dans mon esprit. Toute la journée, la mélodie d'une vieille chanson mexicaine m'avait trotté dans la tête. Brusquement, je rêvai que quelqu'un la jouait à la guitare. Je me plaignis de la monotonie du chant, et la personne auprès de qui je protestais me lança la guitare dans le ventre. Je sautai en arrière

pour éviter le coup. Ma tête heurta le mur et je m'éveillai. Il ne s'agissait pas d'un rêve dense, c'était simplement la chanson qui me hantait. Je ne parvins pas à chasser le son de la guitare, il continua de me trotter dans la tête. Je demeurai à demi éveillé, écoutant la mélodie. Ce fut comme si je pénétrais dans un état de *rêve :* une scène de *rêve* complète et détaillée apparut sous mes yeux ; dans cette scène, il y avait une jeune femme. Je la ms assise près de moi. Je pus distinguer le moindre détail de ses traits. Je ne savais pas qui elle était mais sa présence me bouleversa. L'instant suivant, j'étais pleinement éveillé. L'angoisse suscitée en moi par ce visage devint si intense que je me levai et me mis à marcher en long et en large, comme un automate. Je transpirais abondamment et j'eus peur de quitter ma

chambre. Je ne pouvais pas non plus appeler la Gorda à mon aide. Elle était rentrée au Mexique pour quelques jours, rendre visite à Josefina. J'enroulai un drap de lit autour de ma taille pour renforcer le milieu de mon corps. Cela m'aida à apaiser les ondes d'énergie nerveuse qui me traversaient.
Tandis que j'allais et venais ainsi, l'image dans mon esprit commença à se dissoudre, non point en un oubli paisible, comme j'aurais aimé, mais en un souvenir total, fort embrouillé. Je me souvins d'un jour où j'étais assis sur des sacs de blé ou d'orge entassés dans un grenier à céréales. La jeune femme chantait la vieille chanson mexicaine qui trottait dans ma tête, tout en jouant de la guitare. Je me moquai de sa façon de jouer et elle me lança un coup dans les côtes avec le bout de sa guitare. Il y avait d'autres personnes assises avec moi : la Gorda

et deux hommes. Je connaissais très bien ces hommes, mais je ne parvenais pas encore à me rappeler qui était la jeune femme. J'essayai, mais cela parut sans espoir.
Je me recouchai, inondé de sueurs froides. J'avais envie de me reposer un moment avant de quitter mon pyjama trempé. Quand je posai ma tête sur le gros oreiller, mon souvenir sembla devenir plus clair – et je sus aussitôt qui était la joueuse de guitare. C'était la femme Nagual : l'être le plus important sur Terre pour la Gorda et pour moi-même. Elle était l'analogue féminin de l'homme Nagual, non pas son épouse ou sa femme, mais sa contrepartie. Elle avait la sérénité et l'autorité d'un vrai chef. Et en tant que femme, elle nous nourrissait.
Je n'osai pas pousser ma mémoire trop loin. Je savais intuitivement que je n'avais pas la force de supporter le souvenir complet. Je m'arrêtai au niveau des sentiments abstraits. Elle personnifiait, je le savais, l'affectivité la plus pure, la plus désintéressée et la plus profonde. J'aurais pu dire à juste titre que la Gorda et moi aimions la femme Nagual plus que la vie elle-même. Que nous était-il donc arrivé pour que nous l'ayons oubliée ?
Cette nuit-là, allongé sur mon lit, je devins si agité que j'eus peur de mourir. Je me mis à psalmodier des paroles qui devinrent pour moi une force directrice. Puis, lorsque je fus enfin apaisé, je me rappelai que ces paroles répétées en moi-même sans fin étaient, elles aussi, un souvenir resurgi en moi cette nuit-là. Le souvenir d'une formule, une incantation pour me permettre de traverser une convulsion intérieure comme celle que je venais de vivre.

J'ai déjà reçu le pouvoir qui gouverne mon destin,
Je ne m'accroche à rien, pour n'avoir rien à défendre.
Je n'ai pas de pensées, pour pouvoir voir.
Je ne crains rien, pour pouvoir me souvenir de moi-même.
La formule avait deux vers de plus, qui furent incompréhensibles pour moi sur le moment.
L'Aigle me laissera passer,
Serein et détaché, jusqu'à la liberté.
Le fait d'être malade et fiévreux avait peut-être constitué pour moi une sorte de coussin d'air suffisant, semblait-il, pour dévier le choc principal de ce que j'avais fait – ou plutôt de ce qu'il m'était advenu, car je n'avais rien accompli de ma propre volonté.
Jusqu'à cette nuit-là, en faisant le bilan de mes expériences vécues, j'aurais à coup

sûr affirmé la continuité de mon existence. Les souvenirs flous que j'avais de la Gorda, ou le pressentiment d'avoir déjà vécu dans telle ou telle maison, au milieu des montagnes du centre du Mexique, menaçaient en un certain sens cette notion de ma continuité, mais ce n'était rien comparé au souvenir de la femme Nagual. Non point tant, d'ailleurs, en raison des émotions que ressuscitait le souvenir par lui-même, mais du fait que je l'avais oubliée – et non pas comme

on peut oublier un nom ou une chanson. Il n'y avait rien dans mon esprit à son sujet avant cet instant de révélation. Rien ! Puis quelque chose s'était précipité sur moi, ou quelque chose était tombé sur moi, et je m'étais retrouvé en train de me souvenir de l'être le plus important que j'avais rencontré, du point de vue de mon moi vécu, jusqu'à cet instant-là.

Il me fallut attendre deux jours pour raconter à la Gorda, dès son retour, mon rappel de mémoire. A l'instant où je décrivis la femme Nagual à la Gorda, elle se souvint d'elle – sa prise de conscience dépendant en quelque manière de la mienne.

– La fille que j'ai vue dans la voiture blanche était la femme Nagual I s'écria la Gorda, le souffle coupé. Elle est revenue vers moi et je n'ai pas pu me souvenir d'elle I

J'entendis ses paroles et je compris leur sens, mais il me fallut longtemps pour concentrer mon esprit sur ce qu'elle m'avait dit. Mon attention chancelait ; c'était comme si l'on atténuait progressivement une lumière placée devant mes yeux. J'avais la sensation que si je n'arrêtais pas cette extinction progressive, je mourrais. Soudain, je sentis une convulsion, puis je m'aperçus que je venais de réunir deux fragments de moi-même qui s'étaient séparés. Je compris que la jeune femme que j'avais aperçue dans la maison de don Juan était la femme Nagual.

En cet instant de bouleversement émotionnel, la Gorda ne me fut d'aucun secours. Son état d'âme était contagieux. Elle s'était mise à pleurer sans retenue. Le choc affectif de s'être souvenue de la femme Nagual était pour elle un vrai traumatisme.

– Comment ai-je pu l'oublier ? soupira-t-elle.

Elle se tourna vers moi et je lus un éclair de soupçon dans ses yeux.

– Vous n'aviez aucune idée de son existence ? Vous en êtes bien sûr ?

En toute autre circonstance, j'aurais jugé sa question impertinente, pour ne pas dire insultante – mais elle exprimait exactement mes propres soupçons à son égard. L'idée m'avait traversé l'esprit

qu'elle savait depuis toujours beaucoup plus de choses qu'elle n'en avait révélé.
– Non. Aucune idée, répondis-je. Mais vous, Gorda ? Vous saviez qu'elle existait, non ?
Il se peignit sur son visage tant d'innocence et de perplexité que tous mes doutes s'envolèrent.
– Non, répondit-elle. Pas avant aujourd'hui. Je tiens maintenant pour certain que je me suis souvent assise avec elle et le Nagual Juan Matus sur le banc de la place d'Oaxaca. Je me souvenais tout le temps de cela, et je me souvenais de ses traits, mais je croyais avoir rêvé. Je savais tout, et pourtant je ne le savais pas. Mais pourquoi ai-je cru qu'il s'agissait d'un rêve ?
Je vécus un instant de panique. Puis j'eus la certitude physique absolue qu'à l'instant où elle s'était mise à parler, une cheminée s'était ouverte quelque part dans mon corps. Soudain, je sus que moi aussi je m'étais souvent assis, autrefois, sur ce même banc avec don Juan et la femme Nagual. Ensuite, je me souvins d'une sensation que j'avais éprouvée à chaque fois. C'était un sens de joie physique, de bonheur, de plénitude – que j'aurais été bien en peine d'imaginer. En ces instants je pensais que don Juan et la femme Nagual étaient des êtres parfaits, et que

me trouver en leur compagnie constituait pour moi une chance fabuleuse. Assis sur ce banc, encadré par les êtres les plus précieux de la Terre, je vivais peut-être le summum de mes sentiments humains. Une fois, j'avais dit à don Juan – et je le pensais sincèrement – que j'avais envie de mourir sur-le-champ, afin de garder ce sentiment pur, intact, libre de toute dégradation violente.
Je racontai mon souvenir à la Gorda. Elle m'assura qu'elle comprenait ce que je voulais dire. Nous gardâmes le silence pendant un moment, puis l'élan de nos souvenirs nous fit basculer dangereusement dans le désespoir et la tristesse absolus. Je dus exercer un contrôle formidable sur mes émotions pour ne pas pleurer. La Gorda sanglotait, le visage enfoui dans le creux de son avant-bras. Nous retrouvâmes enfin notre calme. La Gorda me regarda dans les yeux. Je sus à quoi elle pensait. J'avais été obsédé par les mêmes questions pendant des jours. Qui était la femme Nagual ? Où l'avions-nous rencontrée ? Où se trouvait sa place ? Les autres la connaissaient-ils aussi ?
J'étais sur le point d'énoncer mes questions, mais la Gorda me coupa.
– En réalité, je ne sais pas, dit-elle très vite, devançant mes paroles .Je comptais sur vous pour me le dire. J'ignore pourquoi, mais je sens que vous pouvez m'expliquer le fond des choses.
Elle comptait sur moi et je comptais sur elle. L'ironie de notre situation nous fit rire. Je lui demandai de me raconter tout ce dont elle se souvenait sur la femme Nagual. A deux ou trois reprises, elle fit des

efforts pour dire quelque chose, mais parut incapable de mettre de l'ordre dans ses pensées.

– Je ne sais vraiment pas par où commencer, dit-elle. Je sais que je l'aimais, c'est tout.

Je lui dis que j'avais la même impression. Une tristesse surnaturelle me saisissait chaque fois que je songeais à la femme Nagual. A mesure que je parlais, mon corps se mit à trembler.

– Nous l'aimons, vous et moi, dit la Gorda. Je ne sais pas pourquoi je dis cela, mais je sais que nous étions à elle.

Je la pressai d'expliquer ses paroles. Elle ne parvint pas à déterminer pourquoi elle les avait prononcées. Elle parlait nerveusement, en commentant abondamment ses sentiments. Je n'étais plus capable de faire attention à elle. Je ressentais une agitation fébrile dans mon plexus solaire. Un vague souvenir de la femme Nagual commença à se former. Je pressai la Gorda de continuer de parler, de répéter toujours les mêmes paroles si elle n'avait rien d'autre à dire, mais de ne pas s'interrompre. Le son de sa voix semblait agir sur moi comme un intermédiaire débouchant dans une autre dimension, une autre espèce de temps. J'eus l'impression que le sang courait dans mon corps sous une pression anormale. Je sentis des picotements partout, et aussitôt j'eus un étrange souvenir corporel. Je sus dans mon corps que la femme Nagual était l'être qui rendait le Nagual complet. Elle apportait au Nagual la paix, la plénitude, le sentiment d'être protégé, libéré.

Je dis à la Gorda que j'avais eu l'intuition que la femme Nagual était la compagne de don Juan. La

Gorda me lança un regard consterné. Elle secoua lentement la tête de gauche à droite.

– Elle n'avait rien à voir avec le Nagual Juan Matus, idiot que vous êtes, me dit-elle sur un ton d'autorité extrême. Elle était pour *vous.* C'est pour cela que nous lui appartenons, vous et moi.

Nous nous regardâmes dans les yeux. J'étais certain qu'elle exprimait involontairement des pensées qui ne signifiaient rien pour elle sur le plan rationnel.

– Que signifie « elle était pour moi », Gorda ? lui demandai-je après un long silence.

– Elle était votre compagne, dit-elle. Vous faisiez

équipe tous les deux. Et j'étais sa gardienne. Elle vous a chargé de me remettre à elle un jour.

Je suppliai la Gorda de me dire tout ce qu'elle savait, mais elle ne semblait être au courant de rien d'autre. Je me sentis épuisé.

– Où est-elle allée ? dit la Gorda brusquement. Je ne parviens pas à l'imaginer. Elle était avec vous, pas avec le Nagual. Elle devrait être avec nous en ce moment.

Elle eut ensuite une autre crise de doute et de peur. Elle m'accusa de cacher la femme Nagual à Los Angeles. J'essayai d'apaiser ses craintes. Je me surpris à lui parler comme à un enfant. Elle m'écouta avec tous les signes extérieurs de l'attention totale, mais ses yeux étaient vides et ne fixaient rien. Je compris aussitôt qu'elle utilisait le son de ma voix exactement comme je m'étais servi de la sienne – comme un catalyseur. J'aurais juré qu'elle en était consciente elle aussi. Je continuai de parler jusqu'à ce que je ne trouve plus rien à dire dans le cadre de

notre sujet, Aussitôt, il se produisit autre chose : je m'aperçus que j'écoutais à moitié, moi aussi, le son de ma voix. Je parlais à la Gorda sans aucun acte de volonté de ma part. Des mots qui semblaient avoir été mis en réserve en moi se libéraient soudain, atteignant un degré d'absurdité indescriptible. Je parlai, parlai jusqu'à ce qu'une chose me force à m'arrêter. Je m'étais souvenu que don Juan nous avait parlé, à la femme Nagual et à moi-même, sur le banc d'Oaxaca, d'un être humain particulier dont la présence avait synthétisé pour lui tout ce à quoi il pouvait aspirer, tout ce à quoi il pouvait s'attendre en matière de relations humaines. Il s'agissait d'une femme qui avait été pour lui ce que la femme Nagual était pour moi, une compagne, une contrepartie. Elle l'avait quitté, exactement comme la femme Nagual m'avait quitté. Ses sentiments pour elle restaient inchangés, et la mélancolie que certains poèmes suscitaient en lui les ranimait.
Je me souvins aussi que c'était la femme Nagual qui me donnait des livres de poésie. Elle en gardait des quantités dans le coffre de sa voiture. C'était à son instigation que je lisais des poèmes à don Juan. Soudain le souvenir physique de la femme Nagual assise près de moi sur ce banc fut si clair que j'aspirai sans le vouloir une gorgée d'air : ma poitrine s'enfla. Un sentiment oppressant de perte prit possession de moi, plus puissant que tous les sentiments que j'avais jamais éprouvés. Je me courbai, avec une douleur déchirante dans mon omoplate droite. Je savais autre chose. Il y avait un souvenir qu'une partie de moi-même ne voulait pas libérer.
Je me laissai aller à ce qui restait encore de ma

carapace d'intellectualisme – n'était-ce pas le seul moyen de récupérer mon égalité d'âme ? Je me répétai à plusieurs reprises que la Gorda et moi-même avions fonctionné depuis le début sur deux plans absolument différents. Elle se souvenait beaucoup plus que moi, mais elle n'était pas curieuse. Elle n'avait pas été entraînée à poser des questions – à autrui ou à elle-même. Mais aussitôt, une autre idée me frappa : je n'étais pas mieux loti ; j'étais encore aussi maladroit que don Juan l'avait dit un jour. Je n'avais jamais oublié que je lisais des poèmes à don Juan mais je n'avais jamais eu l'idée de m'interroger sur le fait que je ne possédais aucun livre de poésie en espagnol, ni n'en avais jamais transporté un seul dans ma voiture.
La Gorda me tira hors de mes pensées, Elle était comme folle. Elle criait. Elle venait de s'apercevoir que la femme Nagual devait être quelque part très près de nous. De même que nous avions dû nous « trouver » mutuellement, la femme Nagual devait nous « trouver ». La force de son raisonnement faillit me convaincre. Mais ce n'était pas la réalité et quelque chose en moi le savait – justement le souvenir renfermé en moi, celui que je n'osais pas rappeler à la conscience.
Je voulus me lancer dans une discussion avec la Gorda mais ce fut sans effet : ma carapace d'intellectualisme et de mots ne suffisait pas à absorber le choc du souvenir de la femme Nagual Cela m'avait fait une impression hallucinante, plus redoutable même que la peur de mourir.

– La femme Nagual est naufragée quelque part,

me dit la Gorda avec douceur. Elle est probablement en panne et nous ne faisons rien pour l'aider.
– Non I Non l criai-je. Elle n'est plus ici.
Je ne savais pas, au juste, pourquoi j'avais prononcé ces mots, mais j'étais sûr qu'ils exprimaient la vérité. Pendant un instant, nous sombrâmes dans des profondeurs de mélancolie qu'il était impossible de sonder de façon rationnelle. Pour la première fois dans la mémoire du moi que je connaissais, je ressentis une véritable tristesse sans bornes, une incomplétude effrayante. Une blessure venait de se rouvrir quelque part en moi. Cette fois, je ne pourrais plus, comme je l'avais fait si souvent dans le passé, me réfugier derrière un voile de mystère et d'ignorance. Ne pas savoir avait été une bénédiction pour moi...
Pendant un instant, je glissai dangereusement dans la morosité. La Gorda m'arrêta.
– Un guerrier est un être qui recherche la liberté, me dit-elle à l'oreille. La tristesse n'est pas la liberté. Nous devons nous en détacher.
Avoir le sens du détachement, comme l'avait dit don Juan, implique de prendre un temps d'arrêt pour réévaluer les situations. Au comble de ma tristesse, je compris ce qu'il voulait dire par là. Je possédais le détachement, il m'appartenait d'utiliser maintenant ce temps d'arrêt de façon correcte. Ou en tout cas de m'y efforcer.
Je ne sais pas si ma volonté joua un rôle, mais ma tristesse disparut tout à coup, C'était comme si elle n'avait jamais existé. La vitesse de mon changement d'état d'âme, et son caractère total, m'alarmèrent.
– Ah, vous voici au même point que moi I s'écria la Gorda quand je lui eus décrit mon changement

d'humeur. Après toutes ces années passées, je n'ai pas encore appris à maîtriser le fait d'être sans forme. Je saute désespérément d'un sentiment à l'autre le temps d'un soupir. Parce que j'étais sans forme, j'ai pu aider les petites sœurs, mais j'étais également à leur merci. Chacune d'elles était assez forte pour me faire osciller d'un extrême à l'autre.
« Le problème, c'était que j'avais perdu ma forme humaine avant vous. Si nous l'avions perdue tous les deux en même temps, nous aurions pu nous aider mutuellement ; mais dans les circonstances les hauts et les bas se sont succédé plus vite que je ne saurais

m'en souvenir. »
Jamais je n'avais vraiment cru, lui avouai-je, qu'elle avait perdu sa forme humaine. Selon ma compréhension des choses, perdre la forme humaine incluait un corollaire nécessaire : une constance de caractère restée hors de sa portée – si j'en jugeais en tout cas d'après ses hauts et ses bas émotionnels. A cet égard je m'étais montré sévère et injuste envers elle. Ayant perdu ma forme humaine, j'étais maintenant en mesure de comprendre qu'être sans forme (entre autres choses) constitue un obstacle au calme et à l'égalité d'âme. Il n'y a aucune force émotionnelle automatique liée à cet état. Un des aspects d u détachement, la capacité de se plonger totalement dans ce que l'on fait, s'étend bien entendu à tout, y compris a l'instabilité et à la mesquinerie. L'avantage d' être sans forme est de nous permettre un temps d'arrêt – à la condition d'avoir l'autodiscipline et le courage de l'utiliser.
Le comportement passé de la Gorda me devint enfin compréhensible. Elle était sans forme depuis des

années, mais sans l'autodiscipline voulue. Elle s'était donc trouvée à la merci de sautes brusques d'humeur, et d'incohérences incroyables entre ses actes et ses fins.

Après notre première remise en mémoire de la femme Nagual, nous rassemblâmes toutes nos forces, la Gorda et moi, et nous tentâmes pendant plusieurs jours de provoquer d'autres souvenirs. Mais il semblait ne plus y en avoir. J'en étais revenu à peu près où je me trouvais avant d'avoir commencé à me rappeler. J'aurais juré qu'il y avait beaucoup de choses ensevelies en moi, d'une manière ou d'une autre, sans que je puisse y accéder. Mon esprit était vide, même du soupçon le plus vague de tout autre souvenir ayant peut-être existé.

Nous traversâmes, la Gorda et moi, une période de confusion et de doutes effrayants. Dans notre cas, être sans forme signifiait être torturés par la pire méfiance que l'on puisse imaginer. Nous nous sentions pareils à des cobayes entre les mains de don Juan – un don Juan que nous avions cru bien connaître mais dont nous ne savions rien en réalité. Nous alimentions mutuellement nos doutes et nos angoisses. Le problème le plus grave à nos yeux étant bien entendu la femme Nagual. Quand nous concentrions notre attention sur elle, notre souvenir d'elle devenait si précis que nous ne parvenions pas à comprendre comment nous avions pu l'oublier. Cela nous amenait à nous poser des questions sans fin sur ce que don Juan nous avait fait en réalité. Et nos conjectures nous conduisirent tout naturellement à penser que nous avions été abusés. C'était une conclusion inévitable : il nous avait manipulés. Il avait fait de

nous des inconnus pour nous-mêmes et nous avait réduits à l'impuissance. Gela nous mit en rage.

Une fois notre rage épuisée, la peur s'empara bientôt de nous, car nous évoquâmes une possibilité encore plus effrayante : don Juan nous avait peut-être fait des choses plus néfastes.

7 « RÊVER ENSEMBLE »

Un jour, afin d'alléger momentanément notre détresse, je proposai à la Gorda de nous plonger dans le *rêve.* Au moment même où j'énonçai ma proposition, je me rendis compte que l'accablement qui me hantait depuis des jours pouvait être soulagé de façon radicale par la volonté de changer. Je compris clairement mon problème (et la Gorda avait le même) : nous nous étions concentrés sur la peur et la méfiance comme si c'étaient les seules options à notre portée. En fait, nous avions eu la possibilité, dès le début mais sans le savoir consciemment, de centrer délibérément notre attention sur le contraire : le mystère, le miracle de ce qui nous était
arrivé.

J'expliquai ma prise de conscience à la Gorda. Elle se rallia immédiatement à mon avis. Elle s'anima aussitôt et en quelques secondes toute pâleur et toute tristesse disparurent de son visage.

– Quel genre de *rêve* proposez-vous que nous fassions ? demanda-t-elle.

– Combien de genres existe-t-il ?

– Nous pourrions rêver ensemble, répondit-elle.

Mon corps me dit que cela nous est déjà arrivé. Nous sommes entrés dans le *rêve* en couple. Ce serait facile pour nous, aussi facile que *voir ensemble* l'a été.

– Mais nous ne connaissons pas la méthode pour *rêver ensemble,* lui dis-je.

– Nous ne savions pas non plus comment *soir ensemble,* et pourtant nous avons *vu.* Je suis sûre que si nous essayons, nous réussirons, parce qu'il n'y a pas d'étapes intermédiaires dans tout ce que fait un guerrier. Seul intervient le pouvoir personnel. Et en ce moment, nous le possédons.

« Il nous faudra nous lancer dans le rêve depuis deux endroits différents, poursuivit-elle, aussi éloignés l'un de l'autre que nous le pourrons. Celui qui entrera en rêve le premier attendra l'autre. Quand nous nous retrouverons, nous relierons nos bras et nous nous enfoncerons plus loin ensemble. »

Je lui dis que je ne saurais sûrement pas comment faire pour l'attendre, si j'entrais en *rêve* avant elle.

Elle fut incapable de m'expliquer ce qu'impliquerait

cette attente. Elle me dit qu'attendre l'autre *rêveur* était ce que Josefina avait appelé « l'accrocher ». Josefina avait accroché la Gorda deux fois.
– Josefina appelait cela « accrocher » parce que l'un de nous doit prendre l'autre par le bras, expliqua-t-elle.
Elle me montra ensuite une méthode pour lier son avant-bras gauche à mon avant-bras droit, en le saisissant juste au-dessous du coude.
– Comment pouvons-nous faire une chose pareille en *rêve ?* lui demandai-je.
Je considérais le *rêve* comme l'un des états les plus personnels que l'on puisse imaginer.

– Je ne sais pas comment, mais je vous saisirai, dit la Gorda. Je crois que mon corps sait le faire. Seulement plus nous en parlerons et plus cela nous paraîtra difficile.
Nous nous lançâmes dans notre rêve depuis deux endroits éloignés. La seule chose dont nous pouvions convenir était le moment où nous nous coucherions, car le moment de l'entrée en *rêve* est impossible à déterminer à l'avance. L'éventualité prévisible que je sois amené à attendre la Gorda suscita une très forte angoisse en moi, et j'eus beaucoup plus de mal que d'habitude à entrer en *rêve.* Au bout de dix à quinze minutes d'agitation, je réussis enfin à accéder à un état que j'appelais *veille paisible.*
Des années plus tôt, lorsque j'étais parvenu à un certain degré d'expérience dans le rêve, j'avais demandé à don Juan s'il existait des phases reconnues, communes à nous tous. Il m'avait répondu qu'en dernière analyse chaque *rêveur* était différent. Mais en parlant avec la Gorda, je m'étais aperçu que nos expériences de *rêve* étaient très parallèles, et j'avais élaboré un schéma de classification des différentes phases.
Le premier état est la *veille paisible:* les sens entrent en sommeil mais l'on demeure conscient. Dans mon cas, j'avais toujours perçu dans cet état un flot de lumière rougeâtre, exactement comme lorsqu'on fixe le soleil avec les paupières complètement fermées.
J'appelais *veille dynamique* le deuxième état du *rêve.* A ce stade, la lumière rougeâtre se dissipe, comme s'évaporerait de la brume, et l'on reste en train de regarder une scène statique, pour ainsi dire un ta-

bleau. On perçoit une image en trois dimensions : un fragment figé de n'importe quoi

– un paysage, une rue, une maison, une personne, un visage, n'importe quoi.
Dans le troisième état, que j'ai appelé *témoignage passif,* le *rêveur* ne regarde plus un fragment figé du monde, mais il observe un événement. Il en est le témoin oculaire au moment où il se déroule. Tout se passe comme si la primauté des sens visuel et auditif faisait de cet état du *rêve* une affaire avant tout d'yeux et d'oreilles.
Le quatrième état représentait pour moi celui où j'étais amené à agir. A ce stade, on est contraint d'entreprendre, d'aller de l'avant, de tirer le meilleur parti de son temps. J'appelais cet état *initiative dynamique.*
L'attente que m'avait proposée la Gorda devait être associée, à mon sens, aux deuxième et troisième états de notre *rêve ensemble.* Quand je pénétrai dans le deuxième état, la *veille dynamique,* je vis une scène de *rêve* représentant don Juan et diverses autres personnes, y compris une « grosse » Gorda. Avant même d'avoir eu le temps de réfléchir à ce que je voyais, je sentis une traction fantastique sur mon bras, et je me rendis compte, d'une manière fort obscure, que la « vraie » Gorda était à mes côtés. Elle se trouvait à ma gauche et elle avait agrippé mon avant-bras droit avec sa main gauche. Je sentis clairement qu'elle soulevait ma main vers son avant-bras. Le résultat fut que nous nous tenions maintenant par nos avant-bras.
Aussitôt après, je me trouvai dans le troisième état de *rêve,* le *témoignage passif.*
Don Juan était en train de me dire que je devais veiller sur la Gorda,

et prendre soin d'elle de façon « très égoïste », c'est-à-dire comme si elle était mon propre ego.
Son jeu de mots m'enchanta. Être ainsi avec lui et les autres m'emplissait d'un bonheur surnaturel. Don Juan continua de m'expliquer que mon égoïsme pouvait rendre un grand service, et qu'il n'était pas impossible de l'exploiter.
Il existait un sentiment général de camaraderie entre toutes les personnes rassemblées là. Elles riaient de ce que don Juan m'enseignait, mais sans tourner ses paroles en ridicule. Don Juan disait que le moyen le plus sûr d'exploiter – ou, selon son expression, de « harnacher » – l'égoïsme consistait à utiliser les activités quotidiennes de notre existence : j'étais efficace dans tout ce que je faisais parce que je n'avais personne pour me ralentir et que rien ne m'empêchait de prendre mon essor comme une flèche, si j'étais tout seul. Mais si l'on me confiait la mission de prendre soin de la Gorda, mon efficacité indépendante tomberait en miettes, et pour pouvoir survivre, il faudrait que j'élargisse mon intérêt égoïste pour moi-même de façon à inclure la Gorda. Ce serait seulement en aidant la Gorda, disait don Juan sur le ton le plus insistant, que je trouverais les indices qui me permettraient d'accomplir ma véritable mission.
La Gorda passa ses gros bras autour de mon cou. Don Juan dut s'arrêter de parler : il riait si fort qu'il ne pouvait plus articuler un mot. J'entendis le son des rires. Ils riaient tous à gorge déployée.
Je me sentis gêné et agacé par la Gorda. Je tentai de me dérober à son enlacement, mais elle serrait les bras très fort autour de mon cou. Don Juan me

fit signe d'arrêter. Il me dit que la gêne insignifiante que je ressentais en ce moment n'était rien comparée à tout ce qui m'attendait.
Le bruit des rires devint assourdissant. Je me sentis très heureux, quoique inquiet d'avoir à m'occuper de la Gorda, car je ne savais pas ce que cela impliquait.
A ce moment-là de mon *rêve,* je changeai de point
de vue – je devrais plutôt dire que quelque chose me tira hors de la scène – et je me

mis à regarder autour de moi, en spectateur. Nous étions dans une maison du nord du Mexique ; je pouvais l'affirmer d'après les alentours, en partie visibles depuis l'endroit ou je me tenais. Je pouvais voir les montagnes dans le lointain. Je me rappelais également le décor de la maison. Nous étions à l'arrière sous un porche couvert, mais ouvert à tous les vents. Une partie des gens étaient assis sur des chaises massives, mais la plupart restaient debout ou s'installaient par terre. Je reconnus tout le monde. Seize personnes. La Gorda était debout à mes côtés, face à don Juan.
Je me rendis compte que je pouvais conserver en moi deux sensations différentes. Je pouvais, soit pénétrer dans la scène de *rêve* et avoir l'impression de retrouver un sentiment depuis longtemps perdu, soit être un témoin extérieur de la scène et rester dans l'état d'âme de ma vie présente. Quand je plongeais dans la scène de *rêve,* je me sentais en sécurité, protégé ; quand j'en étais le témoin, dans mon état d'âme actuel, je me sentais perdu, en danger, angoissé. Mon état d'âme actuel ne me plaisait pas, et je plongeai donc aussitôt dans ma scène de *rêve.*
La grosse Gorda demanda à don Juan,- d'une voix

qui surmontait les rires, si j'allais être son mari. Il y eut un instant de silence. Don Juan semblait calculer sa réponse. Il lui caressa doucement la tête et dit qu'il ne pouvait pas parler à ma place, mais que je serais sûrement ravi d'être son mari. Les gens rirent à grand bruit. Je me joignis à eux. Mon corps se convulsa sous l'effet de l'allégresse la plus franche, mais je n'avais pas l'impression de me moquer de la Gorda. Je ne la trouvais pas ridicule, et je ne la prenais pas pour une imbécile. Elle était un enfant. Don Juan se retourna vers moi ; il me dit que je devais respecter la Gorda quoi qu'elle me fasse, et que je devais entraîner mon corps, par mon association avec elle, à se sentir à l'aise en face des circonstances les plus éprouvantes.
Ensuite, don Juan s'adressa à tout le groupe. Il dit qu'il était beaucoup plus facile de suivre la voie du bien dans des conditions de tension extrême, que d'être impeccable dans des circonstances normales, comme dans des relations réciproques avec des êtres tels que la Gorda. Don Juan ajouta que je ne devais sous aucun prétexte me mettre en colère contre elle, parce qu'elle était en réalité ma bienfaitrice, mon benefactor-femme. Je ne serais capable de « harnacher » mon égoïsme que par son intermédiaire.
Je m'étais plongé si totalement dans la scène de rêve, que j'avais oublié mon état de rêveur. Une pression soudaine sur mon bras me rappela que je rêvais. Je sentis la présence de la Gorda près de moi, mais sans la voir. Elle n'était là que comme un « toucher », une présence tactile sur mon avant-bras. Je concentrai mon attention sur ce point, et je sentis comme une poigne ferme sur moi ; ensuite la Gorda

se matérialisa dans la totalité de sa personne, comme si elle était faite d'images en surimpression sur une pellicule photographique, ou bien un truquage dans un film. La scène de rêve dans laquelle j'étais impliqué se dissipa ; à la place, la Gorda et moi étions face à face, nos avant-bras reliés.
En même temps, nous concentrâmes de nouveau notre attention sur la scène de *rêve* dont nous avions été témoins. A cet instant, je sus sans l'ombre d'un doute que nous avions vu tous les deux la même chose. Dans la scène, à présent, don Juan parlait à la Gorda. Mais je ne pouvais pas l'entendre. Mon attention était écartelée

sans cesse entre le troisième état de *rêve (témoignage passif)* et le deuxième *(veille dynamique).* Pendant un instant j'étais avec don Juan, la grosse Gorda et seize autres personnes ; l'instant suivant j'étais avec la Gorda actuelle en train de regarder une scène figée.

Un sursaut violent de mon corps m'entraîna dans un autre niveau d'attention. Je ressentis comme le claquement d'un morceau de bois qui se brise, une explosion miniature, un peu comme lorsqu'on fait craquer ses jointures mais en beaucoup plus fort. Je me retrouvai dans le premier état de *rêve,* la *veille paisible.* Je dormais, tout en étant totalement conscient. J'avais envie de rester le plus longtemps possible dans cet état de calme, mais un autre sursaut m'éveilla brusquement. J'avais soudain pris conscience du fait que la Gorda et moi venions de *rêver ensemble.*

J'étais extrêmement impatient de parler avec elle, et elle était aussi impatiente que moi. Nous nous hâtâmes de nous rejoindre. Quand nous fûmes un peu

calmés, je lui demandai de me décrire tout ce qui lui était arrivé pendant notre *rêve ensemble.*

– Je vous ai attendu longtemps, me dit-elle. Une partie de moi-même croyait que je vous avais manqué, mais une autre partie pensait que vous étiez nerveux et que vous aviez des difficultés, alors j'ai attendu.

– Où avez-vous attendu, la Gorda ? demandai-je.

– Je ne sais pas. Je sais que j'étais en dehors de la lumière rougeâtre, mais je ne pouvais rien voir. Maintenant que j'y pense, je n'avais pas de vision, je cherchais mon chemin à tâtons. Peut-être étais-je encore dans la lumière rougeâtre, mais rien n'était rouge. L'endroit où je me trouvais était teinté d'un rose très clair, couleur pêche. Puis j'ouvris les yeux et vous étiez là. Vous sembliez prêt à partir, alors je vous ai saisi par le bras. Puis j'ai regardé, et j'ai vu le Nagual Juan Matus, vous, moi et d'autres gens dans la maison de Vicente. Vous étiez plus jeune et j'étais grosse.

L'allusion à la maison de Vicente suscita en moi .une prise de conscience soudaine. Je la racontai à la Gorda : un jour, en traversant Zacatecas dans le nord du Mexique, j'avais ressenti le désir pressant de rendre visite à l'un des amis de don Juan, Vicente, sans me rendre compte qu'en agissant ainsi j'étais passé inconsidérément dans un domaine interdit, car don Juan ne m'avait jamais présenté à cet ami. Vicente appartenait, comme la femme Nagual, à une autre région, à un autre monde. Rien d'étonnant à ce que la Gorda ait été tellement bouleversée le jour où je lui avais raconté ma visite à Vicente. Nous le connaissions très bien. Il était aussi proche de nous que don

Genaro, peut-être même davantage. Mais nous l'avions oublié, exactement comme nous avions oublié la femme Nagual.

Nous fîmes alors, la Gorda et moi, une vaste digression. Nous nous rappelâmes tous les deux que Vicente Genaro et Silvio Manuel étaient des amis de don Juan, ses collègues. Ils étaient liés ensemble par une sorte de vœu. Nous ne pouvions pas nous souvenir de ce qui les avait réunis. Vicente n'était pas indien. Il avait été pharmacien dans son jeune âge, c'était l'intellectuel du groupe, un vrai guérisseur qui les gardait tous en bonne santé. Il avait une passion pour la botanique. J'étais certain qu'il en savait davantage sur les plantes que tout autre être humain vivant. Nous nous souvenions, la Gorda et moi, que Vicente était le maître de tous, y compris de don Juan, pour tout ce qui concernait les plantes médicinales. Il s'intéressait tout particulièrement à Nestor. Nous pensions donc tous que Nestor deviendrait comme lui.

– Le souvenir de Vicente me fait songer à moi-même, dit la Gorda. Je pense à la femme insupportable que j'étais. La pire chose qui puisse arriver à une femme quand elle a des enfants, quand elle a des trous dans son corps, c'est de continuer de se conduire comme une gamine. C'était mon problème. J'avais envie d'être mignonne, et j'étais vide. Et ils me laissaient me ridiculiser, ils m'encourageaient à faire l'idiote.

– Qui « ils », Gorda ? lui demandai-je.

– Le Nagual, Vicente et tous ceux qui se trouvaient dans la maison de Vicente quand je me suis conduite comme une sotte avec vous.

Nous comprîmes tous les deux au même instant, la Gorda et moi. Ils ne l'avaient laissée se montrer insupportable qu'avec moi. Personne d'autre n'avait toléré ses bêtises, bien qu'elle les ait essayées sur chacun.

– Vicente me supportait, me dit la Gorda. Il s'amusait avec moi, je l'appelais même « Oncle ». Mais quand j'ai essayé d'appeler Silvio Manuel « Oncle », il a failli m'arracher la peau des aisselles avec ses mains en forme de serres.

Nous essayâmes de concentrer notre attention sur Silvio Manuel, mais nous fûmes incapables de nous souvenir à quoi il ressemblait. Nous pouvions sentir sa présence dans nos souvenirs, mais ce n'était pas une personne : seulement une impression.

En ce qui concernait la scène de *rêve,* nous nous souvenions que c'était la réplique fidèle de ce qui s'était réellement produit dans notre vie, en un cer-

tain lieu et à un certain moment ; mais il ne nous était pas encore possible de discerner où et quand. Je savais cependant que je veillais sur la Gorda pour m'entraîner aux difficultés des relations réciproques avec les gens. Il fallait absolument que j'intériorise un état de calme et d'aisance en face de situations sociales difficiles, et il ne pouvait exister de meilleur entraîneur que la Gorda. Les éclairs de souvenir affaibli que j'avais eus d'une grosse Gorda prenaient racine dans ces circonstances, car j'avais suivi les ordres de don Juan à la lettre.

La Gorda me dit que l'atmosphère de la scène de *rêve* ne lui avait pas plu. Elle aurait préféré se borner à l'observer, mais je l'avais entraînée à l'intérieur pour qu'elle éprouve ses anciens sentiments et ils lui

faisaient horreur. Son malaise était devenu si vif qu'elle m'avait serré volontairement le bras pour me forcer à mettre fin à notre participation à une scène si odieuse pour elle.

Le lendemain, nous fixâmes une heure pour une autre séance de *rêve ensemble.* Elle partit de sa chambre, et moi de mon bureau. Mais rien ne se produisit. Nous nous épuisâmes à simplement essayer d'entrer en *rêve.* Par la suite, nous tentâmes pendant des semaines de retrouver l'efficacité de notre première séance, mais sans le moindre succès, et à chaque échec nous devînmes plus anxieux et plus impatients.

Du fait de cette impasse, je décidai de remettre à plus tard notre *rêve ensemble* pour étudier en profondeur la démarche du *rêve* et analyser ses concepts et ses méthodes. Au début, la Gorda refusa. Pour elle, l'idée de passer en revue ce que nous savions déjà sur le *rêve* n'était qu'une autre manière de succomber à l'anxiété et à l'impatience. Elle préférait continuer nos tentatives, même si elles n'étaient pas couronnées de succès. Je l'emportai sur elle et elle finit par accepter mon point de vue, pour la seule raison qu'elle ne savait plus à quel saint se vouer.

Un soir, nous décidâmes donc de discuter de ce que nous savions du rêve, de la façon la plus naturelle possible. Il était manifeste pour nous que don Juan avait insisté particulièrement sur certains thèmes centraux.

Avant tout, l'acte même de *rêver.* A notre avis, il commençait par un état d'illumination unique, au-

quel on parvenait en apprenant à concentrer le résidu de conscience que l'on conserve dans le sommeil sur les éléments, ou les caractéristiques de son rêve. Ce résidu de conscience que don Juan appelait l'attention seconde entrait en jeu – on « était harnaché » – au moyen d'exercices de *non-faire.* Nous pensions l'un et l'autre que le *non-faire* essentiel du *rêve* était un état de silence mental que don Juan avait appelé « arrêter le dialogue intérieur » ou « *non-faire* de parler ». Pour m'enseigner à maîtriser cette technique, il me faisait marcher pendant des kilomètres avec mes yeux toujours fixes, sans rien voir, sans accommoder, légèrement au-dessus de l'horizon, ce qui me permettait d'avoir une vision périphérique. Sa méthode était efficace à deux égards. Après plusieurs années de

pratique, elle me permit d'arrêter mon dialogue intérieur et d'entraîner mon attention. Et en me forçant à me concentrer sur ma vision périphérique, don Juan renforçait ma capacité de me concentrer pendant de longues périodes sur une seule activité. Plus tard, quand je réussis à maîtriser mon attention et que je pus travailler pendant des heures à n'importe quelle tâche sans m'en distraire – chose dont je n'avais jamais été capable auparavant – il m'avait dit que la meilleure façon de susciter le *rêve* était de se concentrer sur la zone du bout du sternum, au creux de l'estomac. Il disait que l'attention dont un homme a besoin pour *rêver* prend racine dans cette zone; mais que l'énergie nécessaire pour se déplacer et aller de l'avant dans le *rêve* prend racine dans une autre zone, à trois ou quatre centimètres au-dessous du nombril. Il appelait cette énergie

« vouloir » ou faculté de choisir, de rassembler. Chez une femme, l'attention et l'énergie pour le *rêve* ont toutes les deux leur origine dans la matrice.

– Le *rêve* d'une femme doit venir de sa matrice parce que c'est son centre, me dit la Gorda. Pour pouvoir me mettre à *rêver* ou pour arrêter le *rêve,* il me suffit de placer mon attention sur ma matrice. J'ai appris à en sentir l'intérieur. Je vois une lueur rougeâtre pendant un instant, puis je suis partie.

– Combien vous faut-il de temps pour voir cette lueur rougeâtre ? demandai-je.

– Quelques secondes. A l'instant où mon attention se trouve sur ma matrice, je suis déjà en rêve, continua-t-elle de m'expliquer. Je n'ai jamais de mal, jamais. Les femmes sont ainsi. Pour une femme, la partie la plus difficile est d'apprendre à commencer ; il m'a fallu deux ans pour arrêter mon dialogue intérieur en concentrant mon attention sur ma matrice. Peut-être est-ce la raison pour laquelle une femme a toujours besoin de quelqu'un pour la stimuler.

« Le Nagual Juan Matus me mettait souvent sur le ventre des cailloux de rivière, froids et humides, pour me faire sentir cette zone. Ou bien il posait un poids à l'endroit précis. Il m'avait trouvé un morceau de plomb. Il me faisait fermer les yeux et concentrer mon attention sur le point où se trouvait le poids. Chaque fois, je m'endormais. Mais il ne s'en souciait pas. Peu importe ce que l'on fait, du moment que l'attention est sur la matrice. A la fin, j'ai appris à me concentrer sur ce point sans que l'on pose rien dessus. Et un jour je suis entrée en *rêve* toute seule. Je sentais mon ventre, à l'endroit où le Nagual avait si souvent posé le poids, quand tout à coup je me

suis enfoncée dans le sommeil comme de coutume – sauf que quelque chose m'entraînait tout droit à l'intérieur de ma matrice. J'ai vu la lueur rougeâtre,

puis j'ai eu un rêve très beau. Mais dès que j'ai voulu le raconter au Nagual, j'ai compris que ce n'était pas un rêve. Je n'avais aucun moyen de lui raconter la substance du rêve – je m'étais simplement sentie très heureuse et forte. Il me répondit que c'était *rêver.*

« A partir de ce moment-là, il cessa de poser un poids sur moi. Il me laissa *rêver* sans intervenir. Il me demandait de temps en temps de lui parler de mes expériences, puis il me donnait des points de repère. C'est ainsi que l'on doit pratiquer l'enseignement du *rêve.* »

La Gorda m'expliqua que, selon don Juan, n'importe quoi pouvait tenir lieu de non-faire pour aider à *rêver,* pourvu que cela force l'attention à demeurer fixée. Dans le cas de la Gorda et de tous les autres apprentis, il avait fait, entre autres choses, contempler des feuilles et des rochers, et il avait encouragé Pablito à construire son propre instrument de *non-faire.* Pablito avait commencé par le *non-faire* de marcher à reculons. Il se déplaçait en jetant de brefs regards de côté pour diriger ses pas et éviter les obstacles de la piste. Je lui donnai alors l'idée d'utiliser un rétroviseur, et il l'améliora en construisant un casque de bois portant deux petits miroirs placés sur des bras à environ quinze centimètres de son visage et cinq centimètres au-dessous du niveau des yeux. Ces deux miroirs ne faisaient pas obstacle à sa vision frontale, et en raison de l'angle latéral selon lequel ils étaient disposés, ils couvraient tout l'espace der-

rière lui. Pablito se vantait d'avoir sur le monde une vision périphérique de 560 degrés. Grâce à cet appareil, Pablito pouvait franchir à reculons n'importe quelle distance, pendant n'importe quelle durée.

La position que l'on prend pour faire le rêve était également une affaire importante.

– Je ne sais pas pourquoi le Nagual ne m'a pas enseigné, dès le début, me dit la Gorda, que la meilleure position de départ, pour une femme, consiste à s'asseoir les jambes croisées, puis à laisser le corps tomber de lui-même, une fois l'attention placée sur le *rêve.* Le Nagual me l'a appris environ un an après mes premiers efforts. Maintenant je m'assois dans ' cette position pendant un instant, je sens ma matrice, et aussitôt je suis en train de *rêver.*

Au début, tout comme la Gorda, je m'étais allongé sur le dos ; puis un jour, don Juan me dit que pour obtenir de meilleurs résultats, je devais m'asseoir sur une natte mince et douce, avec la plante des pieds l'une contre l'autre et les cuisses appuyées contre la natte. Il me fit observer qu'ayant les articulations de la hanche élastiques, il fallait que je les exerce au

maximum, l'objectif étant de poser mes cuisses complètement à plat sur la natte. Il ajouta que si j'entrais en *rêve* dans cette position assise, mon corps ne glisserait ni ne tomberait d'un côté ou de l'autre : le tronc se pencherait en avant et mon front se poserait sur mes pieds.

Autre point essentiel : le moment où l'on fait le *rêve.* Don Juan nous avait enseigné que le soir tard ou les premières heures du matin constituent de loin les meilleurs moments. La raison pour laquelle il préférait ces heures était ce qu'il appelait une « ap-

plication pratique du savoir des sorciers ». Il disait : puisque nous sommes obligés de *rêver* au sein d'un milieu social, nous devons rechercher les meilleures conditions possibles de solitude et l'absence de perturbation. La perturbation à laquelle il faisait allusion était liée à l'attention des gens et non à leur présence physique. Pour don Juan, se retirer du monde et se cacher n'avait pas de sens, car même une fois que nous sommes seuls dans un lieu désert isolé, la perturbation de nos semblables domine, puisque nous ne pouvons pas couper la fixation de leur première attention. Par moments, et seulement par endroits, aux heures où la plupart des gens sont endormis, on peut éviter une partie de cette fixation pendant un bref laps de temps. C'est à ces instants que la première attention des gens est en suspens.

Cela nous conduit à sa description de l'attention seconde. Don Juan nous avait expliqué que l'attention dont on a besoin au commencement du *rêve* doit être forcée à se poser sur n'importe quel élément d'un rêve. C'est seulement en immobilisant son attention que l'on peut transformer un rêve ordinaire en *rêve.*

Il avait expliqué en outre que dans le *rêve,* il fallait utiliser le même mécanisme d'attention que dans la vie quotidienne : notre première attention avait appris à se concentrer sur les éléments du monde avec beaucoup de force, pour pouvoir transformer le domaine informe et chaotique de la perception en monde ordonné de la conscience.

Don Juan nous avait également enseigné que l'attention seconde remplissait la fonction de provocateur, et suscitait les occasions, Plus on l'exerçait, et

plus grandes étaient les chances d'obtenir le résultat désiré. Mais c'était aussi la fonction de l'attention en général – fonction tenue pour acquise dans notre vie quotidienne au point qu'on ne la remarque plus. (Si nous tombons sur une circonstance fortuite, nous la présentons sous forme d'accident, ou de coïncidence, au lieu de dire que notre attention a suscité le fait.)

Notre discussion sur l'attention seconde prépara le terrain pour un autre sujet clé : le *corps de rêve.*

Pour guider la Gorda vers le corps, don Juan lui avait donné pour tâche d'immobiliser son attention seconde aussi fixement qu'elle le pouvait sur les composantes de la sensation de voler en rêve.

– Comment avez-vous appris à voler en *rêve ?* demandai-je. Quelqu'un vous l'a enseigné ?

– Le Nagual Juan Matus m'a donné son enseignement sur cette Terre, me répondit-elle. Et dans le *rêve,* quelqu'un que je n'ai jamais pu voir m'a don-

né aussi son enseignement. Ce n'était qu'une voix me disant ce que je devais faire. Le Nagual m'avait confié pour tâche d'apprendre à voler en *rêve.* Et la voix m'a enseigné comment le faire. Ensuite, il m'a fallu des années pour apprendre toute seule à passer de mon corps normal, celui qu'on peut toucher, à mon *corps de rêve.*

– Il faut que vous m'expliquiez cela, Gorda, lui dis-je.

– Vous appreniez à acquérir votre *corps de rêve* chaque fois que vous *rêviez* que vous sortiez de votre corps, reprit-elle. Mais, à ce que je vois, le Nagual ne vous a donné aucune tâche précise, alors vous avez parcouru toutes les anciennes voies que vous pou-

viez. Moi, au contraire, j'avais reçu pour tâche d'utiliser mon *corps de rêve.* Les petites sœurs eurent la même tâche. En ce qui me concerne, j'ai rêvé un jour que je volais comme un cerf-volant. J'en ai parlé au Nagual parce que le sentiment de planer m'avait plu. Il a pris la chose très au sérieux et il l'a transformée en tâche à accomplir. Il m'a dit : dès que l'on apprend à faire du *rêve,* n'importe quel rêve dont on se souvient n'est plus un rêve, c'est du *rêve.*

« Je me suis efforcée aussitôt de voler en *rêve.* Mais je n'ai pas pu y parvenir ; plus j'essayais d'influer sur mon *rêve,* plus cela devenait difficile. Le Nagual a fini par me dire de cesser de me forcer, et de laisser les choses venir toutes seules. Peu à peu, je me suis mise à voler en *rêve.* C'est à ce moment-là qu'une voix a commencé à me dire ce que je devais faire. J'ai toujours eu le sentiment que c'était une voix de femme.

« Quand j'ai su voler à la perfection, le Nagual m'a dit que je devais répéter à l'état de veille chaque mouvement du vol que je faisais en rêve. Vous avez eu la même occasion quand le tigre à dents de sabre vous montrait comment respirer. Mais comme vous ne vous étiez jamais changé en tigre dans votre *rêve,* vous ne pouviez pas essayer de le faire à l'état de veille. Moi, au contraire, j'avais appris à voler en *rêve.* En faisant basculer mon attention sur mon *corps de rêve,* je pouvais voler comme un cerf-volant quand j'étais éveillée. Je vous ai montré mon vol, une fois, parce que je voulais vous faire voir que j'avais appris à utiliser mon *corps de rêve,* mais vous n'avez pas compris ce qui se passait. »

Elle faisait allusion à un jour où elle m'avait fait très peur avec une prouesse incompréhensible : elle

dansait et s'agitait dans l'air exactement comme un cerf-volant. C'était un phénomène tellement invraisemblable pour moi que je n'avais même pas essayé de le comprendre de façon logique. Comme d'habitude lorsque les choses de ce genre survenaient sous mes yeux, je m'en débarrassais en les rangeant dans la catégorie informe de « perceptions sous des conditions de tension nerveuse grave ». Et je soutenais, que dans les cas de tension nerveuse grave, la perception peut être soumise à d'importantes distorsions par les sens. Mon explication n'expliquait rien, mais apportait, semblait-il, une certaine paix à ma raison.

Je dis à la Gorda qu'il devait y avoir dans son expérience autre chose que ce qu'elle appelait « passer dans son *corps de rêve* » – autre chose que la seule répétition de l'acte de voler.

Elle réfléchit un moment avant de répondre.

– Je crois que le Nagual doit vous avoir dit à vous aussi, commença-t-elle, que la seule chose qui compte vraiment en faisant ce « passage », c'est de bien ancrer l'attention seconde. Le Nagual disait que l'attention est ce qui fait le monde. Bien sûr, il ne se trompait pas. Il avait des raisons de dire cela. Il était le maître de l'attention. Je suppose qu'il m'a laissé le soin de découvrir seule que pour passer dans mon *corps de rêve* il me suffisait de concentrer mon attention sur le vol. L'important, c'était d'emmagasiner de l'attention en *rêve,* d'observer tout ce que je faisais en volant. Il n'y avait aucun autre moyen de préparer mon attention seconde. Une fois qu'elle était bien stable, le simple fait de la concentrer légèrement sur les détails et sur l'impression de voler provoquait

plus de *rêves* de vol – jusqu'à ce que rêver de prendre mon essor dans les airs devînt une routine pour moi.

« Bientôt mon attention seconde fut très habile pour tout ce qui concernait le vol. Quand le Nagual me donna pour tâche de passer à mon *corps de rêve,* son intention était de mettre en marche mon attention seconde pendant que j'étais éveillée. C'est ainsi que je le comprends. La première attention, l'attention qui fait le monde, ne peut jamais être complètement dominée. On ne peut que la couper pendant un instant et la remplacer par l'attention seconde – pourvu, bien entendu, que le corps en ait emmagasiné suffisamment. *Rêver* est naturellement un moyen d'emmagasiner l'attention seconde. Je dirai donc que pour pouvoir passer dans son *corps de rêve* à l'état de veille, on doit pratiquer le rêve jusqu'à ce que cela vous sorte par les oreilles...

– Pouvez-vous passer à votre *corps de rêve* n'importe quand, selon vos désirs ? demandai-je.

– Non. Ce n'est pas si facile, répliqua-t-elle. J'ai appris à répéter les mouvements et les sentiments du vol quand je suis éveillée, mais je ne peux tout de même pas voler à mon gré. Il y a toujours une barrière pour mon *corps de rêve.* Parfois, je sens que la barrière est baissée ; à ce moment-là mon corps est libre et je peux voler comme si je rêvais.

Je dis à la Gorda que dans mon cas, don Juan m'avait assigné trois tâches pour entraîner mon attention seconde. La première consistait à trouver mes mains en *rêve.* Ensuite, il m'avait recommandé de choisir un décor, de concentrer mon attention sur lui, puis de faire du « *rêve* de jour » et de décou-

vrir si je pouvais vraiment aller là-bas. Il me suggérait de placer dans ce décor une personne que je connaissais, de préférence une femme – dans deux buts différents : tout. d'abord pour vérifier certains changements subtils susceptibles d'indiquer que j'étais là en *rêve ;* en second lieu, pour isoler un détail intime, qui serait justement la chose que mon attention seconde viserait.

A cet égard, le problème le plus sérieux du *rêveur* est la fixation rigide de l'attention seconde sur un détail qui passerait complètement inaperçu de l'attention de la vie quotidienne – créant par là même un obstacle presque insurmontable à toute confirmation rationnelle. Ce que l'on recherche en *rêve* n'est pas ce à quoi l'on ferait attention dans la vie quotidienne.

Don Juan disait qu'immobiliser l'attention seconde n'exige un effort que pendant la période où l'on apprend ; par la suite on doit lutter contre l'abstraction presque insurmontable de l'attention seconde, et ne donner que des coups d'œil superficiels à tout. Dans le *rêve,* on doit se contenter des visions les plus brèves possible. Dès que l'on se concentre sur quoi que ce soit, on perd le contrôle.

La dernière tâche générale qu'il m'avait fixée était de sortir de mon corps. J'y étais parvenu en partie, et j'avais toujours considéré que c'était ma seule véritable réussite en matière de *rêve.* Don Juan était parti avant que j'aie mis au point la « sensation en rêve » que je pouvais manipuler le monde des affaires ordinaires tandis que j'étais en *rêve.* Son départ avait interrompu ce qui allait être, à mon sens, un chevau-

chement inévitable de mon temps de *rêve* dans mon monde de vie quotidienne.

Pour élucider la maîtrise de l'attention seconde, don Juan proposait l'idée du *vouloir.* Il disait que le « vouloir » pouvait être défini comme le contrôle maximum de la luminosité du corps en tant que champ d'énergie, ou bien comme un niveau de capacité, ou encore un état qui survient brusquement à n'importe quel moment dans la vie quotidienne d'un guerrier. Le *couloir* est ressenti comme une force qui irradie à partir du milieu du corps, à la suite d'un instant du silence le plus absolu, ou d'un instant de pure terreur ou de tristesse profonde (mais non point après un instant de bonheur parce que le bonheur est trop explosif pour permettre au guerrier la concentration nécessaire à l'utilisation de la luminosité du corps pour la transformer en si-
lence).

– Le Nagual m'a enseigné, me dit la Gorda, que pour un être humain la tristesse a autant de pouvoir que la terreur. La tristesse fait verser au guerrier des larmes de sang. Tristesse et terreur peuvent susciter l'instant de silence. Ou bien le silence vient de lui-même, parce que le guerrier s'efforce de l'obtenir tout au long de sa vie.

– Avez-vous déjà ressenti vous-même cet instant de silence ? demandai-je.

– Bien sûr. Absolument. Mais je ne peux pas me souvenir à quoi il ressemble, me répondit-elle. Nous l'avons déjà ressenti dans le passé tous les deux, mais nous ne nous souvenons de rien à ce sujet, ni l'un ni l'autre. Le Nagual disait que c'est un moment de noir, un moment encore plus silencieux que l'ins-

tant où l'on coupe le dialogue intérieur. Ce noir, ce silence, donne naissance à l'intention d'orienter l'attention seconde, de la commander, de lui faire faire des choses. C'est pourquoi on l'appelle *vouloir.* L'intention et l'effet sont *vouloir ;* le Nagual disait qu'intention et effet étaient liés. Il m'a enseigné tout cela quand j'essayais d'apprendre à voler en *rêve.* L'intention de voler produit l'effet de voler.

Je lui dis que j'avais presque écarté la possibilité de vivre le *vouloir* un jour.

– Vous le vivrez, me dit la Gorda. L'ennui c'est que ni vous ni moi ne sommes assez expérimentés pour savoir ce qui nous arrive. Nous n'avons pas la sensation de notre *vouloir,* parce que nous croyons que ce devrait être une chose dont nous serions parfaitement sûrs lorsque nous la faisons ou la ressentons – comme se mettre en colère, par exemple. Le *vouloir* est très discret, imperceptible ; le vouloir appartient à l'autre moi.

– Quel autre moi, Gorda ? demandai-je.

– Vous savez de quoi je parle, répliqua-t-elle sèchement. Nous sommes dans notre autre moi quand nous faisons du *rêve.* Nous sommes entrés dans notre autre moi un nombre incalculable de fois, à présent, mais nous ne sommes pas encore complets.

Il y eut un long silence. En moi-même, j'avouai qu'elle avait raison de dire que nous n'étions pas encore complets. Je comprenais cette expression au sens que nous étions de simples apprentis dans un art impossible à épuiser. Mais il me vint ensuite à l'esprit qu'elle faisait peut-être allusion à autre chose. En fait ce ne fut pas une pensée rationnelle : je ressentis tout d'abord comme une démangeaison

dans mon plexus solaire, puis l'idée me vint qu'elle parlait peut-être d'autre chose ; ensuite, je ressentis la réponse, qui se présenta à moi en bloc, comme une masse. Je sus, d'un seul coup, qu'elle était toute là : d'abord au bout de mon sternum, puis dans mon esprit. Mon problème, c'était que je ne pouvais pas démêler assez vite ce que je savais pour l'exprimer en mots.

La Gorda n'interrompit ni par des commentaires ni par des gestes le cheminement de mes pensées. Elle attendait, dans un calme parfait. Elle semblait reliée intérieurement à moi – à un degré tel que nous n'avions nul besoin de parler.

Nous prolongeâmes le sentiment de communion mutuelle pendant un certain temps, puis il nous submergea tous les deux. Nous nous apaisâmes par degrés. Enfin, je me mis à parler. Je n'avais nul besoin de répéter ce que nous avions senti et connu en

commun ; cependant, uniquement pour établir de nouvelles bases de discussion, je lui dis que je savais en quel sens nous étions incomplets, sans pouvoir pour autant formuler ma certitude en mots.
– Nous savons bien des choses. Bien des choses, répéta-t-elle, et pourtant nous sommes incapables de les exploiter à notre profit, parce que nous ne connaissons aucun moyen de les faire sortir de nous. Vous venez à l'instant de les faire sortir de nous. Vous venez à l'instant de sentir pour la première fois cette tension. Je la connais depuis des années : je sais, et pourtant je ne sais pas. La plupart du temps, quand j'essaie de dire ce que je sais, je ne cesse de m'embrouiller, et je passe pour une idiote.
Je compris ce qu'elle voulait dire, et je le compris

à un niveau physique. Je savais quelque chose de tout à fait pratique et allant de soi sur le *vouloir* et ce que la Gorda avait appelé l'autre moi, et pourtant je ne pouvais articuler un seul mot sur ce que je savais, non par réticence ou timidité, mais parce que je ne savais ni par où commencer, ni comment organiser mes connaissances.
– *Vouloir* est une maîtrise si complète de l'attention seconde, me dit la Gorda après un long silence, qu'on l'appelle l'autre moi. Malgré tout ce que nous avons fait, nous ne connaissons qu'un tout petit bout de l'autre moi. Le Nagual nous a laissé le soin de compléter notre connaissance. C'est notre tâche imposée : nous souvenir.
Elle se frappa le front du plat de la main, comme si une idée venait de lui traverser l'esprit.
– Seigneur ! Nous sommes *en train* de nous souvenir de l'autre moi, s'écria-t-elle.
Sa voix semblait à la limite de l'hystérie. Elle s'apaisa vite et poursuivit à mi-voix :
– De toute évidence, nous sommes déjà allés là-bas et le seul moyen de nous en souvenir est la voie que nous suivons, en faisant éclater nos *corps de rêve* pendant que nous *rêvons ensemble.*
– En faisant éclater nos *corps de rêve ?* Que voulez-vous dire ? demandai-je.
– Vous en avez été témoin vous-même : Genaro faisait souvent éclater son *corps de rêve,* dit-elle. Il claquait comme une balle lente ; en fait, il se colle et se décolle du corps physique avec un bruit sec. Le Nagual m'a dit que le corps de rêve de Genaro pouvait faire la plupart des choses que nous faisons normalement ; il s'approchait souvent de vous de cette ma-

nière pour vous faire sursauter. Je sais à présent ce que recherchaient le Nagual et Genaro ; ils voulaient que vous vous souveniez. Et dans ce but, Genaro

accomplissait souvent des exploits incroyables, sous vos yeux mêmes, en faisant éclater son *corps de rêve.* Sans succès, d'ailleurs.

– Je n'ai jamais su qu'il était dans son *corps de rêve,* répondis-je.

– Vous ne l'avez jamais su parce que vous ne regardiez pas bien, dit-elle. Genaro essayait de vous le faire savoir en tentant de faire des choses impossibles pour le *corps de rêve,* comme manger, boire, etc. Le Nagual m'a dit que Genaro vous disait souvent, pour rire, qu'il allait péter pour faire trembler les montagnes.

– Pourquoi le *corps de rêve* est-il incapable de faire ces choses ? demandai-je.

– Parce que le *corps de rêve* ne peut pas se servir de l'intention de manger, ou de boire.

– Qu'entendez-vous par là, Gorda ?

– Le grand exploit de Genaro, c'était que dans son *rêve,* il apprenait l'intention du corps, expliqua-t-elle. Il avait terminé ce que vous commenciez. Il pouvait *rêver* son corps tout entier à la perfection. Mais le *corps de rêve* a une intention différente de celle du corps. Par exemple, le *corps de rêve* peut traverser un mur, parce qu'il connaît l'intention de disparaître en se transformant en air léger, Le corps physique connaît l'intention de manger, mais non celle de disparaître. Traverser un mur était aussi impossible pour le corps physique de Genaro, que manger pour son *corps de rêve.*

La Gorda se tut pendant un instant, comme si elle

soupesait ce qu'elle venait de dire. Je préférai attendre un peu pour lui poser des questions.

– Genaro n'avait maîtrisé que l'intention du *corps de rêve,* reprit-elle d'une voix douce. Silvio Manuel, en revanche, était le grand maître de l'intention. Je sais à présent que si je ne peux pas me rappeler son visage, c'est parce qu'il n'était pas comme tout le monde.

– Qu'est-ce qui vous fait dire cela, Gorda ? demandai-je.

Elle se mit à expliquer sa pensée, mais sans pouvoir s'exprimer de façon cohérente. Puis brusquement, elle sourit et son regard s'éclaira.

– Ça y est I s'écria-t-elle. Le Nagual m'a dit que Silvio Manuel était le maître de l'intention parce qu'il était en permanence dans son autre moi. G'était lui, le vrai chef. Il était derrière tout ce que faisait le Nagual. En réalité, c'est lui qui poussait le Nagual à s'occuper de vous.

En entendant ces paroles dans la bouche de la Gorda, je ressentis un malaise physique violent. Je faillis avoir mal au cœur. Je fis des efforts extraordinaires pour le lui dissimuler. Je lui tournai le dos. Je suffoquais... Elle s'arrêta de parler pendant un ins-

tant, puis reprit comme si elle avait décidé de ne pas tenir compte de mon état. Au contraire, elle se mit à crier contre moi. Elle me dit qu'il était temps de déterrer notre os de discorde. Elle me jeta à la figure mes sentiments de rancœur après ce qui s'était passé à Mexico. Elle ajouta que la raison de mon dépit n'était pas qu'elle ait pris le parti des autres apprentis contre moi, mais qu'elle ait contribué à me démasquer. Je lui expliquai que tous ces sentiments

avaient disparu de moi. Elle demeura intraitable : si je ne les affrontais pas, affirma-t-elle, ils reviendraient en moi d'une manière ou d'une autre. Elle répéta que mon lien avec Silvio Manuel était au cœur du problème.

Aussitôt après cette déclaration, les changements d'état d'âme que je traversai dépassèrent tout ce que l'on peut imaginer. Je devins deux personnes. L'une était en délire, l'écume aux lèvres ; l'autre, très calme, observait. Je sentis un dernier spasme douloureux dans mon estomac, et je fus malade. Mais ce n'était pas un sentiment de nausée qui avait provoqué le spasme. C'était plutôt une rage incontrôlable. Quand je me calmai enfin, j'étais affreusement gêné de m'être conduit ainsi, et inquiet à la perspective qu'un incident du même ordre puisse m'advenir en d'autres circonstances.

– Dès que vous accepterez votre véritable nature, vous serez libéré de la colère, me dit la Gorda d'un ton nonchalant.

J'eus envie de discuter avec elle, mais je me rendis compte que ce serait futile. De plus, ma crise de rage m'avait vidé de toute énergie. Je ris à l'idée que je ne savais pas ce que je ferais si elle avait raison. Je me dis soudain que si je pouvais oublier la femme Nagual, tout serait possible. J'éprouvai une étrange sensation de chaleur, ou d'irritation dans la gorge, comme si je venais de manger un plat épicé très fort. Je ressentis un sursaut corporel d'alarme, exactement comme si je venais de voir quelqu'un se glisser furtivement derrière mon dos. Et je sus à cet instant une chose que je ne croyais nullement savoir à la

seconde précédente : la Gorda avait raison, Silvio Manuel avait été responsable de moi.

La Gorda rit aux éclats quand je le lui dis. Elle m'apprit qu'elle s'était rappelé quelque chose, elle aussi, au sujet de Silvio Manuel.

– Je ne me souviens pas de lui en tant que per-

sonne, comme je me souviens de la femme Nagual, poursuivit-elle, mais je me rappelle ce que le Nagual m'a dit sur lui.
– Qu'a-t-il dit ?
– Il m'a expliqué que pendant son séjour sur cette Terre, poursuivit-elle, Silvio Manuel était comme Eligio. Il avait disparu un beau jour sans laisser de traces ; il était entré dans l'autre monde. Il était resté absent pendant des années ; puis, soudain, il était revenu. Le Nagual disait que Silvio Manuel ne se souvenait plus de l'endroit où il s'était rendu, ni de ce qu'il avait fait, mais que son corps avait été changé. Il était revenu dans ce monde, mais *dans son autre moi*
– Qu'a-t-il dit d'autre, Gorda ? demandai-je.
– Je ne me souviens de rien... C'est comme si je regardais à travers un brouillard.
Je savais que si nous insistions avec assez d'acharnement nous découvririons sur-le-champ qui était Silvio Manuel. Je le lui dis.
– Le Nagual enseignait que l'intention est présente partout, s'écria la Gorda tout à coup.
– Qu'est-ce que cela signifie ? demandai-je.
– Je ne sais pas. Je ne fais qu'exprimer des choses qui me viennent à l'esprit, Le Nagual disait aussi que l'intention est ce qui fait le monde.
Je savais que j'avais déjà entendu ces mots. Je me

dis que don juan devait m'avoir parlé en ces termes et que je l'avais oublié.
– Quand don Juan vous a-t-il enseigné cela ? lui demandai-je.
– Je ne peux pas m'en souvenir. Mais il m'a dit que les êtres humains – et toutes les autres créatures vivantes d'ailleurs – sont des esclaves de l'intention. Nous sommes entre ses grils. Elle nous fait faire ce qu'elle veut. Elle nous fait agir dans le monde. Elle nous fait même mourir.
« Il disait qu'au contraire, quand nous agissons en guerriers, l'intention devient notre amie. Elle nous laisse libres pour quelque temps ; parfois même, elle vient à notre aide, comme si elle nous attendait, aux aguets. Il m'a dit qu'il était seulement un ami de l'intention – pas comme Silvio Manuel, qui en était le maître. »
Je sentis en moi des nœuds de souvenirs cachés en train de se débattre pour sortir. Ils semblaient sur le point de faire surface. J'éprouvai pendant un instant une sorte de frustration horrible, puis quelque chose se relâcha en moi. Je devins calme. Découvrir qui était Silvio Manuel ne m'intéressait plus.
La Gorda interpréta mon changement d'état

d'âme comme un signe : nous n'étions pas prêts à affronter nos souvenirs sur Silvio Manuel.

– Le Nagual nous a montré à tous ce qu'il pouvait faire avec son intention, dit-elle brusquement. Il pouvait faire apparaître des choses en appelant l'intention.

« Il me disait que si je voulais voler, il fallait que je fasse signe à l'intention de voler. Il m'a montré aussitôt comment il pouvait, lui, faire signe à l'intention,

pour sauter en l'air et s'envoler en cercle comme un immense cerf-volant. Ou bien, il faisait apparaître des choses par leur intention. La différence entre Silvio Manuel et lui, c'était que Silvio Manuel, étant le maître de l'intention, connaissait l'intention de tout. »

Je lui répondis que son « explication » nécessitait un supplément d'explication. Elle semblait se débattre avec les mots pour les mettre en ordre dans son esprit...

– J'ai appris l'intention de voler, dit-elle, en répétant tous les sentiments que j'éprouvais pendant que je volais en *rêve.* Ce n'était qu'une seule chose. Dans sa vie, le Nagual avait appris l'intention de centaines de choses. Mais Silvio Manuel était allé à la source elle-même. Il l'avait captée. Il n'avait pas eu besoin d'apprendre l'intention. Le problème, c'est qu'il n'avait plus de désirs, parce que l'intention n'a aucun désir par elle-même, si bien qu'il devait compter sur le Nagual pour la volition. Et d'autres termes, Silvio Manuel pouvait faire tout ce que le Nagual désirait. Le Nagual orientait l'intention de Silvio Manuel. Mais comme le Nagual n'avait pas de désirs lui non plus, la plupart du temps ils ne faisaient rien du tout.

8 LA CONSCIENCE DU COTÉ DROIT ET LA CONSCIENCE DU CÔTÉ GAUCHE

Notre discussion sur le *rêve* fut très bénéfique pour nous, non seulement parce qu'elle résolut notre impasse sur le *rêver ensemble,* mais parce qu'elle fit passer sur le plan intellectuel les concepts impliqués. Parler du *rêve* nous occupa, ce qui nous permit de prendre le temps d'arrêt indispensable pour calmer notre agitation.

Un soir, alors que j'étais sorti pour faire une course, j'appelai la Gorda depuis une cabine téléphonique publique. Elle me dit qu'elle était allée dans un grand magasin et qu'elle avait eu la sensation que je me cachais derrière les mannequins de la vitrine. Elle était sûre que je la taquinais, et cela l'avait mise en fureur contre moi. Elle avait couru d'un bout à l'autre du magasin, avec l'intention de me montrer à quel point elle était en colère. Puis elle s'était aperçue qu'en fait elle se souvenait d'une chose qui lui était souvent arrivée avec moi : « perdre patience ».

D'un même instinct, nous en conclûmes qu'il était temps d'essayer de nouveau de *rêver ensemble.* Tout

en parlant, nous ressentîmes un regain d'optimisme. Je retournai immédiatement chez moi.

J'entrai sans nulle peine dans l'état de *veille dynamique.* J'éprouvai une sensation de plaisir corporel, un picotement qui irradiait de mon plexus solaire et qui se transforma bientôt en certitude que nous allions obtenir d'excellents résultats. Cette prise de conscience se transforma en une attente impatiente. Je m'aperçus alors que mes pensées émanaient du picotement au milieu de ma poitrine. Mais à l'instant où j'orientai mon attention sur lui, le picotement cessa. C'était comme un courant électrique que je pouvais brancher et couper à volonté.

Le picotement recommença, encore plus prononcé qu'auparavant, et soudain je me trouvai en face de la Gorda, comme si j'étais tombé sur elle en tournant au coin d'une rue. Je me plongeai dans la contemplation de son visage. Elle était si totalement réelle, elle-même, que j'eus le désir de la toucher. L'affection pour elle – l'affection la plus pure, la plus surnaturelle – explosa hors de moi à cet instant. Je me mis à sangloter sans pouvoir me maîtriser.

La Gorda essaya de relier rapidement nos bras pour arrêter ma faiblesse, mais elle fut incapable de bouger. Nous regardâmes autour de nous. Il n'y avait pas de tableau figé devant nos yeux, ni d'image statique d'aucune espèce. J'eus une inspiration soudaine : je parlai à la Gorda. Je lui dis que comme nous nous étions regardés l'un l'autre, nous avions manqué l'apparition de la scène de *rêve.* Ce fut seulement après avoir parlé que je m'aperçus que nous étions dans une nouvelle situation. Le son de ma

voix m'effraya. C'était une voix étrange, âpre, sans attrait. Elle me donna un sentiment de répulsion
physique.
La Gorda répliqua que nous n'avions rien manqué, que notre attention seconde avait été saisie par autre chose. Elle sourit et, au son de sa propre voix, fit une sorte de moue, mélange de surprise et d'agacement.
Je trouvai notre nouvelle expérience – parler en *rêve* – tout à fait envoûtante : nous n'étions pas en train de *rêver* une scène où nous parlions, nous conversions réellement. Et cela exigeait un effort sans précédent, assez semblable à mes premiers efforts pour descendre un escalier en *rêve.*
Je demandai à la Gorda si elle trouvait ma voix drôle. Elle hocha affirmativement la tête. Le son de son rire était abominable. Je me souvins que don Genaro faisait souvent les bruits les plus étranges et les plus effrayants. Le rire de la Gorda était du même ordre. Aussitôt, je pris conscience que nous étions tous les deux entrés spontanément dans nos *corps de rêve.*
J'eus envie de lui prendre la main. J'essayai mais je fus incapable de bouger le bras. Ayant une certaine expérience de la façon de me déplacer dans cet état, je me forçai à me mettre à côté de la Gorda. Je désirais la prendre dans mes bras, mais au lieu de cela, je m'approchai si près d'elle que nous nous superposâmes. J'étais conscient de moi-même en tant qu'entité individuelle, mais en même temps je sentais que je faisais partie de la Gorda. Cette impression me plut énormément. Nous restâmes ainsi unis, fondus, jusqu'à ce que

quelque chose vînt défaire notre union. Je ressentis l'ordre d'examiner l'endroit où nous nous trouvions. Au premier regard, je me souvins clairement d'avoir déjà vu ces lieux. Nous étions entourés par de petites éminences arrondies qui ressemblaient tout à fait à des dunes de sable. Il y en avait partout autour de nous, dans toutes les directions, jusqu'à l'horizon. Elles semblaient faites d'une substance semblable à du grès jaune clair, ou à des granulés grossiers de soufre. Le ciel était de la même couleur lui aussi ; il était très bas, oppressant. Il y avait des nappes de brume jaunâtre, ou bien une sorte de vapeur jaune suspendue à certains points du ciel.
Je remarquai alors que nous avions l'air de respirer, la Gorda et moi. Je ne parvenais pas à toucher ma poitrine avec mes mains, mais je pouvais la deviner qui se gonflait à chaque inspiration. De toute évidence, les vapeurs jaunes n'étaient pas nocives pour nous.
Nous commençâmes à nous déplacer en cadence, lentement, avec précaution, presque comme si nous marchions, Après avoir parcouru une faible distance, je fus très fatigué, et la Gorda aussi. Nous glissions juste au-dessus du sol, et apparemment se déplacer ainsi était très épuisant pour notre attention seconde ; cela exigeait un degré démesuré de concentration. Nous ne nous efforcions pas volontairement d'imiter notre démarche ordinaire, mais le résultat exigeait des sursauts d'énergie comme de petites explosions, suivies par un temps d'arrêt. Notre mouvement n'avait aucun but – en dehors du fait de nous déplacer – et bientôt nous fûmes contraints à nous immobiliser.

La Gorda me parla. Sa voix était si faible que j'eus du mal à la comprendre. Elle me dit que, sans y prêter garde, nous étions en train de nous diriger vers des régions plus lourdes, et que si nous continuions d'avancer dans cette direction, la pression deviendrait si forte que nous mourrions.

Machinalement, nous fîmes demi-tour pour revenir sur nos pas. Mais l'impression de fatigue ne cessa pas. Notre épuisement devint tel que nous fûmes obligés de renoncer à notre position verticale. Nous nous effondrâmes, et sans savoir par avance ce que nous allions faire, nous adoptâmes la position de *rêve.*

Je m'éveillai instantanément dans mon bureau. La Gorda s'éveilla dans sa chambre.

A mon réveil, je lui dis d'emblée que je m'étais déjà rendu à plusieurs reprises dans ce paysage désolé. J'avais été témoin d'au moins deux de ses aspects : l'un parfaitement plat, l'autre parsemé de petites éminences semblables à des dunes de sable. Tout en parlant, je me rendis compte que je n'avais même pas tenté de vérifier si elle avait eu la même vision. Je m'interrompis pour lui dire que je m'étais laissé entraîner par mon enthousiasme : j'avais procédé comme si je comparais avec elle mes notes sur un voyage de vacances.

– Les questions de ce genre sont devenues inutiles entre nous, à présent, me répondit-elle en poussant un soupir. Mais si cela peut vous contenter, je vais vous raconter ce que j'ai vu.

Patiemment, elle me décrivit tout ce que nous avions vu, dit et fait. Elle ajouta qu'elle s'était déjà - rendue dans cet endroit désert elle aussi, et elle te-

nait pour acquis qu'il s'agissait d'un no man's land : l'espace entre le monde que nous connaissons et l'autre monde.

– C'est la région entre les lignes parallèles, poursuivit-elle. Nous pouvons nous y rendre en *rêve.* Mais pour quitter ce monde et accéder à l'autre – celui qui se trouve au-delà des lignes parallèles – il nous faut traverser cette zone avec nos corps tout entiers.

En l'entendant parler de pénétrer dans cet endroit désolé avec nos corps tout entiers, je fus parcouru d'un frisson.

– Nous y sommes allés ensemble, avec nos corps, reprit la Gorda. Vous ne vous rappelez pas ?

Je lui répondis que je me souvenais seulement d'avoir vu ce paysage deux fois, sous la direction de don Juan. Les deux fois, j'avais écarté ces expériences parce que c'étaient des exemples de perception suscités par l'ingestion de plantes hallucinogènes. Suivant les décrets de mon intellect, je les considé-

rais comme des visions, et non des phénomènes vécus engageant l'ensemble des sens. Je ne me souvenais pas d'avoir eu cette scène sous- les yeux en d'autres circonstances.

– Quand sommes-nous allés là-bas avec nos corps ? lui demandai-je.

– Je ne sais pas, répondit-elle. Le souvenir vague a jailli dans mon esprit à l'instant où vous avez parlé d'être allé là-bas. Je crois que c'est à votre tour, maintenant, de m'aider à aller au bout des souvenirs lors- - que je les commence. Je ne peux pas encore me concentrer sur celui-ci, mais je me rappelle vraiment que Silvio Manuel a emmené la femme Nagual, vous et moi dans cet endroit désolé. Pourtant, je ne sais

pas pourquoi il nous y a conduits. Et nous n'étions
pas en *rêve.*
Je n'entendis pas la suite de ses paroles. Mon esprit s'était mis à plonger sur une chose encore indistincte et luttait pour mettre de l'ordre dans mes pensées. Elles tournoyaient dans ma tête sans but. Pendant un instant, j'eus l'impression d'être revenu plusieurs années en arrière, à une époque où j'étais encore incapable d'arrêter mon dialogue intérieur. Puis, le brouillard commença à s'éclaircir. Mes pensées s'organisèrent sans ma participation consciente, et le résultat fut un souvenir complet d'un événement dont je m'étais déjà partiellement souvenu en un de ces éclairs de mémoire non structurés que j'avais souvent. La Gorda ne se trompait pas, on nous avait déjà conduits dans une région que don Juan avait appelée « limbes », en s'inspirant probablement du dogme religieux bien connu. Et la Gorda avait raison de dire que nous n'y étions pas allés en
rêve.
Cette fois-là, à la requête de Silvio Manuel, don Juan avait rassemblé la femme Nagual, la Gorda et moi-même. Don Juan m'avait dit que le motif de notre réunion était le fait que j'étais entré, par mes propres moyens mais sans savoir comment, dans un repli de conscience – état particulier qui constituait le site de la forme la plus aiguë de l'attention. J'avais déjà atteint auparavant cet état, que don Juan avait appelé le « côté gauche-gauche », mais de façon beaucoup trop brève et toujours avec son aide. L'un des points essentiels, celui qui avait le plus de valeur pour nous tous, dans l'entourage de don Juan, était que pendant notre séjour dans cet état, nous avions

la capacité de percevoir une nappe de brume colossale. Chaque fois que j'étais capable de la percevoir, elle était toujours sur ma droite, elle s'étendait jus-qu'à l'horizon et remontait à l'infini, divisant ainsi le monde en deux parties. Ce mur de brouillard pivotait vers la droite ou la gauche à mesure que je tournais la tête, et je n'avais donc aucun moyen de me trouver face à lui.
Le jour en question, don Juan et Silvio Manuel me parlèrent tous les deux du mur de brouillard. Je me rappelai qu'au moment où Silvio Manuel s'était tu, il avait saisi la Gorda par la peau de la nuque, comme un chaton, puis il avait disparu dans la nappe de brume avec elle. J'avais eu une fraction de seconde pour observer leur disparition, parce que don Juan, je ne sais comment, avait réussi à me placer, moi aussi, face au mur. Il ne me souleva pas par la peau du cou mais me bouscula dans le brouillard ; et tout aussitôt, je m'aperçus que j'avais sous les yeux la plaine désolée. Don Juan, Silvio Manuel, la femme Nagual et la Gorda étaient là, eux aussi. Je ne remarquai pas ce qu'ils faisaient. J'étais accablé par un sentiment déplaisant, effrayant d'oppression – un épuisement, une difficulté de respirer vraiment affolante. Je perçus que j'étais debout à l'intérieur d'une grotte basse de plafond, jaune, étouffante ; la sensation physique de pression était si accablante que je n'eus plus la force de respirer. C'était comme si toutes mes fonctions physiques s'étaient arrêtées. Je ne pouvais sentir aucune partie de mon corps. Pourtant je parvenais à me déplacer, à marcher, à allonger le bras, à tourner la tête... Je posai les mains sur mes cuisses : il n'y eut aucune sensation, ni dans mes cuis-

ses ni sous la paume de mes mains. Mes jambes et mes bras étaient là, sur le plan de la vue mais non sur celui du toucher.

Sous l'impulsion de la peur démesurée que je ressentais, je saisis la femme Nagual par le bras et je lui fis perdre l'équilibre. Mais ce n'était pas ma force musculaire qui l'avait tirée. C'était une force emmagasinée ni dans mes muscles ni dans mon squelette, mais au centre même de mon corps.

Afin de faire jouer cette force de nouveau, je saisis la Gorda. La violence de ma traction la fit sursauter, et je compris : l'énergie utilisée pour déplacer les deux femmes provenait d'une protubérance en forme de bâton qui avait agi sur elles comme un tentacule. Elle était axée sur le point médian de mon corps.

Vérifier tout cela ne m'avait pris qu'un instant ; à la seconde suivante j'étais revenu dans le même état d'angoisse et de frayeur physique, J'adressai à Silvio Manuel une prière muette. A la façon dont il répondit à mon regard, je me jugeai perdu. Ses yeux étaient froids et indifférents. Quant à don Juan, il me tourna le dos. Je me mis à trembler de tout mon corps, accablé par une terreur physique dépassant l'entendement. Je crus que le sang dans mon corps était en train de bouillir, non point à cause de la chaleur mais parce que ma pression intérieure montait, montait au point de me faire éclater.

Don Juan me donna l'ordre de me détendre et de m'abandonner à la mort. Il me dit que je devais rester là jusqu'à ce que je meure : j'avais la possibilité, soit de mourir en paix, si je faisais le suprême effort

de laisser ma terreur me posséder, soit de mourir au supplice, si je choisissais de lutter contre elle.

Silvio Manuel me parla – ce qui lui arrivait rarement. Il me dit que l'énergie dont j'avais besoin pour assumer ma terreur se trouvait dans mon point médian, et que le seul moyen de réussir était d'acquiescer, de me soumettre sans capituler.

La femme Nagual et la Gorda étaient d'un calme parfait. J'étais le seul au supplice. Silvio Manuel me dit qu'à la façon dont je gaspillais l'énergie, j'étais déjà à deux doigts de la fin ; je pouvais me considérer comme déjà mort. Don Juan fit signe à la femme Nagual et à la Gorda de le suivre. Ils me tournèrent tous les trois le dos. Je ne vis pas ce qu'ils firent d'au-tre. Je sentis une vibration puissante me traverser. J e me dis que c'était sûrement le frisson de la mort, et que ma lutte était terminée. Je cessai de me ronger. Je lâchai les rênes à la terreur insupportable qui était en train de me tuer. Mon corps (ou la configuration que je considérais comme mon corps, quelle qu'elle fût) se détendit et s'abandonna à sa mort. A l'instant où je laissai la terreur entrer (ou peut-être sortir) de moi, je sentis et je vis une vapeur ténue – une tache blanchâtre sur le décor jaune soufre – quitter mon corps.

Don Juan revint près de moi et m'examina avec curiosité. Silvio Manuel s'écarta et saisit de nouveau la Gorda par la peau du cou. Je vis clairement qu'il la lançait de toutes ses forces dans la nappe de brume, comme une poupée de chiffon géante. Puis il y entra à son tour et disparut.

La femme Nagual m'invita d'un geste à pénétrer dans le brouillard. Je m'avançai vers elle, mais avant

que je parvienne à ses côtés don Juan me donna une poussée énergique qui me propulsa à travers le brouillard jaune dense. Je ne chancelai pas sur mes jambes, je glissai à travers la brume – pour atterrir la tête la première dans le monde...
Au fur et à mesure que je racontais, la Gorda se souvenait de toute l'affaire. Elle ajouta d'autres dé-
tails.
– La femme Nagual et moi n'avions pas peur de mourir, dit-elle. Le Nagual nous avait dit qu'il avait fallu vous forcer à abandonner votre fixation, mais ce n'était pas nouveau. Tous les guerriers mâles doivent être contraints par la peur.
« Silvio Manuel m'avait déjà emmenée trois fois derrière ce mur pour m'apprendre à me détendre. Il disait que si vous me voyiez à l'aise, cela rejaillirait sur vous, et c'est ce qui s'est produit. Vous avez renoncé, et vous vous êtes détendu.
– Avez-vous eu du mal, vous aussi, à apprendre à vous détendre ? lui demandai-je.
– Non, c'est l'enfance de l'art pour une femme, dit-elle. Quel avantage, n'est-ce pas ? La seule difficulté c'est que nous devons être transportées là-bas. Nous ne pouvons pas nous y rendre toutes seules.
– Et pourquoi, la Gorda ? demandai-je.
– Il faut être très lourd pour traverser, et les femmes sont légères, dit-elle. Trop légères en fait.
– Mais... la femme Nagual ? Je n'ai vu personne la transporter.
– La femme Nagual était spéciale, répondit la Gorda. Elle pouvait tout faire toute seule. Elle pouvait m'emmener là-bas, et même vous y conduire. Elle pouvait même traverser cette plaine déserte –

ce qui, selon le Nagual, était obligatoire pour tous les pèlerins qui voyagent au sein de l'inconnu.
– Pourquoi la femme Nagual est-elle entrée là-bas avec moi ? demandai-je.
– Silvio Manuel nous a emmenés tous pour vous seconder. Il pensait que vous aviez besoin du soutien de deux femmes et de deux hommes à vos côtés. Silvio Manuel estimait qu'il fallait vous protéger des entités qui arpentent ces lieux, toujours aux aguets. Les alliés viennent de cette plaine déserte. Ainsi que d'autres choses, encore plus féroces.
– Vous étiez protégée vous aussi ? demandai-je.
– Je n'ai pas besoin de protection. Je suis une femme. Je suis libre de tout ça. Mais nous pensions tous que vous vous trouviez dans un mauvais pas. Vous étiez le Nagual – et un Nagual stupide. Nous

pensions que l'un de ces alliés féroces – appelez-les démons, si vous voulez – risquait de vous détruire ou de vous écarteler. C'est ce que disait Silvio Manuel. Il nous avait emmenés pour protéger vos quatre coins. Mais le plus drôle, c'est que ni le Nagual ni Silvio Manuel n'aient pas compris que vous n'aviez pas besoin de nous. Nous étions censés marcher un certain temps jusqu'à ce que vous perdiez votre énergie. Puis Silvio Manuel devait vous faire peur, en dirigeant les alliés vers vous, et en leur faisant signe de se précipiter sur vous. Le Nagual et lui avaient prévu de vous aider par degrés. C'est la règle. Mais tout s'est mal passé : à l'instant où vous êtes entré là-bas, vous êtes devenu fou. Vous n'aviez pas avancé d'un doigt, et déjà vous étiez à l'agonie. Vous aviez une terreur mortelle, avant même d'avoir vu les alliés l

« Silvio Manuel m'a expliqué qu'il n'avait su que faire. Il vous a alors soufflé à l'oreille la dernière chose qu'il était censé vous dire : de renoncer ; de vous soumettre sans capituler. Vous êtes devenu calme aussitôt, de vous-même Et ils n'ont pas eu besoin de faire tout ce qu'ils avaient prévu. Le Nagual et Silvio Manuel se sont bornés à nous faire sortir de là-bas. »

Je dis à la Gorda qu'au moment où je m'étais retrouvé dans le monde, quelqu'un se tenait près de moi pour m'aider à me relever. Je ne me rappelais rien d'autre.

– Nous étions dans la maison de Silvio Manuel, m'expliqua-t-elle. Maintenant, je me souviens très bien de cette maison. Quelqu'un m'a dit – je ne sais plus qui – que Silvio Manuel l'avait achetée parce qu'elle était bâtie sur un lieu de pouvoir. Mais quelqu'un d'autre affirmait que Silvio Manuel avait trouvé la maison à vendre : elle lui avait plu et il l'avait achetée. Il ne lui avait conféré le lieu de pouvoir que par la suite. Personnellement, je crois que Silvio Manuel avait apporté lui-même le pouvoir. Je le pense parce que son impeccabilité a maintenu le lieu de pouvoir sur cette maison tant qu'il y a vécu avec ses compagnons.

« Au moment où il leur a fallu partir, le pouvoir de ce lieu a disparu avec eux et la maison est devenue ce qu'elle était avant que Silvio Manuel ne la découvre : une maison quelconque. »

Tandis que la Gorda parlait, mon esprit sembla s'éclairer de plus en plus, mais pas assez cependant pour me révéler ce qui nous était arrivé dans cette maison, et qui m'avait empli de tant de tristesse. Sans

savoir pourquoi, j'aurais juré que c'était lié à la femme Nagual. Où était-elle ?

La Gorda ne me répondit pas quand je lui posai la question. Il y eut un long silence. Elle s'excusa : il fallait qu'elle prépare le petit déjeuner ; le matin était déjà venu. Elle me laissa seul, le cœur lourd, douloureux. Je la rappelai. Elle se mit en colère et lança ses casseroles par terre. Je compris pourquoi.

Au cours d'une autre séance de *rêve ensemble,* nous pénétrâmes plus avant dans le dédale de l'attention seconde. Cela se passa quelques jours plus tard. Nous nous retrouvâmes debout l'un près de l'autre, la Gorda et moi, sans nous y attendre et sans aucun effort. A trois ou quatre reprises, elle essaya en vain de relier son bras au mien. Elle me parla, mais ses paroles étaient incompréhensibles. Je saisis cependant ce qu'elle voulait m'apprendre : nous étions de nouveau dans nos *corps de rêve.* Elle me prévenait que nos mouvements devaient prendre naissance dans le milieu de notre corps.

Comme dans le cas de notre tentative précédente, aucune scène de *rêve* ne se

présenta à notre examen, mais je crus reconnaître un lieu physique que j'avais vu en *rêve* presque tous les jours pendant plus d'un an : la vallée du tigre aux dents de sabre.

Nous avançâmes de quelques mètres ; cette fois nos mouvements ne furent ni saccadés ni explosifs. En fait, nous marchions à partir du ventre. Aucun tonus musculaire n'entrait en jeu. Ce qui m'épuisait c' était mon manque de pratique – comme la première fois où j'étais monté à bicyclette. Je me fatiguai

vite et perdis mon rythme ; je devins hésitant, maladroit. Nous nous arrêtâmes. La Gorda avait perdu le synchronisme elle aussi.
Nous examinâmes aussitôt ce qui se trouvait autour de nous. Tout possédait une matérialité indiscutable, en tout cas à l'œil. Nous étions dans une région rocailleuse, à la végétation bizarre. Je fus incapable d'identifier les arbustes étranges que je voyais. On aurait dit de petits arbres d'un mètre cinquante à deux mètres de haut. Ils présentaient peu de feuilles – plates et épaisses, couleur vert chartreuse ; ils avaient d'énormes fleurs splendides, d'un brun profond, rayées d'or. Les tiges n'étaient pas ligneuses, elles semblaient légères et souples comme des roseaux ; elles étaient recouvertes de longues épines pareilles à des aiguilles, à l'aspect redoutable. De vieilles plantes mortes, desséchées et tombées sur le sol, me donnèrent l'impression que les tiges étaient creuses.
Le sol, très sombre, semblait humide. J'essayai de me pencher pour le toucher, mais je ne parvins pas à bouger. La Gorda me fit signe d'utiliser le milieu de mon corps. Je le fis, et je n'eus pas besoin de me pencher pour toucher le sol ; il y avait en moi quelque chose comme un tentacule – je pouvais le sentir, mais sans être capable de dire ce que je sentais. Il n'y avait pas de qualités tactiles particulières sur lesquelles fonder des distinctions. Le sol que j'avais touché semblait être de la terre, mais non point pour mon sens du toucher : pour ce qui me parut être un centre visuel au fond de moi. Ensuite, je sombrai dans un dilemme intellectuel : pourquoi le *rêve* prenait-il l'aspect d'un produit de ma faculté visuelle ?

Était-ce en raison de la prédominance du visuel dans notre vie quotidienne ? Ces problèmes n'avaient pas de sens. Je n'étais pas en mesure de fournir des réponses et toutes ces questions ne faisaient qu'affaiblir mon attention seconde.
La Gorda me secoua de mes hésitations en me portant un coup de bélier. J'éprouvai une sensation semblable à un choc, suivi d'un tremblement en moi-même. Elle tendit le doigt devant nous. Comme d'habitude, le tigre aux dents de sabre était allongé sur l'épaulement où je l'avais toujours vu. Nous nous approchâmes jusqu'à deux mètres à peine du rocher. Nous devions lever la tête pour voir le tigre. Nous nous arrêtâmes. Il se leva. Il était d'une grosseur fantastique, surtout en largeur, qui me surprit beaucoup.
Je savais que la Gorda voulait que nous contournions furtivement le tigre pour passer de l'autre côté du rocher. J'eus envie de lui dire que ce serait dangereux, mais je ne trouvai aucun moyen de lui transmettre ce message. Le tigre, manifestement en colère, se redressa. Il s'assit sur son arrière-train et voûta son échine, comme s'il se préparait à bondir sur nous. J'étais terrifié.
La Gorda se tourna vers moi, souriante. Je savais qu'elle me disait de ne pas succomber à ma panique, parce que le tigre était une image semblable à un fantôme. D'un signe de tête, elle m'invita à avancer. Je savais, à un niveau incompréhensible, que le tigre était une entité, peut-être pas au sens matériel de notre monde quotidien, mais cependant très réelle. Et parce que la Gorda et moi étions en train de *rêver,* nous avions perdu toute matérialité-dans-le-monde.

A cet instant nous étions sur le même plan que le tigre, notre existence était spectrale.
Sur l'insistance harcelante de la Gorda nous fîmes un pas de plus. Le tigre bondit du rocher en surplomb. Je vis son corps énorme jaillir dans les airs, droit sur moi. Je perdis la sensation de *rêver.* Pour moi le tigre était réel et allait me déchirer. Une pluie désordonnée de lumières, d'images et de couleurs

Primaires, les plus intenses que j'aie jamais vues,
éclata soudain tout autour de moi. Je m'éveillai dans mon bureau.
Quand nous devînmes extrêmement compétents en matière de *rêver ensemble,* j'eus la certitude que nous avions réussi à acquérir notre détachement, et que nous n'étions plus pressés. Le résultat de nos efforts n'était plus ce qui nous poussait à l'action. C'était plutôt une obligation supérieure, qui nous induisait à agir impeccablement sans espoir de récompense. Nos séances ultérieures ressemblèrent à la
première sauf pour la vitesse et l'aisance avec les-
quelles nous pénétrions dans le deuxième état du
rêve – la *veille dynamique.*
Notre compétence en matière de *rêve ensemble* devint telle que nous pûmes recommencer avec succès toutes les nuits. Sans aucune intention de notre part, notre *rêve ensemble* se concentra de lui-même au hasard sur trois domaines : les dunes de sable ; l'habitat du tigre à dents en lame de sabre ; et – le plus important – les événements oubliés du passé.
Quand les scènes qui s'offraient à nous étaient liées à des événements oubliés dans lesquels la Gorda

et moi-même avions joué un rôle important, dans ces scènes, elle n'éprouvait aucune difficulté à relier son bras au mien. Ce geste me donnait un sentiment irrationnel de sécurité. La Gorda m'expliqua qu'il comblait le besoin que nous ressentions de chasser l'isolement extrême produit par l'attention seconde. Elle me dit que relier les bras favorisait une impression d'objectivité, et que cela nous permettait d'observer l'activité qui avait lieu dans chaque scène. Parfois nous étions contraints de prendre part à cette activité. A d'autres occasions, nous demeurions entièrement objectifs et observions la scène comme sur un écran de cinéma.
Quand nous nous rendions dans les dunes de sable ou dans le paysage du tigre, nous étions incapables de relier nos bras. Dans ces cas-là, notre activité n'était jamais deux fois la même. Nos actes n'étaient jamais prémédités, mais semblaient des réactions spontanées à des situations nouvelles.
Selon la Gorda, la plupart de nos *rêves ensemble* pouvaient se classer en trois catégories. La première, et de loin la plus vaste, était la re-production d'événements que nous avions vécus ensemble. La deuxième était une re-vision, commune à tous les deux, d'événements que j'étais le seul à avoir vécus – le pays du tigre aux dents de sabre entrait dans cette catégorie. La troisième était la visite réelle à un endroit qui existait tel que nous pouvions le voir au moment de notre passage ; la Gorda affirmait que les éminences jaunes étaient présentes ici et maintenant, et que c'était la façon dont elles paraissent et demeurent toujours pour le guerrier qui voyage au milieu d'elles.

Je voulus discuter avec elle. Nous avions eu, elle et moi, des relations mystérieuses avec des gens que nous avions oubliés pour des raisons inconcevables à nos yeux, mais que nous avions néanmoins connus dans la réalité. Le tigre à dents de sabre, en revanche, était une créature de mon rêve. Je ne pouvais pas concevoir que les deux entrent dans la même catégorie.

Je reçus la réponse de la Gorda avant même d'avoir eu le temps d'exprimer mes pensées. C'était comme si elle se trouvait réellement dans mon esprit et qu'elle le lisait comme un livre.

– Les deux appartiennent à la même classe, dit-elle avec un rire nerveux. Nous ne pouvons expliquer ni pourquoi nous avons oublié, ni comment il se fait que nous nous souvenions à présent. Nous ne pouvons rien expliquer. Le tigre à dents de sabre est là, quelque part. Nous ne saurons jamais où. Mais pourquoi nous inquiéter d'une contradiction que nous inventons nous-mêmes ? Dire que l'un est un fait et l'autre un rêve n'a absolument aucun sens pour l'autre moi.

Nous utilisions le *rêve,* la Gorda et moi, comme un moyen de parvenir à un monde non imaginaire de souvenirs cachés. Le *rêve* nous permettait de faire re-surgir des événements dont nous étions incapables de nous souvenir au moyen de notre mémoire de la vie quotidienne. Et quand nous évoquions de nouveau ces événements au cours de nos heures de veille, nous déclenchions des souvenirs plus détaillés. De cette manière, nous pûmes exhumer, pour ainsi

dire, des masses de souvenirs enterrés en nous. Il nous fallut presque deux années d'efforts prodigieux et de concentration pour parvenir à un degré modeste de compréhension.

Don Juan nous avait enseigné que les êtres humains sont divisés en deux. Le côté droit, qu'il appelait le *tonal,* comprend tout ce que l'intellect peut concevoir. Le côté gauche, appelé le *nagual,* est un domaine échappant par nature à toute description, un monde impossible à enfermer dans des mots. Le côté gauche peut être compris avec le corps total – si l'on peut parler dans ce cas de « compréhension » – mais il résiste à toute conceptualisation.

Don Juan nous avait également enseigné que toutes les facultés, les possibilités et les réalisations de la sorcellerie, des plus simples aux plus ahurissantes, étaient dans le corps humain lui-même.

En prenant pour base ces deux idées – nous sommes divisés en deux, et tout est dans le corps même – la Gorda proposa une explication de nos souvenirs. Elle croyait qu'au cours des années passées en compagnie du Nagual Juan Matus, notre temps avait été divisé entre des états de conscience normale, du côté droit – le *tonal,* où règne la première attention – et des états de conscience supérieure, du côté gauche – le *nagual,* décor de l'attention seconde.

La Gorda pensait que les efforts du Nagual Juan Matus tendaient à nous conduire

jusqu’à l’autre moi en nous apprenant à maîtriser l’attention seconde grâce au *rêve.* Mais il nous mettait aussi en contact direct avec un certain aspect de l’attention seconde par l’intermédiaire de manipulations corporelles. La Gorda se souvenait qu’il la forçait souvent à passer

d’un côté à l’autre en la poussant ou en la massant dans le dos. Elle me dit que parfois, il lui donnait même un vrai coup, sur l’omoplate droite ou non loin. Ces coups avaient pour effet de la faire entrer dans un état de clairvoyance extraordinaire. Dans cet état, il lui semblait que tout allait plus vite et pourtant; rien dans le monde n’avait changé.

Quelques semaines après que la Gorda m’eut dit cela, je me souvins qu’il en avait été de même pour moi. Don Juan m’avait très souvent donné de grandes claques dans le dos. Je sentais toujours le coup sur ma colonne vertébrale, très haut entre mes omoplates. A ce coup succédait une clairvoyance extraordinaire. Le monde était le même, mais plus précis. Tout allait de soi. Et cette netteté tenait peut-être au fait que mes facultés de raisonnement, étourdies par le coup de don Juan, cessaient de faire obstacle à ma perception.

Tout demeurait clair pour moi indéfiniment, ou jusqu’à ce que don Juan me donne un autre coup au même endroit, afin de me faire retourner à un état de conscience normal. Jamais il ne me poussait ou ne me massait. C’était toujours un coup direct, qui ressemblait non pas à un coup de poing mais plutôt à une claque qui chassait tout mon souffle pendant un instant. Je me mettais alors à haleter et il me fallait prendre de longues gorgées d’air rapides jusqu’à ce que je puisse respirer normalement de nouveau.

La Gorda me décrivit le même effet : tout l’air était chassé de ses poumons par le coup du Nagual, et il lui fallait respirer à fond aussitôt pour les remplir de nouveau. La Gorda croyait que la respiration

était le facteur crucial. A son avis, les gorgées d’air qu’elle devait prendre après chaque coup étaient ce qui faisait la différence – mais elle ne pouvait pas expliquer en quoi respirer influait sur sa perception et sa conscience. Elle me dit aussi que jamais elle n’avait été rappelée à la conscience de la vie quotidienne par un coup du même genre ; elle revenait par ses propres moyens, mais sans savoir comment.

Ses remarques semblaient correspondre égale-ment à mon cas. Dans mon enfance, et même a l’âge adulte, il m’était parfois arrivé d’avoir le souffle complètement coupé, à la suite d’une chute sur le dos. Mais l’effet du coup de don Juan, tout en me laissant sans le souffle, était très différent. Il ne s’accompagnait d’aucune douleur ; à la place, il provoquait une sensation impossible à décrire. Le mieux que je puisse dire, c’est que cela créait en moi une impression d’assèchement. Le coup dans mon dos semblait assécher mes poumons, et tout le reste devenait brumeux. Ensuite, comme la Gorda l’avait observé, tout ce qui était devenu brumeux après le coup du Nagual acquérait une limpidité de cristal dès que je respirais, comme si la respiration était le catalyseur, le facteur crucial.

La même chose se produisait pour moi au moment où je retournais a la conscience de la vie quotidienne. L’air était chassé de moi, et le monde que je regardais devenait brumeux, puis s’éclaircissait à mesure que je remplissais mes poumons.

Autre caractéristique de ces états de conscience supérieure : la richesse incomparable des relations personnelles, richesse que nos corps comprenaient comme une sensation d’accélération. Notre oscilla-

tion entre les côtés droit et gauche nous permettait plus facilement de nous rendre compte que du côté droit, nous consommions beaucoup trop d'énergie et de temps pour les actes et les relations de la vie quotidienne. Au contraire, du côté gauche, il existait un besoin spontané d'économie et de vitesse.
Pas plus que moi-même, la Gorda ne pouvait décrire ce qu'était en réalité cette vitesse. Tout ce que je savais, c'était que du côté gauche je parvenais à saisir le sens des choses avec précision et sans détour. Tous les aspects de l'activité étaient dénués de préliminaires et d'introductions. J'agissais et je me reposais ; j'avançais et je reculais sans aucun des processus de réflexion intérieure qui me sont coutumiers. Cela équivalait, pour la Gorda et pour moi, à une forme d'accélération.
Nous reconnûmes tous les deux, au bout d'un certain temps, que la richesse de notre perception du côté gauche était une prise de conscience *post facto.* Nos relations réciproques nous paraissaient riches à la lumière de notre capacité de nous souvenir d'elles. Nous reconnûmes alors que pendant ces états de conscience supérieure, nous avions tout perçu en bloc, comme une énorme masse aux détails inextricables, Nous avions appelé « intensité » cette capacité de percevoir tout en même temps. Pendant des années, nous avions été incapables d'examiner les parties constituantes de ces blocs de vécu ; nous avions été tout aussi incapables de synthétiser ces parties en une séquence susceptible d'être comprise par l'intellect. N'étant pas en mesure d'effectuer ces synthèses, nous ne pouvions pas nous souvenir. Notre incapacité de nous souvenir était en réalité une

incapacité de placer le souvenir de notre perception sur une base linéaire. Nous ne pouvions pas mettre nos expériences « à plat », pour ainsi dire, et les organiser en un ordre successif. Le vécu était disponible pour nous, mais il demeurait en même temps impossible à récupérer, car il était caché par un mur d'« intensité ».
Le problème du souvenir consistait donc en fait à unir notre côté gauche et notre côté droit, à rapprocher ces deux formes de perception séparées en un tout unifié. Il s'agissait de renforcer la totalité de nous-mêmes en réorganisant l'« intensité » en séquence linéaire.
Il nous vint à l'esprit que les activités auxquelles nous nous souvenions d'avoir participé pouvaient n'avoir occupé qu'un temps bref – en durée mesurée par les horloges. Du fait de notre capacité de percevoir en « intensité », nous n'avions peut-être éprouvé qu'une sensation subliminale de longs passages de temps.
La Gorda estimait que si nous étions capables de réorganiser l'« intensité » en séquence linéaire, nous croirions, en toute sincérité, avoir vécu mille ans.
La méthode pragmatique suivie par don Juan, pour nous aider à nous souvenir, consistait à nous mettre en relation avec certaines personnes pendant que nous demeurions en état de conscience supérieure. Il veillait scrupuleusement à ne pas nous laisser voir ces gens pendant que nous nous trouvions en état de conscience normale – et c'était justement ce qui produisait le cadre approprié pour le souvenir.
Quand nous terminâmes notre tâche de souvenir, nous entrâmes, la Gorda et moi, dans un état bizarre.

Nous possédions une connaissance détaillée de relations sociales que nous avions

partagées avec don Juan et ses compagnons. Ce n'étaient pas des souvenirs au sens où l'on se rappelle un événement de son enfance, mais les reconstitutions saisissantes de vie, instant par instant, de certains événements. Nous reconstruisions des conversations dont nous croyions entendre les échos dans nos oreilles, comme si nous les écoutions. Nous sentions l'un et l'autre qu'il était superflu d'essayer de spéculer sur ce qui nous était arrivé. Ce dont nous nous souvenions, du point de vue de notre moi expérientiel, avait lieu dans le présent. Tel était le caractère de notre souvenir.

Nous fûmes enfin capables l'un et l'autre de répondre aux anciennes questions qui nous avaient donné tant de mal. Nous nous rappelâmes qui était la femme Nagual, l'endroit où elle se situait parmi nous, quel était son rôle. Nous déduisîmes – car ce fut davantage une déduction qu'un souvenir – que nous avions passé la même longueur de temps avec don Juan et don Genaro dans des états normaux de conscience, et avec don Juan et ses compagnons dans des états de conscience supérieure. Nous retrouvâmes la moindre nuance de ces relations réciproques, qui avaient été voilées par l'« intensité ».

Après avoir mûrement réfléchi à nos découvertes, nous nous rendîmes compte que nous avions relié les deux côtés de nous-mêmes, à un degré minimal. Nous nous tournâmes ensuite vers d'autre sujets, des questions nouvelles qui avaient pris le pas sur les anciennes. Trois sujets, trois questions, résumaient toutes nos préoccupations. Qui était don Juan et qui étaient ses compagnons ? Que nous avaient-ils fait en réalité ? Et où étaient-ils tous allés ?

9 LA RÈGLE DU NAGUAL

Don Juan s’était montré extrêmement avare de renseignements sur lui-même et sur les événements de sa vie privée. Ses réticences constituaient, fondamentalement, un instrument didactique ; pour lui-même, le temps commençait lorsqu’il était devenu un guerrier. Tout ce qui lui était arrivé auparavant demeurait sans conséquence ou presque.

Sur cette période de la vie de don Juan, tout ce que nous savions, la Gorda et moi, se réduisait à peu de choses : il était né en Arizona d’ascendance indienne (Yaqui et Yuma). Alors qu’il était encore tout jeune, ses parents l’avaient emmené vivre avec les Yaquis dans le nord du Mexique. A dix ans, il avait été pris dans le raz de marée des guerres Yaqui. Sa mère avait été tuée et son père arrêté par l’armée mexicaine. Don Juan et son père furent alors envoyés dans un centre de personnes déplacées de l’Etat de Yucatan, à l’extrême sud du pays. Ce fut là qu’il grandit.

Tout ce qui lui advint au cours de cette période de son existence ne nous a jamais été divulgué. Don Juan estimait inutile de nous en parler. Je n’étais pas

du même avis. J’accordais à cette partie de sa vie une grande importance, car j’étais persuadé que son originalité, sa force et son autorité se fondaient sur les expériences qu’il agit vécues à ce moment-là.

Mais ces expériences, si déterminantes qu’elles me parussent, n’étaient pas ce qui conférait à don Juan son importance suprême à nos yeux et aux yeux des autres compagnons. Sa prééminence totale reposait sur un incident fortuit : le fait qu’il était « impliqué dans la règle ».

Être impliqué dans la règle peut être défini comme vivre un mythe. Don Juan vivait un mythe, un mythe qui l’avait saisi pour faire de lui le Nagual.

Don Juan disait qu’au moment où la règle l’avait saisi, il était un homme agressif et indiscipliné, vivant en exil, comme des milliers d’autres Indiens Yaquis du nord du Mexique à l’époque. Il travaillait dans les plantations de tabac du Sud. Un jour, après le travail, au cours d’une querelle presque fatale avec un camarade sur des questions d’argent, il reçut une balle dans les côtes. Quand il reprit conscience, un vieil Indien penché au-dessus de lui fouillait avec ses doigts la petite blessure de sa poitrine. La balle n’avait pas perforé la cavité thoracique. Elle s’était logée dans les muscles, contre une côte. Don Juan s’évanouit deux ou trois fois – sous le choc, à cause de la perte de sang, et selon son propre aveu, de peur de mourir. Le vieil Indien ôta la balle, et comme don Juan n’avait aucun endroit où aller, il l’emmena dans sa propre maison et le soigna pendant plus d’un mois.

Le vieil Indien était doux mais strict. Un jour – don Juan était déjà assez fort, presque guéri – le

vieil homme lui donna un grand coup dans le dos qui le fit entrer de force dans un état de conscience supérieure ; sans autre préliminaire, il révéla à don Juan le segment de la règle qui se rapportait au Nagual, et à son rôle
Don Juan me fit exactement la même chose, ainsi qu'à la Gorda : il nous fit basculer d'un niveau de conscience à l'autre, et nous enseigna la règle du Nagual dans les termes suivants :

Le pouvoir qui gouverne la destinée de tous les êtres
vivants s'appelle l'Aigle, non que ce soit un aigle, ou qu'il soit lié en quelque manière à un aigle, mais parce qu'il apparaît au voyant qui le voit sous l'aspect d'un aigle immense, noir de jais, dressé à la manière d'un aigle, sa hauteur atteignant l'infini.
Tandis que le voyant contemple le noir qu'est l'Aigle, quatre explosions de lumière permettent au voyant de voir à quoi l'Aigle ressemble. La première explosion, qui est comme un coup de foudre, aide le voyant à distinguer les contours du corps de l'Aigle. Il y a des taches de blancheur qui évoquent les plumes et les serres d'un aigle. Un second coup d'éclair révèle le noir battant, créant du vent qui ressemble à des ailes d'aigle. A la troisième flambée de lumière, le voyant est placé en face d'un œil perçant, inhumain. Et le quatrième et dernier feu dévoile ce que fait l'Aigle.
L'Aigle dévore la conscience de toutes les créatures qui, vivantes sur Terre l'instant d'avant et désormais mortes, ont flotté jusqu'au bec de l'Aigle, comme un essaim ininterrompu de lucioles, à la rencontre de celui qui les possède et qui est leur raison d'avoir acquis la vie.
L'Aigle dénoue ces flammes menues, les met à plat comme un tanneur étend une peau, puis il les consomme – car la conscience est l'aliment de l'Aigle.
L'Aigle, ce pouvoir qui gouverne les destinées de tous

les êtres vivants, est le reflet de toutes les choses vivantes – de la même manière et en même temps. L'homme n'a donc aucun moyen de prier l'Aigle, de lui demander des faveurs, d'espérer miséricorde. La partie humaine de l'Aigle est trop insignifiante pour exercer un effet sur le tout.
C'est seulement à ses actes qu'un voyant reconnaît ce que désire l'Aigle. L'Aigle, quoique insensible aux conditions de toutes les choses vivantes, a accordé un don à chacun de ces êtres. Chacun d'eux, à sa manière et dans sa mesure, possède s'il le désire le pouvoir de conserver la flamme de la conscience, le pouvoir de désobéir à l'ordre de mourir et d'être consommé. Chaque chose vivante, si elle le désire, a reçu le pouvoir de rechercher une ouverture. Pour le voyant qui voit l'ouverture, ou pour les créatures qui la franchissent, il est évident que l'Aigle a accordé ce don afin de perpétuer la conscience.
Afin de guider les choses vivantes vers cette ouverture, l'Aigle a créé le Nagual. Le Nagual est un être double à qui la règle a été révélée. Qu'il soit sous la forme d'un humain, d'un animal, d'une plante ou de tout autre vivant, le Nagual est poussé, du fait même de sa dualité, à rechercher ce passage caché.
Le Nagual vient par couple – mâle et femelle. Un homme double (et une femme double) ne deviennent le Nagual qu'après avoir reçu l'un et l'autre l'enseignement de la règle, après l'avoir comprise et acceptée dans son intégralité.
Aux yeux des voyants, un homme Nagual ou une femme Nagual apparaissent sous l'aspect d'œufs lumineux possédant quatre compartiments. A la différence des personnes normales, qui ont deux côtés, la gauche et la droite, le Nagual a un côté gauche avec deux longues divisions, et un côté droit également divisé en deux.
L'Aigle a créé le premier homme Nagual et la première femme Nagual en tant que voyants, et il les a aussitôt placés dans le monde pour voir. Il les a pourvus de quatre guerriers femelles – des traqueurs –, de trois guerriers

mâles et d'un courrier mâle, qu'ils doivent nourrir, sublimer et conduire à la liberté.
Les guerriers femelles s'appellent les quatre orients, les quatre coins du carré, les quatre humeurs, les quatre vents, les quatre personnalités féminines différentes qui constituent la race humaine.
La première est l'est. Elle s'appelle ordre. Elle est optimiste, légère et douce, insistante comme une brise continue.
La deuxième est le nord. Elle s'appelle force. Elle est fertile en ressources, agressive, directe, tenace comme un vent violent.
La troisième est l'ouest. Elle s'appelle sentiment. Elle est portée à l'introspection, pleine de remords, rusée, sournoise comme une bouffée de vent glacé.
La quatrième est le sud. Elle s'appelle croissance. Elle est nourrissante, bruyante, timide, tiède comme un vent chaud.
Les trois guerriers mâles et le courrier sont représentatifs des quatre types d'activité et de tempérament masculins.
Le premier type est l'homme de savoir, l'érudit ; c'est un être noble et serein, à qui l'on peut faire confiance ; il se consacre totalement à sa tâche, quelle qu'elle soit.
Le deuxième type est l'homme d'action, très versatile, compagnon d'humeur capricieuse et changeante.
Le troisième type est l'organisateur en coulisses, l'homme mystérieux, inconnaissable. On ne peut rien dire de lui parce qu'il ne laisse rien percer de lui-même.
Le courrier constitue le quatrième type. Il est l'assistant, homme taciturne, sombre qui fait tout très bien s'il est convenablement dirigé, mais qui ne peut rien faire tout seul,
Pour faciliter les choses, l'Aigle a montré à l'homme Nagual et à la femme Nagual que chacun des quatre types mâles et femelles parmi les hommes et les femmes de la

Terre, ont des traits spécifiques dans leurs corps lumineux.
L'érudit a une sorte de creux, une dépression plus claire dans son plexus solaire. Chez certains hommes de savoir, on dirait une brillance comme un miroir sans reflet.
L'homme d'action a des fibres émanant de la zone de vouloir. Le nombre de ces fibres varie de un à cinq. Leur taille passe d'un simple fil à un gros tentacule semblable à un fouet, d'un mètre cinquante à deux mètres cinquante de longueur. Certains hommes ont jusqu'à trois de ces fibres développées en tentacules.
L'homme des coulisses ne se distingue pas par un trait particulier mais par sa faculté de créer, tout à fait spontanément, une explosion de pouvoir qui bloque efficacement l'attention des voyants. En présence d'un homme de ce type, les voyants, au lieu de voir, se trouvent noyés dans des détails hors du sujet.
L'assistant n'a aucune configuration déterminante. Les voyants le voient comme une lueur claire dans une coquille de luminosité sans défaut.
Dans le domaine femelle, l'est se distingue à des taches presque imperceptibles dans sa luminosité, semblables à de petites zones de dépigmentation.
Le nord possède une radiation qui recouvre tout. Le nord femelle répand une lueur rougeâtre, presque comme de la chaleur.
L'ouest possède une pellicule mince qui l'enveloppe et qui le fait paraître plus sombre que les autres.
Le sud a un éclat intermittent, il brille pendant un instant puis se ternit et se remet à briller.
L'homme Nagual et la femme Nagual ont dans leurs corps lumineux deux mouvements différents. Leur côté droit bouge par vagues tandis que leur côté gauche tourbillonne.
Sur le plan de la personnalité, l'homme Nagual est un appui, il est ferme et constant. La femme Nagual est un être en guerre et pourtant détendu, toujours conscient mais sans tension.

Ils sont tous deux le reflet des quatre types respectifs d'hommes et de femmes, exprimant quatre manières de se conduire.
Le premier ordre donné par l'Aigle à l'homme Nagual et à la femme Nagual a été de trouver, tout seuls, un autre groupe de quatre orients : quatre guerriers femelles, répliques exactes des traqueurs mais qui soient des rêveurs.
Les rêveurs apparaissent au voyant avec une sorte de tablier de fibres semblables à des cheveux, disposées vers le milieu de leur corps. Les traceurs ont le même trait distinctif en forme de tablier, mais au lieu de fibres, il y a une infinité de petites protubérances rondes.
Les huit guerriers femelles se divisent en deux clans que l'on appelle planètes, la droite et la gauche. La planète droite se compose des quatre traceurs. La planète gauche des quatre rêveurs. Les guerriers de chaque pla- nète ont reçu de l'Aigle la règle de leur tâche spécifique. Aux traqueurs il est enseigné l'art de traquer ; aux rêveurs, l'art de rêver.
Les deux guerriers femelles de chaque orient vivent ensemble. Ils sont si semblables qu'ils semblent le miroir l'un de l'autre ; et c'est seulement par l'impeccabilité qu'ils peuvent trouver, dans leur propre reflet, soulagement et encouragement.
Les quatre rêveurs ou les quatre traqueurs se réunis sent uniquement lorsqu'ils doivent accomplir une tâche épuisante ; mais en aucune circonstance les quatre ne doivent joindre leurs mains, car le contact les fait tondre en un seul être, et cela ne doit être utilisé qu'en cas de nécessité extrême, ou au moment de quitter le monde.
Les deux guerriers femelles de chaque direction sont reliés à l'un des mâles, dans n'importe quelle combinaison qui s'avère nécessaire. Ils forment ainsi une série de quatre maisonnées, capables d'incorporer autant de guerriers qu'il en: est besoin.
Les guerriers mâles et le courrier peuvent également former une unité indépendante de quatre hommes, mais

chacun d'eux peut rester solitaire, selon ce que dicte la nécessité.
Ensuite, le Nagual et son clan ont reçu l'ordre de trouver un groupe de trois courriers, soit un groupe mâle, soit un groupe femelle, soit un groupe mixte ; il leur a été précisé que les courriers mâles devaient provenir du quatrième type d'homme, l'assistant. Les femelles devaient appartenir au sud.
Pour être sûr que le premier homme Nagual conduirait son clan à la liberté, ne dévierait pas de sa voie et ne se laisserait pas corrompre, l'Aigle emmena la femme Nagual dans l'autre monde pour lui servir de phare et guider le clan vers l'ouverture.
Le Nagual et ses guerriers reçurent alors l'ordre d'oublier. Ils furent plongés dans le noir et on leur donna de nouvelles tâches : la tâche de se souvenir d'eux-mêmes, et la tâche de se souvenir de l'Aigle.
L'ordre d'oublier était si puissant que tout le monde fut séparé. Personne ne se souvint de qui il était. L'intention de l'Aigle était la suivante : s'ils étaient capables de se souvenir d'eux-mêmes, ils découvriraient la totalité d'eux-mêmes ; alors seulement, ils auraient la force et la patience nécessaires à rechercher et à affronter leur voyage définitif.
La dernière tâche, après avoir reconquis la totalité d'eux-mêmes, était de trouver un nouveau couple d'êtres doubles et de les transformer en un nouvel homme Nagual et une nouvelle femme Nagual, en leur révélant la règle. Et comme le premier homme Nagual et la première femme Nagual n'en avaient reçu qu'une partie minime, ils devaient fournir au nouveau couple de Naguals, quatre guerriers femelles qui seraient des traqueurs, trois guerriers mâles et un courrier mâle.
Quand le premier Nagual et son clan furent prêts à franchir le passage, la première femme Nagual les attendait pour les guider. Ils reçurent alors l'ordre d'emmener la nouvelle femme Nagual avec eux dans l'autre monde

pour servir de phare à son clan, tandis que le nouvel homme Nagual restait dans le monde pour répéter le cycle.
Pendant le séjour dans le monde, le nombre minimum sous la responsabilité d'un Nagual est seize : huit guerriers femelles, quatre guerriers mâles (en comptant la Nagual) et quatre courriers. Au moment de quitter le monde, avec la nouvelle femme Nagual incluse dans le groupe, le nombre du Nagual est dix-sept. Si son pouvoir personnel lui permet d'avoir davantage de guerriers, il doit les ajouter, mais toujours par multiples de quatre.
J'avais demandé à don Juan comment la règle avait été portée à la connaissance de l'homme. Il m'expliqua que la règle était sans fin et couvrait chaque aspect de la conduite du guerrier. L'interprétation et l'accumulation de la règle était l'œuvre de voyants dont la seule tâche, au long des âges, avait été de *voir* l'Aigle, d'observer son flux ininterrompu. Les voyants ont conclu de leurs observations, me dit-il, qu'à condition de briser la coquille lumineuse qui enferme l'humain de chacun, il est possible de trouver dans l'Aigle le reflet affaibli de l'homme. Les édits irrévocables de l'Aigle peuvent alors être saisis par les voyants, interprétés de façon pratique puis accumulés sous forme de somme de directives.
Don Juan m'expliqua que la règle n'était pas un conte et que traverser vers la liberté n'était pas une métaphore de la vie éternelle au sens où l'on conçoit communément l'éternité – à savoir un passage incessant du temps... La règle affirmait que l'on pouvait conserver la conscience qui est abandonnée d'ordinaire au moment de la mort. Don Juan ne pouvait expliquer ce que signifiait conserver cette

conscience – ou peut-être même ne pouvait-il le concevoir. Son *benefactor* lui avait dit qu'au moment du passage, on entre dans la tierce attention, et que le corps est embrasé de connaissance dans sa totalité. Chaque cellule devient aussitôt consciente d'elle-même, et consciente en même temps de la totalité du corps.

Son *benefactor* lui avait également dit que cet ordre de conscience n'a aucun sens pour notre esprit compartimenté ; donc, la clé de voûte du combat du guerrier n'était pas seulement de comprendre que la traversée définie par la règle signifiait passer dans la tierce attention, mais plutôt de concevoir qu'il puisse exister un tel degré de conscience.

Don Juan disait qu'au début la règle était pour lui strictement une affaire limitée au domaine des mots. Il ne parvenait pas à envisager comment elle pouvait tomber dans le domaine du monde réel et de ses façons d'être. Mais sous la direction efficace de son *benefactor* – et après une épreuve traumatique –, il avait enfin réussi à saisir la vraie nature de la règle et à l'accepter totalement, non comme un mythe, mais comme un ensemble de directives pragmatiques. Dès lors, il n'avait eu aucun problème concernant la réalité de la tierce attention. Le seul obstacle sur son chemin provint du fait qu'il était absolument convaincu que la règle était une carte : il croyait qu'il devait chercher au sens littéral une ouverture réelle dans le monde, un passage. Pour une raison quelconque, il était resté sans nécessité fixé au premier niveau du développement du guerrier
Don Juan orienta donc tout son enseignement de façon à aider les apprentis (et surtout moi) à éviter

la même erreur que lui. Il réussit à nous diriger à travers les trois phases du développement du guerrier sans accorder trop d'importance à l'une d'elles. Tout d'abord il nous apprit à prendre la règle pour carte ; puis il nous amena à concevoir que l'on peut parvenir à une conscience supérieure, car cette conscience supérieure existe ; et enfin il nous dirigea vers un véritable passage qui débouche dans l'autre monde caché de la conscience.

Pour nous conduire à travers la première phase – accepter la règle en tant que carte – don Juan prit la section qui se rapporte au Nagual et à son rôle, et nous montra qu'elle traite de faits indubitables. Il y parvint en nous permettant d'avoir – pendant notre passage dans des phases de conscience supérieure – des relations réciproques libres avec les membres de son groupe – personnification vivante des huit types d'êtres humains décrits par la règle. Par nos relations avec eux, certains aspects plus complexes et plus intérieurs de la règle nous furent révélés, jusqu'à ce que nous fussions capables de nous rendre compte que nous étions pris dans le réseau d'une chose que nous nous étions représentée au début comme un mythe, mais qui par essence était une carte.

Don Juan nous raconta qu'à cet égard son cas n'avait pas été différent du nôtre. Son *benefactor,* l'avait aidé à traverser ce premier stade en lui permettant des relations de ce même type. A cet effet, il l'avait fait basculer du côté droit au côté gauche de la conscience, et inversement, exactement comme don Juan, dans notre cas. Lorsque don Juan passait sur le côté gauche, son *benefactor* le présentait à des membres de son propre groupe : les huit guer-

riers femelles, les trois guerriers mâles et les quatre courriers qui constituaient, comme il est obligatoire, l'exemple le plus rigoureux des types décrits par la règle. Les connaître, les côtoyer, avait été pour don Juan un choc bouleversant. Non seulement cela l'avait forcé à considérer la règle comme un guide authentique et réel, mais cela lui avait fait prendre conscience de l'immensité de nos possibilités inconnues.

Il nous apprit qu'au moment où tous les membres de son propre groupe furent enfin réunis, il était si profondément engagé dans la voie du guerrier qu'il ne doutait nullement de les voir, sans le moindre effort apparent, se transformer en doubles parfaits des guerriers du clan de son *benefactor.* La similarité de leurs goûts personnels, de leurs répugnances, de leurs affinités, etc., n'était pas le produit d'une imitation ; don Juan disait qu'ils appartenaient, comme la règle l'avait affirmé, à des blocs spécifiques d'êtres humains ayant les mêmes origines et les mêmes possibilités. La seule différence entre les membres d'un même bloc étaient la tessiture de leur voix et le son de leur rire.

En essayant de m'expliquer les effets sur lui de ses relations avec les guerriers de son *benefactor,* don Juan aborda le sujet de la différence très significative entre son *benefactor* et lui-même : ils pratiquaient l'un et l'autre des interprétations personnelles différentes de la règle pour diriger les autres guerriers et leur enseigner à accepter la règle en tant que carte. Il disait qu'il existe deux types d'interprétations – une forme universelle et une forme individuelle. Les interprétations universelles prennent au sens littéral les affirmations qui constituent le corps de la règle.

Par exemple, dire que l'Aigle ne se soucie pas des actes de l'homme tout en lui donnant une voie de passage vers la liberté.
Une interprétation individuelle, en revanche, est une conclusion logique à laquelle les voyants parviennent en prenant des interprétations universelles pour prémisses. Par exemple, dire qu'étant donné l'absence d'intérêt de l'Aigle pour l'homme, je serai amené à développer par moi-même mes chances de parvenir à la liberté (notamment par ma propre application).
Selon don Juan, son *benefactor* et lui-même s'y étaient pris de façon très différente pour conduire leurs clans. Don Juan disait que la formule de son *benefactor* était la sévérité ; il dirigeait d'une main de fer, et fidèle à sa conviction qu'avec l'Aigle il n'est pas question de recevoir des cadeaux gratuits, il ne faisait jamais rien pour personne de façon directe. Au lieu de cela, il aidait efficacement chacun à s'aider lui-même. Il estimait que le don de liberté accordé par l'Aigle n'est pas l'effusion d'une grâce, mais l'occasion d'avoir une occasion.
Tout en appréciant les mérites de la méthode de son *benefactor,* don Juan n'en était pas partisan. Plus tard, une fois livré à lui-même, il avait *vu* qu'elle faisait perdre un temps précieux. Pour lui, il était plus avantageux de présenter à chacun une situation donnée, et de le forcer à l'accepter – au lieu d'attendre que l'apprenti soit prêt à affronter cette situation tout seul. Il avait appliqué cette méthode avec moi-même, la Gorda et les autres.
Cette différence d'orientation avait eu pour don Juan des conséquences remarquables au cours de ses

relations obligatoires avec les guerriers de son *benefactor.* La règle ordonnait à son *benefactor* de trouver pour don Juan, d'abord une femme Nagual, et ensuite un groupe de quatre femmes et de quatre hommes pour constituer son clan de guerriers. Son *benefactor* avait vu que don Juan n'avait pas assez de pouvoir personnel pour assumer la responsabilité d'une femme Nagual ; il inversa la séquence et demanda aux guerriers femelles de son propre groupe de trouver d'abord pour don Juan les quatre femmes et les quatre hommes.
Don Juan avoua que l'idée de cette inversion l'avait enthousiasmé. Il avait compris que ces femmes étaient à son service – et dans son esprit il s'agissait de services sexuels. Mais il révéla ses espérances à son *benefactor* et ce fut sa perte. Aussitôt, celui-ci mit don Juan en contact avec les hommes et les femmes de son clan, et le laissa réagir seul en face d'eux.
La rencontre avec ces guerriers avait été pour don Juan une véritable ordalie, non seulement parce qu'ils s'étaient montrés délibérément difficiles avec lui, mais parce que la nature même de ce genre de rencontre est d'aboutir à un choc révélateur. Don Juan disait que cette relation dans la conscience du côté gauche est comme une oasis ; elle ne peut avoir lieu que si tous les participants partagent cet état. C'était pour cette raison qu'il ne voulait pas nous laisser entrer dans la conscience du côté gauche, sauf pour poursuivre nos relations avec ses guerriers. C'était la méthode que son *benefactor* avait appliquée avec lui.
Don Juan me fit un bref récit de ce qui s'était passé au cours de la première rencontre avec les mem-

bres du groupe de son *benefactor.* Il estimait que je pourrais peut-être utiliser son

expérience comme un exemple de ce à quoi je devais m'attendre. Il disait que le monde de son *benefactor* était d'une homogénéité magnifique. Les membres de son clan étaient des guerriers indiens provenant de tout le Mexique. A l'époque où don Juan les avait rencontrés, ils vivaient dans une région montagneuse reculée du sud du pays.
En arrivant près de leur maison, don Juan avait dû affronter deux femmes identiques : les plus grosses Indiennes qu'il ait jamais vues. Elles étaient renfrognées et méchantes, mais elles avaient des traits fort agréables. Quand il essaya de passer entre elles, elles le coincèrent entre leurs énormes ventres, lui saisirent les bras et se mirent à le frapper. Elles le jetèrent au sol et s'assirent sur lui, lui broyant la cage thoracique, ou presque. Elles le maintinrent immobilisé ainsi pendant plus de douze heures, tout en négociant avec son *benefactor.* Celui-ci dut discuter sans discontinuer tout au long de la nuit, et les deux femmes finirent par laisser don Juan se relever, vers le milieu de la matinée. Il disait que ce qui l'avait le plus effrayé était la détermination qu'on lisait dans les yeux de ces femmes. Il s'était jugé perdu : il avait cru qu'elles resteraient assises sur lui jusqu'à ce qu'il en meure, comme elles l'affirmaient.
Normalement, une période d'attente de quelques semaines aurait dû être ménagée avant sa rencontre avec le groupe suivant de guerriers ; mais comme son *benefactor* se proposait de laisser don Juan seul au milieu d'eux, il le fit passer aux autres épreuves aussitôt. Don Juan rencontra tous les guerriers du

clan dans la même journée, et ils le traitèrent tous de très haut. Ils prétendirent qu'il n'était pas du tout l'homme qu'il fallait pour cette mission : il était trop grossier, et infiniment trop stupide. Jeune, certes, mais déjà sénile dans ses attitudes. Son *benefactor* prit brillamment sa défense – il leur répondit qu'il leur su%sait de modifier ces conditions : relever ce défi serait à coup sûr, pour eux et pour don Juan, le comble du plaisir
Don Juan disait que sa première impression n'avait fait que se renforcer : dès ce moment-là, tout n'avait été que peines et labeurs. Les femmes *virent* que don Juan était sans principes et qu'on ne pouvait lui faire confiance pour la tâche complexe et délicate de diriger quatre femmes. Comme elles avaient appris à *voir* elles aussi, elles firent leurs propres interprétations individuelles de la règle et décidèrent qu'il vaudrait mieux pour don Juan avoir les quatre guerriers mâles en premier puis les quatre guerriers femelles. Don Juan disait qu'elles avaient bien *vu* de façon correcte, parce que, pour pouvoir manœuvrer des guerriers femelles, un Nagual doit se trouver dans un état de pouvoir personnel remarquable – un état de sérénité et de maîtrise où les sentiments humains jouent un rôle minimum. Or, à l'époque, cet état était inconcevable pour lui.
Son *benefactor* le plaça sous le contrôle direct de ses deux femmes de l'ouest – les plus féroces et les plus implacables de tous les guerriers. Don Juan disait que toutes les femmes de l'ouest, conformément à la règle, sont folles à lier et doivent faire l'objet de soins constants. Sous l'épreuve du *rêve* et de l'art du traqueur, elles perdent leur côté droit – leurs es-

prits. Leur raison se consume facilement du fait que leur conscience du côté gauche est extraordinairement vive. Quand elles ont perdu leur côté rationnel, elles sont des *rêveurs* et des traqueurs hors pair, car elles ne possèdent plus aucun ballast rationnel pour les retenir.

Don Juan disait que ces femmes l'avaient guéri de sa concupiscence. Pendant six mois, il avait passé le plus clair de son temps dans un harnais suspendu au plafond de leur cuisine de campagne, comme un jambon que l'on veut fumer – jusqu'à ce qu'il fût entièrement purifié de toute pensée de gain et de récompense personnelle.
Don Juan expliquait qu'un harnais de cuir est un appareil fabuleux pour guérir certaines maladies qui ne sont pas physiques. L'idée de base est la suivante : plus haut une personne reste suspendue, plus longtemps cette personne reste sans contact avec le sol, brinquebalant dans les airs, et meilleures sont les possibilités d'une réelle purification.
Tandis que don Juan était « nettoyé » ainsi par les guerriers de l'ouest, les autres femmes s'occupaient de trouver les hommes et les femmes qui constitueraient son clan. Les deux opérations exigèrent des années. Pendant ce temps, don Juan fut donc obligé de définir tout seul ses relations avec tous les guerriers de son *benefactor.* Don Juan avait l'impression que la présence de ces guerriers et son lien avec eux étaient si accablants que jamais il ne pourrait se dégager de leur emprise. Le résultat fut son adhésion totale et littérale à la règle. Don Juan disait qu'il avait perdu un temps irremplaçable à se poser des questions sur l'authenticité d'un passage matériel dans

l’autre monde. Il considérait que ce genre de préoccupations était un écueil à éviter à tout prix. Et pour me protéger de cet écueil, il fit en sorte que les relations indispensables avec les membres de son groupe aient lieu pendant que j’étais protégé par la présence de la Gorda ou d’un autre apprenti.
Dans mon cas, la rencontre avec les guerriers de don Juan fut le résultat final d’une longue évolution. Nos conversations ordinaires avec don Juan n’y faisaient jamais allusion. Je ne connaissais leur existence qu’à cause de la règle que don Juan me révélait par fragments. Plus tard, il reconnut qu’ils existaient et qu’il me faudrait les rencontrer un jour. Il me prépara à la rencontre en me donnant des instructions générales et des points de repère.
Il me mit en garde contre une erreur d’interprétation courante, qui consiste à surestimer la conscience du côté gauche et à se laisser éblouir par sa clarté et son pouvoir. Il me dit qu’être dans la conscience du côté gauche ne signifie nullement que l’on est libéré sur-le-champ de sa propre folie. Il s’agit seulement d’une amplification de la capacité de comprendre et d’apprendre, et surtout d’une plus grande facilité pour *oublier.*
Quand fut venu pour moi le moment de rencontrer les guerriers de son clan, don Juan me fit une description sommaire des guerriers de son *benefactor* – ce serait pour moi une ligne directrice vague. Il me dit que, pour un œil extérieur, le monde de son *benefactor* pouvait parfois paraître constitué de quatre maisonnées. La première était formée par les femmes du sud et le courrier du Nagual ; la deuxième par les femmes de l’est, l’érudit et un courrier mâle ;

la troisième par les femmes du nord, l’homme d’action et un autre courrier mâle ; et la quatrième par les femmes de l’ouest, l’homme des coulisses et un autre courrier mâle.
A d’autres moments, ce monde pouvait paraître composé de groupes. Il y avait un groupe de quatre hommes âgés, entièrement dissemblables – le *benefactor* de don Juan et ses trois guerriers mâles. Puis un groupe de quatre hommes très semblables entre eux, les quatre courriers. Un groupe composé de deux séries de jumelles apparemment identiques, qui vivaient ensemble, les femmes du sud et de l’est. Et deux autres groupes de sœurs apparentes, les femmes de l’ouest et du nord.
Aucune des femmes n’était cependant liée aux autres par le sang. Elles ne paraissaient semblables qu’en raison de l’énorme quantité de pouvoir personnel que possédait le *benefactor* de don Juan. Don Juan décrivait les deux femmes du sud comme deux mastodontes, effrayantes mais très belles, pleines de vivacité et de drôlerie – un vrai plaisir pour les yeux et les oreilles. Les femmes du nord étaient extrêmement féminines, vaines, coquettes, soucieuses de leur âge, mais aussi terriblement directes et impatientes. Les femmes de l’ouest étaient folles par moments, et à d’autres moments elles devenaient le symbole même de la sévérité et de la détermination. C’étaient elles qui troublaient le plus don Juan, car il ne pouvait concilier leur rigueur, leur gentillesse et leur serviabilité avec le fait qu’à tout instant elles pouvaient perdre leur contenance et devenir folles à lier.
Les hommes, en revanche, n’avaient pas marqué don Juan. Il estimait qu’ils n’avaient rien de parti-

culier. C'était comme si la puissance éclatante de la détermination des femmes et la personnalité dominante de son *benefactor* les avaient entièrement éclipsés.

En ce qui concernait son propre éveil, don Juan disait qu'après avoir été projeté dans le monde de son *benefactor,* il avait compris à quel point la traversée de la vie sans contrainte consentie avait été facile et commode pour lui. Il avait cru que ses buts étaient les seuls objectifs valables qu'un homme puisse se donner, et il comprenait désormais son erreur. Toute sa vie il avait été misérable, et jusque-là son ambition dévorante n'avait été que la possession de biens matériels et le désir de devenir *quelqu'un.* Le monde autour de lui l'avait continuellement absorbé dans son image réfléchie d'envie et de désespoir, et il n'avait jamais eu le temps d'envisager autre chose. Il avait suivi son *benefactor* avec joie, parce qu'il se rendait compte qu'il lui offrait une occasion de tirer un meilleur parti de lui-même. « De toute façon, pensait-il, j'apprendrai à être sorcier. » Il se représentait l'impact sur lui de son entrée dans le monde de son *benefactor* comme l'équivalent de l'impact de la Conquête espagnole sur la culture indienne. Une destruction totale, mais aussi l'obligation de procéder à un auto-examen qui remettait tout en question.

Chose curieuse, ma réaction à ces préparatifs pour rencontrer le monde de don Juan ne fut pas l'émerveillement ou l'angoisse, mais une préoccupation intellectuelle mesquine pour deux sujets. Le premier, c'était qu'il n'y eût dans le monde que quatre types

d'hommes et quatre types de femmes. J'en discutai avec don Juan : la diversité des gens me semblait beaucoup trop grande pour un classement aussi simpliste. Il s'inscrivit en faux contre mon avis. Il me dit que la règle était sans appel, et qu'elle n'avait pas prescrit l'existence d'un nombre infini de types d'êtres humains.

Le second sujet était le contexte culturel de la sagesse de don Juan. Il n'en savait rien lui-même. Il le considérait comme le produit d'une sorte de pan-indianisme. Quant à l'origine de ces idées, il supposait qu'à une époque donnée, dans le monde indien antérieur à la Conquête, la pratique de l'attention seconde s'était pervertie. Elle avait évolué sans obstacle pendant peut-être des milliers d'années, jusqu'à un point où elle avait perdu sa force. Les adeptes de l'époque ne devaient pas avoir eu besoin de contrôles, et donc l'attention seconde, faute de contraintes, s'était affaiblie à mesure qu'augmentaient sa subtilité et sa complexité. Ensuite, les envahisseurs espagnols étaient arrivés, et leur technologie supérieure avait détruit le monde indien. Selon don Juan, son *benefactor* était convaincu qu'une poignée de ces guerriers avait survécu et avaient pu reconstituer leur savoir et réorienter leur voie. Don Juan et son *benefactor* ne connaissaient de l'attention seconde que la version restructurée – une version nouvelle intégrant des contraintes, parce qu'elle avait été forgée dans les conditions de répression les plus rigoureuses.

10 LE CLAN DE GUERRIERS DU NAGUAL

Quand don Juan jugea que le moment était propice pour ma première rencontre avec ses guerriers, il me fit basculer de niveaux de conscience. Ensuite, il m'expliqua sans ambiguïté qu'il n'aurait rien à voir avec les circonstances de ma rencontre avec eux. Il me prévint que s'ils décidaient de me battre, il ne pourrait pas les en empêcher. Ils pourraient faire de moi tout ce qu'ils voudraient, hormis me tuer. Il répéta avec insistance que les guerriers de son clan étaient la réplique parfaite de ceux du clan de son *benefactor,* sauf que certaines femmes étaient encore plus féroces, et tous les hommes extrêmement différents et puissants. Ma première rencontre avec eux avait donc toutes les chances d'être un affrontement sans merci. J'étais nerveux, plein d'appréhension, mais aussi très curieux. Mon esprit tournait à vide en des spéculations sans fin dont la plupart concernaient l'aspect qu'auraient ces guerriers.

Don Juan me dit qu'il avait le choix : il pouvait me faire apprendre par cœur un rituel élaboré – il avait été contraint par son *benefactor* à en passer par là –

ou bien faire en sorte que la rencontre soit la plus banale possible. Il attendit qu'un présage lui indique le choix à faire. Son *benefactor* avait agi de même, mais il avait tenu à ce que don Juan apprenne le rituel avant que le présage ne se présente. Quand don Juan lui révéla ses divagations sexuelles et son désir de dormir avec quatre femmes, son *benefactor* les interpréta comme le présage attendu. Il abandonna le rituel et finit par marchander comme un maquignon pour sauver la vie de don Juan.

Dans mon cas, don Juan voulut attendre un présage avant de m'enseigner le rituel. Un jour, alors que nous traversions une frontière, don Juan et moi, un agent de police me fit arrêter la voiture. Il m'avait entendu lancer des coups de klaxon furieux au chauffeur d'un autre véhicule, et cela avait attiré ses soupçons. Il m'avait pris pour un étranger en situation illégale et il ne voulait rien entendre de mes explications. Je lui montrai mon passeport (qu'il crut faux) et d'autres papiers d'identité, puis il me laissa enfin repartir. Don Juan jugea que l'incident était le présage qu'il attendait. Pendant tout le temps, il était resté sur le siège de devant à côté de moi et l'agent ne lui avait lancé qu'un coup d'œil distrait : toute son attention s'était concentrée sur moi. Selon l'interprétation de don Juan le présage indiquait qu'attirer l'attention sur moi serait dangereux. Il en conclut que mon monde ne devait pas s'écarter de la simplicité extrême et de la candeur. La pompe et les rituels élaborés n'étaient pas dans la ligne de mon personnage. Il concéda toutefois que l'observance de cadres rituels minimum serait tout à fait naturelle quand je ferais la connaissance de ses guer-

riers. Il fallait que je commence par venir vers eux depuis le sud, parce que c'est la direction que suit le pouvoir dans son flux ininterrompu. La force-de-vie s'écoule vers nous depuis le sud et nous quitte en s'éloignant vers le nord. Il me dit que l'unique ouverture vers le monde du Nagual passait par le sud, et que la porte était constituée par deux guerriers femelles, qui m'accueilleraient et me laisseraient passer, si elles le voulaient bien.

Il me conduisit dans une petite ville du centre du Mexique, puis jusqu'à une maison dans les champs. Nous nous avançâmes vers la maison à pied, en venant du sud, et je vis deux Indiennes massives, debout à un mètre vingt l'une de l'autre, face à face. Elles se tenaient à dix ou douze mètres de l'entrée principale de la maison, à un endroit où la terre était très tassée. Ces deux femmes me parurent d'une musculature extraordinaire. Elles prenaient un air sévère. Elles avaient l'une et l'autre des cheveux d'un noir de jais rassemblés en une seule grosse tresse. On eût dit deux sœurs. Elles étaient à peu près de même taille et de même poids – environ un mètre soixante et soixante-quinze kilos, calculai-je. L'une d'elles avait le teint extrêmement sombre, presque noir ; l'autre était beaucoup plus claire. Elles portaient le costume classique des Indiennes du centre du Mexique – des robes longues, des châles et des sandales fabriquées à la main.

Don Juan me fit arrêter à un mètre. Il se tourna vers la femme à notre gauche et me fit pivoter face à elle. Il me dit qu'elle s'appelait Cecilia et qu'elle était un *rêveur.* Puis il se tourna brusquement, sans me laisser le temps de parler, et il me fit pivoter face

à la femme sombre, à notre droite. Il me dit qu'elle s'appelait Delia et qu'elle était un traqueur. Les femmes hochèrent la tête vers moi. Elles ne sourirent pas, elles ne s'avancèrent pas pour me serrer la main, elle ne m'adressèrent aucun geste de bienvenue.

Don Juan passa entre elles comme s'il s'agissait de deux colonnes marquant une entrée. Il fit quelques pas puis se retourna comme s'il attendait que les femmes m'invitent à passer. Elles me fixèrent calmement pendant un instant. Ensuite Cecilia me demanda d'entrer, comme si j'étais sur le seuil d'une véritable porte.

Don Juan me précéda jusqu'à la maison. A la porte d'entrée nous trouvâmes un homme. Il était très svelte. Au premier regard, il paraissait extrêmement jeune, mais quand on l'étudiait de plus près, on s'apercevait qu'il avait largement dépassé la cinquantaine. Il me donna l'impression d'être un enfant vieilli ; petit, mince comme un fil, avec des yeux sombres pénétrants. C'était comme une apparition surnaturelle, un elfe, une ombre. Don Juan me le présenta : Emilito. Son courrier, me dit-il, son assistant et adjoint, qui m'accueillerait en son nom.

Emilito semblait vraiment l'être le mieux choisi pour accueillir quelqu'un. Son sourire était radieux ; ses dents, petites, parfaitement régulières. Il me serra la main, ou plutôt, il croisa ses avant-bras et me saisit les deux mains. Une joie parfaite émanait de lui ; n'importe qui aurait juré que notre rencontre le comblait d'aise. Il avait une voix très douce et ses yeux étincelaient.

Nous entrâmes dans une grande pièce. Il y avait une autre femme. Don Juan me dit qu'elle s'appelait

Teresa et qu'elle était le courrier de Cecilia et de Delia. Elle avait tout juste trente ans ; on aurait pu la prendre pour la fille de Cecilia ; elle se montra très réservée mais très amicale. Nous suivîmes don Juan vers l'arrière de la maison, où se trouvait un porche couvert. La journée était tiède. Nous nous assîmes autour d'une table, et après un dîner frugal, nous parlâmes jusqu'à minuit passé.
Notre hôte était Emilito. Il charma et ravit tout le monde avec ses histoires exotiques. Les femmes se détendirent. Elles se montrèrent très bon public pour Emilito. Entendre le rire des femmes était un plaisir délicieux. Elles avaient l'air redoutablement musclées, très hardies et conscientes de leur force. Dans la conversation, Emilito nous dit que Cecilia et Delia étaient comme deux mères pour lui, et Teresa comme une fille : elle se saisirent de lui et le lancèrent en l'air comme un enfant.
Des deux femmes, Delia semblait la plus rationnelle, la plus terre à terre. Cecilia était peut-être plus distante, mais elle paraissait dotée d'une force intérieure plus vive. Elle me donna l'impression d'être plus intolérante et plus impatiente. Certaines histoires d'Emilito semblèrent l'ennuyer, mais quand il se mit à raconter ce qu'il appelait ses « contes d'éterni-té », elle se suspendit à ses lèvres.
Il faisait précéder chacun de ses récits par la phrase : « Savez-vous, chers amis, que... » L'histoire qui me fit le plus d'effet se rapportait à certaines créatures existant, disait-il, dans l'univers et qui étaient très proches des humains sans pour autant être humaines, des créatures obsédées par le mouvement et capables de déceler la moindre fluctuation

à l'intérieur d'elles-mêmes et tout autour. Ces créatures étaient si sensibles qu'à ce niveau leur conscience du mouvement constituait une tare. Cela les faisait souffrir à tel point que leur ambition ultime était devenue l'immobilité.
Emilito parsemait ses contes d'éternité de blagues grivoises des plus obscènes. Mais grâce à son incroyable talent de conteur, il me fit comprendre chacune de ses histoires comme une métaphore, une parabole par laquelle il nous enseignait quelque chose.
Don Juan me dit qu'Emilito se bornait à rendre compte de choses dont il avait été le témoin au cours de ses voyages à travers l'éternité. Le courrier avait pour rôle de voyager en avant-garde du Nagual, comme un éclaireur au cours d'une opération militaire. Emilito allait jusqu'aux limites de l'attention seconde et il transmettait aux autres tout ce dont il avait été témoin.
Ma deuxième rencontre avec les guerriers de don Juan fut tout aussi calculée et étudiée que la première. Un jour, don Juan me fit basculer de niveau de conscience et me dit que j'avais un deuxième rendez-vous. Nous partîmes en voiture à Zacatecas, dans le nord du Mexique. Nous y arrivâmes très tôt dans la matinée. Don Juan m'apprit que ce n'était qu'une escale, et que nous avions jusqu'au lendemain pour nous détendre avant de nous lancer dans ma deuxième rencontre obligatoire, au cours de laquelle je ferais la connaissance de l'est et du guerrier érudit de son clan. Il m'expliqua ensuite la ques-

tion, complexe et délicate, du choix du temps. Il me dit que nous avions rencontré le sud et le courrier en milieu d'après-midi, parce qu'en faisant une interprétation individuelle de la règle, il avait choisi cette heure-là pour représenter la nuit. En réalité le sud était la nuit, une nuit tiède, accueillante, intime, et en toute logique nous aurions dû rencontrer les deux femmes du sud après minuit ; mais cela n'aurait pas été démonstratif pour moi, parce que mon orientation générale était vers la lumière, vers l'optimisme – un optimisme capable de se fondre harmonieusement dans le mystère de l'obscurité. Il me dit que c'était précisément ce que nous avions fait ce jour-là ; nous avions pris plaisir à notre compagnie mutuelle et parlé jusqu'à ce qu'il fasse absolument noir. Je m'étais demandé pourquoi ils n'avaient pas allumé leurs lampes.

Don Juan me dit que l'est, en revanche, était le matin, la lumière, et que nous rencontrerions les femmes de l'est le lendemain en milieu de matinée.

Avant le petit déjeuner, nous nous rendîmes sur la place et nous nous installâmes sur un banc. Don Juan me dit qu'il voulait que je reste là, que je l'attende pendant qu'il faisait quelques courses. Il partit. Peu après son départ, une femme vint s'asseoir à l'autre bout du banc. Sans prêter attention à elle, je me mis à lire le journal. Un instant plus tard une autre femme se joignit à elle. Je voulus m'installer sur un autre banc, mais je me souvins que don Juan m'avait bien spécifié de rester au même endroit. Je tournai le dos aux deux femmes et oubliai leur présence, tant elles étaient silencieuses. Soudain, un homme les salua. Il était debout en face de moi, et

leur conversation m'apprit aussitôt que les femmes l'attendaient. L'homme s'excusa d'être en retard. De toute évidence, il avait envie de s'asseoir. Je me glissai de côté pour lui faire de la place. Il se confondit en remerciements et s'excusa de me déranger. Il me dit qu'ils étaient complètement perdus dans la ville, car ils venaient de la campagne ; un jour ils s'étaient rendus à Mexico et ils avaient failli mourir dans les encombrements. Il me demanda si j'habitais Zacatecas. Je lui répondis que non. J'allais mettre un terme à notre conversation sur-le-champ, mais il y avait dans son sourire quelque chose de très engageant. C'était un homme âgé, mais dans une forme remarquable pour son âge. Ce n'était pas un Indien. On aurait dit un gentleman-farmer d'une petite ville rurale. Il portait un complet et un chapeau de paille. Ses traits étaient très fins ; sa peau, presque transparente. Il avait un nez busqué, une bouche petite et une barbe blanche taillée à la perfection. Il avait l'air dans un état de santé extraordinaire sous une apparence de fragilité. C'était un homme de taille moyenne, bien constitué, tout en donnant une impression de sveltesse, presque de dégénérescence.

Il se leva et se présenta : Vicente Medrano, me dit-il. Il n'était venu en ville traiter des affaires que pour la journée. Ensuite, il fit un signe vers les deux femmes et me dit que c'étaient ses sœurs. Les femmes se levèrent et se tournèrent vers nous. Elles étaient très minces et plus sombres de peau que leur frère. Elles semblaient également beaucoup plus jeunes. L'une d'elles aurait pu être sa fille. Je remarquai que leur peau, au contraire de celle de leur frère, était sèche. Les deux femmes avaient des traits vraiment

fins. Leurs yeux ? Clairs et paisibles. Leur taille ? Environ un mètre soixante. Elles portaient des vêtements occidentaux, comme l'homme : des châles, des chaussures basses et des chaussettes comme les femmes de la campagne. Elles avaient l'air de fermières robustes. La plus âgée semblait avoir plus de cinquante ans, la plus jeune, la quarantaine.

L'homme me les présenta. La plus âgée s'appelait Carmela et la plus jeune Hermelinda. Je me levai et échangeai avec elles des poignées de main rapides. Je leur demandai si elles avaient des enfants. En général, cette question constituait un bon démarrage de conversation. Les femmes éclatèrent de rire et firent glisser toutes les deux leurs mains sur leur ventre plat pour me montrer leur minceur.

L'homme m'expliqua tranquillement que ses sœurs étaient célibataires et lui-même vieux garçon. Il m'avoua, en plaisantant à demi, que, malheureusement, ses sœurs étaient trop masculines : elles manquaient de la féminité qui rend une femme désirable, et elles n'avaient pas pu trouver de maris.

Je dis que c'était tout aussi bien pour elles, étant donné le rôle servile que jouent les femmes dans notre société. Les femmes me contredirent : elles ne se seraient pas du tout froissées de devenir des servantes, si seulement elles avaient trouvé un homme désirant être leur maître. La plus jeune déclara que le problème, c'était que leur père ne leur avait pas enseigné à se conduire comme des femmes. L'homme fit observer avec un soupir que leur père était dominateur, il l'avait également empêché de se marier en ne lui apprenant pas, volontairement, à se conduire

comme un *macho.* Tous les trois se mirent à soupirer, affectant un air douloureux. J'eus envie de rire.

Après un long silence, nous nous assîmes de nouveau. L'homme me dit que si je restais encore un peu sur ce banc, j'aurais une chance de rencontrer leur père, qui était encore très gaillard pour son âge avancé. Il ajouta d'une voix timide que leur père allait les emmener prendre le petit déjeuner, parce qu'ils n'avaient aucun argent sur eux : c'était leur père qui tenait les cordons de la bourse.

J'étais abasourdi. Ces vieilles gens – qui paraissaient si forts – étaient en réalité comme des enfants, faibles et privés d'indépendance. Je leur dis au revoir, et me levai pour partir. L'homme et ses sœurs insistèrent pour que je reste. Ils m'affirmèrent que leur père adorerait que je me joigne à eux pour le petit déjeuner. Je n'avais nulle envie de rencontrer leur père, et pourtant j'étais curieux. Je leur dis que moi aussi j'attendais quelqu'un. Soudain les femmes se mirent à glousser puis éclatèrent d'un rire sonore. L'homme s'abandonna également à une hilarité sans retenue. Je me sentis stupide. J'eus envie de partir.

A cet instant, don Juan parut et je pris aussitôt conscience de leur manœuvre. Je ne la trouvai pas drôle du tout.

Nous nous levâmes tous. Ils étaient encore en train de rire lorsque don Juan me dit que ces femmes étaient l'est – Carmela le traqueur, Hermelinda le *.rêveur.* Vicente était le guerrier érudit – et son plus ancien compagnon.

Au moment où nous quittâmes la place, un autre homme se joignit à nous, un grand Indien à la peau sombre, d'environ quarante ans. Il portait un blue-

jeans et un chapeau de cow-boy. Il semblait terriblement fort, et buté. Don Juan me le présenta. Il me dit qu'il se nommait Juan Tuma et que c'était le courrier et l'assistant de recherche de Vicente.
Nous allâmes dans un restaurant à quelques rues de là. Les femmes me maintinrent entre elles. Carmela me parla : elle espérait que je ne m'étais pas offensé de leur plaisanterie. Elles avaient eu le choix : se présenter à moi ou me jouer la comédie. Elles avaient décidé de me taquiner à cause de mon attitude dédaigneuse : la façon dont je leur avais tourné le dos et dont j'avais eu envie d'aller sur un autre banc. Hermelinda ajouta qu'il fallait être extrêmement humble et ne rien porter pour se défendre, car la personne doit être protégée mais non défendue. En leur faisant affront, je ne me protégeais pas, je me défendais.
J'étais d'humeur querelleuse. Leur mascarade m'avait mis finalement hors de moi. Je voulus discuter, mais sans me laisser le temps de présenter mes arguments, don Juan vint à mes côtés. Il dit aux deux femmes de ne pas tenir compte de mon agressivité, car il faut très longtemps pour nettoyer les ordures qu'un être lumineux ramasse dans le monde.
Les propriétaires du restaurant où nous allâmes connaissaient Vicente : ils nous avaient préparé un petit déjeuner somptueux. Tout le monde se montra de joyeuse humeur, mais je fus incapable de chasser mes pensées sombres. Ensuite, à la demande de don Juan, Juan Tuma nous parla de ses voyages. Il s'en tenait toujours aux faits. Je fus comme hypnotisé par ses récits, nets et secs, d'événements dépassant mon entendement. Pour moi, le plus fascinant fut sa des-

cription de certains faisceaux de lumière ou d'énergie qui, disait-il, formaient un réseau autour de la Terre. Ces faisceaux ne subissent pas de fluctuations comme tout le reste dans l'univers, ils sont fixés sur leur réseau qui coïncide avec des centaines de points dans le corps lumineux. Hermelinda comprenait que tous les points étaient dans notre corps physique. Juan Tuma expliqua que le corps lumineux étant très grand, certains de ces points étaient, en fait, à presque un mètre du corps physique lui-même. En un sens, ils étaient hors de nous – mais sans l'être vraiment ; ils se trouvaient à la périphérie de notre luminosité et appartenaient donc encore au corps total. Le plus important de ces points était situé à une trentaine de centimètres de l'estomac, à 40 degrés sur la droite d'une ligne imaginaire tracée tout droit au milieu du corps. Juan Tuma nous dit que c'était un centre de rassemblement pour l'attention seconde, et qu'il était possible de le manipuler en caressant doucement l'air avec les paumes des mains. Les paroles de Juan Tuma me firent oublier ma colère.
Ma rencontre suivante avec le monde de don Juan se produisit avec l'ouest. Il me prévint sur tous les tons : le premier contact avec l'ouest allait être un événement très important, parce qu'il s'y déciderait, dans un sens ou dans l'autre, ce que je ferais par la suite, Il m'avertit aussi que ce serait une véritable épreuve, surtout pour moi, toujours tellement raide et imbu de mon importance. Il me dit que l'on aborde naturellement l'ouest au crépuscule, moment de

la journée difficile en soi, et que ses guerriers de l'ouest étaient très puissants, agressifs et vraiment exaspérants. En prenant contact avec l'ouest, j'allais rencontrer le guerrier mâle qui était l'homme des coulisses. Don Juan me conseilla d'agir avec une prudence et une patience extrêmes ; non seulement les femmes étaient folles à lier, mais l'homme et elles-mêmes devaient être les guerriers les plus puissants qu'il ait jamais rencontrés. A son avis, ils constituaient l'autorité supérieure en matière d'attention seconde. Don Juan ne s'expliqua pas davantage.
Un jour, il décida soudain (en tout cas j'en eus l'impression) qu'il était temps d'entreprendre notre voyage à la rencontre des femmes de l'ouest. Nous partîmes en voiture vers une grande ville du nord du Mexique. Au crépuscule, exactement, don Juan m'ordonna de m'arrêter devant une grande maison sans lumières, dans les faubourgs de cette ville. Nous descendîmes de voiture et avançâmes vers la porte d'entrée. Don Juan frappa à plusieurs reprises. Personne ne répondit. J'eus le sentiment que nous arrivions au mauvais moment. La maison était vide.
Don Juan continua de frapper à la porte – jusqu'à la lassitude, me sembla-t-il. Il me fit signe de frapper à mon tour et il me dit de continuer sans m'arrêter, parce que les gens vivant à l'intérieur étaient durs d'oreille. Je lui demandai s'il ne vaudrait pas mieux revenir plus tard ou le lendemain. Il me répéta de ne pas cesser de frapper à la porte.
Après une attente qui me parut sans fin, la porte se mit à s'ouvrir lentement. Une femme à l'air bizarre passa la tête et me demanda si j'avais l'inten-

tion de briser la porte ou bien d'ameuter les voisins et leurs chiens.
Don Juan fit un pas en avant pour répondre. La femme sortit et le bouscula violemment de côté. Elle se mit à brandir son index sous mon nez en me criant que je me conduisais comme si le monde entier m'appartenait et que personne n'existait en dehors de moi-même. Je répondis que je faisais simplement ce que don Juan m'avait indiqué. La femme me demanda si l'on m'avait dit de défoncer la porte. Don Juan tenta d'intervenir, mais de nouveau elle le repoussa.
La femme avait l'air de sortir du lit. Une vraie souillon. Nos coups à la porte devaient l'avoir réveillée et elle avait sûrement pris une robe au hasard dans sa panière de linge sale. Elle était pieds nus. Ses cheveux grisonnants semblaient dans un état lamentable. Elle avait de petits yeux en vrille, tout rouges. C'était une femme sans beauté mais qui faisait, je n'aurais su dire pourquoi, une impression vraiment très forte. Elle était plutôt grande, un mètre soixante-dix, très musclée, sombre de peau. Ses bras nus étaient noués de muscles durs. Je remarquai qu'elle avait de très beaux mollets fuselés.
Elle me regarda de la tête aux pieds. C'était une femme imposante, effrayante. Elle me dominait de la tête et des épaules. Elle cria qu'elle n'avait pas entendu mes excuses. Don Juan me souffla de présenter des excuses à haute et intelligible voix. Quand ce fut fait, la femme sourit, se tourna vers don Juan et se blottit dans ses bras comme si elle était un enfant. Elle se plaignit : il n'aurait jamais dû me demander de frapper, parce que mes coups à la

porte étaient trop équivoques et troublants. Elle prit le bras de don Juan et l'entraîna à l'intérieur ; elle l'aida à franchir le seuil surélevé. Elle l'appela « Mon très cher petit vieux ». Don Juan rit. J'étais abasourdi de le voir agir comme si les absurdités de cette femme épouvantable l'enchantaient. Quand elle eut aidé le « très cher petit vieux », elle se tourna vers moi et fit de la main le geste de me chasser, comme si j'étais un chien. Ma surprise la fit éclater de rire. Elle avait de grandes dents irrégulières – et très sales. Ensuite, elle parut changer d'avis et me dit d'entrer.
Don Juan se dirigeait vers une porte que j'avais du mal à distinguer, au fond d'un couloir sombre. La femme se mit à l'invectiver : savait-il seulement où il allait ? Elle nous entraîna dans un autre couloir sombre. La maison paraissait immense, et il n'y avait pas une seule lumière à l'intérieur. La femme ouvrit une porte donnant dans une très grande pièce presque vide, mis à part deux vieux fauteuils au centre, sous l'ampoule électrique la plus faible que j'aie jamais vue. C'était une ampoule allongée comme dans l'ancien temps.
Dans l'un des fauteuils, une autre femme était assise. La première femme s'installa sur une petite natte par terre et appuya son dos contre l'autre fauteuil. Elle remonta ses cuisses contre ses seins, en s'exhibant complètement aux regards ; elle ne portait pas de dessous. Je la fixai, abasourdi.
D'un ton bourru, affreux, la femme me demanda pourquoi je regardais son vagin. Ne trouvant rien à répondre, je niai. Elle se leva, prête à me frapper, semblait-il. Elle me demanda d'avouer que je l'avais

regardée ainsi parce que je n'avais jamais vu un vagin de ma vie. Je me sentis coupable, j'étais horriblement gêné – et furieux de m'être laissé prendre dans une situation pareille.
La femme demanda à don Juan quel genre de Nagual j'étais, si je n'avais jamais vu un vagin de ma vie. Elle se mit à répéter cette question à n'en plus finir, en criant de toute sa voix. Elle tourna autour de la pièce en courant et vint s'arrêter près du fauteuil où se trouvait l'autre femme. Elle la prit par les épaules, la secoua, puis, me montrant du doigt, s'écria que j'étais un homme n'ayant jamais vu un vagin de toute sa vie. Elle éclata de rire, m'accablant de tout son mépris.
Je me sentis profondément humilié. Don Juan, me disais-je, aurait dû faire quelque chose pour m'épargner cette mortification. Il m'avait prévenu que ces femmes étaient folles à lier, mais il était resté en dessous de la vérité : elles étaient bonnes pour le cabanon. Je cherchai le regard de don Juan, en quête d'assistance et de conseil. Il détourna les yeux; Il semblait aussi perdu que moi, mais je crus apercevoir un sourire malicieux, qu'il avait dissimulé aussitôt en penchant la tête.
La femme s'allongea sur le dos, remonta sa jupe et m'ordonna de regarder tout mon content, au lieu de lancer des coups d'œil en coin. A en juger par la chaleur que je ressentais sur le front et dans le cou, je devais avoir le visage écarlate. J'étais tellement furieux que j'avais du mal à me maîtriser. J'eus envie de foncer sur elle la tête la première.
La femme assise dans le fauteuil se leva soudain, saisit l'autre par les cheveux et d'un seul mouvement

la força à se lever, apparemment sans le moindre effort. Elle me fixa, les yeux mi-clos. Elle s'approcha jusqu'à cinq ou six centimètres de mon visage. Elle avait une odeur d'une fraîcheur surprenante.
D'une voix haut perchée elle me dit qu'il était temps d'en venir aux affaires sérieuses. Les deux femmes se rapprochèrent de moi sous l'ampoule. Elles ne se

ressemblaient pas. La deuxième femme était, ou paraissait, plus âgée. Je remarquai qu'elle avait le visage couvert de poudre de riz, ce qui lui donnait un air de clown. Ses cheveux étaient soigneusement coiffés en chignon. Elle paraissait calme, mis à part un tremblement continu de la lèvre inférieure et du menton.
Les deux femmes avaient la même taille et semblaient de la même force. Elles me dominaient, menaçantes. Elles me fixèrent longtemps. Don Juan ne fit rien pour interrompre leur examen. Elles m'étudiaient exactement de la même façon, c'était indéniable. La plus âgée des deux hocha la tête, et don Juan me dit qu'elle s'appelait Zuleïca et qu'elle était un *rêveur.* La femme qui avait ouvert la porte se nommait Zoïla et était un traqueur.
Zuleïca se tourna vers moi et d'une voix de perroquet me demanda s'il était exact que je n'avais jamais vu un seul vagin de ma vie. Don Juan ne put garder son sérieux plus longtemps et se mit à rire. D'un signe, je lui indiquai que je ne savais que répondre. Il me murmura à l'oreille que je ferais mieux de dire non, sinon je devais me préparer à décrire un vagin à Zuleïca, car c'était ce qu'elle exigerait de moi ensuite.
Je donnai ma réponse à Zuleïca et elle me dit

qu'elle était vraiment désolée. Elle ordonna aussitôt à Zoïla de me montrer son vagin. Zoïla s'allongea sur le dos au-dessous de l'ampoule électrique et écarta les jambes.
Don Juan s'étranglait de rire. Je le suppliai de me faire sortir de cette maison de fous. Il me murmura de nouveau à l'oreille que je ferais mieux de regarder comme il faut et d'avoir l'air attentif et intéressé, parce que sinon, je devrais rester dans cette maison jusqu'à la fin des temps.
Quand j'eus terminé mon examen attentif et méticuleux, Zuleïca me dit que désormais je pourrais me vanter d'être un connaisseur en vagins, et que s'il m'arrivait de tomber par hasard sur une femme sans culotte, je n'aurais plus la grossièreté obscène de laisser mes yeux jaillir de leurs orbites : maintenant, j'avais vu un vagin.
Très calmement, Zuleïca nous conduisit dans le patio. Elle me murmura que quelqu'un m'attendait dehors, pour faire ma connaissance. Le patio était dans l'obscurité totale. J'avais du mal à discerner les silhouettes des autres. Puis j'aperçus le contour sombre d'un homme, debout très près de moi. Mon corps réagit par un sursaut involontaire.
Don Juan s'adressa à l'homme. Il lui dit d'une voix très basse qu'il m'avait conduit ici pour que je fasse sa connaissance. Il apprit mon nom à l'homme. Après un instant de silence, don Juan me dit que l'homme se nommait Silvio Manuel, qu'il était le guerrier des ténèbres et le chef du clan de guerriers. Ensuite, Silvio Manuel me parla. Je crus qu'il avait des troubles de langage. Sa voix était étouffée. Les

mots sortaient de ses lèvres comme des quintes de toux assourdies.
Il m'ordonna de me rapprocher. Quand je voulus m'avancer vers lui, il recula. Exactement comme s'il flottait. Il me conduisit ainsi dans un recoin encore plus sombre. Je crus qu'il marchait à reculons sans bruit. Il me chuchota des mots que je ne pus comprendre. J'eus envie de parler, ma gorge me démangeait, complètement desséchée. Il répéta la même chose deux ou trois fois, jusqu'au moment où je pris conscience de son ordre : il voulait que je me déshabille. Il y avait dans sa voix et dans les ténèbres autour de lui une puissance contraignante. J'étais incapable de désobéir. J'ôtai mes vêtements et me retrouvai entièrement nu, frissonnant de peur et de froid.
L'obscurité était si totale que je ne pouvais pas voir si don Juan et les deux femmes étaient dans les parages. J'entendis un sifflement léger qui se prolongea. Il naissait à quelques dizaines de centimètres de moi. Puis je sentis une brise fraîche. Je me rendis compte que Silvio Manuel soufflait son haleine sur tout mon corps.
Ensuite, il me demanda de m'asseoir sur mes vêtements et de regarder un point que je pouvais distinguer facilement dans le noir, un point qui semblait répandre une lumière faible, couleur d'ambre. Je la fixai pendant ce qui me sembla des heures, jusqu'au moment où je m'aperçus que ce point de brillance était l'œil gauche de Silvio Manuel. Je pus alors distinguer le contour de tout son visage et de son corps. Le corridor n'était pas aussi sombre qu'il m'avait semblé. Silvio Manuel s'avança vers moi et m'aida à

me relever. Voir dans le noir avec une telle netteté me stupéfia. Je ne me souciai même plus d'être nu et sous les yeux des deux femmes. Apparemment elles pouvaient voir dans le noir elles aussi ; elles me fixaient. J'eus envie d'enfiler mon slip, mais Zoïla me l'arracha des mains.
Les deux femmes et Silvio Manuel me fixèrent pendant longtemps, puis don Juan surgit de nulle part et me tendit mes chaussures. Zoïla nous conduisit le long d'un corridor jusqu'à un patio ouvert, garni d'arbres. Je distinguai la silhouette sombre d'une femme debout au milieu du patio. Don Juan lui parla et elle murmura quelques mots en réponse. Don Juan me dit alors que c'était une femme du sud, qu'elle se nommait Marta et qu'elle agissait comme courrier pour les deux femmes de l'ouest. Marta parla : c'était la première fois, elle l'aurait parié, que l'on me présentait tout nu à une femme ; normalement on fait l'inverse – d'abord les présentations puis le déshabillage. Elle éclata de rire. Son rire était si agréable, si clair, si jeune, que je fus traversé par un frisson. Il se réverbéra dans toute la maison, amplifié par l'obscurité et le silence qui régnaient.
Je me tournai vers don Juan pour l'appeler à mon aide, mais il avait disparu, ainsi que Silvio Manuel. J'étais seul avec les trois femmes. Je devins très nerveux et demandai à Marta si elle savait où se trouvait don Juan. A cet instant précis quelqu'un me saisit sous les aisselles. Je hurlai de douleur. Je compris que c'était Silvio Manuel. Il me souleva comme si je n'avais aucun poids, me secoua pour faire tomber mes chaussures, puis me plaça debout dans une bassine d'eau glacée, qui m'arrivait aux genoux.

Je demeurai longtemps dans l'eau, tandis que tous m'examinaient. Puis Silvio Manuel me souleva de nouveau et me reposa près de mes chaussures que quelqu'un avait rangées avec soin près de la bassine.
De nouveau don Juan surgit de nulle part et me tendit mes vêtements. Il me murmura de les mettre et de ne rester que le temps de ne pas avoir l'air impoli. Marta me tendit une serviette pour que je m'essuie. Je cherchai des yeux les deux femmes et Silvio Manuel : ils n'étaient visibles nulle part.
Nous restâmes un certain temps à bavarder dans le noir, Marta, don Juan et moi. Elle avait l'air de s'adresser surtout à don Juan mais je crus qu'en fait, c'était pour moi qu'elle parlait. J'attendis que don Juan me fasse signe de prendre congé, mais il semblait s'amuser de la conversation animée de Marta. Elle lui raconta que Zoïla et Zuleïca s'étaient montrées ce jour-là au comble de leur folie. Puis elle ajouta à mon intention que la plupart du temps elles avaient toute leur raison.
Comme si elle révélait un secret, Marta nous dit que si les cheveux de Zoïla avaient l'air si mal coiffés, c'était parce qu'au moins un tiers de sa chevelure appartenait à Zuleïca. Que s'était-il passé ? Dans un moment de camaraderie intense, elles s'étaient aidées mutuellement à se coiffer. Zuleïca avait tressé les cheveux de Zoïla comme des centaines de fois auparavant mais, perdant la tête, elle avait mêlé une partie de ses propres cheveux à ceux de Zoïla. Marta raconta que lorsqu'elles s'étaient levées, une scène affreuse avait éclaté. Elle était accourue à leur secours, mais à son entrée dans la pièce, Zuleïca avait déjà pris le dessus. Comme elle était plus lucide que

Zoïla ce jour-là, elle avait décidé de couper la touffe de cheveux de Zoïla tressée avec les siens. Dans la mêlée qui s'était ensuivie elle s'était trompée et elle avait coupé ses propres cheveux à la place.
Don Juan riait comme s'il n'avait jamais rien écouté de plus drôle. J'entendis, provenant des ténèbres à l'autre bout du patio, des éclats de rire semblables à des quintes de toux.
Marta ajouta qu'elle avait dû improviser un chignon jusqu'à ce que les cheveux de Zuleïca aient repoussé.
Je ris avec don Juan. Marta me plaisait. Les deux autres femmes me faisaient horreur, me donnaient une sensation de nausée. Marta, au contraire, me semblait un modèle de calme et de détermination paisible. Je ne pouvais pas voir ses traits, mais je l'imaginais très belle. Le son de sa voix était ensorcelant.
Très poliment, elle demanda à don Juan si j'accepterais de manger une bouchée. Il répondit que je ne me sentais pas à l'aise avec Zuleïca et Zoïla, et que mon estomac ne manquerait probablement pas de se soulever. Marta m'affirma que les deux femmes étaient parties, et elle nous conduisit le long du couloir le plus sombre jusqu'à une cuisine bien éclairée. Le contraste fut trop vit pour mes yeux. Je m'arrêtai sur le seuil, pour les habituer à la lumière.
La cuisine était très haute de plafond, assez moderne et pratique. Nous nous installâmes dans une sorte de coin repas. Marta était jeune, très robuste, elle avait une silhouette généreuse, voluptueuse, un visage rond, une bouche et un nez petits. Ses che-

veux d'un noir de jais étaient tressés et enroulés autour de sa tête.
Je me dis qu'elle avait dû être aussi curieuse de m'examiner que j'étais curieux de la voir. Nous nous assîmes. Nous mangeâmes et bavardâmes pendant plusieurs heures. Elle me fascinait. C'était une femme sans instruction mais sa conversation me tenait sous le charme. Elle nous raconta en détail toutes les absurdités auxquelles se livraient Zoïla et Zuleïca pendant leurs crises de folie.
Sur le chemin du retour, don Juan me fit part de son admiration pour Marta ; selon lui, c'était peut-être le plus bel exemple de la façon dont la volonté résolue peut modifier un être humain. Sans aucune préparation ni prédisposition en dehors de son intention inébranlable, Marta s'était attaquée avec succès à la tâche la plus ardue que l'on puisse imaginer : veiller sur Zoïla, Zuleïca et Silvio Manuel.
Je demandai à don Juan pourquoi Silvio Manuel ne m'avait pas laissé le regarder à la lumière. Il me répondit que Silvio Manuel était dans son élément lorsqu'il se trouvait dans les ténèbres, et que j'aurais bientôt d'innombrables occasions de le voir. Mais pour notre première rencontre, il fallait absolument qu'il demeure dans les limites de son pouvoir – l'obscurité de la nuit. Silvio Manuel et les deux femmes vivaient ensemble parce qu'ils formaient une équipe de *sorciers* fantastiques.
Don Juan me conseilla de ne pas porter de jugements précipités sur les femmes de l'ouest. Je les avais rencontrées à un moment où elles n'étaient pas maîtresses d'elles-mêmes, mais leur absence de contrôle ne concernait que le comportement super-

ficiel. Elles possédaient un noyau intérieur inaltérable, et même au milieu de leur pire folie, elles étaient capables de rire de leurs propres aberrations, comme s'il s'agissait d'un spectacle mis en scène par quelqu'un d'autre.
Le cas de Silvio Manuel était différent. Il n'était sujet à aucune aberration ; en fait, il n'y avait pas plus sérieux que lui, et s'il pouvait s'entendre avec ces deux femmes c'était justement parce qu'ils se trouvaient tous les trois en opposition absolue. Don Juan me dit que Silvio Manuel était né ainsi, et que tout le monde autour de lui reconnaissait qu'il était différent. Même son *benefactor,* sévère et intransigeant avec tout le monde, n'avait pas ménagé ses soins à Silvio Manuel. Don Juan avait mis des années à comprendre la raison de ce favoritisme. Par suite d'un trait inexplicable de sa nature, la première fois que Silvio Manuel était entré dans la conscience du côté gauche, il n'en était jamais ressorti. Sa tendance à demeurer dans un état de conscience plus haute, ajoutée à la maîtrise magnifique de son *benefactor,* lui avaient permis non seulement de parvenir avant tous les autres à la conclusion que la règle est une carte et qu'il existe une autre sorte de conscience, mais aussi d'accéder au passage réel conduisant à cet autre monde de conscience.
Don Juan m'expliqua que Silvio Manuel, d'une manière tout à fait impeccable, contrebalançait ses avantages excessifs en les mettant entièrement au service de leur objectif commun. Il était devenu la force silencieuse derrière don Juan.

La dernière de mes « rencontres de présentation » avec les guerriers de don Juan était avec le nord. Don Juan m'emmena dans la grande ville de Guadalajara ; puis me dit que notre rendez-vous devait être à midi, parce que le nord était le milieu de la journée. Nous quittâmes l'hôtel vers onze heures pour nous promener d'un pas tranquille dans le quartier central. Il me dit qu'il nous suffisait de marcher un peu pour arriver au centre de la ville.
Je marchais sans regarder où j'allais, préoccupé par cette rencontre, et je me heurtai soudain à une dame qui sortait précipitamment d'un magasin. Elle portait des paquets, ils s'éparpillèrent sur le sol. Je lui présentai mes excuses et je me suis mis à l'aider à tout ramasser. Don Juan me pressa de me hâter car nous allions être en retard. La dame semblait tout étourdie. Je la pris par le bras, C'était une femme extrêmement mince, grande, d'environ soixante ans, très élégamment vêtue. Manifestement, une dame de niveau social élevé. Elle avait des manières charmantes, et elle me répondit que tout était de sa faute : elle était hors d'elle parce qu'elle ne parvenait pas à mettre la main sur son domestique. Elle me demanda si je voulais bien l'aider à le retrouver dans la foule. Je me tournai vers don Juan. Il me dit qu'après avoir failli la tuer, c'était la moindre des choses que je l'aide.
Je pris les paquets de la dame et nous rentrâmes dans le magasin. Je repérai non loin un Indien à l'air complètement égaré, qui semblait tout à fait déplacé à cet endroit-là. La dame l'appela, et il se précipita vers elle comme un chiot perdu. Je crus qu'il allait lui lécher la main.

Don Juan nous attendait à la porte du magasin. Il expliqua à la dame que nous étions pressés, puis il lui dit mon nom comme s'il me présentait. La dame sourit poliment et me tendit la main. Je me dis que dans sa jeunesse elle avait dû être ravissante, car elle demeurait encore très belle, avec une classe folle.
Don Juan se tourna vers moi et dit tout à trac qu'elle s'appelait Nelida, qu'elle était le nord et un guerrier *rêveur.* Puis il me fit pivoter vers le domestique et m'apprit qu'il se nommait Genaro Flores – c'était l'homme d'action, le guerrier des hauts faits du clan. J'en fus abasourdi. Ma surprise était totale. Ils éclatèrent tous les trois d'un véritable fou rire. Plus grand était mon désarroi, plus ils semblaient y prendre plaisir. Don Genaro abandonna les paquets à un groupe d'enfants. Il leur dit que sa « patronne », l'aimable dame à qui il parlait, avait acheté ces objets pour leur en faire cadeau : c'était sa bonne action de la journée. Nous avançâmes en silence presque jusqu'à la rue suivante. J'avais la langue nouée. Soudain, Nelida montra un magasin et nous dit d'attendre un instant : elle devait aller chercher des bas de nylon qu'on lui avait mis de côté. Elle me lança un sourire, les yeux brillants, et me dit que toute plaisanterie mise à part, sorcellerie ou pas, il fallait qu'elle achète des bas de nylon et des dessous de dentelle. Don Juan et don Genaro riaient comme deux idiots. Je ne quittais pas Nelida des yeux parce que je ne pouvais rien faire d'autre. Il y avait en elle quelque chose d'extrêmement terrestre bien qu'elle fût presque éthérée.
En matière de plaisanterie, elle dit à don Juan de

me retenir parce que j'étais sur le point de m'évanouir. Ensuite, elle demanda poliment à don Genaro d'aller demander sa commande à telle vendeuse particulière. Don Genaro s'éloigna vers la boutique mais, l'instant suivant, Nelida parut se raviser et le rappela. Il dut ne pas entendre car il disparut dans le magasin. Nelida s'excusa et se précipita à sa suite.

Don Juan m'appuya sur le dos pour me faire sortir de mon trouble. Il me dit que je rencontrerais l'autre femme du nord, qui s'appelait Florinda, à un autre moment et toute seule, car elle constituait le lien qui me permettrait d'accéder à un autre cycle, un autre milieu. Il me décrivit Florinda comme le double précis de Nelida – ou vice versa.

Nelida était si sophistiquée, si à la mode, que je pouvais l'imaginer sur la couverture d'une revue féminine. Sa beauté et la couleur claire de sa peau me frappèrent – elle était peut-être d'ascendance française, ou bien du nord de l'Italie. Vicente n'était pas un Indien lui non plus, mais son côté paysan avait en quelque sorte amorti ma surprise. Je demandai à don Juan pourquoi il y avait des non-Indiens dans son monde. Il me répondit que les guerriers du clan d'un Nagual étaient choisis par le pouvoir et qu'il était impossible de connaître les desseins du pouvoir.

Nous attendîmes devant le magasin pendant une demi-heure environ. Don Juan parut s'impatienter et me demanda d'aller à l'intérieur leur dire de se hâter. J'entrai dans la boutique. C'était assez petit, il n'y avait pas de porte donnant sur l'arrière, et pourtant je ne vis personne. J'interrogeai les vendeuses, mais personne ne put m'aider.

Je revins près de don Juan. J'étais curieux d'apprendre ce qui s'était produit. Il me dit qu'au bien Nelida et Genaro avaient disparu sans laisser de traces, ou bien ils s'étaient faufilés dehors pendant qu'il me soignait le dos.

Je lui dis d'un ton furieux que la plupart de ses gens étaient des truqueurs, des escrocs. Il se mit à rire aux éclats et des larmes roulèrent sur ses joues. Il me dit que je faisais une dupe idéale. J'étais tellement imbu de moi-même que j'en devenais un sujet de risée. Mon agacement l'amusa si fort qu'il dut s'appuyer contre un mur.

La Gorda me fit le récit de sa première rencontre avec les membres du clan de don Juan. Sa version ne différait de la mienne que par le contenu, la forme était la même. Ils s'étaient peut-être montrés un peu plus violents avec elle. La Gorda avait attribué cette violence à leur désir de la secouer de sa torpeur – c'était peut-être aussi une réaction naturelle à sa personnalité de l'époque, qu'elle jugeait laide.

En réfléchissant au monde de don Juan, nous pûmes constater qu'il était la réplique du monde de son *benefactor.* On pouvait le considérer soit comme un ensemble de groupes, soit comme une série de maisonnées. Il y avait un groupe de quatre paires indépendantes de sœurs (ou presque) qui travaillaient et vivaient ensemble ; un autre groupe de trois hommes de l'âge de don Juan et très proches de lui ; une équipe de deux hommes nettement plus jeunes, les courriers Emilito et Juan Tuma ; et en' une équipe de deux femmes du sud, plus jeunes, qui sem-

blaient liées l'une à l'autre : Marta et Teresa. A d'autres moments, le monde de don Juan pouvait apparaître sous forme de quatre maisonnées séparées, situées assez loin l'une de l'autre dans des régions différentes du Mexique. L'une d'elles était constituée par les deux femmes de l'ouest, Zuleïca et Zoïla, par Silvio Manuel et par le courrier Marta. La suivante se composait des femmes du sud, Cecilia et Delia, du courrier de don Juan, Emilito, et du courrier Teresa. La troisième maisonnée était formée par les femmes de l'est, Carmela et Hermelinda, par Vicente et par le courrier Juan Tuma ; quant à la dernière, elle se composait des femmes du nord, Nelida et Florinda, avec don Genaro.

Selon don Juan, son monde n'avait ni l'harmonie ni l'équilibre de celui de son *benefactor ;* les deux seules femmes qui ressemblaient vraiment à deux jumelles identiques étaient les guerriers du nord, Nelida et Florinda. Au cours d'une conversation à bâtons rompus, Nelida me dit un jour qu'elles étaient si semblables qu'elles appartenaient au même groupe sanguin.

Pour moi, l'une des surprises les plus agréables de nos relations fut la métamorphose de Zuleïca et de Zoïla, qui s'étaient montrées si affreuses. Elles se révélèrent, comme don Juan me l'avait annoncé, les guerriers les plus sérieux et les plus dévoués que l'on puisse imaginer. Quand je les revis, je n'en crus pas mes yeux. Leur crise de folie était passée. Elles avaient l'air de deux Mexicaines élégantes : grandes, sombres, robustes, avec des yeux noirs brillants que l'on aurait pris pour des éclats d'obsidienne lumineux. Elles rirent et plaisantèrent avec moi sur ce

qui s'était passé le soir de notre première rencontre, comme si quelqu'un d'autre en était responsable et non elles-mêmes. Je compris sans peine toutes les mésaventures de don Juan avec les guerriers de l'ouest du clan de son *benefactor.* Quant à moi, je n'arrivais pas à croire que Zuleïca et Zoïla aient pu se transformer en des créatures aussi odieuses et répugnantes. Je fus témoin de leurs métamorphoses à plusieurs reprises, mais jamais je ne les jugeai aussi durement que lors de notre première rencontre. Plus que toute autre chose, leurs obscénités me rendaient toujours triste.

Mais pour moi, la plus grosse surprise fut évidemment Silvio Manuel. Dans les ténèbres de notre première rencontre je l'avais imaginé sous les traits d'un homme impressionnant : un géant imposant, débordant de puissance. Il était tout petit – sans pour autant avoir des os frêles. Il avait un corps de jockey, ramassé mais parfaitement proportionné. Il me donna l'impression de pratiquer la gymnastique sportive. Il maîtrisait son corps de façon si remarquable qu'en contractant tous ses muscles il pouvait se gonfler comme un crapaud, pour atteindre près de deux fois sa taille. Il faisait souvent des exhibitions stupéfiantes. Il séparait ses articulations et les remettait en place sans douleur apparente. Quand je regardais Silvio Manuel, je ressentais toujours une sorte de frayeur inouïe, très profonde. Pour moi, c'était un visiteur venu d'un autre temps. Sa peau était une ombre pâle, on eût dit une statue de bronze. Il avait les traits accusés : nez aquilin, lèvres charnues, yeux en amande très écartés – comme un personnage stylisé de fresque maya. Pendant la journée, il se

montrait amical, chaleureux. Mais dès que le crépuscule tombait, on ne le reconnaissait plus. Sa voix changeait. Il s'asseyait dans un coin sombre et se laissait engloutir par les ténèbres. Le seul point qui restait visible de lui était son œil gauche : il demeurait ouvert et il acquérait un éclat étrange, qui rappelait le regard d'un félin.
Une question secondaire qui se fit jour à l'occasion de mes relations avec les guerriers de don Juan m'avait fourni une explication sommaire le jour où il avait discuté des deux niveaux divisant obligatoirement les guerriers femmes – quatre *rêveurs* et quatre traqueurs. Tous les membres de son clan *rêvaient* et traquaient dans le courant de leur vie quotidienne, me dit-il ensuite, mais les quatre femmes qui constituaient la « planète » des *rêveurs* et celles de la « planète » des traqueurs faisaient vraiment autorité dans leurs domaines d'activité respectifs.
Les traqueurs étaient celles qui soutenaient le choc du monde quotidien. Elles dirigeaient les affaires et traitaient avec les gens. Toutes les relations de don Juan avec le monde banal des affaires passaient par elles. Les traqueurs pratiquaient la « folie contrôlée » de même que les *rêveurs* pratiquaient le *rêve.* En d'autres termes, la « folie contrôlée » formait la base de l'art du traqueur, exactement comme les rêves constituaient la base de l'art du *rêve.* Don Juan me dit que, d'une manière générale, la plus grande réalisation d'un guerrier dans l'attention seconde est *rêver,* tandis que dans la première attention, sa plus grande réalisation est traquer.
Je m'étais mépris sur ce que les guerriers de don Juan m'avaient fait au cours de notre première ren-

contre. J'avais pris leurs agissements comme de simples blagues. Et j'aurais conservé cette impression jusqu'à ce jour sans le concept de la « folie contrôlée ». Don Juan me dit que leurs actes à mon égard avaient été de- magistrales leçons dans l'art du traqueur. C'était l'art, me dit-il, que son *benefactor* lui avait enseigné avant toute chose. Pour pouvoir survivre au milieu des guerriers de son *benefactor,* il avait dû apprendre très vite à le maîtriser. Dans mon cas, comme je n'avais pas à lutter tout seul contre ses guerriers, j'avais d'abord appris à *rêver.* Mais au moment venu, Florinda se présenterait pour me guider dans les complexités de l'art du traqueur. Personne ne pourrait m'en parler de façon directe. Mais elle me proposerait des exemples saisissants, comme les autres avaient déjà fait au cours de nos premières rencontres.
Don Juan m'expliqua longuement que Florinda était l'un des plus éminents pratiquants de l'art du traqueur, parce que leur *benefactor* et ses quatre guerriers femelles, qui étaient des traqueurs, l'avaient formée à toutes les subtilités de cet art. Florinda était le premier guerrier femelle survenu dans le monde de don Juan. Pour cette raison, elle devait être mon guide personnel, non seulement dans l'art du traqueur mais aussi pour pénétrer le mystère insondable de la tierce attention – si jamais je parvenais jusque-là. Don Juan ne s'attardait jamais sur ce point. Il disait que nous devions attendre jusqu'au jour où, peut-être, je serais enfin prêt, tout d'abord à apprendre à traquer, et ensuite à pénétrer dans la tierce attention.
Don Juan me dit que son *benefactor* avait consacré

beaucoup de temps et de soin avec lui et avec son clan de guerriers pour tout ce qui était lié à la maîtrise de l'art du traqueur. Il taisait appel à des scénarios complexes pour créer un contexte approprié, formant contrepoint entre les impératifs de la règle et les actes de ses guerriers dans le monde quotidien, au cours de leurs relations

avec les gens. Il croyait que ce genre de relations était un bon moyen de faire surgir la conviction qu'en l'absence de toute infatuation de soi, le seul moyen pour un guerrier de se comporter dans le milieu social consiste à se livrer à la « folie contrôlée ».
Au cours de la représentation de ses scénarios, le *benefactor* de don Juan mettait les actes des gens et les actes de ses guerriers en opposition avec les commandements de la règle, puis il prenait du recul et laissait le drame naturel se dérouler tout seul. La folie des gens prenait le dessus pendant quelque temps et entraînait les guerriers à sa suite, comme il semble tout naturel, mais elle était vaincue à la fin par les desseins plus vastes de la règle.
Don Juan nous dit qu'au début il en avait voulu à son *benefactor* d'exercer un tel contrôle sur les participants. Il le lui avait même déclaré tout net. Son *benefactor* était demeuré impavide Il lui avait expliqué que son contrôle n'était qu'une illusion créée par l'Aigle. Il se comportait simplement en guerrier impeccable, et ses actes étaient une humble tentative de refléter l'Aigle.
Don Juan me dit que la force avec laquelle son *benefactor* exécutait ses desseins provenait de sa certitude que l'Aigle était réel et définitif – et les actes des hommes, le comble de la folie. La combinaison

des deux donnait naissance à de la folie contrôlée, que le *benefactor* décrivait comme la seule façon de bâtir un pont entre la folie des gens et l'irrévocabilité des impératifs de l'Aigle.

11 LA FEMME NAGUAL

Don Juan disait qu’au moment où il avait été confié aux femmes de l’ouest pour être purifié, on l’avait également placé sous la tutelle de la femme du nord homologue de Florinda, le traqueur de première force, qui lui avait enseigné les principes de cet art. Son *benefactor* et cette femme lui avaient don-né les moyens matériels de s’assurer des trois guerriers mâles, du courrier et des quatre traqueurs femelles qui devaient constituer son clan.
Dans le groupe du *benefactor* de Don Juan, les huit voyants femmes avaient recherché les configurations spécifiques que les gens possèdent dans leur luminosité et n’avaient pas eu la moindre difficulté à trouver les types convenables de guerriers mâles et femelles pour constituer le clan de don Juan. Mais son *benefactor* ne permit pas à ces voyants de faire quoi que ce fût pour réunir les guerriers qu’ils avaient découverts. Il appartenait à don Juan de s’en emparer, en appliquant les principes de l’art du traqueur.
Le premier guerrier qui apparut fut Vicente. Don Juan ne maîtrisait pas assez l’art du traqueur pour l’incorporer. Son *benefactor* et la femme traqueur du

nord durent faire le plus gros du travail. Vinrent ensuite, dans l’ordre : Silvio Manuel, don Genaro et enfin Emilito, le courrier.
Florinda fut le premier guerrier femelle. Bientôt suivie par Zoïla, Delia, puis Hermelinda. Don Juan me dit que son *benefactor* les poussait tous sans relâche à n’avoir de rapports avec le monde que sur la base de la « folie contrôlée ». Le résultat final fut une fabuleuse équipe d’adeptes, capables de concevoir et d’exécuter les combinaisons les plus complexes.
Quand ils eurent tous acquis un certain degré d’efficacité dans l’art du traqueur, le *benefactor* estima qu’il était temps de leur trouver une femme Nagual. Fidèle à sa devise d’aider chacun à s’aider lui-même, il attendit, pour l’introduire dans leur monde, non seulement que tous fussent des traqueurs expérimentés, mais que don Juan ait appris à *voir.* Don Juan regrettait énormément le temps perdu à attendre, mais il convenait volontiers que leur effort commun pour s’emparer de la femme Nagual avait créé entre tous un lien plus solide et donné une vigueur nouvelle à leur engagement de rechercher leur liberté.
Son *benefactor* commença à déployer sa combinaison pour attirer la femme Nagual, en devenant tout à coup un catholique dévot. Il exigea que don Juan – l’héritier de son savoir – se conduise à son égard comme un bon fils et l’accompagne à l’église. Il l’entraînait à la messe presque tous les jours. Don Juan me dit que son *benefactor,* toujours très aimable et beau parleur, le présentait à tout le monde à l’église comme son fils qui exerçait le métier de rebouteux.
Don Juan, qui était alors, à l’entendre, un païen

fruste et mal léché, était mortifié de se trouver dans des situations sociales où il lui fallait parler de lui-même et s’expliquer. Il se rassurait en songeant que son *benefactor* ne faisait rien sans un motif à long terme. De tout ce qu’il pouvait observer il tenta de déduire la raison de ce comportement, mais les actes de son *benefactor* étaient cohérents et semblaient dénués de toute arrière-pensée. Catholique exemplaire, il gagna vite la confiance de dizaines de gens et notamment celle du prêtre de la paroisse, qui le tenait en si haute estime qu’il le prit pour ami et confident. Don Juan ne parvint à aucune conclusion. Il finit par se convaincre que son *benefactor* avait embrassé le catholicisme en toute sincérité – ou bien qu’il était devenu fou. Il n’avait pas encore compris qu’un guerrier ne perd jamais l’esprit, quelles que soient les circonstances.

Les scrupules de don Juan à propos de leur fréquentation de l’église disparurent soudain quand son *benefactor* commença à le présenter aux filles des personnes avec lesquelles il s’était lié. Cela plut à Don Juan, tout en le mettant mal à l’aise. Il crut que son *benefactor* l’aidait à exercer sa « langue ». En effet, il n’était ni beau parleur ni aimable, et son *benefactor* disait qu’un Nagual devait être obligatoirement les deux.

Un dimanche au cours de la messe, après environ un an d’assiduité presque quotidienne, Don Juan découvrit la vraie raison pour laquelle ils fréquentaient l’église. Il était agenouillé près d’une jeune fille nommée Olinda, la fille d’une des relations de son *benefactor.* Il se tourna sur le côté pour échanger un regard avec elle – après des mois de fréquentation

quotidienne c’était devenu une habitude –, leurs yeux se rencontrèrent et soudain don Juan la *vit* sous l’aspect d’un être lumineux, puis il *vit* sa dualité.

Olinda était une femme double. Son *benefactor* le savait depuis le début, et il avait choisi la voie la plus difficile pour mettre don Juan en contact avec elle. Don Juan nous avoua qu’il avait vécu alors un instant de révélation qui l’avait transformé.

Son *benefactor* s’aperçut que don Juan avait *vu.* Sa mission – réunir les deux êtres doubles – était donc accomplie, avec un succès et dans l’impeccabilité. Il se leva. Il parcourut des yeux toute l’église sans rien oublier, puis il sortit sans un regard en arrière. Il n’avait plus rien à faire en ces lieux.

Don Juan nous dit qu’au moment où son *benefactor* était sorti de l’église, au beau milieu de la messe, toutes les têtes s’étaient retournées. Don Juan eut aussitôt envie de le suivre, mais Olinda, d’un geste vif, lui saisit la main et le retint. Il comprit alors que le pouvoir de *voir* n’avait pas été accordé à lui seul. Quelque chose les avait traversés tous les deux. Ils demeurèrent pétrifiés. Puis don Juan se rendit compte soudain non seulement que la messe était terminée mais qu’ils se trouvaient déjà à l’extérieur de l’église. Son *benefactor* essayait de calmer la mère d’ Olinda, outrée et accablée de honte par la démonstration de tendresse des deux jeunes gens, aussi inadmissible qu’inattendue.

Don Juan était complètement perdu. Que devait-il faire ensuite ? Il savait qu’il lui appartenait de concevoir un plan. Il en avait les moyens, mais l’importance de l’événement lui fit perdre confiance en ses capacités. Il négligea son expérience de traqueur

pour se perdre dans un dilemme intellectuel : fallait-il oui ou non traiter Olinda sur la base de la « folie contrôlée » ?
Son *benefactor* lui dit qu’il ne pouvait pas l’aider, parce que son devoir se bornait à réunir don Juan et Olinda. Sa responsabilité s’arrêtait là. C’était à don Juan de prendre les mesures nécessaires pour s’emparer d’elle. Il suggéra à don Juan d’envisager même le mariage, si c’était nécessaire. Il fallait qu’Olinda vienne à Don Juan de son propre gré – ensuite il pourrait aider don Juan en intervenant directement auprès d’elle, en tant que Nagual.
Don Juan essaya de lui faire une cour dans les règles. Il ne fut pas bien reçu par les parents de la jeune fille qui ne voulaient point accepter, comme prétendant pour leur fille, un homme d’une classe sociale différente. Olinda n’était pas indienne. Sa famille possédait un commerce modeste. C'étaient des petits-bourgeois de la ville et le père avait d’autres projets pour sa fille. Il menaça de l’envoyer ailleurs si don Juan persistait dans son intention de l’épouser.
Don Juan disait que les êtres doubles, surtout les femmes, sont anormalement conservateurs et même timides. Olinda ne faisait pas exception. Après leur premier moment d’extase dans l’église, elle devint excessivement prudente, et finit par prendre peur. Ses propres réactions l’enrayaient.
Première manœuvre stratégique, le *benefactor* demanda à don Juan de battre en retraite – comme s’il acceptait la décision de son prétendu père qui n’avait pas approuvé la jeune fille (tous les témoins de l’incident de l’église avaient pu s’en rendre compte). Des gens racontèrent bientôt qu’en fré-

quentant cette fille, don Juan avait tellement déplu à son père que celui-ci, malgré toute sa piété, n’avait plus remis les pieds à l’église.
Le *benefactor* dit à don Juan qu’un guerrier n’est jamais en état de siège. Être en état de siège suppose que l’on possède des biens personnels susceptibles d’être assiégés. Un guerrier ne possède rien dans le monde, hormis son impeccabilité, et rien ne saurait menacer l’impeccabilité. Mais dans le cas d’une bataille pour la vie, comme celle que livrait don Juan pour s’emparer de la femme Nagual, le guerrier doit utiliser stratégiquement tous les moyens à sa disposition.
En conséquence, don Juan décida de mettre à profit son savoir de traqueur pour obtenir la jeune fille. Il proposa donc à Silvio Manuel de faire appel à ses arts de sorcier qui même à ce premier stade étaient redoutables. Il s’agissait d’enlever la jeune fille. Silvio Manuel et Genaro – qui était un vrai risque-tout – se glissèrent dans la maison d’Olinda déguisés en vieilles lavandières. Il était midi, tout le monde dans la maison s’occupait de préparer le repas pour une grande assemblée de parents et d’amis qui venaient déjeuner. Il s’agissait d’une sorte de réception d’adieu pour Olinda. Silvio Manuel comptait sur le fait probable qu’en voyant deux lavandières incon- nues entrer avec des ballots de vêtements, les gens de la maison supposeraient que leur présence était liée au départ de la jeune fille, ce qui chasserait tous leurs soupçons. Don Juan avait donné par avance à Silvio Manuel et à Genaro tous les renseignements nécessaires sur les habitudes des membres de la maisonnée. Il leur avait appris qu’en général les blan-

chisseuses apportaient leurs paquets de linge propre dans la maison même et les déposaient dans une sorte de lingerie où on les repassait. Avec leur gros ballot de vêtements, Silvio Manuel et Genaro se rendirent directement dans cette pièce, sachant qu'Olinda s'y trouverait.
Silvio Manuel se dirigea vers Olinda et, avec ses pouvoirs hypnotiques, lui fit perdre conscience. Les deux complices la mirent aussitôt dans un sac, enveloppèrent le sac avec les draps de lit de la jeune fille, puis sortirent en laissant le paquet de linge propre qu'ils avaient apporté. A la porte, ils tombèrent sur le père d'Olinda. Il ne leva même pas les yeux vers
eux.
Cette manœuvre mit le *benefactor* de don Juan dans
un état de fureur extrême. Il ordonna à don Juan de ramener la jeune fille chez elle immédiatement. Il était impératif, lui dit-il, que la femme double vienne dans la maison du *benefactor* de son plein gré – peut-être sans avoir l'idée de se joindre au clan, mais au moins en quête d'une chose qui l'intéresse person-
nellement.
Don Juan crut que tout était perdu. Revenir chez la jeune fille sans se faire remarquer serait trop risqué. Silvio Manuel imagina une solution. Comme il était impossible de ramener la jeune fille chez elle en cachette, comme leur *benefactor* l'exigeait, ils allaient demander aux quatre femmes du clan de don Juan d'emmener la jeune fille sur une route déserte, où don Juan l'arracherait à leurs grils.
Silvio Manuel tint à ce que les femmes se comportent comme quatre kidnappeurs essayant d'échapper à un poursuivant. A l'endroit prévu, le poursuivant

les rattraperait et elles abandonneraient le sac – avec assez de violence pour que la scène soit convaincante. Le poursuivant serait, bien entendu, don Juan, arrivé par miracle au bon endroit, au bon moment.
Silvio Manuel exigea que tout soit joué de façon extrêmement réaliste. Il ordonna aux femmes de bâillonner la jeune fille, qui se mettrait à hurler dans le sac dès qu'elle se réveillerait, puis de courir pendant des kilomètres en transportant le sac. Il leur dit de se cacher de leur poursuivant, et enfin, après une épreuve vraiment épuisante, il leur demanda de laisser tomber le sac de telle sorte que la jeune fille puisse être témoin d'un combat acharné entre don Juan et les quatre femmes. Silvio Manuel indiqua aux femmes de se montrer très réalistes. Il les arma de bâtons et leur dit de frapper don Juan avec conviction avant de se laisser chasser.
Plus que toutes les autres, Zoïla avait tendance à s'abandonner à l'hystérie ; dès que les femmes se mirent' à rosser don Juan avec leurs bâtons, Zoïla se laissa posséder par son rôle et fit une interprétation hallucinante : elle frappa don Juan si fort qu'elle lui arracha la peau du dos et des épaules. Pendant un instant, on put croire que les femmes allaient triompher. Silvio Manuel dut sortir de sa cachette pour leur rappeler qu'il s'agissait d'un scénario, rien de plus, et qu'il était temps qu'elles s'échappent.
Don Juan devint donc le sauveur et le protecteur d'Olinda. Il lui dit qu'il ne pouvait pas la ramener chez elle puisqu'il était blessé, mais qu'il la ferait raccompagner par son père, le dévot.
La jeune fille aida don Juan à revenir chez son

benefactor. Don Juan nous raconta qu'il n'avait pas eu besoin de faire semblant d'être blessé : il saignait beaucoup, et il eut beaucoup de mal à retourner chez lui. Olinda raconta au *benefactor* ce qui s'était passé. Ce dernier fut saisi d'un fou rire insurmontable – qu'il dissimula en feignant de pleurer.

Don Juan fit panser ses blessures et s'alita. Olinda lui expliqua alors pourquoi son père s'opposait à leur mariage. Elle n'eut pas le temps de finir. Le *benefactor* de don Juan entra dans la pièce et lui dit qu'en observant la démarche de la jeune fille, il venait de s'apercevoir qu'en la transportant, les femmes lui avaient fait mal au dos : il lui proposa de lui redresser la colonne vertébrale avant que cela ne s'aggrave. Olinda hésita. Le *benefactor* de don Juan lui assura que les kidnappeurs n'y étaient pas allés de main morte, ils avaient presque tué son fils. Cette remarque suffit : elle s'avança près du *benefactor* et se laissa donner un coup sec sur l'omoplate. Il se produisit un craquement et Olinda entra dans un état de conscience supérieure. Le *benefactor* lui révéla aussitôt la règle et – exactement comme don Juan – elle l'accepta dans sa totalité. Sans aucun doute ni hésitation.

La femme Nagual et don Juan trouvèrent dans leur compagnie mutuelle une sorte de paix absolue, comme s'ils se complétaient. Le sentiment qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre, nous révéla don Juan, n'avait rien à voir avec l'affectivité ou la volonté, c'était plutôt le sens physique partagé qu'une barrière redoutable s'était brisée au sein d'eux-mêmes, et qu'ils formaient un seul et même être.

Don Juan et sa femme Nagual, comme il est prescrit par la règle, travaillèrent ensemble pendant des années à réunir le groupe des quatre *rêveurs* femelles, à savoir : Nelinda, Zuleïca, Cecilia et Carmela ; ainsi que les trois courriers : Juan Tuma, Teresa et Marta. Leur découverte fut pour don Juan une nouvelle occasion de vérifier la nature pragmatique de la règle. Ils furent tous exactement ce que la règle disait qu'ils seraient. Leur présence marqua le début d'un nouveau cycle pour tout le monde – y compris pour le *benefactor* de don Juan et son propre clan. Pour don Juan et ses guerriers, il s'agissait du cycle du *rêve,* et pour son *benefactor* et son clan, ce fut une période d'impeccabilité sans pareille dans leurs actes.

Le *benefactor* de don Juan lui expliqua que dans sa jeunesse, lorsqu'on lui avait présenté pour la première fois l'idée de la règle en tant que moyen d'accéder à la liberté, il avait été transporté de joie, comme pétrifié : la liberté lui était apparue comme une réalité qui l'attendait au coin de la rue. Quand il avait compris la vraie nature de la règle – une carte géographique – ses espoirs et son optimisme avaient redoublé. Plus tard, sa vie s'était placée sous le signe de la modération, et plus il avait vieilli, moins il avait vu de chances de succès pour lui-même et pour son clan. Enfin il s'était convaincu que quoi qu'ils fissent, les chances que leur faible conscience humaine puisse s'envoler librement demeuraient trop faibles. Il avait fait la paix avec lui-même et avec son destin, et il s'était abandonné à l'échec. Du fond de son moi le plus intime, il avait dit à l'Aigle qu'il était heureux et fier d'avoir nourri sa conscience. Elle était à la disposition de l'Aigle.

Don Juan nous dit que tous les autres membres du clan de son *benefactor* partageaient la même impression. Ils estimaient que la liberté affirmée par la règle était impossible à atteindre. Ils avaient entr'aperçu la force d'annihilation qui est l'Aigle, et ils sentaient qu'ils n'avaient aucune chance contre elle. Tous avaient cependant accepté ensemble de vivre leur vie dans l'impeccabilité, sans autre motif qu'être impeccable.

Don Juan nous dit que son *benefactor* et son clan, malgré leurs sentiments d'insuffisance et d'imperfection – ou peut-être à cause d'eux –, trouvèrent pourtant leur liberté. Ils entrèrent vraiment dans la tierce attention – non en groupe, toutefois, mais un par un. Le fait qu'ils aient trouvé le passage avait été pour don Juan la corroboration définitive de la vérité enfermée dans la règle. Le dernier à quitter le monde de la vie quotidienne avait été son *benefactor.* Soumis à la règle, il emmena la femme Nagual de don Juan avec lui. Quand ils furent dissous tous les deux dans la conscience totale, don Juan et tous ses guerriers « explosèrent de l'intérieur ». Pour lui, il n'existait aucune autre façon de décrire ce qui les avait contraints d'oublier tout ce qu'ils avaient vu du monde de leur *benefactor.*

Le seul qui n'oublia jamais fut Silvio Manuel. Ce fut lui qui lança don Juan dans l'effort épuisant de rassembler de nouveau les membres de leur groupe, tous dispersés. Ensuite, il les chargea de la mission de découvrir la totalité d'eux-mêmes. Il leur fallut des années pour accomplir ces deux tâches.

Don Juan nous avait longuement parlé du problème de l'oubli, mais seulement pour souligner le

mal qu'ils avaient eu pour se réunir de nouveau et tout recommencer sans leur *benefactor.* Il ne nous avait jamais expliqué ce que suppose au juste l'oubli. A cet égard, il était resté fidèle aux principes de son *benefactor :* il ne nous avait aidés qu'à nous aider nous-mêmes.

A cet effet, il nous avait entraînés, la Gorda et moi, à *voir ensemble* et il nous avait montré que tout en apparaissant au voyant comme des œufs lumineux, la forme d'œuf des êtres humains est un cocon extérieur, une coquille de luminosité qui abrite un noyau hypnotique très troublant, obsédant, fait de plusieurs cercles concentriques de luminosité jaunâtre, de la couleur d'une flamme de bougie. Au cours de notre séance la plus importante, il nous a fait *voir* des gens qui allaient et venaient auprès d'une église. L'après-midi s'achevait, il faisait presque sombre, mais les créatures, à l'intérieur de leurs cocons lumineux rigides, irradiaient assez de lumière pour rendre tout le décor autour d'elles d'une clarté de cristal. C'était un spectacle merveilleux.

Don Juan nous expliqua que leurs coquilles en forme d'œuf, qui nous semblaient si brillantes, étaient en réalité complètement ternes. La luminosité émanait du noyau étincelant. La coquille ternissait la brillance du noyau. Don Juan nous montra qu'il fallait briser cette coquille, pour libérer l'être. Il fallait la briser de l'intérieur, au bon moment, exactement comme les créatures qui naissent d'œufs brisent leur coquille pour éclore. S'ils ne réussissent pas à la briser, ils s'étouffent et meurent. Comme c'est le cas pour les créatures qui éclosent, le guerrier n'a aucun

moyen de briser cette coquille tant que le moment n'est pas venu.

Don Juan nous dit que perdre la forme humaine était le seul moyen de briser cette coquille, le seul moyen de libérer ce noyau lumineux obsédant – le noyau de

conscience qui est la nourriture de l'Aigle. Briser la coquille signifie se souvenir de l'autre moi et parvenir à la totalité de soi-même.
Don Juan et ses guerriers parvinrent vraiment à la totalité d'eux-mêmes ; en conséquence, leur dernière tâche fut de découvrir une nouvelle paire d'êtres doubles. Don Juan me dit qu'ils avaient cru que ce serait très simple. Tout le reste avait été pour eux relativement facile. Ils n'imaginaient nullement que leur absence apparente d'efforts au cours de leurs exploits de guerriers était en réalité la conséquence de la maîtrise et du pouvoir personnel de leur *benefactor.*
La recherche d'une nouvelle paire d'êtres doubles s'avéra infructueuse. Jamais au cours de leur quête ils ne rencontrèrent une femme double. Ils trouvèrent des hommes doubles à plusieurs reprises, mais ils étaient si bien nantis, si affairés, si productifs et si satisfaits de leur sort qu'entrer en contact avec eux aurait été vain. Ils n'avaient pas envie de découvrir un but dans la vie : ils croyaient en avoir déjà trouvé un.
Don Juan nous dit qu'un jour, il s'était rendu compte que tous les autres membres de son groupe et lui-même devenaient vieux – ils n'avaient plus, semblait-il, aucun espoir de mener leur mission à bien. Pour la première fois, don Juan et ses guerriers

avaient ressenti la brûlure du désespoir et de l'impuissance.
Silvio Manuel se montra formel : ils devaient se résigner à vivre impeccablement sans s'attendre à trouver leur liberté. Don Juan estimait que leur résolution d'être impeccables sans la moindre espérance avait peut-être été la clé de tout. A cet égard, il suivait, sans l'avoir voulu, les traces de son *benefactor.* Il comprit, peu à peu, qu'un pessimisme impossible à vaincre s'empare du guerrier à un certain point de sa démarche. Une impression de défaite, ou plus exactement (peut-être) le sentiment de n'être pas digne, l'accable soudain, presque à l'improviste. Don Juan nous dit qu'il s'était souvent moqué des doutes de son *benefactor* – il ne parvenait pas à croire que son *benefactor* s'inquiétait pour de bon. Malgré l'insistance et les avertissements de Silvio Manuel, tout cela n'était pour don Juan qu'une vaste mascarade parmi tant d'autres, destinée à leur enseigner quelque chose.
Il ne parvenait donc pas à croire que les doutes de son *benefactor* étaient réels, ni que la résolution de son *benefactor* de vivre impeccablement sans espérer la liberté puisse être sincère. Quand il se rendit compte enfin que son *benefactor* s'était résigné pour de bon à échouer, il découvrit également en lui-même que la résolution du guerrier de vivre impeccablement en dépit de tout ne pouvait pas être une stratégie appliquée pour assurer le succès. Don Juan et son clan confirmèrent cette vérité le jour où ils tinrent pour acquis que les chances contre eux étaient insurmontables. Don Juan nous dit qu'en des moments pareils, l'entraînement de toute une vie

prend le dessus : le guerrier; entre dans un état d'humilité sans équivalent. Quand toute la médiocrité de ses ressources humaines devient flagrante, le guerrier n'a d'autre recours que de battre en retraite et de baisser la tête.
Don Juan s'émerveillait de voir que cette prise de conscience paraissait n'avoir aucun effet sur les guerriers femelles d'un clan ; le désarroi ne semble pas les atteindre. Don Juan nous expliqua qu'il l'avait déjà remarqué dans le clan de son *benefactor :* les femmes n'étaient jamais aussi inquiètes et accablées par leur sort que les hommes. Elles semblaient se soumettre au jugement du *benefactor* de don

Juan et le suivre sans montrer de signes émotionnels de fatigue et d'usure. Si les femmes étaient découragées sur un certain plan, elles n'en demeuraient pas moins indifférentes. S'occuper était tout ce qui comptait pour elles. C'était comme si les guerriers mâles avaient seuls tenté la conquête de la liberté : ils étaient les seuls à ressentir le choc de la contre-attaque.

Dans son propre groupe, don Juan observa le même contraste. Les femmes tombèrent aussitôt d'accord avec lui quand il déclara que ses ressources ne convenaient pas. Il en conclut que les femmes, sans en parler, n'avaient jamais cru qu'ils eussent suffisamment de ressources au départ ; elles n'avaient donc aucune raison de se sentir déçues ou découragées en découvrant qu'ils étaient impuissants : elles le savaient depuis le début.

Don Juan nous dit que si l'Aigle exigeait deux groupes de guerriers femelles, c'était précisément parce que les femmes possèdent un équilibre inhérent à elles-mêmes – ce qui manque aux mâles. Au

moment crucial, ce sont les hommes qui deviennent hystériques et se suicident s'ils jugent que tout est perdu. Une femme peut se tuer par manque d'orientation et de but dans la vie, mais non à cause de l'échec d'un système auquel elle appartient.

Quand don Juan et son clan de guerriers eurent abandonné tout espoir, ou plutôt, selon les termes de don Juan, quand les guerriers mâles et lui-même eurent « touché le fond », les femmes cherchèrent le meilleur moyen de les remonter – et don Juan tomba enfin sur un homme double qu'il puisse aborder. Cet homme double était moi-même. Il me dit que comme personne dans son bon sens ne se proposerait pour une chose aussi absurde qu'une lutte pour la liberté, il avait dû suivre les enseignements de son *benefactor :* dans le plus pur style du traqueur, il m'avait « pêché », comme tous les autres membres de son clan. Il fallait que je me trouve seul en un lieu où il pourrait appliquer une pression physique sur mon corps. Mais je devais absolument me rendre à cet endroit de mon plein gré. Il n'eut aucun mal à m'attirer chez lui – comme il le disait souvent : l'homme double n'est jamais un gros problème. La difficulté, c'est d'en rencontrer un qui soit disponible.

Cette première visite à sa maison fut, du point de vue de ma conscience quotidienne, une rencontre sans histoire. Don Juan se montra charmant et plaisanta avec moi. Il orienta notre entretien sur la fatigue du corps après de longs trajets en voiture. C'était pour l'étudiant en ethnologie que j'étais alors une conversation dénuée de tout intérêt, Il me fit observer en passant que ma colonne vertébrale n'était pas

droite, puis, brusquement, il posa une main sur ma poitrine, me redressa de ma position voûtée, puis me donna un grand coup dans le dos. Cela me surprit tellement que je m'évanouis. J'eus l'impression qu'il m'avait brisé les reins. Quand je rouvris les yeux, je sus aussitôt que je n'étais plus le même. J'étais quelqu'un d'autre et non le moi que je connaissais. Depuis cet instant-là, chaque fois que je le rencontrai, il me fit passer de ma conscience du côté droit à ma conscience du côté gauche et il me révéla la règle.

Presque aussitôt après m'avoir trouvé, don Juan rencontra une femme double. Il décida non de me mettre en contact avec elle selon un canevas calqué sur ce que son *benefactor* avait fait pour lui, mais de préparer un scénario nouveau, aussi efficace et élaboré que n'importe quelle opération de son *benefactor.* Et il l'exécuta.

Il résolut d'attirer et de convaincre la femme Nagual. Il croyait que c'était le devoir du *benefactor* de s'emparer des deux êtres doubles aussitôt après les avoir découverts, puis de les associer dans une entreprise inconcevable.
Il me dit qu'un jour, alors qu'il vivait en Arizona, il s'était rendu dans un bureau de l'administration pour remplir une formule. La dame du guichet où il était censé déposer la formule remplie lui dit de la remettre à une autre employée, dans la section voisine. Sans lever la tête, elle fit un signe vers sa gauche. Don Juan suivit la direction du bras tendu et *vit* une femme double assise derrière un bureau. Il lui apporta sa formule et il s'aperçut que ce n'était qu'une très jeune fille. Elle lui répondit qu'elle n'avait rien à voir avec ces documents mais, par sym-

pathie pour un pauvre vieil Indien, elle prit la peine de l'aider dans ses formalités.
Il fallait présenter certains certificats officiels, que
don Juan avait dans sa poche. Il feignit l'ignorance complète et l'impuissance. Il fit comme si l'organisation bureaucratique était pour lui une énigme. Don Juan nous dit qu'il n'avait eu aucun mal à personnifier la stupidité totale : il lui avait suffi de revenir pendant un instant à ce qu'était autrefois son état de conscience normal. Il avait l'intention de prolonger sa relation avec la jeune fille aussi longtemps que possible. Son mentor lui avait enseigné – et il avait vérifié par lui-même au cours de ses recherches – que les femmes doubles sont très rares. Son mentor l'avait également prévenu qu'elles ont des ressources intérieures qui les rendent très versatiles. Don Juan avait peur qu'elle ne lui échappe s'il ne jouait pas ses cartes de façon correcte. Il se servit de la pitié qu'il avait suscitée en elle pour gagner du temps. Il parvint à retarder la présentation des documents en entraînant la femme double dans une recherche simulée. Presque tous les jours, il lui apportait un certificat différent. Elle le lisait : hélas, ce n'était pas le bon. La jeune fille fut si émue du désarroi du vieil Indien qu'elle lui proposa même de payer un avocat pour rédiger une déposition sous serment susceptible de remplacer les documents.
Après trois mois de ce manège, don Juan jugea le moment venu de donner les certificats. A ce moment-là, la jeune fille s'était habituée à sa présence et elle s'attendait presque à le voir tous les jours. Don Juan revint une dernière fois pour exprimer ses remerciements et lui faire ses adieux. Il lui dit qu'il

aurait aimé lui apporter un cadeau pour la remercier, mais qu'il n'avait pas d'argent, même pour manger. Émue par tant de franchise, elle l'invita à déjeuner. Tandis qu'ils prenaient leur repas, il émit l'idée qu'un présent pour montrer sa gratitude peut ne pas être forcément un objet qu'on achète, mais une chose réservée aux yeux de celui ou celle qui la voit. Une chose dont on se souvient et non que l'on possède.
Les paroles de don Juan l'intriguèrent. Don Juan lui rappela qu'elle avait exprimé une sympathie profonde pour les Indiens et leur vie de misère. Il lui demanda si elle aimerait voir les Indiens sous un jour différent : non en tant que miséreux mais en tant qu'artistes. Il lui dit qu'il connaissait un vieil homme, le dernier d'une lignée de danseurs de pouvoir. Il lui affirma que l'homme danserait pour elle, s'il le lui demandait et, surtout, il lui assura qu'elle n'avait jamais vu de sa vie, et ne reverrait jamais, un spectacle pareil. C'était une chose dont seuls les Indiens étaient témoins.
Cette idée enchanta la jeune fille. Elle rejoignit don Juan après son travail, puis ils se dirigèrent vers les collines où, lui dit-il, l'Indien habitait. En fait, il la conduisit vers sa propre maison. Il lui fit garer sa voiture à une certaine distance et ils continuèrent la

route à pied. Avant d'arriver à la maison, il s'arrêta pour tracer une ligne avec son pied sur la terre sèche, sableuse. Il lui dit que cette ligne était une frontière, et il l'invita à la franchir.
La femme Nagual m'a dit que jusqu'à ce moment-là elle était très intriguée par la possibilité de voir de ses yeux un authentique danseur indien. Mais quand

le vieil Indien avait tracé un trait sur le sol en disant que c'était une frontière à sens unique, elle avait pris peur. Le vieil homme poussa l'image de la frontière encore plus loin, car il lui dit qu'il s'agissait d'une frontière pour elle seule : une fois qu'elle l'aurait traversée, elle n'aurait plus aucun moyen de revenir sur ses pas.
Apparemment, l'Indien remarqua sa consternation car il tenta de la mettre à l'aise. Il posa poliment la main sur son bras et lui donna sa parole qu'aucun mal ne lui arriverait tant qu'il serait près d'elle. On pouvait expliquer la frontière, lui dit-il, comme une forme de paiement symbolique au danseur, car celui-ci ne voulait pas d'argent. Le rituel tenait lieu d'argent et le rituel exigeait qu'elle franchisse cette frontière de son plein gré.
Le vieil Indien passa allégrement par-dessus la ligne et dit à la jeune fille que pour lui tout cela n'était que pure folie indienne, mais que le danseur – qui les observait depuis l'intérieur de la maison – devait être mis de bonne humeur si elle voulait le voir danser.
La femme Nagual m'a dit qu'elle avait eu si peur soudain, qu'elle n'avait pas pu traverser la ligne. Le vieil Indien avait fait un dernier effort pour la convaincre. Franchir cette frontière, lui dit-il, était bénéfique pour tout le corps. Non seulement on se sentait plus jeune mais on devenait *réellement* plus jeune, car cette frontière possédait ce pouvoir. Pour le démontrer, il retraversa la ligne et aussitôt ses épaules se voûtèrent, les commissures de ses lèvres s'abaissèrent, ses yeux perdirent leur éclat. La fem-

me Nagual ne put nier les différences produites par les traversées de la ligne.
Don Juan traversa la ligne pour la troisième fois. Il respira à fond et bomba sa poitrine. Ses gestes devinrent vifs et brusques. La femme Nagual m'a dit qu'il lui était alors venu à l'esprit que ce vieil Indien très digne qu'elle aimait beaucoup était en fait un débauché qui ne rêvait que de se rajeunir. Sa voiture était trop loin pour qu'elle aille s'y réfugier à toutes jambes. Elle ne pouvait faire qu'une chose : se dire qu'avoir peur du vieil Indien était vraiment stupide.
Le vieil homme fit un nouvel appel à la raison et au sens de l'humour de la jeune fille. D'un ton de conspirateur, comme s'il lui révélait un secret qu'il aurait préféré garder pour lui, il lui avoua qu'il faisait semblant d'être jeune uniquement pour complaire au danseur : si elle ne l'aidait pas en traversant, il allait s'évanouir d'un instant à l'autre, sous la douleur de marcher sans se voûter. Il traversa plusieurs fois la ligne pour lui montrer l'immense effort que supposait sa pantomime.
La femme Nagual m'a dit que ses yeux suppliants exprimaient la souffrance que ressentait son corps lorsqu'il mimait la jeunesse. Elle traversa la ligne pour l'aider – et pour en finir. Elle n'avait plus en fait qu'une envie : rentrer chez elle.
A l'instant où elle traversa la ligne don Juan fit un saut prodigieux et plana au-dessus du toit de la maison. La femme Nagual m'a dit qu'il volait comme un énorme boomerang. Lorsqu'il atterrit près d'elle, elle tomba à la renverse. Sa terreur dépassait tout ce qu'elle avait déjà connu – mais son enthousiasme d'avoir été

témoin d'une telle merveille n'était pas

moins violent que sa peur. Elle ne se demanda même pas comment il avait pu accomplir un exploit aussi magnifique. Elle avait seulement envie de courir à sa voiture à toutes jambes et de rentrer chez elle.
Le vieil homme l'aida à se relever et s'excusa de l'avoir induite en erreur. Il lui dit qu'il était lui-même le danseur, et que son vol au-dessus de la maison avait été sa danse. Il lui demanda si elle avait fait attention à la direction de son vol. La femme Nagual décrivit de la main le cercle correspondant au mouvement de don Juan : dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. Le vieil Indien lui caressa la tête d'une main paternelle et lui dit que l'attention dont elle avait fait preuve était un bon présage. Il ajouta qu'elle s'était sûrement fait mal au dos en tombant et qu'il ne pouvait pas la laisser repartir sans s'assurer qu'elle allait très bien. D'un geste brusque il lui redressa les épaules, la prit par le menton et la nu que, puis la souleva, comme pour l'inviter à tendre sa colonne vertébrale. Puis il lui donna une claque sèche sur les omoplates, chassant complètement l'air de ses poumons. Incapable de respirer, elle s'évanouit.
Quand elle reprit conscience, elle était à l'intérieur de la maison de don Juan. Elle saignait du nez, ses oreilles bourdonnaient, sa respiration était haletante, elle avait la vue floue. Il lui ordonna de respirer profondément en comptant jusqu'à huit. Plus elle respirait, plus les choses devenaient nettes. Elle m'a dit qu'à un moment donné, tandis qu'elle respirait à tond, toute la pièce était devenue incandescente, tout resplendissait d'une lumière ambrée. Pé-

trifiée, elle avait dû cesser de respirer à fond. Elle avait remarqué aussitôt que la lumière ambrée était si épaisse qu'on eût dit du brouillard. Ensuite le brouillard se transforma en toiles d'araignée de même couleur. Enfin tout se dissipa, mais le monde 'demeura uniformément ambré pendant un peu plus longtemps.
Don Juan commença à lui parler. Il l'entraîna dehors et lui montra que le monde était divisé en deux moitiés. Le côté gauche était clair mais le côté droit voilé par un brouillard ambré. Il lui enseigna qu'il est monstrueux de croire que le monde est compréhensible, ou que nous sommes compréhensibles nous-mêmes. Il lui dit que ce qu'elle percevait était une énigme, un mystère que l'on ne pouvait qu'accepter dans l'humilité et le respect.
Ensuite, il lui révéla la règle. Elle possédait une grande clarté d'esprit et elle comprit tout ce qu'il disait. La règle lui parut juste et allant de soi.
Don Juan lui expliqua que les deux côtés d'un être humain sont entièrement séparés, et qu'il faut beaucoup de discipline et de résolution pour briser ce sceau et passer d'un côté à l'autre. Les êtres doubles ont un grand avantage : la condition d'être double permet un mouvement relativement facile entre les compartiments du côté droit. Le grand désavantage des êtres doubles, c'est qu'ayant deux compartiments, ils sont sédentaires et conservateurs, tout changement les enraie.
Don Juan lui dit qu'il avait eu l'intention de la faire basculer de son compartiment droit extrême à son côté droit-gauche, plus lucide, plus aigu ; mais au lieu de cela, par un caprice inexplicable, le coup

qu'il lui avait donné avait fait traverser à la jeune fille toute sa dualité – du côté droit extrême de tous les jours à son côté gauche extrême... A quatre reprises il essaya de la faire retourner à un état normal de conscience – sans succès. Mais ses coups l'aidèrent pourtant à susciter et à supprimer à volonté sa perception du mur de brouillard. Bien qu'il n'en ait pas eu l'intention, don Juan avait eu raison de dire que la ligne tracée au sol était pour elle une frontière à sens unique. Quand elle l'eut traversée, exactement comme Silvio Manuel, elle ne revint jamais en arrière.
Lorsque don Juan nous mit face à face, la femme Nagual et moi, nous ne savions rien, ni l'un ni l'autre, de notre existence, mais nous eûmes, sur-le- champ, l'impression de ne pas être des inconnus. Don Juan savait par sa propre expérience qu'en présence l'un de l'autre, les êtres doubles ressentent un soulagement indescriptible – et beaucoup trop fugitif. Il nous dit que nous avions été réunis par des forces incompréhensibles pour notre raison, et que la seule chose que nous ne possédions pas était le temps. Chaque minute était peut-être la dernière : il fallait donc la vivre ainsi par l'esprit.
Quand don Juan nous eut réunis, ses guerriers et lui-même n'eurent plus qu'à trouver quatre traqueurs femelles, trois guerriers mâles et un courrier mâle pour compléter notre clan. Ce fut à cette fin que don Juan trouva Lidia, Josefina, la Gorda, Rosa, Benigno, Nestor, Pablito et le courrier Eligio. Chacun d'eux était une réplique, sous une forme pour ainsi dire embryonnaire, des membres du propre clan de don Juan.

12 LES « NON-FAIRE » DE SILVIO MANUEL

Don Juan et ses guerriers prirent du recul pour laisser à la femme Nagual et à moi-même la place d’accomplir la règle – c’est-à-dire nourrir, développer et conduire les huit guerriers à la liberté, Tout semblait parfait, mais quelque chose n’allait pas. Le premier groupe de guerriers femelles que don Juan avait trouvé pour mon clan était constitué par des *rêveurs* alors qu’il aurait dû se composer de traqueurs. Ils ne savait pas comment expliquer cette anomalie. Il disait que le pouvoir avait placé ces femmes sur son chemin de telle manière qu’il lui avait été impossible de les refuser. Autre anomalie frappante, plus déconcertante encore pour don Juan et son clan : trois femmes sur les quatre, et les trois guerriers mâles, furent incapables d’entrer dans un état de conscience supérieure, mal-gré les efforts acharnés de don Juan. Ils étaient comme étourdis, ils voyaient flou. Ils ne pouvaient pas briser le sceau, la membrane qui sépare les deux côtés. Ils avaient reçu le surnom d’« ivrognes » parce qu’ils titubaient partout, sans coordination musculaire. Le courrier Eligio et la Gorda étaient les seuls

dotés d’un degré extraordinaire de conscience – surtout Eligio, égal à n’importe quel membre du clan de don Juan.
Les trois filles se resserrèrent pour former une unité indissoluble. Les trois hommes en firent autant. Constituer des groupes de trois alors que la règle prescrit des groupes de quatre était de très mauvais augure. Le nombre trois est un symbole de dynamisme, de changement, de mouvement, et par-dessus tout, un symbole de revitalisation.
La règle ne servait plus de carte. Et pourtant il était inconcevable qu’une erreur ait pu se produire. Don Juan et ses guerriers affirmaient que le pouvoir ne se trompe jamais. Ils examinèrent la question au cours de leurs *rêves* et de leurs *voir.* Ils se demandèrent s’ils n’étaient pas allés trop vite ; peut-être n’avaient-ils pas su *voir* que ces trois femmes et ces trois hommes n’étaient pas à leur place.
Don Juan me confia que, pour lui, il y avait deux niveaux d’appréciation. L’un était le problème pragmatique de notre présence parmi eux, l’autre la question de validité de la règle. Leur *benefactor* les avait guidés vers la certitude que la règle englobait tout ce qui peut concerner un guerrier, mais il ne les avait pas préparés au cas éventuel où la règle serait inapplicable.
La Gorda me dit que les femmes du clan du Nagual Juan Matus n’avaient jamais eu de problèmes avec moi : c’étaient seulement les guerriers mâles qui se sentaient perdus. Pour les hommes, il était incompréhensible et inadmissible que la règle ne fût pas applicable dans mon cas. Les femmes au contraire avaient confiance : tôt ou

tard la raison de ma pré-

sence deviendrait claire. J'avais observé que les femmes se tenaient à l'écart de toutes les agitations de l'émotion, complètement détachées en apparence du résultat final. Elles semblaient savoir sans l'ombre d'un doute que mon cas se trouvait, d'une façon ou d'une autre, inclus dans la règle. Après tout, en acceptant mon rôle, je les avais effectivement aidés. Grâce à la femme Nagual et à moi-même, don Juan et son clan avaient achevé leur cycle. Ils étaient presque libres.

Ils obtinrent enfin la réponse – par l'entremise de Silvio Manuel. Son *voir* révéla que les trois petites sœurs et les Genaros étaient bien à leur place. En revanche, je n'étais pas le Nagual qui leur convenait. J'étais incapable de prendre leur tête, car j'avais une configuration insoupçonnée, qui ne se conformait pas morphologiquement à celle qu'un Nagual était censé posséder selon la règle – configuration qui avait échappé à don Juan quand il m'avait eu. Mon corps lumineux semblait posséder quatre compartiments alors qu'en réalité, il n'en avait que trois. Il existait une autre règle pour ce qu'ils appelaient un « Nagual à trois branches ». J'appartenais à cette autre règle. Silvio Manuel leur dit que j'étais comme un oiseau couvé par la chaleur et les soins d'une mère d'espèce différente. Ils demeuraient tous contraints de m'aider, comme je demeurais contraint de faire n'importe quoi pour eux. Mais je n'appartenais pas à leur groupe.

Don Juan assuma la responsabilité de tout ce qui me concernait parce que c'était lui qui m'avait inséré au milieu d'eux. Ma présence força tous les membres de son clan à s'appliquer au maximum à la recher-

che de deux choses : une explication cohérente de ma présence parmi eux, et une solution au problème « Que faire à ce sujet ? ».

Silvio Manuel découvrit très vite un moyen de m'exclure. Il se chargea de diriger le projet, mais, comme il n'avait ni la patience ni l'énergie nécessaires pour s'occuper de moi personnellement, il chargea don Juan de le faire à sa place. L'objectif de Silvio Manuel était de me préparer pour le moment où un courrier (homme ou femme) porteur de la règle valable pour un Nagual à trois branches se présenterait à moi. Il disait qu'il ne lui appartenait pas de révéler cette partie de la règle. Il fallait que j'attende, exactement comme ils avaient attendu, le moment juste.

Il y eut un autre problème grave, qui augmenta la confusion. Il était lié à la Gorda et, à longue échéance, à moi-même. La Gorda avait été acceptée dans mon clan en tant que femme du sud. Don Juan et les autres *voyants* de son clan l'attestaient. Elle semblait appartenir à la même catégorie que Cecilia, Delia et les deux courriers femelles. Les similarités étaient indéniables. Mais ensuite, la Gorda perdit tout son poids superflu et devint deux fois plus mince. Sa métamorphose fut si radicale et se produisit à un niveau si profond qu'elle devint « autre chose ».

Elle était passée inaperçue pendant un certain temps, simplement parce que tous les autres guerriers se préoccupaient de mes difficultés, sans faire attention à elle, Mais son changement devint si total que tout le clan fut bientôt forcé de concentrer son attention sur elle, Ils *virent* alors qu'elle n'était pas du tout une femme du sud. Sa corpulence très forte

avait induit leur *voir* en erreur. Ils se rappelèrent aussitôt que du premier instant de sa présence parmi eux, la Gorda n'avait jamais pu s'entendre vraiment avec Cecilia, Delia, et les autres femmes du sud. En revanche, elle était heureuse et à l'aise avec Nelida et Florinda, parce qu'elle avait toujours été comme elles. Cela signifiait qu'il y avait dans mon parti deux *rêveurs* du nord, la Gorda et Rosa – en incompatibilité manifeste avec la règle.
Don Juan et ses guerriers furent complètement déroutés. Ils concevaient tout ce qui s'était produit comme un présage, une indication révélant que les choses avaient pris un tour imprévisible. Comme ils ne pouvaient accepter l'idée d'une erreur humaine dans l'évaluation de la nature « véritable » de la Gorda, ils supposaient qu'une décision supérieure les avait poussés à se tromper – pour une raison difficile à discerner, mais réelle.
Ils réfléchirent au problème de ce qu'il fallait faire ensuite, mais avant que l'un d'eux ne trouve une réponse, une solution se présenta d'elle-même. Une authentique femme du sud, doña Soledad, entra en scène avec une telle puissance, qu'il leur fut impossible de la refuser. Elle correspondait à la règle. Elle était traqueur.
Sa présence nous troubla quelque temps. Pendant un moment, on put croire qu'elle allait nous décaler jusqu'à un autre niveau, Elle provoqua une évolution rapide. Florinda la prit sous son aile, pour lui enseigner l'art du traqueur. Mais malgré tout le bien que cela lui fit, cela ne suffit pas à compenser une étrange perte d'énergie que je ressentais, une apathie qui, semblait-il, allait croissant.

Puis Silvio Manuel déclara un jour qu'il avait reçu, en *rêve,* un plan magistral. Il avait l'air tout exalté et il discuta des détails avec don Juan et les autres guerriers, La femme Nagual participa à leurs réunions, mais j'en fus exclu. Cela me fit soupçonner qu'ils ne voulaient pas que je découvre ce que Silvio Manuel avait trouvé à mon sujet.
Je fis part de mes soupçons à chacun d'eux séparément. Ils me rirent au nez. La femme Nagual, cependant, m'avoua que j'avais raison : le *rêve* de Silvio Manuel avait révélé la raison de ma présence parmi eux. Mais il fallait que je m'abandonne à mon destin, ajouta-t-elle, qui était d'ignorer la nature de ma tâche jusqu'à ce que je sois prêt à l'accomplir.
Elle parlait d'un ton si catégorique que j'acceptai tout ce qu'elle me dit sans poser de questions. Je crois que si don Juan ou Silvio Manuel m'avaient déclaré la même chose, je n'aurais pas acquiescé aussi aisément. Elle me dit aussi qu'elle n'était pas d'accord avec don Juan et les autres – elle croyait que j'aurais dû être tenu au courant de la finalité générale de leurs actes –, ne serait-ce que pour éviter des frictions et des rébellions inutiles.
Silvio Manuel avait l'intention de me préparer à ma tâche en m'emmenant directement dans l'attention seconde. Il projetait une série d'actes audacieux qui galvaniseraient ma conscience.
En présence de tous les autres, il me dit qu'il se chargeait de me guider et qu'il allait me faire passer dans son domaine de pouvoir : la nuit. Il me donna comme explication qu'un certain nombre de *non-faire* s'étaient présentés à lui en *rêve,* Ils étaient destinés à une équipe formée de la Gorda et moi-même

en tant que participants, et de la femme Nagual en tant que contrôleur.
Silvio Manuel était émerveillé par la femme Nagual et n'avait pour elle que des paroles d'admiration. Il disait qu'elle constituait une classe à elle seule. Elle était aussi compétente que lui ou que tout autre guerrier de son clan. Elle n'avait pas d'expérience, mais elle pouvait manipuler son attention à son gré. Il avoua que les promesses de cette femme étaient pour lui un aussi grand mystère que ma présence parmi eux ; elle avait une conviction et un sens des objectifs si pénétrants qu'à côté d'elle je ne faisais pas le poids. De fait, il avait chargé la Gorda de me soutenir, pour que je puisse supporter le contact de la femme Nagual.
Pour notre premier *non-faire,* Silvio Manuel construisit une caisse de bois, assez grande pour abriter la Gorda et moi, à condition de nous asseoir dos à dos, avec les genoux relevés. La caisse avait un couvercle à claire-voie pour laisser passer un courant d'air. Nous devions nous glisser à l'intérieur, la Gorda et moi, et rester assis dans le noir total et le silence absolu, sans nous endormir. Silvio Manuel commença par nous faire entrer dans la caisse pour des périodes brèves. Puis il augmenta la durée à mesure que nous nous accoutumions à son procédé, nous fûmes bientôt capables de passer une nuit entière dans la caisse sans bouger et sans somnoler. La femme Nagual restait avec nous pour s'assurer que la fatigue ne nous faisait pas changer de niveau de conscience. Silvio Manuel disait que notre tendance naturelle, dans des conditions de tension

inhabituelles, est de passer de l'état supérieur de conscience à notre état normal, et vice versa.
L'effet général de ce *non-faire* était que nous connaissions, chaque fois que nous nous y livrions, une sensation de repos sans équivalent – contradiction totale, à mon sens, puisque nous ne dormions jamais au cours de nos veilles de toute une nuit. J'attribuai cette sensation de repos au fait que nous étions dans un état de conscience supérieure, mais Silvio Manuel me dit que l'un n'avait rien à voir avec l'autre : la sensation de repos tenait au fait que nous étions assis avec les genoux relevés.
Pour le deuxième *non-faire* Silvio Manuel nous demanda de nous coucher par terre comme des chiens en pelote, presque en position fœtale, appuyés sur le côté gauche, le front posé sur nos bras croisés. Il insista pour que nous gardions les yeux fermés le plus longtemps possible ; nous ne devions les ouvrir que lorsqu'il nous disait de changer de position, pour nous allonger sur le côté droit. Il nous dit que le but essentiel de ce *non-faire* était de permettre à notre ouïe de se séparer de notre vue. Comme auparavant, il augmenta progressivement la durée jusqu'à ce que nous puissions passer la nuit entière en état de veille auditive.
Silvio Manuel fut alors prêt à nous faire passer à un autre domaine d'activité. Il nous expliqua qu'avec les deux premiers *non-faire,* nous avions brisé une certaine barrière de la perception tout en restant fixés au sol. Il nous proposa une analogie : il compara les êtres humains à des arbres. Nous sommes comme des arbres mobiles. Nous sommes en quelque sorte enracinés au sol ; nos racines nous per-

mettent de nous déplacer, mais cela ne nous libère pas du sol pour autant. Il nous dit que pour parvenir à l’équilibre, il nous fallait accomplir le troisième *non-faire :* en suspens dans l’air. Si nous réussissions à canaliser notre *intention* tout en étant suspendus à un arbre par un harnais de cuir, nous formerions avec notre *intention* un triangle dont la base serait le sol et le sommet l’air. Silvio Manuel estimait que nous avions suffisamment rassemblé notre attention avec les deux premiers *non-faire* pour pouvoir accomplir le troisième à la perfection dès le début.

Un soir, il nous suspendit, la Gorda et moi, dans deux harnais séparés, semblables à des chaises de sangles. Nous nous assîmes dans les harnais, et il nous souleva avec une poulie accrochée à la plus haute branche maîtresse d’un grand arbre. Il voulait que nous prêtions attention à la conscience de l’arbre, qui nous lancerait des signaux, nous dit-il, car nous étions ses invités. Il demanda à la femme Nagual de rester au-dessous pour nous appeler de temps en temps par nos noms, tout au long de la nuit.

Suspendus ainsi dans l’arbre, au cours de nos innombrables séances, nous connûmes un flux fabuleux de sensations physiques, comme des charges électriques douces. Au cours des trois ou quatre premières tentatives, ce fut comme si l’arbre protestait contre notre intrusion. Ensuite, les impulsions furent des signaux de paix et d’équilibre. Silvio Manuel nous dit que la conscience d’un arbre puise sa nourriture dans les profondeurs de la terre, alors que la conscience des créatures mobiles l’obtient de la surface. Il n’existe aucun sens d’agressivité dans

un arbre, alors que les êtres qui se déplacent en sont pleins à ras bord.

Il affirmait que la perception subit une secousse profonde quand nous sommes placés dans des états de silence et d’immobilité dans le noir. En ces instants notre ouïe prend la relève de la vue et les signaux de toutes les entités vivantes et existantes autour de nous peuvent être décelées – non point avec notre ouïe, d’ailleurs, mais grâce à une combinaison des sens auditif et visuel, dans cet ordre. Il nous dit que dans le noir, surtout lorsqu’on est suspendu, les yeux deviennent les serviteurs des oreilles.

Il avait absolument raison – en ce qui concernait la Gorda et moi. Par la pratique du troisième *non-faire,* Silvio Manuel nous donna une dimension nouvelle pour la perception du monde qui nous entoure.

Il nous dit alors que la série des trois *non-faire* suivants était intrinsèquement différente et plus complexe. Ils étaient associés à l’utilisation de l’autre monde. Il fallait absolument pousser leur effet au maximum en plaçant notre moment d’action au crépuscule du soir ou dans la pénombre précédant l’aurore. Il nous dit que le premier *non-faire* de la deuxième série comportait deux phases. Dans la première phase, nous devions nous élever à notre état le plus pénétrant de conscience supérieure, afin de détecter le mur de brouillard. Quand ce fut accompli, la seconde phase consista à faire cesser de tourner ce mur pour pouvoir nous aventurer dans le monde entre les lignes parallèles.

Il nous avertit que son objectif était de nous placer directement dans l’attention seconde, sans aucune

préparation intellectuelle. Il voulait que nous en apprenions les subtilités sans comprendre rationnellement ce que nous faisions. Il prétendait qu'un cerf magicien ou un coyote magicien se servent de l'attention seconde sans avoir le moindre intellect. Par la pratique forcée du voyage derrière le mur de brouillard, nous allions subir, tôt ou tard, une altération permanente de notre être total – altération qui nous ferait accepter que le monde entre les lignes parallèles est réel, puisqu'il fait partie du monde total exactement comme notre corps lumineux fait partie de notre être total.
Silvio Manuel nous dit aussi qu'il nous faisait pratiquer ces *non-faire* pour vérifier si nous serions capables un jour d'aider les autres apprentis à passer dans l'autre monde – auquel cas ils pourraient accompagner le Nagual Juan Matus et son clan dans leur voyage définitif. Comme la femme Nagual était contrainte de quitter ce monde avec le Nagual Juan Matus et ses guerriers, il se disait que les apprentis feraient aussi bien de la suivre, étant donné qu'en l'absence d'un vrai homme Nagual, elle était leur seul chef et guide. Il nous assura qu'elle comptait sur nous – c'était pour cela qu'elle contrôlait notre travail...
Silvio Manuel fit asseoir derrière sa maison la Gorda et moi, à l'endroit où nous avions accompli tous les autres *non-faire.* Nous n'avions plus besoin de l'aide de don Juan pour entrer dans notre état de conscience le plus pénétrant. Presque aussitôt, je *vis* le mur de brouillard. La Gorda fit exactement de même. Mais malgré toutes nos tentatives, nous ne

réussîmes pas à arrêter la rotation. Chaque fois que je bougeais la tête, le mur bougeait avec elle.
La femme Nagual était capable de l'arrêter et de le traverser toute seule, mais malgré ses efforts, il lui fut impossible de nous emmener tous les deux avec elle. Finalement, don Juan et Silvio Manuel durent arrêter le mur pour nous. Ils nous poussèrent physiquement à travers le mur. Au moment où je pénétrai dans le brouillard, j'eus la sensation que mon corps était tordu comme les torons d'une corde.
De l'autre côté, se trouvait l'horrible plaine désolée avec de petites dunes de sable arrondies. Il y avait autour de nous des nuages jaunes très bas, mais ni ciel ni horizon ; des nappes de vapeur jaune pâle limitaient la visibilité. Marcher était très difficile. On aurait dit que la pression était largement supérieure à ce que mon corps avait l'habitude de supporter. La Gorda et moi avancions sans but, mais la femme Nagual semblait savoir où elle allait. Plus nous nous éloignions du mur, plus tout devenait sombre, plus il était difficile de bouger. La Gorda et moi cessâmes de pouvoir marcher debout. Nous fûmes obligés de ramper. Je perdis toutes mes forces, ainsi que la Gorda, et la femme Nagual dut nous traîner jusqu'au mur, puis nous faire sortir de la plaine.
Nous répétâmes notre voyage sans fin. Au début, il fallait que don Juan et Silvio Manuel nous aident à arrêter le mur de brouillard, mais bientôt nous devînmes tous les deux presque aussi efficaces que la femme Nagual. Nous apprîmes à arrêter la rotation du mur. Cela nous arriva le plus naturellement du monde. Dans mon cas, je me rendis compte un jour que la clé était mon *intention* – un aspect spécial de

mon *intention,* car il ne s'agissait pas de ma volonté telle que je la connaissais. C'était un désir intense concentré sur le point médian de mon corps, une nervosité particulière qui me faisait frissonner, puis se transformait en une force. Elle n'arrêtait pas le mur en réalité, mais elle faisait pivoter involontairement une partie de mon corps de quatre-vingt-dix degrés vers la droite. Le résultat, c'était que, pendant un instant, j'avais deux points de vue : je regardais le monde divisé en deux par le mur de brouillard et, en même temps, je fixais directement une nappe de vapeur jaunâtre. Cette dernière vision prédominait peu à peu, puis quelque chose me tirait dans le brouillard et au-delà.

Nous apprîmes également à considérer cet endroit comme réel ; nos voyages acquirent la matérialité d'une excursion dans les montagnes ou d'une croisière en mer sur un voilier. La plaine déserte avec ses éminences semblables à des dunes de sable devint aussi réelle pour nous que n'importe quelle partie du monde.

Nous avions l'impression, la Gorda et moi, que nous passions tous les trois une éternité dans le monde entre les lignes parallèles. Pourtant, nous ne parvenions pas à nous souvenir de ce qui se produisait exactement là-bas. Nous ne pouvions que nous rappeler les instants terrifiants où nous étions obligés de partir pour retourner dans le monde de la vie quotidienne. C'était toujours un instant d'angoisse et d'insécurité indescriptibles,

Don Juan et tous ses guerriers suivaient nos efforts avec beaucoup de morosité. Le seul qui fut étrange-ment absent de toutes nos activités était Eligio. Bien

que guerrier hors pair lui-même, comparable aux guerriers du propre parti de don Juan, jamais il ne prenait part à notre combat ni ne nous aidait en quelque manière. La Gorda me dit qu'Eligio avait réussi à se rattacher à Emilito, et donc directement au Nagual Juan Matus. Il n'avait jamais eu part à notre problème, car il était capable d'entrer dans l'attention seconde en un clin d'œil. Pour lui, voyager dans les confins de l'attention seconde était aussi facile que de faire claquer ses doigts.

La Gorda me rappela le jour où, grâce à ses talents hors du commun, Eligio avait pu découvrir que je n'étais pas leur homme, longtemps avant que quiconque ait le moindre soupçon de la vérité.

J'étais assis sous le porche, à l'arrière de la maison de Vicente, dans le nord du Mexique, quand Emilito et Eligio étaient arrivés, soudain. Tout le monde tenait pour acquis qu'Emilito devait disparaître durant de longues périodes ; quand il revenait, tout le monde tenait également pour acquis qu'il rentrait de voyage. Personne ne lui posait de questions. Il racontait ses découvertes d'abord à don Juan, puis à qui voulait entendre ses récits.

Ce jour-là, à leur retour, Emilito entra dans la maison par la porte de derrière. Il était aussi exubérant que de coutume, tandis qu'Eligio demeurait lui-même, calme et sombre. J'avais toujours pensé, en les voyant ensemble, que la personnalité accusée d'Emilito écrasait Eligio et le rendait encore plus terne.

Emilito passa à l'intérieur, à la recherche de don Juan, et Eligio s'ouvrit à moi. Il s'avança vers moi en

souriant, passa le bras autour de mes épaules puis murmura tout près de mon oreille qu'il avait brisé le sceau des lignes parallèles et qu'il pouvait aller dans quelque chose qu'Emilito, disait-il, avait appelé « gloire ».
Eligio se lança dans des explications sur la gloire, mais j'étais encore incapable de les comprendre. Tout se passait comme si mon esprit ne pouvait se concentrer que sur la périphérie de cet événement. Quand il m'eut tout expliqué, Eligio me prit par la main et me plaça debout au milieu du patio, les yeux fixés vers le ciel, le menton légèrement tourné vers le haut. Il se mit à ma droite, debout dans la même position que moi, puis il me dit de me laisser tomber en arrière, comme si j'étais entraîné par le poids du haut de ma tête. Quelque chose me saisit par-derrière et m'attira vers le bas. Il y avait un précipice derrière moi. J'y tombai. Puis, soudain, je fus sur la plaine désolée avec les collines semblables à des dunes de sable.
Eligio me pressa de le suivre. Il me dit que l'orée de la gloire était au-delà des collines. Je marchai près de lui jusqu'à ce que je ne puisse plus bouger. Il courait devant moi sans le moindre effort, comme s'il était aérien. Il se dressa sur une éminence plus haute et tendit la main vers ce qui se trouvait au-delà. Il revint vers moi en courant et me supplia de ramper jusqu'en haut de cette colline : c'était, me dit-il, l'orée de la gloire. Elle n'était même pas à trente mètres de moi, mais je fus incapable d'avancer d'un centimètre plus loin.
Il essaya de me traîner jusqu'à la colline ; il fut incapable de me faire bouger. Mon poids semblait

s'être multiplié par cent. Eligio dut se résoudre à appeler à l'aide don Juan et son clan. Cecilia me prit sur ses épaules et m'emporta de l'autre côté.
La Gorda ajouta qu'Emilito avait incité Eligio à agir ainsi. Emilito avait procédé conformément à la règle. Mon courrier avait voyagé dans la gloire. Il était obligatoire qu'il me la montre.
Je pouvais me souvenir du profond désir qu'exprimait alors le visage d'Eligio et de la ferveur avec laquelle il m'avait supplié de faire un dernier effort pour apercevoir la gloire. Je me souvenais aussi de sa tristesse, et de sa déception à la suite de mon échec. Il ne m'adressa plus jamais la parole.
Nous étions si absorbés par nos voyages derrière le mur de brouillard, la Gorda et moi, que nous avions oublié le *non-faire* suivant de la série. Silvio Manuel nous dit que ce serait peut-être une expérience périlleuse, car il consistait à traverser les lignes parallèles avec les trois petites sœurs et les trois Genaros, tout droit dans l'entrée du monde de la conscience totale. Il ne faisait pas participer doña Soledad, parce que ses *non-faire* n'étaient que pour des *rêveurs* – or doña Soledad était traqueur.
Silvio Manuel espérait nous familiariser avec la tierce attention, en nous faisant nous placer au pied de l'Aigle à plusieurs reprises. Il nous prépara pour le choc ; il nous expliqua que les voyages d'un guerrier dans les dunes de sable désolées sont une étape préparatoire pour la traversée réelle des frontières. Se risquer derrière le mur de brouillard, pendant que l'on est en état de conscience supérieure ou pendant qu'on fait du *rêve,* ne requiert qu'une fraction de notre conscience totale, alors que traverser

dans l'autre monde corporellement suppose l'engagement de notre être tout entier. Silvio Manuel avait eu l'idée d'utiliser un pont comme symbole de la traversée réelle. Il nous expliqua que le pont était voisin d'un endroit de pouvoir – les points de pouvoir sont des failles, des passages débouchant sur l'autre monde. Il était sûr que nous avions acquis assez de force, la Gorda et moi, pour supporter un coup d'œil à l'Aigle.

Il annonça que j'avais le devoir personnel de rassembler les trois femmes et les trois hommes et de les aider à pénétrer dans leurs états de conscience les plus pénétrants. C'était bien le moins que je puisse faire pour eux, puisque c'était peut-être à cause de moi qu'ils avaient perdu leurs chances d'accéder à la liberté.

Il choisit comme moment d'action l'heure qui précède l'aurore – le crépuscule du matin. Je tentai résolument de les faire basculer de conscience, comme don Juan le faisait pour moi. N'ayant aucune idée sur la manière dont je devais manipuler leur corps ni sur ce que je devais leur faire en réalité, je décidai de leur donner des coups dans le dos. Après plusieurs tentatives épuisantes, don Juan se résigna à intervenir. Il les prépara au mieux, puis me les remit : je n'avais plus qu'à les conduire comme un troupeau jusque sur le pont. L'endroit de pouvoir était du côté sud, présage très favorable. Silvio Manuel avait prévu de traverser en premier, d'attendre que je lui livre les apprentis, puis de nous faire entrer en groupe dans l'inconnu.

Silvio Manuel traversa, suivi par Eligio qui ne m'adressa même pas un regard. Je maintins les six

apprentis en groupe serré du côté nord du pont. Ils étaient terrifiés ; ils se libérèrent de mon emprise et se mirent à courir en tous sens. Je rattrapai les trois femmes l'une après l'autre, et je réussis à les remettre à Silvio Manuel. Il les garda à l'entrée de la faille entre les mondes. Les trois hommes étaient trop rapides pour moi, et j'étais trop fatigué pour les pourchasser.

Je me tournai vers don Juan, de l'autre côté du pont, en quête d'un conseil. Il était avec le reste de son clan et la femme Nagual. Serrés les uns contre les autres, ils me regardaient. A grands gestes ils m'avaient incité à poursuivre les femmes ou les hommes et, à chacune de mes tentatives maladroites, ils éclataient de rire. De la tête don Juan me fit signe de négliger les trois hommes et de rejoindre Silvio Manuel de l'autre côté du pont avec la Gorda.

Nous traversâmes. Silvio Manuel et Eligio semblaient maintenir les côtés d'une fente verticale de la taille d'un homme. Les femmes coururent se cacher derrière la Gorda. Silvio Manuel nous pressa tous d'avancer dans l'ouverture. Je lui obéis. Les femmes, non. Au-delà de cette entrée, il n'y avait rien. Et pourtant c'était plein à ras bord de quelque chose qui était rien. Mes yeux étaient ouverts, tous mes sens en alerte. Je me forçai à essayer de voir devant moi : il n'y avait rien devant moi. Ou s'il y avait quelque chose, je ne pouvais le saisir. Mes sens ne parvenaient pas à isoler et à classer selon les catégories que j'avais appris à juger significatives. Tout s'imposait à moi en même temps, ou plutôt le néant venait à moi à un degré que je n'avais jamais connu et ne connaîtrais plus jamais. J'eus l'impression que mon

corps était écartelé. Une force venant du fond de moi-même poussait vers l'extérieur. J'éclatais – et non au sens figuré. Soudain, je sentis une main humaine m'entraîner hors de là avant que je ne me désintègre.

La femme Nagual avait traversé pour me sauver. Eligio n'avait pu bouger parce qu'il maintenait l'ouverture, et Silvio Manuel avait pris les quatre femmes par les cheveux, deux dans chaque main : il était prêt à les lancer à l'intérieur.

Je pense que toute l'affaire avait dû se dérouler en un quart d'heure au moins, mais sur le moment, je n'avais pas du tout songé aux gens qui fréquentaient ce pont. Le temps semblait pour ainsi dire en suspens. Exactement comme il était en suspens lorsque nous étions revenus tous ensemble sur le pont, beaucoup plus tard, quand nous étions partis à Mexico.

Silvio Manuel nous apprit que malgré son échec apparent, la tentative était une réussite totale. Les quatre femmes avaient vu l'ouverture et, à travers l'ouverture, l'intérieur de l'autre monde ; quant à ce que j'avais ressenti, moi, c'était une impression authentique de mort.

– Il n'y a rien de magnifique ni de paisible dans la mort, nous dit-il. Parce que la vraie terreur commence au trépas. Avec la force incalculable que vous avez ressentie là-bas, l'Aigle fera jaillir de vous la moindre étincelle de conscience que vous ayez jamais eue.

Silvio Manuel me prépara, ainsi que la Gorda, pour une nouvelle tentative. Il nous expliqua que les endroits de pouvoir étaient de véritables trous dans une sorte de trame qui empêche le monde de perdre

sa forme. Pour utiliser un point de pouvoir il suffisait d'avoir rassemblé assez de force dans l'attention seconde. Il nous dit que pour supporter la présence de l'Aigle, la clé était la puissance de *l'intention.* Sans *intention* il n'y avait rien. Il me dit – puisque j'étais le seul à avoir pénétré dans l'autre monde – que ce qui avait failli me tuer était mon incapacité à faire évoluer mon *intention* avec celle du monde. Il était pourtant très confiant : à force de pratique nous parviendrions tous à développer notre *intention.* Il ne pouvait cependant pas expliquer ce qu'était *l'intention.* Il nous dit en plaisantant que seul le Nagual Juan Matus aurait pu nous l'expliquer, mais qu'il n'était pas là.

Malheureusement, notre tentative suivante n'eut pas lieu, car je me vidai de mon énergie. Ce fut une perte de vitalité très rapide et destructrice. Je devins si faible soudain que je m'évanouis dans la maison de Silvio Manuel.

Je demandai à la Gorda si elle savait ce qui s'était passé ensuite. Je n'en avais aucune idée, quant à moi. La Gorda me dit que Silvio Manuel avait expliqué à tout le monde que l'Aigle m'avait chassé de leur groupe et que j'étais enfin dans l'état où ils pourraient me préparer à accomplir les desseins de ma destinée. Il projetait de m'emmener dans le monde entre les lignes parallèles pendant que j'étais inconscient, et de laisser ce monde puiser toute l'énergie inutile restant dans mon corps. De l'avis de tous ses compagnons, c'était une idée efficace, car la règle dit que l'on ne peut entrer là-bas qu'en état de conscience. Y entrer inconscient provoque la mort

puisque, sans conscience, la force-de-vie est épuisée par la pression physique de ce monde-là.
La Gorda ajouta qu’ils ne l’emmenèrent pas avec moi. Le Nagual Juan Matus lui avait expliqué qu’au moment où je serais vide d’énergie vitale, pratiquement mort, ils insouffleraient tous, tour à tour, une énergie nouvelle dans mon corps. Dans ce monde-là, toute personne qui a de la force-de-vie peut en donner à d’autres en l’insufflant en eux. Ils déposent leur haleine dans tous les endroits où se trouve un point de réserve. Silvio Manuel souffla le premier, puis la femme Nagual. Le reste de moi-même fut complété par tous les membres du clan du Nagual Juan Matus.
Quand ils eurent insufflé leur énergie en moi, la femme Nagual m’emporta hors du brouillard jus-qu’à la maison de Silvio Manuel. Elle me déposa sur le sol, la tête tournée vers le sud-est. La Gorda me dit que j’avais l’air d’être mort. Elle se trouvait là-bas, ainsi que les Genaros et les trois petites sœurs. La femme Nagual leur expliqua que j’étais malade, mais que je reviendrais un jour pour les aider à trouver leur liberté, parce que si je ne le faisais pas, jamais je ne serais libre moi-même.
Ensuite, Silvio Manuel me donna de son souffle et me ramena à la vie. C’était pour cette raison que les petites sœurs et la Gorda se souvenaient de lui comme de mon maître. Il me porta sur mon lit et me laissa dormir comme si rien ne s’était passé. A mon réveil, je partis et ne revins pas. Ensuite, la Gorda avait oublié, car personne ne l’avait poussée de nouveau dans le côté gauche. Elle était allée vivre dans la petite ville où je l’avais retrouvée plus tard, avec les autres. Le Nagual

Juan Matus et Genaro avaient institué deux maisonnées séparées. Genaro s’occupait des hommes ; le Nagual Juan Matus veillait sur les femmes.
J’étais allé me coucher, déprimé et très faible. A mon réveil, je me sentis parfaitement maître de moi, exubérant, plein d’une énergie hors du commun, qui ne m’était pas familière. Le seul point noir à mon bonheur allait être la réaction de don Juan : il me dit que je devais quitter la Gorda et m’appliquer à perfectionner mon attention tout seul jusqu’au jour où je pourrais revenir l’aider. Il me dit aussi de ne pas me morfondre ni me décourager car le porteur de la règle se ferait connaître un jour et me révélerait ma véritable tâche.
Ensuite, je cessai de voir don Juan pendant très longtemps. Quand je revins, il continua de me faire basculer de la conscience du côté droit à celle du côté gauche. Il y avait deux raisons : tout d’abord pour que je puisse poursuivre mes relations épisodiques avec ses guerriers et la femme Nagual ; et surtout pour qu’il puisse me placer sous le contrôle direct de Zuleïca avec qui j’allais être en rapports constants pendant les années où je le fréquenterais encore.
Don Juan me dit qu’il m’avait confié à Zuleïca pour une seule raison : selon la grande idée de Silvio Manuel, il devait y avoir pour moi deux types d’enseignement – un pour le côté droit et un pour le côté gauche. L’enseignement du côté droit relevait de l’état de conscience normale et avait pour but de m’amener à la conviction rationnelle qu’il existe une

autre forme de conscience, cachée dans les êtres humains. Don Juan avait pris en charge cet enseignement du côté droit. L'enseignement du côté gauche avait été confié à Zuleïca ; il était lié à l'état de conscience supérieure, et ne concernait que les opérations de l'attention seconde. Ainsi donc, chaque fois que j'allais au Mexique, je passais la moitié de mon temps avec Zuleïca, et l'autre moitié avec don Juan.

13 LES SUBTILITÉS DU « REVE »

Don Juan commença à me faire pénétrer dans l'attention seconde en m'expliquant que j'avais déjà acquis à cet égard une grande expérience. Silvio Manuel m'avait emmené à l'entrée même. Le seul défaut, c'est que je n'avais pas reçu les bases rationnelles nécessaires. Les guerriers mâles doivent être mus par des raisons graves pour se risquer sans crainte dans l'inconnu. Les guerriers femelles ne sont pas sujets à ce besoin et peuvent entrer sans hésitation, à condition d'avoir une confiance totale en la personne qui les fait entrer.

Il me dit que je devais commencer par apprendre les « subtilités du *rêve* ». Ensuite, il me plaça sous le .contrôle de Zuleïca. Il me recommanda d'être impeccable, de pratiquer méticuleusement ce que j'avais appris, et surtout d'être prudent et résolu dans mes actes afin de ne pas épuiser ma force de vie en vain. Il me dit que la condition préalable à l'entrée dans n'importe lequel des trois niveaux de l'attention est la possession de la force-de-vie, car sans elle, le guerrier ne saurait avoir ni destination, ni dessein. Il m'expliqua qu'à notre mort, notre

conscience entre également dans la tierce attention ; mais seulement pour un instant, comme pour un acte de purification, juste avant que l'Aigle ne la dévore.

La Gorda me dit que le Nagual Juan Matus avait obligé tous les apprentis à apprendre à *rêver.* Elle croyait qu'ils avaient tous reçu cette tâche en même temps que moi : leur instruction avait également été divisée en « droite » et en « gauche ». Le Nagual et Genaro, me dit-elle, donnaient l'enseignement correspondant à l'état de conscience normale. Quand ils jugèrent que les apprentis étaient prêts, le Nagual les fit basculer dans un état de conscience supérieure et il les laissa avec leurs homologues respectifs. Vicente fut le maître de Nestor, Silvio Manuel celui de Benigno, Genaro celui de Pablito. Lidia reçut les leçons d'Hermelinda et Rosa celles de Nelida... La Gorda ajouta que Josefina et elle avaient été confiées aux soins de Zuleïca pour apprendre ensemble les points les plus délicats de l'art de *rêver* – afin de pouvoir venir à mon aide un jour.

En outre, la Gorda avait déduit par elle-même que don Juan avait confié les hommes aux soins de Florinda pour qu'ils apprissent l'art du traqueur. Elle en voyait la preuve dans leur changement de comportement radical. Elle était sûre, disait-elle – avant même de se souvenir de quoi que ce fût –, d'avoir reçu des leçons sur les principes de cet art, quoique de façon très superficielle ; on ne le lui avait pas fait

pratiquer, alors que les hommes avaient reçu des leçons et accompli des exercices pratiques. Le changement de leur comportement le démontrait.

Ils étaient devenus insouciants et gais. Ils prenaient plaisir à la vie, alors que la Gorda et les autres femmes, en raison même de leurs *rêves,* s'enfonçaient de plus en plus dans une humeur sombre et morose.
La Gorda croyait qu'au moment où je leur avais demandé de me révéler leur savoir dans l'art du traqueur, les hommes avaient été incapables de se souvenir de l'enseignement reçu, parce qu'ils l'avaient pratiqué sans se rendre compte de ce qu'ils faisaient. Mais la façon dont ils se conduisaient avec les gens trahissait leur formation. Ils étaient devenus des artistes consommés dans l'art de soumettre les gens à leurs désirs. Au cours de leur pratique de l'art du traqueur, ils avaient appris la *folie contrôlée.* Par exemple, ils continuaient de feindre que doña Soledad était la mère de Pablito. Pour n'importe quel observateur, doña Soledad et Pablito étaient une mère et un fils montés l'un contre l'autre, alors qu'en réalité, ils jouaient un rôle. Et ils persuadaient tout le monde. Parfois, Pablito jouait la comédie si bien qu'il parvenait à se convaincre lui-même.
La Gorda m'avoua que mon comportement les avait tous extrêmement déconcertés. Ils ne savaient pas si j'étais fou ou bien passé maître, moi aussi, dans l'art de la *folie contrôlée.* Extérieurement j'avais eu tout l'air de croire en leur mascarade. Doña Soledad leur avait dit de ne pas se laisser abuser : j'étais vraiment fou. J'avais l'air maître de moi, mais j'étais en fait complètement dérangé, et jamais je ne pourrais me conduire en Nagual. Elle avait poussé chacune des femmes à me porter un coup mortel. Elle leur avait dit que je l'avais demandé moi-même, à l'époque où j'étais encore maître de mes facultés.

La Gorda me dit qu'il lui avait fallu plusieurs années, sous la direction de Zuleïca, pour apprendre à *rêver.* Quand le Nagual Juan Matus l'avait jugée d'un niveau suffisant, il l'avait enfin conduite auprès de sa véritable homologue : Nelida. C'était Nelida qui lui avait montré comment se comporter dans le monde. Elle lui avait appris non seulement à être à l'aise dans des vêtements occidentaux, mais à avoir bon goût. Le jour où elle avait mis ses vêtements de la ville, à Oaxaca, et où elle m'avait émerveillé par son charme et son aplomb, ce n'était pas la première lois qu'elle pratiquait cette métamorphose.
Zuleïca fut pour moi un guide très efficace dans l'attention seconde. Elle insista pour que nos relations aient lieu uniquement la nuit et dans l'obscurité totale. Pour moi, Zuleïca ne fut en fait qu'une voix dans le noir, une voix qui, à chacune de nos rencontres, commençait par me demander de concentrer mon attention sur ses paroles et rien d'autre. Sa voix était la voix de femme que la Gorda croyait avoir entendue en *rêve.*
Zuleïca me dit : si le *rêve* doit être fait dehors, mieux vaut le faire dans l'obscurité totale, allongé ou assis sur un lit étroit, ou mieux encore, assis dans un berceau en forme de cercueil. Elle pensait que le *rêve* extérieur aurait toujours dû être fait sous la protection d'une grotte, dans les endroits sablonneux près des puits, ou bien assis contre un rocher dans la montagne ; jamais sur le fond plat d'une vallée ou près de rivières, de lacs ou de la mer, parce que les endroits plats, de même que l'eau, sont contraires à l'attention seconde.
Chacune de mes séances avec elle baignait dans

des harmoniques mystérieuses. Elle m'expliqua que le moyen le plus sûr de toucher directement l'attention seconde était par l'intermédiaire d'actes rituels, de psalmodies monotones, de mouvements répétitifs complexes.
Ses leçons ne se rapportaient pas aux préliminaires du rêve que Don Juan nous avait déjà enseignés. Elle supposait que quiconque venait à elle savait déjà faire du *rêve* et elle ne traitait que de points ésotériques liés à la conscience du côté gauche.
L'enseignement de Zuleïca commença le jour où don Juan me conduisit chez elle. Nous y arrivâmes en fin d'après-midi. L'endroit semblait désert. La porte de la façade s'ouvrit quand nous nous avançâmes. Je m'attendais à voir Zoïla ou Marta, mais il n'y avait personne dans l'entrée. J'eus le sentiment que celui, ou celle, qui nous avait ouvert la porte s'était aussitôt écarté de notre chemin. Don Juan m'entraîna à l'intérieur jusqu'au patio et me fit asseoir sur une chaise transformée en banc – il y avait un cous sin dessus. L'endroit où je m'assis sur la caisse était irrégulier, dur et très inconfortable. Je glissai la main sous le coussin mince, et je trouvai des cailloux aux arêtes vives. Don Juan me dit que ma situation allait à l'encontre des usages, parce que je devais apprendre les points délicats du *rêve* de façon précipitée. Le fait de m'asseoir sur une surface dure était un truc pour éviter que mon corps ne se sente en position assise normale. Quelques instants avant notre arrivée à la maison, don Juan m'avait dit que l'enseignement de Zuleïca devait être donné dans cet état pour aller à la vitesse dont j'avais besoin. Il me recommanda de m'abandonner à Zuleïca et d'avoir en elle une

confiance aveugle. Ensuite il m'ordonna de fixer ma contemplation avec toute la concentration dont j'étais capable, et de mémoriser tous les détails du patio qui se trouvaient dans mon champ de vision. Il fallait, me dit-il, que je mémorise les détails en même temps que la sensation d'être assis en cet endroit. Il me fit répéter ses instructions pour bien s'assurer que j'avais compris. Ensuite, il s'en alla.
Très vite, il fit très noir, et je commençai à m'agiter sur mon siège. J'avais eu moins de temps que je n'aurais aimé pour me concentrer sur les détails du patio. J'entendis un bruissement, juste derrière moi, puis la voix de Zuleïca me fit sursauter. Sur un ton de murmure, mais très autoritaire, elle me dit de me lever et de la suivre. Je lui obéis machinalement. Je ne pouvais pas voir son visage, elle n'était qu'une forme noire marchant à deux pas devant moi. Elle me conduisit jusqu'à une alcôve dans la salle la plus sombre de sa maison. Bien que mes yeux fussent habitués à l'obscurité, je fus incapable de voir la moindre chose. Je trébuchai contre un objet, puis elle m'ordonna de m'asseoir à l'intérieur d'un berceau étroit et de cacher mon dos, vers le bas, avec quelque chose que je pris pour un coussin dur. Ensuite, je sentis qu'elle avait reculé à quelques pas derrière moi – ce qui me déconcerta complètement car je me croyais à quelques centimètres du mur. Elle se mit à parler, dans mon dos ; elle m'ordonna d'une voix douce de concentrer mon attention sur ses paroles et de les laisser me guider. Elle me dit de garder les yeux ouverts, fixés sur un point droit devant moi, à la hauteur de mon regard : ce

point passa de l'obscurité à un rouge orangé, clair et agréable.
Zuleïca parlait très doucement, d'une intonation égale. J'écoutai chaque mot qu'elle

prononçait. L'obscurité autour de moi semblait avoir coupé efficacement tous les stimuli extérieurs susceptibles de me distraire. J'entendais les paroles de Zuleica dans une sorte de vide, et je me rendis compte que le silence de la pièce correspondait exactement au silence au fond de moi-même.
Zuleïca m'expliqua qu'un *rêveur* doit commencer à partir d'un point de couleur ; la lumière intense ou l'obscurité pure sont inutiles pour le *rêveur,* au moment du décollage initial. Des couleurs comme le violet, le vert clair ou un jaune soutenu constituent en revanche des points de départ magnifiques. Elle préférait cependant le rouge orangé, parce qu'à l'expérience, elle avait découvert qu'il lui donnait une plus grande sensation de repos. Elle m'affirma que lorsque j'aurais réussi à pénétrer dans la couleur rouge orangé, j'aurais rallié mon attention seconde de façon permanente – pourvu que j'aie pu prendre conscience de la succession des événements physiques.
Il me fallut plusieurs séances avec la voix de Zuleïca pour prendre conscience avec mon corps de ce qu'elle voulait que je fasse, Comme je me trouvais en état de conscience supérieure, j'avais la possibilité de suivre mon passage d'un état de veille à un état de rêve. Dans des conditions normales, ce passage est brouillé, mais dans les circonstances favorables où je me trouvais, je pus vraiment sentir au cours d'une seule séance comment mon attention seconde

prenait possession des commandes. Dans la première phase, j'éprouvais des difficultés exceptionnelles à respirer. Je n'avais aucun mal à inspirer ou à expirer, et je n'avais pas le souffle court, mais ma respiration changeait de rythme tout à coup. Mon diaphragme commençait à se contracter et forçait le milieu de mon corps à se gonfler et se dégonfler à toute vitesse. Le résultat était les petites respirations brèves les plus rapides que j'aie jamais connues. Je respirais avec le bas de mes poumons et je sentais une grande pression venant de mes intestins. Je tentais, sans succès, de réduire les spasmes de mon diaphragme. Plus j'essayais, plus cela devenait douloureux.
Zuleïca m'ordonna de laisser mon corps faire ce qu'il fallait et de renoncer à le diriger ou à le contrôler. Je voulais lui obéir, mais je ne savais pas comment. Les spasmes, après avoir duré dix ou quinze minutes, cessèrent aussi brusquement qu'ils étaient apparus, et furent suivis par une autre sensation étrange, troublante. Tout d'abord, je sentis comme un picotement très particulier, une impression physique ni agréable ni désagréable ; c'était comme un tremblement nerveux. Il devint très intense, au point de me forcer à concentrer mon attention sur lui pour déterminer en quel endroit de mon corps il se produisait. A ma stupéfaction, je me rendis compte qu'il ne se situait nulle part dans mon corps physique, mais à l'extérieur – et pourtant je pouvais le sentir.
Je négligeai l'ordre de Zuleïca de pénétrer dans une tache de couleur qui se formait à la hauteur de mes yeux, et je me consacrai totalement à l'explora-

tion de cette sensation étrange en dehors de moi. Zuleïca dut *voir* ce qui m'arrivait, car elle se mit soudain à expliquer que l'attention seconde appartient au corps physique. Le point où, me dit-elle, l'attention seconde se rassemble, se situait à l'endroit que Juan Tuma m'avait décrit, lors de notre première rencontre, à environ quarante-cinq centimètres en face du point médian du corps entre l'estomac et le nombril, et à dix centimètres vers la droite.
Zuleïca m'ordonna de masser cet endroit, de le manipuler en faisant glisser les

doigts de mes deux mains sur ce point, comme si je jouais de la harpe. Elle m'affirma que, tôt ou tard, je finirais par sentir que mes doigts traversaient quelque chose d'épais comme de l'eau, et je sentirais enfin ma coquille lumineuse.

Je fis glisser mes doigts sans m'interrompre et peu à peu l'air devint plus épais et je sentis une sorte de masse. Un plaisir physique indéfinissable se répandit partout en moi. J'eus l'impression de toucher un nerf de mon corps et, devant l'absurdité de cette impression, je me sentis complètement ridicule. Je m'arrêtai.

Zuleïca me prévint que si je ne me remettais pas à bouger mes doigts, elle allait me frapper sur la tête. A mesure que le mouvement de mes mains se prolongeait, le picotement parut se rapprocher. Il finit par venir jusqu'à douze ou quinze centimètres de mon corps. C'était comme si quelque chose s'était creusé en moi. Je crus vraiment sentir un vide. Ensuite, j'eus une autre sensation irréelle. J'étais en train de m'endormir et pourtant je demeurais conscient. Il y avait dans mes oreilles un bourdonne-

ment qui me rappelait le bruit d'une foreuse géante ; ensuite, je sentis qu'une force m'enroulait sur ma gauche sans me réveiller. Je fus roulé, très serré, comme un cigare, puis je fus enfoncé dans le creux qui picotait. Ma conscience demeura en suspens ainsi, incapable de s'éveiller, mais roulée si serrée sur elle-même que je ne pouvais pas non plus m'endormir.

J'entendis la voix de Zuleïca me dire de regarder autour de moi. Je ne pouvais pas ouvrir les yeux mais mon sens du toucher m'apprit que j'étais dans un fossé, allongé sur le dos. Je me sentais confortable, en sécurité. Mon corps était si resserré, si compact, que je n'avais même pas envie de me lever. La voix de Zuleïca m'ordonna de me mettre debout et d'ouvrir les yeux. Cela me fut impossible. Elle me dit que je devais vouloir mes mouvements, que me lever n'était plus simplement une question de contraction musculaire.

Je crus que ma lenteur l'agaçait. Je me rendis compte aussitôt que j'étais pleinement conscient, peut-être plus conscient que jamais dans toute ma vie. Je pouvais penser de façon rationnelle, et pourtant je paraissais complètement endormi. Il me vint à l'esprit que Zuleïca m'avait placé dans un état d'hypnose profonde. Cela m'inquiéta pendant un instant, puis cela cessa d'entrer en ligne de compte. Je m'abandonnai à la sensation d'être en suspens, de flotter librement.

Je ne pouvais plus entendre ce qu'elle disait. Ou bien elle avait cessé de me parler, ou bien j'avais coupé le son de sa voix. Je n'avais nulle envie de quitter ce refuge. Jamais je n'avais été aussi paisible, aussi

complet. J'étais allongé là, et je ne voulais plus me lever, ni changer quoi que ce fût. Je pouvais sentir le rythme de ma respiration. Soudain, je m'éveillai.

Au cours de ma séance suivante avec Zuleica, elle me dit que j'avais réussi à faire, tout seul, un creux dans ma luminosité. Faire un creux signifiait ramener un point lointain de ma coquille lumineuse plus près de mon corps physique – donc plus près du contrôle. Elle m'affirma à plusieurs reprises que dès l'instant où le corps apprend à faire ce creux, il est plus facile d'entrer en rêve. J'étais du même avis. J'avais acquis une vivacité étrange – sensation que mon corps avait appris instantanément à reproduire. C'était une impression composite : celle d'être à l'aise, en sécurité, en sommeil, en suspens sans contact et, en même temps, complètement éveillé et conscient de tout.

La Gorda me dit que le Nagual Juan Matus avait consacré des années d'efforts à

créer ce creux en elle, ainsi que chez les trois petites sœurs et les Genaros, pour leur donner la capacité permanente de rassembler leur attention seconde. Il lui avait dit que, normalement, le creux est créé par le *rêveur* dans le feu de l'action, lorsqu'il en a besoin et qu'ensuite la coquille lumineuse reprend sa forme première, Mais dans le cas des apprentis, parce qu'ils n'avaient pas de Nagual à leur tête, la dépression s'était créée de l'extérieur et constituait une caractéristique permanente de leur corps lumineux. C'était un grand avantage, mais aussi un handicap. Cela les rendait tous vulnérables et sujets à des sautes d'humeur.
Je me souvins alors qu'un jour j'avais *vu* une dépression dans les coquilles lumineuses de Lidia et de

Rosa. J'avais cru que ce creux se trouvait à la hauteur de la moitié supérieure de leur cuisse droite, vers l'extérieur, ou peut-être à la pointe de la hanche. La Gorda m'avait expliqué que je les avais frappées avec mon pied dans le creux de leur attention seconde et que j'avais failli les tuer.
La Gorda me dit que Josefina et elle avaient vécu plusieurs mois dans la maison de Zuleïca. Le Nagual Juan Matus les avait confiées à Zuleïca un jour, après les avoir fait basculer d'un niveau de conscience à l'autre. Il ne leur avait pas dit ce qu'elles allaient faire là-bas, ni ce à quoi elles devaient s'attendre. Il les avait laissées toutes seules dans le vestibule de la maison et avait disparu, Elles étaient restées là jusqu'à la tombée de la nuit, puis Zuleïca était arrivée. Elles ne l'avaient jamais vue, elles avaient seulement entendu sa voix, comme si elle leur parlait depuis un point du mur.
Zuleïca fut très exigeante avec elles dès l'instant où elle les prit en charge. Elle les fit se déshabiller sur-le-champ et leur ordonna de se glisser toutes les deux dans un sac de coton, épais et bourru, une sorte de poncho qui traînait par terre. Elles étaient couvertes de la nuque aux orteils. Ensuite, Zuleïca leur ordonna de s'asseoir dos à dos sur une natte dans la même alcôve que moi-même. Elle leur dit que leur tâche consistait à contempler l'obscurité jusqu'à ce qu'elle commence à acquérir une lueur. Après de nombreuses séances, elles se mirent à voir vraiment des couleurs dans le noir. Aussitôt, Zuleïca les fit s'asseoir côte à côte et contempler le même point.
La Gorda me dit que Josefina apprit très vite. Un

soir, elle pénétra dans la tache de couleur rouge orangé en se glissant physiquement hors du poncho. La Gorda crut que Josefina avait saisi la tache de couleur, ou bien que la tache de couleur avait saisi Josefina. Le résultat fut qu'en un seul instant, Josefina avait disparu de l'intérieur du poncho. A partir de ce moment-là, Zuleïca les sépara, et la Gorda commença son apprentissage lent et solitaire.
Le récit de la Gorda me rappela que Zuleïca m'avait également demandé d'enfiler un vêtement cotonneux. En fait, les ordres qu'elle me donnait le plus souvent révélaient la raison pour laquelle on se servait du sac : elle m'invitait à sentir le côté bourru du poncho avec ma peau nue, notamment avec la peau de mes mollets. Elle répétait sans cesse que les êtres humains ont un centre de perception magnifique à l'extérieur des mollets, et que si l'on pouvait faire se détendre et s'adoucir la peau dans cette zone, les possibilités de notre perception augmenteraient d'une manière que la raison était incapable d'évaluer. Le vêtement était très doux et chaud, il me procurait une sensation extraordinaire de détente agréable dans les jambes. Les nerfs de mes mollets étaient puissamment stimulés.

La Gorda me décrivit la même sensation de plaisir physique. Elle alla jusqu'à affirmer que c'était le pouvoir de ce poncho qui la guidait pour trouver la tache de couleur rouge orangé. Ce vêtement l'avait tellement marquée qu'elle en confectionna un, identique à l'original, mais dont les effets n'étaient pas les mêmes bien qu'il lui apportât soulagement et biens. Elle me dit que Josefina et elle avaient fini

par passer tous leurs moments de liberté à l'intérieur des ponchos qu'elle avait cousus.

Lidia et Rosa avaient été placées à l'intérieur du vêtement elles aussi, mais elles ne l'avaient jamais apprécié vraiment. Moi non plus.

La Gorda expliqua l'attachement de Josefina et d'elle-même à leurs ponchos, comme la conséquence directe du fait qu'elles avaient découvert leur « couleur de *rêve* » pendant qu'elles se trouvaient a l'intérieur du vêtement. Elle me dit que mon indifférence à ce sujet tenait au fait que je n'étais pas entré dans la zone de couleur, mais qu'au contraire, la lueur était venue à moi. Elle avait raison. Outre les paroles de la Gorda, un sentiment obscur me suggérait ce qui s'était produit pendant cette phase préparatoire. Tout donnait à penser que Zuleïca m'avait conduit à travers les mêmes étapes que la Gorda et Josefina. J'avais contemplé l'obscurité pendant de nombreuses séances pour me préparer à visualiser le point de couleur. En fait, j'avais été témoin de toute sa métamorphose d'obscurité pure et simple en une tache de clarté intense délimitée avec précision. Ensuite, j'avais été emporté par le picotement extérieur, sur lequel j'avais concentré mon attention, jus-qu'à ce que j'entre, enfin, en état de *veille paisible.* C'était à cet instant-là que je m'étais trouvé, pour la première fois, plongé dans une couleur rouge orangé.

Quand j'eus appris à rester en suspens entre le sommeil et la veille, Zuleïca parut ralentir la cadence. Je crus même qu'elle n'était nullement pressée de me faire sortir de cet état. Elle m'y laissait sans intervenir et ne me posait jamais de questions à

son sujet, peut-être parce que sa voix était seulement pour les ordres et non pour les questions. En fait, nous ne parlions jamais ensemble, du moins à la manière dont je conversais avec don Juan.

En état de *veille paisible,* je me rendis compte un jour que demeurer ainsi était inutile pour moi. Mal-gré l'agrément, les limitations sautaient aux yeux. Je sentis aussitôt un tremblement dans mon corps et j'ouvris les yeux, ou plutôt mes yeux s'ouvrirent tout seuls. Zuleïca me regardait fixement. Cela me déconcerta pendant un instant. Je crus que je m'étais éveil-lé – et je m'attendais à tout sauf à me trouver face à face avec Zuleïca en personne. Je m'étais habitué à n'entendre que sa voix. Il ne faisait plus nuit et cela me surprit beaucoup. Je regardai autour de moi : nous n'étions pas dans la maison de Zuleïca, Aussitôt je me rendis compte que j'étais en *rêve* – et je m'éveillai.

Zuleïca commença alors une nouvelle phase de ses enseignements. Elle m'apprit à me déplacer. Elle débuta ses leçons en m'ordonnant de fixer ma conscience sur le point médian de mon corps. Dans mon cas, le point médian se situe au-dessous du bord intérieur de mon ombilic. Elle me dit de balayer le sol avec lui – c'est-à-dire de faire un mouvement de bercement avec mon ventre, comme si un balai était fixé à lui. Au cours de nombreuses séances, je tentai d'accomplir ce que sa voix me pressait de faire. Elle ne me permit pas d'entrer en état de *veille paisible.* Son

propos était de me guider à découvrir la perception de « balayer le sol » avec le milieu de mon corps, tout en restant en état d'éveil. Elle me dit que se trouver dans la conscience du côté gauche n'était

pas un avantage suffisant pour bien faire cet exercice.

Un jour, sans raison apparente pour moi, je réussis à éprouver une vague sensation dans la zone de mon estomac. Ce n'était pas précis, et quand je concentrai mon attention dessus, je me rendis compte qu'il s'agissait d'une sorte de fourmillement dans la cavité de mon corps, pas tout à fait dans la région de mon estomac mais au-dessus. Plus je l'examinai de près, plus je remarquai de détails. Le côté vague de la sensation se mua très vite en certitude. Il y avait une étrange relation nerveuse – une sensation de picotement – entre mon plexus solaire et mon mollet droit.

Comme la sensation devenait plus aiguë, je remontai involontairement ma cuisse droite contre ma poitrine. Les deux points furent donc aussi près l'un de l'autre que le permettait mon anatomie. Pendant un instant, je frissonnai d'une nervosité inhabituelle, puis je sentis clairement que je balayais le sol avec le milieu de mon corps ; c'était une sensation tactile qui se produisait sans arrêt chaque fois que mon corps se balançait en position assise.

Au cours de la séance suivante, Zuleïca me permit d'entrer en état de *veille paisible.* Mais cette fois, cet état ne fut pas tout à fait comme auparavant. Il y avait en moi, semblait-il, une sorte de contrainte qui réduisait le plaisir que j'y avais pris auparavant ; et cette autorité centrale me forçait à me concentrer sur les étapes que j'avais franchies pour pénétrer dans cet état. Tout d'abord, je remarquai ce picotement sur le point de l'attention seconde de ma coquille lumineuse. Je massai ce point en déplaçant

mes doigts sur lui comme si je jouais de la harpe, et le point s'enfonça vers mon estomac. Je le sentis presque sur ma peau. J'éprouvai une sensation de fourmillement à l'extérieur de mon mollet droit – un mélange de plaisir et de douleur. La sensation irradia dans toute ma jambe, puis jusqu'au bas de mon dos. Je sentis mes fesses trembler. Tout mon corps fut paralysé par un frisson nerveux. J'eus l'impression que mon corps avait été roulé sens dessus dessous, dans un filet. Mon front et mes orteils semblaient se toucher. J'avais la forme d'un U refermé sur lui-même. Puis j'eus l'impression d'être plié en deux et roulé dans un drap. C'étaient mes spasmes nerveux qui faisaient le drap s'enrouler sur lui-même, avec moi au milieu. Quand l'enroulement se termina, je ne pouvais plus sentir mon corps. Je n'étais qu'une conscience amorphe, un spasme nerveux enveloppé en lui-même. Et cette conscience vint se placer au repos dans une niche, dans un creux d'elle-même.

Je compris alors qu'il est impossible de décrire ce qui a lieu en *rêve.* Zuleïca m'expliqua que la conscience du côté droit et celle du côté gauche s'enveloppent mutuellement. Elles vont toutes les deux se reposer en un seul paquet, dans le creux – le « centre » en forme de dépression de l'attention seconde. Pour faire du *rêve,* il faut manipuler à la fois le corps lumineux et le corps physique. Tout d'abord il faut rendre accessible le centre de rassemblement de l'attention seconde en le

faisant pousser de l'extérieur vers l'intérieur par quelqu'un d'autre – à moins que le *rêveur* lui-même ne l'aspire de l'intérieur. En second lieu, pour pouvoir déloger la pre-

mière attention, il faut stimuler les centres du corps physique situés au milieu du corps et dans les mollets, surtout le mollet droit, puis il faut les placer le plus près possible jusqu'à ce qu'ils paraissent se joindre. Ensuite, la sensation d'être empaqueté se produit, et l'attention seconde prend automatiquement le dessus.
L'explication de Zuleïca, donnée sous forme d'ordres, était le moyen le plus convaincant de décrire ce qui se passe, car aucune des sensations vécues dans le *rêve* ne fait partie de notre inventaire normal de données sensorielles. Elles étaient extrêmement déconcertantes pour moi. La sensation de picotement, de fourmillement hors de moi-même était localisée et, pour cette raison, le trouble de mon corps quand je la ressentais demeurait intime. En revanche, la sensation d'être enroulé sur moi-même était beaucoup plus inquiétante. Elle comprenait toute une série de sensations qui laissaient mon corps dans un état de choc. J'étais persuadé par exemple qu'à un moment donné mon front touchait mes orteils, position que je suis incapable de prendre. Et pourtant je savais sans l'ombre d'un doute que j'étais à l'intérieur d'un filet suspendu à l'envers, en forme de poire, avec mes orteils contre mon front. Sur le plan physique, j'étais aussi avec les cuisses contre ma poitrine.
Zuleïca me dit aussi que la sensation d'être enroulé comme un cigare et placé dans le creux de l'attention seconde provenait de la pression de mes consciences de droite et de gauche en une seule, mais après que l'ordre de préséance eut permuté, la gauche étant devenue dominante. Elle m'invita à me

concentrer davantage : je pourrais saisir le mouvement inverse, lorsque les deux attentions redeviendraient ce qu'elles sont normalement – la droite tenant les rênes.
Je n'ai jamais perçu les sensations impliquées, mais l'invitation de Zuleïca m'obséda au point que, dans mes efforts pour observer tout ,je me laissai enfermer dans des hésitations à n'en plus finir. Elle dut m'ordonner de cesser d'examiner tout ainsi, car j'avais d'autres choses à faire.
Zuleïca me dit qu'avant toute chose, il fallait que je perfectionne ma maîtrise du mouvement par *vouloir.* Elle commença son enseignement en m'ordonnant à maintes reprises d'ouvrir les yeux pendant que je me trouvais en état de *veille paisible.* Cela exigea de moi beaucoup d'efforts. Une fois, mes yeux s'ouvrirent tout à coup et je vis Zuleïca penchée au-dessus de moi. J'étais allongé en un lieu que je ne pus déterminer. La lumière était extrêmement vive comme si je me trouvais juste au-dessous d'une ampoule électrique puissante. Ce n'était pas une lumière tombant directement sur mes yeux, Je pouvais voir Zuleïca sans effort.
Elle m'ordonna de me lever en *voulant* mon mouvement. Elle me dit que je devais me pousser vers le haut avec la partie médiane de mon corps : j'avais à cet endroit trois gros tentacules que je pouvais utiliser comme des béquilles pour soulever mon corps tout entier.
J'essayai tous les moyens imaginables de me lever. En vain. Je ressentis une sorte de désespoir, d'angoisse physique qui me rappela certains cauchemars que j'avais eus dans mon enfance : j'étais incapable

de m'éveiller, et pourtant j'étais pleinement éveillé et j'essayais désespérément de hurler.
Zuleïca me parla. Elle me dit que je devais suivre une séquence donnée et que me morfondre et m'agiter, comme si je m'opposais au monde de la vie quotidienne, était futile et franchement stupide. L'agitation n'avait d'effet que dans la première attention ; l'attention seconde était le calme même. Elle me demanda de répéter la sensation que j'avais eue de balayer le sol avec le milieu de mon corps. Je me dis que pour la répéter, il fallait que je m'assoie. Sans aucun acte volontaire de ma part, je m'assis et adoptai la position où se trouvait mon corps la première fois que j'avais découvert cette sensation. Quelque chose se balança en moi et soudain je fus debout. Je n'aurais su préciser ce que j'avais fait pour me déplacer. Je me dis que si je recommençais tout, je pourrais fixer la séquence. Dès que cette pensée me traversa l'esprit, je me retrouvai allongé. Quand je me levai de nouveau, je me rendis compte qu'il n'y avait aucun processus impliqué : pour me déplacer, il fallait simplement que je *veuille* mon mouvement à un niveau très profond. En d'autres termes, il fallait que je sois parfaitement convaincu que je désirais me déplacer – ou peut-être serait-il plus juste de dire que je devais me convaincre d'avoir besoin de me déplacer.
Quand j'eus compris ce principe, Zuleïca me fit pratiquer tous les aspects concevables du mouvement par vouloir. Plus je m'exerçai, plus il devint clair pour moi que *rêver* était un état rationnel. Zuleïca me l'expliqua. Elle me dit qu'en *rêve,* le côté droit, la conscience rationnelle, est enveloppé dans la

conscience du côté gauche pour donner au *rêveur un* sens de calme et de rationalité ; mais l'influence de la rationalité doit rester minime et n'être utilisée que comme mécanisme d'inhibition pour protéger le *rêveur* d'excès et d'initiatives bizarres.
L'étape suivante consista à m'apprendre à diriger mon *corps de rêve.* Depuis notre première rencontre, Zuleïca m'avait proposé la tâche de contempler le patio pendant que j'étais assis sur la chaise. Je m'y consacrais avec ferveur, parfois pendant des heures. J'étais toujours seul dans la maison de Zuleïca. On aurait dit que les jours où je m'y rendais tout le monde s'en allait ou se cachait. Le silence et la solitude agirent en ma faveur. Je réussis à mémoriser tous les détails de ce patio.
Par la suite, Zuleica m'offrit pour tâche d'ouvrir mes yeux en état de *veille paisible* pour voir le patio. Il me fallut de nombreuses séances pour y parvenir. Au début, j'ouvrais les yeux et je la voyais, elle, puis, d'une secousse de son corps, elle me faisait rebondir comme une balle dans l'état de *veille paisible.* Pendant un de ces rebonds, je sentis un tremblement intense : quelque chose, situé à mes pieds, remonta en craquant jusqu'à ma poitrine et je l'expulsai en toussant : la scène du patio plongé dans la nuit sortit de moi, exactement comme si elle jaillissait de mes bronches. Cela ressemblait au rugissement d'un animal.
J'entendis la voix de Zuleïca venir à moi comme un faible murmure. Je ne pus comprendre ce qu'elle me disait. Je remarquai vaguement que j'étais assis sur la caisse. J'eus envie de me lever, mais je me sentis instable. C'était comme si un souffle de vent me

chassait. Puis j'entendis la voix de Zuleïca, très nettement, me dire de ne pas bouger. J'essayai de demeurer immobile mais une force se mit à me tirer et je m'éveillai dans l'alcôve de la salle. Silvio Manuel était en face de moi.

Après chaque séance de rêve dans la maison de Zuleïca, don Juan m'attendait dans le corridor parfaitement obscur. Il m'entraînait hors de la maison, et me faisait basculer de niveau de conscience. Ce jour-là, Silvio Manuel était venu à sa place. Sans me dire un seul mot, il me plaça dans un harnais et me souleva jusqu'aux poutres du toit. Il me laissa ainsi jusqu'à midi, heure à laquelle don Juan arriva pour me faire descendre. Il m'expliqua que rester un certain temps sans contact avec le sol met le corps bien au point – ce qui est essentiel avant de s'embarquer dans un voyage dangereux comme celui que j'allais entreprendre.

Il me fallut beaucoup d'autres séances de *rêve* pour apprendre enfin à ouvrir les yeux pour voir, soit Zuleïca, soit le patio dans l'obscurité. Je compris alors qu'elle était, elle aussi, en *rêve,* depuis le début. Jamais elle ne s'était trouvée derrière moi en personne, dans l'alcôve de la salle. Je ne m'étais pas trompé le premier soir : mon dos était contre le mur, comme je l'avais cru. Zuleïca n'était qu'une voix de *rêve.*

Au cours d'une des séances de *rêve,* quand j'ouvris volontairement les yeux pour voir Zuleïca, je fus complètement bouleversé : la Gorda et Josefina étaient penchées au-dessus de moi avec Zuleïca. Ce fut le commencement de la dernière phase d'enseignement de Zuleïca. Elle nous apprit à voyager tous

les trois avec elle. Elle nous dit que notre première attention était accrochée aux émanations de la Terre, alors que notre attention seconde l'était avec celles de l'Univers. Elle voulait dire par là que, par définition, le *rêveur* est en dehors des frontières de ce qui touche à la vie quotidienne. En tant que voyageur en *rêve,* Zuleïca s'était donné pour tâche de régler notre attention seconde de façon que nous puissions la suivre tous les trois – la Gorda, Josefina et moi – au cours de ses voyages dans l'inconnu.

Pendant plusieurs séances successives, la voix de la Gorda me dit que son « obsession » allait me conduire à un rendez-vous. En matière d'attention seconde, l'<< obsession » du *rêveur* est utilisée comme guide. Or la sienne était concentrée sur un endroit réel, au-delà de cette Terre. Elle allait m'appeler depuis là-bas. Il faudrait que je me serve de sa voix comme d'une corde à laquelle je m'accrocherais.

Rien ne se passa pendant deux séances ; la voix de Zuleïca devenait de plus en plus faible à mesure qu'elle parlait et j'eus peur d'être incapable de la suivre. Elle ne m'avait pas dit ce que je devais faire. Je ressentais également une lourdeur anormale. Je ne parvenais pas à briser une force paralysante située tout autour de moi qui m'empêchait de sortir de l'état de *veille paisible.*

Au cours de la troisième séance, j'ouvris soudain les yeux sans même avoir essayé. Zuleïca, la Gorda et Josefina me fixaient. J'étais debout avec elles. Je m'aperçus aussitôt que nous nous trouvions dans un lieu totalement inconnu de moi. Un élément caractéristique attira mon regard : la lumière indirecte, très brillante. Toute la scène était inondée d'une

lueur blanche, puissante, qui rappelait l'éclairage au néon. Zuleïca souriait comme pour nous inviter à regarder autour de nous. La Gorda et Josefina semblaient aussi méfiantes que moi. Elle me lancèrent, ainsi qu'à Zuleïca, des regards furtifs. Zuleïca nous fit signe de nous déplacer. Nous étions à l'extérieur, debout au milieu d'un cercle étincelant. Le sol avait l'air d'être un rocher dur et sombre, mais il réfléchissait abondamment la lumière blanche aveuglante, qui venait d'en haut. Chose étrange, tout en sachant que la lumière était trop intense pour mon regard, je levai les yeux.

Je ne ressentis aucune douleur. Je cherchai la source. C'était le soleil : je fixais directement le soleil, qui était – peut-être parce que je me trouvais en *rêve* – d'une blancheur intense.
La Gorda et Josefina regardaient aussi le soleil, apparemment sans effet douloureux. Soudain, je fus pris de frayeur. Cette lumière était étrangère à moi. C'était une lumière sans merci ; elle semblait nous attaquer, créer un vent que je pouvais sentir – sans avoir pourtant aucune impression de chaleur. Je la jugeai mauvaise, hostile. Au même instant, la Gorda, Josefina et moi-même nous blottîmes autour de Zuleïca comme des enfants apeurés. Elle nous serra contre elle, puis la lumière blanche éclatante se mit à diminuer par degrés et disparut complètement. A sa place brillait une lumière jaunâtre, douce et très apaisante.
Je m'aperçus alors que nous n'étions pas dans ce monde. Le sol était couleur de terre cuite mouillée. Il n'y avait pas de montagnes mais l'endroit où nous nous trouvions n'était pas non plus un pays plat. Le sol était craquelé, desséché. On eût dit une mer agi-

tée, figée dans la terre cuite. Je pouvais la voir de tous les côtés, exactement comme si j'étais au milieu de l'océan. Je levai les yeux ; le ciel avait perdu son éclat affolant. Il était sombre, non pas bleu. Je vis près de l'horizon une étoile brillante, incandescente. Il me vint aussitôt à l'esprit que nous étions dans un monde ayant deux soleils – deux étoiles. L'une était énorme et avait disparu au-delà de l'horizon, l'autre était plus petite, ou peut-être plus éloignée.
J'eus envie de poser des questions, de me promener un peu, de chercher des indices. Zuleïca nous fit signe de nous détendre, d'attendre patiemment. Mais quelque chose semblait nous tirer. Soudain la Gorda et Josefina n'étaient plus là. Je m'éveillai.
A partir de ce moment-là, jamais je ne revins dans la maison de Zuleïca. Don Juan me faisait permuter de niveaux de conscience dans sa propre maison – ou partout où nous nous trouvions – et j'entrais aussitôt en *rêve.* Zuleïca, la Gorda et Josefina m'attendaient toujours. Nous retournâmes à maintes reprises dans la même scène extraterrestre, jusqu'à ce qu'elle nous devienne parfaitement familière. Chaque fois que nous le pouvions, nous esquivions le moment de clarté éblouissante – la journée – et nous allions là-bas la nuit, juste à temps pour assister au lever, au-dessus de l'horizon, d'un corps céleste colossal. Il était d'une telle magnitude que lorsqu'il explosait au-dessus de la ligne déchiquetée de l'horizon, il occupait au moins la moitié des cent quatre-vingts degrés devant nous. Ce corps céleste était splendide et sa montée au-dessus de l'horizon si stupéfiante que j'aurais pu rester là pendant une éternité, pour simplement être témoin de ce spectacle.

Quand il parvenait à son zénith, le corps céleste occupait presque la totalité du firmament. Invariablement, nous nous allongions sur le dos pour le contempler. Il possédait des configurations régulières que Zuleïca nous apprit à reconnaître. Je me rendis compte que ce n'était pas une étoile. Sa lumière était réfléchie ; ce devait être un corps opaque, parce que la lumière réfléchie était terne par rapport à sa taille monumentale. Il y avait des taches marron énormes, toujours identiques sur sa surface jaune safran.
Zuleïca nous emmenait systématiquement dans des voyages au-delà de toute description. La Gorda me dit que Zuleïca emmenait Josefina encore plus loin et plus au fond, dans l'inconnu, parce que Josefina, tout comme Zuleïca, était un peu folle.

Ni l'une ni l'autre n'avaient ce noyau de rationalité qui confère au *rêveur* un certain sens de la mesure : elles n'avaient donc aucune limite, ni aucun souci de découvrir des causes ou des motifs rationnels à tout.
Zuleïca ne me révéla sur nos voyages qu'une seule chose ressemblant à une explication : c'est le pouvoir que possèdent les *rêveurs* de se concentrer sur leur attention seconde qui fait d'eux des frondes vivantes. Plus forts, plus impeccables sont les *rêveurs,* plus ils peuvent projeter loin dans l'inconnu leur attention seconde, et plus ils peuvent prolonger leur projection de *rêve.*
Don Juan me confirma que mes voyages avec Zuleïca n'étaient pas de l'illusion ; tout ce que j'avais fait avec elle était un pas en avant vers le contrôle de l'attention seconde. En d'autres termes, Zuleïca m'enseignait la polarisation de cet autre domaine en

ce qui concerne la perception. Il ne pouvait cependant pas expliquer la nature exacte de ces voyages. Ou peut-être ne voulait-il pas trop s'avancer. Il disait que s'il tentait d'expliquer la polarisation de l'attention seconde dans le contexte de la polarisation de la première attention, il ne réussirait qu'à s'enfermer sans espoir dans le piège des mots. Il voulait que je tire mes propres conclusions – mais plus j'ai réfléchi à toute cette question, plus je me suis aperçu que ses réticences étaient fonctionnelles.
Sous la direction de Zuleïca, pendant son enseignement concernant l'attention seconde, je rendis visite matériellement à des mystères qui dépassaient assurément les perspectives de ma raison, tout en demeurant de toute évidence dans le cadre des possibilités de ma conscience totale. J'appris à voyager dans quelque chose d'incompréhensible et je finis par posséder, comme Emilito et Juan Tuma, mes propres « contes d'éternité »,

4 FLORINDA

Nous étions entièrement du même avis, la Gorda et moi : quand Zuleïca eut achevé de nous enseigner les subtilités du *rêve,* nous avions accepté le fait indéniable que la règle est une carte, qu'il existe une autre conscience cachée en nous et qu'il est possible de pénétrer dans cette conscience. Don Juan avait accompli ce que prescrivait la règle.

La règle détermina également sa démarche suivante : il fallait qu'il me présente à Florinda, le seul de ses guerriers que je n'avais pas rencontré. Don Juan me dit que je devais aller chez elle tout seul, parce que ce qui se produirait entre Florinda et moi ne concernait pas les autres, Il me dit que Florinda allait être mon guide personnel, exactement comme si j'étais un Nagual tel que lui. Il avait eu le même genre de relations avec le guerrier du clan de son *benefactor* homologue de Florinda.

Don Juan me laissa un jour à la porte de la maison de Nelida. Il me dit d'entrer car Florinda m'attendait à l'intérieur.

– C'est un honneur de faire votre connaissance, dis je à la femme que je rencontrai dans le vestibule.

– Je suis Florinda, me répondit-elle.

Nous nous regardâmes en silence. J'étais comme stupéfié. Mon état de conscience était plus aigu qu'en aucune circonstance auparavant. Et jamais je ne devais éprouver plus tard une sensation comparable.

– C'est un beau nom, réussis-je à articuler, mais j'aurais voulu dire bien davantage

La mélodie douce et prolongée des voyelles espagnoles rendait son nom fluide et sonore – surtout le *i* après le *r.* Ce n'était pas un nom rare, mais je n'avais rencontré, jusque-là, personne qui fût l'essence même de ce nom. La femme devant moi s'adaptait à lui comme s'il avait été fait pour elle – ou peut-être comme si elle avait modelé elle-même sa personne à la mesure de son nom.

Physiquement, elle ressemblait à Nelida trait pour trait – sauf qu’elle paraissait plus sûre d’elle-même et dotée de plus de pouvoir, Elle était assez grande et mince. Elle avait le teint mat des peuples méditerranéens – le type espagnol ou peut-être français. Elle était âgée, sans paraître faible ou même vieillie. Son corps semblait souple et élancé. De longues jambes, des traits accusés, une bouche petite, un nez finement ciselé, des yeux sombres et des cheveux blancs nattés. Pas de joues affaissées, pas de rides sur son visage ni de plis dans son cou. Elle était vieille comme si on l’avait maquillée pour paraître vieille.

Quand je me rappelle, avec le recul du temps, ma première rencontre avec elle, il me vient à l’esprit une chose sans la moindre relation directe mais pourtant tout à fait à propos. J’ai vu un jour dans un hebdomadaire la reproduction d’un cliché datant de

vingt ans plus tôt représentant une actrice de Hollywood, jeune à ce moment-là, mais maquillée pour paraître plus âgée de vingt ans afin de jouer le rôle d’une femme vieillissante. Le journal avait placé en regard une photographie de la même actrice après vingt années réelles de vie très éprouvante. C’est un jugement tout à fait personnel, mais Florinda ressemblait plutôt à la première photo de l’actrice – une femme jeune maquillée pour paraître âgée.

– Alors, qu’est-ce qui nous arrive, hein ? dit-elle en me pinçant le bras. Vous n’avez pas belle allure. C’est mou ! On se laisse aller sans vergogne, sans doute...

Sa brusquerie me rappela celle de don Juan – de même que la flamme intérieure de son regard. Je m’étais aperçu, en songeant à mes relations passées avec don Juan, que ses yeux étaient toujours en repos. On ne pouvait déceler aucune agitation en eux, Ce n’était pas que les yeux de don Juan fussent beaux à regarder. J’avais déjà vu des yeux magnifiques, mais jamais je n’en avais trouvé qui parlaient. Les yeux de Florinda, comme ceux de don Juan, me donnaient l’impression d’avoir été les témoins de tout ce dont on peut être témoin ; ils étaient calmes, mais non doux. La flamme avait été chassée en dedans et s’était muée en une chose que je ne saurais qualifier autrement que vie intérieure.

Florinda me fit traverser le salon, puis nous sortîmes dans un patio couvert. Nous nous installâmes sur des fauteuils confortables, semblables à des bergères. Ses yeux semblaient chercher quelque chose sur mon visage.

– Savez-vous qui je suis et ce que je suis censée faire pour vous ? me demanda-t-elle.
Je savais d'elle et de ses relations avec moi, lui dis-je, le peu que don Juan m'avait esquissé. Dans le courant de mon explication, je l'appelai doña Florinda.
– Ne m'appelez pas *doña* Florinda, me coupa-t-elle avec un geste enfantin d'agacement et de gêne. Je n'en ai pas encore l'âge et je ne suis pas' assez respectable.
Je lui demandai comment elle voulait que je m'adresse à elle.
– Florinda tout court fera très bien l'affaire, me dit-elle. Quant à ce que je suis, je peux vous le dire sans ambages : un guerrier femme qui connaît les secrets de l'art du traqueur, Et quant à ce que je suis censée faire pour vous, je peux vous révéler que je vais vous enseigner les sept premiers principes de cet art, les trois premiers principes de la règle des traqueurs et les trois premières manœuvres.
Elle ajouta qu'il était normal qu'un guerrier oublie ce qui se produit quand les relations se situent sur le côté gauche, et qu'il me faudrait des années pour ressaisir tout ce qu'elle allait m'enseigner. Elle me dit que son enseignement ne serait qu'un commencement, qu'un jour elle finirait de m'instruire, mais dans des circonstances différentes.
Je lui demandai si cela l'ennuyait que je lui pose des questions.
– Faites comme il vous plaira, me dit-elle. Je n'ai besoin de votre part que d'une chose : votre engagement à mettre mes leçons en pratique. Après tout, vous savez d'une manière ou d'une autre tout ce

dont nous allons discuter. Vos handicaps sont les suivants : vous n'avez aucune confiance en vous et vous vous refusez à faire appel à votre savoir sous forme de pouvoir. Le Nagual, étant un homme, vous paralysait. Vous ne pouviez pas agir par vous-même. Seule une femme peut vous libérer de cela.
« Je commencerai par vous raconter l'histoire de ma vie, poursuivit-elle, et à travers mon récit, certaines choses deviendront claires pour vous. Je serai obligée de vous raconter tout par fragments, il vous faudra donc venir ici assez souvent. »
Sa spontanéité apparente à me parler de sa vie m'étonna, car tous les autres se montraient réticents à révéler des détails personnels sur eux-mêmes.

Après des années passées avec eux, j'avais accepté si aveuglément leurs façons d'être que le désir spontané de Florinda de me faire part de sa vie personnelle me parut anormal. Ses paroles me mirent immédiatement sur mes gardes.
– Je vous demande pardon, commençai-je. Vous venez de dire que vous alliez me révéler votre vie personnelle ?
– Pourquoi pas ? demanda-t-elle.
Je lui répondis par une longue explication qui reprenait les propos de don Juan sur la force négative de la vie personnelle et sur la nécessité, pour un guerrier, de l'effacer. Je conclus en lui déclarant qu'il m'avait interdit de parler de ma propre vie.
Elle éclata d'un rire de fausset. Elle avait l'air ravie.
– Cela ne s'applique qu'aux hommes, me dit-elle, Le *non-faire* de votre vie personnelle consiste à raconter des histoires sans cesse – mais pas une seule sur votre moi réel. Voyez-vous, être un homme

signifie que vous avez derrière vous une histoire dense et compacte. Vous avez une famille, des amis, des connaissances, et chacun de ces êtres se fait de vous une idée précise. Être un homme signifie que vous êtes responsable. Vous ne pouvez pas disparaître aussi facilement qu'une femme. Pour pouvoir vous effacer vous-même, il vous faut de nombreux efforts.
« Mon cas est différent. Je suis une femme et cela me confère un avantage magnifique. Je ne suis pas responsable. Ne savez-vous pas que les femmes ne sont pas responsables ?
– Je ne sais pas ce que vous entendez par « responsable », lui dis-je.
– Je veux dire qu'une femme peut disparaître facilement, répliqua-t-elle. Une femme peut, par exemple, se marier. Elle appartient alors à son mari. Dans une famille avec beaucoup d'enfants, les filles sont écartées très tôt. Personne ne compte sur elles et il y a des chances que certaines disparaissent sans laisser de traces. Tout le monde accepte facilement leur disparition.
« Un fils, en revanche, est quelque chose sur lequel on compte. Un fils a du mal à s'éclipser et à disparaître. Et même s'il y parvient, il laisse des traces derrière lui. Bien plus, les fils se sentent coupables de disparaître. Les filles non.
« Quand le Nagual vous entraînait à garder votre bouche close sur votre vie personnelle, il entendait vous aider à surmonter votre sentiment d'avoir fait du mal à votre famille et à vos amis, qui comptaient sur vous d'une manière ou d'une autre.
« Après une lutte de toute une vie, le guerrier

mâle finit, bien entendu, par s'effacer lui-même, mais cette lutte fait payer un lourd tribut à l'homme. Il devient secret et il se méfie toujours de lui-même. Une femme est déjà toute prête à se désintégrer dans le vide. En fait, c'est ce que l'on attend d'elle.
« Étant femme, je ne suis pas contrainte au secret. Je m'en moque comme d'une guigne. Le secret est le prix dont vous devez payer, vous les hommes, le fait d'être importants dans la société. Le conflit n'est que pour les hommes, parce que s'effacer les blesse : ils trouveraient d'invraisemblables moyens de resurgir quelque part, d'une manière ou d'une autre. Tenez, prenez comme exemple vous-même : vous vous promenez partout en faisant des sermons. »
Florinda me rendait nerveux d'une façon très particulière. J'éprouvais en sa présence une agitation étrange. J'avoue sans réticences que don Juan et Silvio Manuel me rendaient nerveux et craintif eux aussi, mais c'était un sentiment différent. En réalité, j'avais peur d'eux, surtout de Silvio Manuel. Il me terrifiait, mais j'avais pourtant appris à vivre avec ma terreur. Florinda, en revanche, ne m'effrayait pas. Ma nervosité provenait du fait que son savoir-faire m'agaçait, comme une menace latente.
Elle ne me regardait pas fixement comme don Juan ou Silvio Manuel. Ils fixaient toujours les yeux sur moi jusqu'à ce que je détourne mon visage en signe de soumission. Florinda me lançait de simples coups d'œil. Ses yeux se déplaçaient continuellement d'une chose à l'autre. Elle semblait examiner non seulement mes yeux mais le moindre centimètre de mon visage et de mon corps. Tout en parlant, ses

regards rapides passaient de mon visage à mes mains, ou à ses pieds, ou au toit du patio.
– Je vous mets mal à l'aise, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.
Sa question me prit complètement au dépourvu. J'éclatai de rire. Son ton n'était pas du tout menaçant.
– Oui, oui..., répondis-je.
– Oh, c'est parfaitement compréhensible, reprit-elle. Vous avez l'habitude d'être un homme. Pour vous, une femme est un objet fabriqué à votre intention. Pour vous, une femme est stupide. Le fait que vous êtes un homme *et* le Nagual rend les choses encore plus difficiles.
Je me sentis obligé de me défendre. Je la tenais

pour une femme très prétentieuse, j'eus envie de le lui dire. Je me lançai de bon cœur, mais je m'arrêtai presque aussitôt, confondu, en l'entendant éclater de rire. C'était un rire joyeux, jeune. Don Juan et don Genaro riaient tout le temps de moi et leur rire était jeune lui aussi, mais celui de Florinda avait une vibration différente. Il n'y avait dans son rire ni hâte ni tension.

– Je crois que nous ferions mieux de rentrer, dit-elle. Vous ne trouverez rien d'exceptionnel. Le Nagual Juan Matus vous a déjà amené un peu partout dans le monde ; c'était important pour ce qu'il avait à vous raconter. Je dois vous parler de choses d'un autre genre, qui exigent un autre décor.

Nous nous assîmes sur un divan de cuir dans une petite chambre donnant sur le patio. Je me sentis plus à l'aise à l'intérieur. Elle se lança aussitôt dans l'histoire de sa vie.

Elle me dit qu'elle était née dans une famille aisée, qui vivait dans une assez grande ville du Mexique. Comme elle était fille unique, ses parents l'avaient gâtée depuis sa naissance. Sans la moindre trace de fausse modestie, Florinda m'avoua qu'elle avait toujours eu conscience d'être belle. Elle me dit que la beauté est un démon qui grandit et se multiplie quand on l'admire. Elle m'assura qu'elle pouvait affirmer, sans l'ombre d'un doute, que ce démon est le plus dur à vaincre et que, si j'examinais autour de moi les êtres beaux, je trouverais au bout du compte les personnes les plus méchantes que l'on puisse imaginer.

Je n'avais nulle envie de discuter avec elle, mais j'aurais bien voulu lui dire qu'elle se montrait excessivement catégorique. Elle dut deviner mes sentiments, car elle me fit un clin d'œil.

– Tous méchants, vous pouvez me croire I reprit-elle. Mettez-les à l'épreuve. Renchérissez sur l'idée qu'ils se font de leur beauté et de leur importance, vous verrez vite ce que je veux dire.

Elle m'expliqua qu'elle aurait vraiment mauvaise grâce d'attribuer à ses parents ou à elle-même la responsabilité de sa suffisance, car tout le monde autour d'elle avait conspiré depuis sa tendre enfance a la faire se sentir importante et unique.

– Quand j'avais quinze ans, poursuivit-elle, je croyais que rien de plus sensationnel que moi-même n'était jamais venu au monde. Tout le monde le disait d'ailleurs, surtout les hommes.

Elle m'avoua que, tout au long de son adolescence, elle s'était abandonnée aux attentions et à l'adulation de vingtaines d'admirateurs. A dix-huit

ans, elle avait choisi très judicieusement le meilleur mari possible dans les rangs de ses onze prétendants les plus sérieux. Elle avait épousé Celestino, un homme qui avait des biens au soleil – son aîné de quinze ans.

Florinda me décrivit sa vie de femme mariée comme le paradis sur la Terre. A l'énorme cercle d'amis qu'elle avait, s'étaient ajoutés ceux de Celestino. Elle avait l'impression de vivre des vacances sans fin.

Sa félicité ne dura cependant que six mois qui passèrent d'ailleurs presque inaperçus. Tout s'acheva d'une façon soudaine et horrible : elle contracta une maladie mystérieuse qui fit d'elle une infirme. Son pied, sa cheville et son mollet gauche se mirent à gonfler. La ligne de sa belle jambe était condamnée ; l'enflure devint si forte que les tissus cutanés commencèrent à se boursoufler et à éclater. Tout le bas de sa jambe, au-dessous du genou, devint un paquet de croûtes produisant une sécrétion pestilentielle. Sa peau durcit. On diagnostiqua l'éléphantiasis. Les tentatives des médecins pour la guérir se révélèrent vaines et douloureuses. Ils finirent par conclure que seule l'Europe possédait des centres médicaux suffisamment avancés pour entreprendre un traitement réel,

En trois mois, le paradis de Florinda s'était mué en enfer sur la Terre. Désespérée, véritablement au supplice, elle aurait préféré mourir plutôt que de continuer ainsi. Ses souffrances étaient si émouvantes qu'un jour une servante, incapable d'en supporter plus longtemps le spectacle, lui avoua que l'ancienne maîtresse de Celestino l'avait soudoyée pour

verser un philtre dans sa nourriture – un poison fabriqué par des sorciers. La servante, comme preuve de son repentir, promit de conduire la jeune femme chez une guérisseuse, la seule personne capable, disait-elle, de contrebattre les effets d'un poison de ce genre.

Florinda sourit au souvenir de ses hésitations. Elle avait été élevée dans le catholicisme et elle était pieuse. Elle ne croyait ni à la sorcellerie ni aux guérisseurs indiens. Mais sa douleur était si intense et son état si grave qu'elle aurait accepté d'essayer n'importe quoi. Celestino s'opposa catégoriquement à ses désirs : il voulait livrer la jeune servante aux autorités. Florinda intercéda en sa faveur – moins par compassion que par crainte de ne pas trouver la guérisseuse toute seule.

Florinda se leva brusquement et me dit que je devais m'en aller. Elle me prit par le bras et me raccompagna à la porte comme si j'étais son plus vieil et son plus cher ami. Elle m'expliqua que j'étais épuisé parce que se trouver dans la conscience du côté gauche est un état spécial, délicat, qu'il faut utiliser avec modération. Ce n'est certainement pas un état de pouvoir. La preuve en était que j'avais failli mourir quand Silvio Manuel avait essayé de ranimer mon attention seconde en me forçant à entrer tout droit en *elle.* Elle me dit qu'il n'existe aucun moyen sur Terre d'ordonner à quelqu'un ou à soi-même de ranimer la connaissance. C'est plutôt une affaire lente ; le corps, au bon moment et dans les circonstances d'impeccabilité qui conviennent, ranime sa connaissance sans l'intervention du désir.

Nous demeurâmes un moment près de la porte

de devant à échanger des politesses et des banalités. Soudain, elle me dit que le

Nagual Juan Matus m'avait conduite à elle ce jour-là pour une seule raison : il savait que son propre temps sur la Terre touchait à sa fin. Les deux formes d'instruction que j'avais reçues, selon le maître plan de Silvio Manuel, étaient déjà terminées. Seul restait en suspens ce qu'elle avait à me dire. Elle souligna qu'il ne s'agissait pas d'enseignement à proprement parler, mais plutôt d'établir mon lien avec elle.
Quand don Juan m'amena de nouveau voir Florin-da, juste avant de me quitter près de la porte, il me répéta ce qu'elle m'avait dit : le moment était proche où son clan et lui-même entreraient dans la tierce attention. Sans me laisser le temps de lui poser des questions, il me poussa à l'intérieur de la maison. Sa poussée ne m'envoya pas seulement dans la maison mais dans mon état de conscience le plus aigu. Je *vis* le mur de brouillard.
Florinda était debout dans le vestibule comme si elle attendait l'instant où don Juan me pousserait à l'intérieur. Elle me prit par le bras et me conduisit dans le salon sans un mot. Nous nous assîmes. J'eus envie de lancer la conversation, mais je fus incapable de parler. Elle m'expliqua que la poussée d'un guerrier impeccable comme le Nagual Juan Matus peut faire basculer dans une autre région de conscience. Elle me dit que mon erreur depuis le départ avait été de croire que les méthodes sont importantes. La méthode pour basculer un guerrier dans un état de conscience différent n'est utilisable que si les deux

participants, notamment celui qui effectue la poussée, sont impeccables et dotés de pouvoir personnel.
Le fait que je voyais le mur de brouillard me rendit extrêmement nerveux sur le plan physique. Mon corps tremblait de façon incontrôlable. Florinda me dit qu'il tremblait ainsi parce qu'il avait appris à réclamer de l'activité lorsqu'il demeurait dans cet état de conscience. Mais mon corps, me dit-elle, pouvait apprendre lui aussi à concentrer son attention la plus aigue sur ce qui se disait ou sur ce qui se faisait.
Elle m'expliqua qu'être placé sur la conscience du côté gauche était très commode. En me faisant entrer de force dans un état de conscience supérieure – et en me permettant d'avoir des relations avec ses guerriers uniquement lorsque je me trouvais dans cet état – le Nagual Juan Matus s'efforçait de me donner une base sûre à laquelle je pouvais me raccrocher. Florinda m'exposa la stratégie de don Juan : cultiver une partie de l'autre moi en la remplissant volontairement de souvenirs de ces relations. Les souvenirs ne seraient oubliés que pour refaire surface un jour – et jouer alors le rôle d'avant-postes rationnels d'où je pourrais m'élancer vers l'immensité incommensurable de l'autre moi.
Me voyant très nerveux, elle se mit à me calmer en reprenant le récit de sa vie, qui, m'expliqua-t-elle clairement, n'était pas en réalité l'histoire de sa vie en tant que femme dans le monde, mais le récit de la façon dont une femme frivole pouvait être aidée à devenir un guerrier.
Une fois prise la décision d'aller voir la guérisseuse, me dit-elle, rien n'aurait pu l'arrêter. Elle partit donc avec sa servante et quatre hommes pour por-

ter sa civière. Ce n'était qu'un voyage de deux jours, mais il changea le cours de sa vie. Il n'y avait pas de routes. C'était un pays montagneux et la plupart du temps les hommes durent la porter sur leur dos.
Ils arrivèrent chez la guérisseuse à la tombée de la

nuit. L'endroit était très éclairé, il y avait beaucoup de monde dans la maison. Florinda me dit qu'un vieil homme poli lui apprit que la guérisseuse était absente pour la journée : elle était allée soigner un malade. L'homme semblait très au courant des activités de la guérisseuse et Florinda éprouva un certain soulagement à bavarder avec lui. Il était plein de sollicitude et il confia à la jeune femme qu'il était, lui aussi, un malade. Il décrivit sa maladie comme un état incurable qui lui faisait oublier le monde. Ils bavardèrent amicalement jusque tard dans la soirée. Le vieil homme se montra très charitable et donna même son lit à Florinda pour lui permettre de se reposer en attendant le retour de la guérisseuse, le lendemain.

Au matin, Florinda fut réveillée en sursaut, me dit-elle, par une douleur aiguë dans sa jambe. Une femme était en train de faire bouger sa jambe, en appuyant sur elle avec un morceau de bois poli.

– La guérisseuse était une femme très jolie, poursuivit Florinda. Elle examina ma jambe et secoua la tête.

– Je sais qui t'a fait ça ! me dit-elle. Il a dû être très bien payé, Ou alors, on l'a convaincu que tu n'étais qu'un être humain inutile. Lequel des deux à ton avis ?

Florinda se mit à rire. Elle avait jugé la guérisseuse folle ou grossière. Elle ne pouvait concevoir qu'une

seule personne au monde ait le front de croire qu'elle fût un être humain inutile. Malgré sa douleur déchirante, elle fit savoir à la femme, sans mâcher ses mots, qu'elle était riche et importante, une personne dont nul ne pouvait impunément se railler.

La guérisseuse, se souvenait Florinda, changea d'attitude sur-le-champ : elle parut prendre peur. Elle lui parla avec respect, l'appela « missy », puis se leva de son siège et ordonna à tout le monde de quitter la pièce. Quand elles furent seules, la guérisseuse s'assit sur la poitrine de Florinda et fit basculer la tête de la jeune femme en arrière par-dessus le bord du lit. Florinda se débattit. Elle croyait, me dit-elle, que la guérisseuse allait la tuer. Elle voulut crier, alerter ses serviteurs, mais la guérisseuse lui recouvrit la bouche et lui pinça le nez. Florinda suffoqua et dut respirer par la bouche. Plus la guérisseuse appuyait sur la poitrine de Florinda, plus elle lui pinçait le nez, et plus Florinda ouvrait la bouche toute grande. Quand elle se rendit compte de ce que la guérisseuse faisait en réalité, elle avait déjà avalé le contenu d'une grande bouteille que la guérisseuse avait glissé dans sa bouche : un liquide infect. Florinda m'expliqua que la guérisseuse avait si bien ma-

nœuvré qu'elle avait avalé sans tousser bien que sa tête fût renversée par-dessus le bord du lit.

– Je bus tellement de liquide que j'étais au bord de la nausée, continua Florinda. La guérisseuse me fit asseoir et me regarda droit dans les yeux sans ciller. Je voulus glisser un doigt au fond de ma gorge pour vomir. Elle me gifla. Mes lèvres se mirent à saigner. Une Indienne, me gifler I Une Indienne, mettre mes lèvres en sang ! Jamais mon père, pas plus

que ma mère, n'avaient porté la main sur moi. Ma surprise fut si totale que j'en oubliai le malaise de mon estomac.

« Elle appela mes hommes et leur dit de me ramener chez moi. Puis elle se pencha vers moi, la bouche tout contre mon oreille pour que personne ne puisse entendre :

« – Si tu ne reviens pas dans neuf jours, espèce de trou-du-cul, me chuchota-t-elle, tu enfleras comme un crapaud et tu supplieras Dieu de t'accorder la mort. »

Florinda me dit que le liquide lui avait irrité la gorge et les cordes vocales. Elle ne pouvait pas prononcer un mot. Mais c'était le cadet de ses soucis. A son retour chez elle, Celestino l'attendait dans un état de rage folle. Étant incapable de parler, Florinda fut en mesure de l'observer. Elle remarqua que sa colère n'était pas provoquée par les inquiétudes que lui donnait la santé de sa femme : il se préoccupait uniquement de son statut social d'homme fortuné et respecté. Il ne pouvait pas supporter que ses amis influents apprennent qu'elle avait eu recours à des guérisseurs indiens. Il était hors de lui. Il criait qu'il allait porter plainte au quartier général de l'armée : les soldats arrêteraient cette maudite guérisseuse et la ramèneraient en ville pour lui tanner le cuir et la jeter en prison. Et ce n'étaient pas des menaces en l'air : il usa de son influence pour faire envoyer une patrouille militaire à la recherche de la guérisseuse. Les soldats revinrent bredouilles quelques jours plus tard : la femme, dirent-ils, s'était enfuie.

La servante rassura Florinda : elle lui affirma que la guérisseuse l'attendrait si elle se donnait la peine

de revenir. L'inflammation de sa gorge persistait et elle ne pouvait pas manger d'aliments solides ; elle avait même du mal à avaler des liquides. Pourtant, elle attendit avec impatience le jour où elle était censée retourner chez la guérisseuse, car le médicament avait soulagé la douleur de sa jambe.

Quand elle fit savoir ses intentions à Celestino, il entra en fureur au point de

rassembler trois de ses hommes de confiance et de partir à cheval, avant Florinda, pour mettre fin à toute cette stupidité.
Florinda me raconta qu'à son arrivée chez la guérisseuse, elle craignait de la trouver morte. Au lieu de cela, Celestino attendait, tout seul. Il avait envoyé ses hommes dans trois villages des environs avec l'ordre de ramener la guérisseuse, par la force si besoin était. Florinda vit le même vieillard qu'elle avait rencontré la fois précédente ; il essayait de calmer son mari en lui affirmant qu'un de ses hommes reviendrait bientôt avec la femme.
Dès que Florinda fut déposée sous le porche de devant et allongée sur une natte, la guérisseuse sortit de la maison. Elle commença par insulter Celestino, le traitant de tous les noms et hurlant des obscénités à son adresse. Fou de colère, il se précipita pour la frapper. Le vieil homme le retint, et le supplia de ne pas faire de mal à son amie. Il l'implora à genoux, soulignant que c'était une vieille femme. Celestino demeura inflexible. Il menaça de la fouetter, sans égard pour son âge. Il s'avança pour la saisir mais se figea soudain : six hommes à l'allure redoutable venaient de sortir de derrière les buissons en brandissant leurs machettes. Florinda me dit que la frayeur glaça Celestino sur place. Il devint livide. La

guérisseuse s'avança vers lui ; elle lui demanda de ne pas résister : qu'il la laisse le fouetter sur les fesses, sinon elle le ferait hacher menu par ses assistants.
Si vaniteux qu'il fût, il se pencha humblement pour recevoir le fouet. En quelques instants, la guérisseuse avait réduit cet homme prétentieux à l'impuissance.
Elle lui rit au nez, Elle savait qu'il était vaincu et elle le poussa jusqu'à l'effondrement. Il s'était avancé sur le territoire de la guérisseuse, comme un imbécile imprudent qu'il était, enivré par les idées présomptueuses qu'il se faisait de sa valeur...
Florinda me regarda et sourit. Elle se tut pendant quelques instants.
– Le premier principe de l'art du traqueur, me dit-elle, c'est que le guerrier ne se lance jamais dans le combat sans connaître les lieux, La guérisseuse m'avait montré, par son combat avec Celestino, le premier principe de l'art du traqueur.
« Ensuite, elle vint vers l'endroit où je me trouvais. J'étais en train de pleurer. C'était la seule chose dont je fusse capable. Elle parut inquiète. Elle enveloppa mes épaules dans la couverture, sourit et me fit un clin d'œil.
« – Le marché n'est pas rompu, trou-du-cul, me dit-elle. Reviens dès que tu pourras, si tu as envie de vivre. Mais n'emmène pas ton maître avec toi, petite pute. Ne viens qu'avec les personnes strictement nécessaires, »
Florinda me regarda fixement pendant un instant. A son silence, je crus comprendre qu'elle désirait connaître ma réaction.
– Écarter tout ce qui n'est pas nécessaire est le

deuxième principe de l'art du traqueur, dit-elle sans me laisser le temps de parler.

Son récit m'avait absorbé avec une telle intensité que le mur de brouillard avait disparu sans que je m'en sois aperçu. Je constatai simplement qu'il n'était plus là. Florinda se leva de son fauteuil et me reconduisit à la porte. Nous restâmes quelques instants sur le seuil, comme à la fin de notre première rencontre.

Florinda me dit que la colère de Celestino avait également permis à la guérisseuse de montrer – non à sa raison mais à son corps – les trois premiers principes de la règle des traqueurs. Elle avait l'esprit concentré entièrement sur elle-même, car pour elle rien n'existait en dehors de sa douleur physique et de l'angoisse de perdre sa beauté, mais son corps avait pourtant reconnu ce qui était arrivé : plus tard, il lui avait suffi d'un rappel pour que tout reprenne sa place.

– Les guerriers ne disposent pas du monde entier pour les dorloter, ils doivent donc posséder la règle, poursuivit-elle. Mais la règle des traqueurs s'applique à tout le monde.

« L'arrogance de Celestino fut sa perte et le début de mon instruction et de ma libération. Sa suffisance, qui était aussi la mienne, nous poussait tous les deux à nous croire supérieurs à presque tous les gens. La guérisseuse nous avait ramenés à ce que nous étions en réalité : rien.

« Le premier précepte de la règle, c'est que tout ce qui nous entoure est un mystère insondable.

« Le deuxième précepte de la règle, c'est que nous

devons essayer de découvrir ces mystères mais sans même espérer y parvenir.

« Le troisième, c'est qu'un guerrier, conscient du mystère insondable qui l'entoure et conscient de son devoir de tenter de le découvrir, prend la place qui lui revient parmi les mystères et se considère comme l'un d'eux. Par conséquent, pour ce guerrier, le mystère d'être est infini – que cet être soit galet, fourmi ou soi-même. »

Le silence se prolongea. Un silence contraint. Florinda sourit en jouant avec le bout de sa longue natte. Elle me dit que j'en avais reçu assez pour ce jour-là.

La troisième fois que j'allai voir Florinda, au lieu de me

laisser à la porte, don Juan entra avec moi. Tous les membres de son clan étaient rassemblés dans la maison et ils me saluèrent comme si je rentrais d'un long voyage. Ce fut une rencontre très agréable ; elle associa dans mes sentiments Florinda avec tous les autres, car c'était la première fois qu'elle se joignait à eux en ma présence,

La fois suivante, quand j'allai chez Florinda, don Juan me poussa à l'improviste, comme il l'avait fait déjà. Ce fut pour moi un choc très brutal. Florinda m'attendait dans le vestibule. J'étais entré instantanément dans l'état où le mur de brouillard est visible,

– Je vous ai expliqué comment les principes de l'art du traqueur m'ont été exposés, me dit-elle dès

que nous fûmes assis sur le divan de son salon. Maintenant, vous devez faire de même pour moi. Comment le Nagual Juan Matus vous les a-t-il présentés ?

Je lui répondis que je ne pouvais pas m'en souvenir au pied levé. Il fallait que j'y songe, or je ne parvenais pas à réfléchir. Mon corps avait peur.

– Ne compliquez pas les choses, me dit-elle d'un ton impérieux. Efforcez-vous d'être simple. Appliquez toute la concentration que vous possédez à décider si vous engagez la bataille ou si vous la refusez, car toute bataille est une lutte pour la vie. Tel est ce troisième principe de l'art du traqueur. Un guerrier doit toujours être prêt à prendre sa dernière attitude ici et maintenant. Mais non point à la débandade.

Je ne parvenais pas à organiser mes pensées. J'étirai mes jambes et je m'allongeai sur le divan. Je respirai plusieurs fois à fond pour détendre le milieu de mon corps qui semblait complètement noué.

– Bien, dit Florinda. Je vois que vous appliquez le quatrième principe de l'art du traqueur. Se détendre, se laisser aller, ne rien craindre. C'est seulement à cette condition que les pouvoirs qui nous guident ouvriront la route et nous aideront. Seulement à cette condition.

Je me débattis avec mon souvenir : comment don Juan m'avait-il montré les principes de l'art du traqueur ? Pour quelle raison inexplicable mon esprit refusait-il de se concentrer sur mon expérience passée ? Don Juan était un souvenir si vague... Je me levai et regardai autour de moi.

La pièce où nous nous trouvions était aménagée

de façon agréable. Le sol était pavé de grandes dalles

jaune clair ; leur pose supposait une technique très élaborée. Je voulus examiner les meubles. Je m'avançai vers une belle table brun foncé. Florinda bondit à mes côtés.

– Vous avez appliqué correctement le cinquième principe de l'arc du traqueur, dit-elle. Ne vous laissez pas dévier.

– Quel est ce cinquième principe ? lui demandai-je.

– Quand il est placé devant des risques qu'il ne peut pas résoudre, le guerrier bat en retraite pendant un instant, dit-elle. Il laisse son esprit serpenter. Il occupe son temps avec quelque chose d'autre. Tout peut convenir.

« C'est ce que vous venez de faire, poursuivit-elle. Mais après avoir appliqué le cinquième principe, il vous faut passer au sixième : le guerrier comprime le temps ; le moindre instant compte. Dans une bataille pour la vie, une seconde est une éternité – une éternité qui peut décider de l'issue. Le guerrier a pour objectif la victoire, donc il comprime le temps. Il ne perd pas un seul instant. »

Tout à coup, une masse de souvenirs fit irruption dans ma conscience. Exalté soudain, je dis à Florinda que je pouvais me rappeler sans ambiguïté la première fois où don Juan m'avait fait connaître ces principes. Florinda porta les doigts à ses lèvres en un geste m'imposant le silence. Elle me dit que la seule chose qui l'intéressait était de me placer face à face avec les principes : elle n'avait aucune envie de m'entendre lui raconter les expériences que j'avais vécues.

Florinda continua son récit. Tout en lui disant de

revenir sans Celestino, la guérisseuse lui avait fait boire une préparation, qui soulagea sa douleur presque instantanément. Elle lui murmura également à l'oreille qu'elle devait prendre toute seule une décision cruciale. Elle devait calmer son esprit en faisant autre chose, mais une fois la décision prise il fallait qu'elle ne perde pas un seul instant.

Une fois chez elle, elle exprima son désir de revenir. Celestino préféra ne présenter aucune objection, car la conviction de son épouse était inébranlable.

– Presque aussitôt, je revins voir la guérisseuse, poursuivit Florinda. J'emmenai mes serviteurs de

confiance : la fille qui m'avait donné le poison et un homme pour s'occuper des montures. Cette fois nous y allâmes à cheval. La traversée des montagnes nous fit passer de mauvais moments ; la puanteur de ma jambe rendait les chevaux très nerveux, mais nous réussîmes. Sans le savoir, j'avais utilisé le troisième principe de l'art du traqueur. J'avais mis en jeu librement ma vie – ou ce qu'il en restait. J'étais prête à mourir, consentante. Ce n'était pas une grande décision pour moi : de toute façon j'étais à l'agonie. Au demeurant, quand on se voit à moitié mort comme je l'étais, sans douleur horrible mais de façon très désagréable, on a tendance à devenir si nonchalant et si faible qu'aucun effort n'est plus possible.

« Je suis restée chez la guérisseuse six jours. Le deuxième jour, je me sentis déjà mieux. L'enflure diminua. Le suintement des chairs cessa. La douleur disparut. J'étais seulement un peu faible et quand

j'essayais de marcher, mes genoux se mettaient à trembler.

« Le sixième jour, la guérisseuse m'emmena dans sa chambre. Elle se montra pleine d'attentions pour moi, et fit preuve de tous les égards ; elle m'invita à m'asseoir sur son lit et m'offrit du café. Elle s'assit par terre à mes pieds, en face de moi. Je me souviens encore de ses paroles exactes : – Tu es très très malade et je suis la seule à pouvoir te sauver, me dit-elle. Si je ne le fais pas, tu mourras d'une mort impossible à imaginer. Comme tu es une imbécile, tu dureras jusqu'à la fin la plus amère. D'un autre côté, je pourrais te guérir en un seul jour... Mais je ne le ferai pas. Il faudra que tu viennes ici jusqu'à ce que tu aies compris ce que je dois te montrer. Alors seulement, je te guérirai complètement. Sinon, imbécile comme tu l'es, tu ne reviendrais jamais. »

Florinda me raconta que la guérisseuse, avec beaucoup de patience, lui avait expliqué les points les plus délicats de sa décision de l'aider. Florinda n'en avait pas compris un traître mot. Elle crut de plus belle que la guérisseuse avait perdu la raison.

Quand la guérisseuse s'aperçut qu'elle ne communiquait pas avec Florinda, elle devint plus sévère : elle lui fit répéter sans cesse, comme si Florinda était un enfant, que sans l'aide de la guérisseuse sa vie était terminée et que la guérisseuse pouvait choisir de mettre fin à la cure et de la laisser mourir sans espoir. Mais Florinda la supplia de finir de la guérir et de la renvoyer chez elle, dans sa famille... La femme perdit alors patience. Elle saisit une bouteille contenant le médicament et la brisa sur le sol en disant à Florinda qu'elle en avait terminé avec elle.

Florinda me dit qu'elle versa alors les seules vraies larmes de sa vie. Elle expliqua à la guérisseuse qu'elle ne désirait qu'une chose : être guérie ; et elle était prête à payer sa guérison. La femme lui répondit qu'il était trop tard pour un paiement en argent : ce qu'elle voulait de Florinda, c'était son attention, non son argent.

Florinda m'avoua qu'au cours de sa vie passée, elle avait appris à obtenir tout ce qu'elle désirait. Elle savait se montrer obstinée : elle fit valoir que des milliers de malades avaient dû venir chez la guérisseuse, à moitié morts comme elle-même, et que l'Indienne avait pris leur argent. En quoi son cas était-il différent ? La réponse de la guérisseuse ne fut pas du tout une explication pour Florinda : elle lui dit qu'étant *voyant,* elle avait *vu* le corps lumineux de Florinda, et qu'elles étaient toutes les deux exactement semblables. Florinda prit la femme pour une folle : ne se rendait-elle pas compte qu'il y avait entre elles tout un monde de différences ? La guérisseuse était une Indienne grossière, sans éducation, primitive, alors que Florinda était riche, belle et blanche.

Florinda demanda à la femme ce qu'elle avait l'intention de lui faire. La guérisseuse lui répondit qu'elle avait reçu la

mission de la guérir, puis de lui enseigner une chose d'une importance extrême. Florinda voulut savoir qui l'avait chargée de cette mission. La femme répondit que c'était l'Aigle – réplique qui convainquit Florinda que la femme n'avait plus le moindre grain de bon sens. Et pourtant, comment Florinda aurait-telle pu éviter de se plier aux exigences de la femme ? Elle lui répondit qu'elle était prête à faire n'importe quoi.

La femme modifia sur-le-champ son attitude agressive. Elle donna à Florinda des médicaments à emporter chez elle, et elle lui dit de revenir dès qu'elle le pourrait.

– Comme vous le savez, poursuivit Florinda, le maître doit prendre le disciple par la ruse. Elle m'a prise grâce à mon traitement. Elle avait raison. J'étais si idiote que si elle m'avait guérie d'emblée, je serais retournée à mon existence stupide, comme si rien ne m'était arrivé. N'agissons-nous pas tous ainsi ?

Florinda revint la semaine suivante. A son arrivée, elle fut accueillie par le vieil homme qu'elle avait déjà rencontré. Il lui dit que la guérisseuse était absente depuis plusieurs jours et ne reviendrait pas avant plusieurs jours encore. Mais elle lui avait confié certains médicaments à l'intention de Florinda, au cas où celle-ci surviendrait. Il lui dit d'une voix très amicale mais autoritaire que l'absence de la guérisseuse la laissait devant un choix très clair : ou bien elle rentrait chez elle, peut-être dans un état pire qu'à son départ, étant donné les peines du voyage aller et retour, ou bien elle suivait les instructions soigneusement définies par la guérisseuse. Il ajouta que si elle décidait de rester et de commencer son traitement sur-le-champ, elle serait « comme neuve » dans trois ou quatre mois. Il y avait toutefois une condition : si elle décidait de rester, elle devait séjourner dans la maison de la guérisseuse pendant huit jours consécutifs, et elle devait obligatoirement renvoyer ses domestiques chez elle.

Florinda répondit qu'en réalité, elle n'avait pas le choix : elle était obligée de rester. Le vieil homme lui donna aussitôt la potion que la guérisseuse avait

apparemment laissée pour elle. Il demeura près d'elle presque toute la nuit. Il était rassurant et sa conversation aimable suscita l'optimisme et la confiance de Florinda.

Ses deux domestiques partirent le lendemain matin après le petit déjeuner. Florinda n'avait pas du tout peur. Elle faisait aveuglément confiance au vieil homme. Il lui dit que selon les instructions de la guérisseuse, elle devait construire pour son traitement une caisse. Il la fit asseoir sur une chaise basse placée au centre d'une zone circulaire sans aucune végétation. Pendant qu'elle était ainsi, le vieil homme la présenta à trois jeunes gens – ses assistants, dit-il. Deux étaient des Indiens, le troisième un Blanc.

A tous les quatre, il leur fallut moins d'une heure pour construire une caisse autour de la chaise où Florinda se tenait. Quand ils eurent terminé, Florin-da était bel et bien empaquetée dans une caisse, avec un couvercle à claire-voie pour l'aération. L'un des côtés, pourvu de charnière, formait porte.

Le vieil homme ouvrit la porte et aida Florinda à sortir. Il l'emmena dans la maison et lui demanda de l'aider à préparer son médicament, pour l'avoir tout prêt quand la guérisseuse reviendrait.

Son savoir-faire

passionna Florinda. Il prépara une potion de plantes à l'odeur piquante, ainsi qu'un seau de liquide brûlant. Il lui proposa de tremper la jambe dans le seau pour apaiser la douleur et lui dit que, si elle en avait envie, elle ferait bien de boire la décoction qu'il avait préparée avant qu'elle ne perde sa puissance. Florinda lui obéit sans poser de questions. Elle ressentit un soulagement étonnant.

Le vieil homme lui donna ensuite une chambre,

où il fit apporter la caisse par des jeunes gens. Il dit à Florinda que la guérisseuse ne reviendrait peut-être pas avant des jours ; en attendant, il fallait que la jeune femme suive à la lettre toutes les instructions laissées à son intention. Elle acquiesça, et il lui montra une liste de devoirs. Ils comportaient beaucoup de marche, pour cueillir les plantes médicinales nécessaires à ses potions, ainsi que la préparation proprement dite des médicaments.

Florinda me raconta qu'elle avait passé ainsi douze jours au lieu de huit, parce que ses serviteurs avaient pris du retard à la suite de pluies torrentielles. Ce fut seulement le dixième jour qu'elle découvrit la vérité : la femme n'avait

jamais été absente et, en réalité, c'était le vieil homme qui la soignait.

Florinda éclata de rire en me décrivant le choc qu'elle avait reçu. Le vieil homme l'avait, par la ruse, amenée à participer à son propre traitement. De plus, sous prétexte que la guérisseuse l'avait exigé, il lui avait fait passer au moins six heures par jour à l'intérieur de la caisse, pour accomplir une tâche spécifique qu'il appelait « récapitulation ».

A ce point du récit, Florinda scruta mon visage et décida que cela suffisait : il était temps que je parte.

Lors de notre rencontre suivante, Florinda m'expliqua que le vieil homme était son *benefactor* et qu'elle était le premier traqueur que les femmes du clan de son *benefactor* avaient trouvé pour le Nagual Juan Matus. Mais elle ne savait rien de tout cela, bien que son *benefactor* l'ait fait permuter de niveaux de conscience et le lui ait révélé. En vain. Elle avait été

élevée dans l'idéal de la beauté, et cela avait créé autour d'elle une carapace si impénétrable qu'elle était insensible au changement.

Son *benefactor* conclut qu'il lui fallait du temps. Il mit au point un plan pour attirer Celestino sur le

champ de bataille de Florinda. Il dévoila à la jeune femme, sur la personnalité de Celestino, des choses qu'elle savait vraies mais qu'elle n'avait pas eu le courage de reconnaître toute seule. Celestino était très possessif à l'égard de tout ce qu'il avait. Sa richesse et Florinda occupaient une place élevée parmi ses possessions. Il avait été contraint à ravaler son orgueil après son humiliation par la guérisseuse, parce que la guérisseuse était bon marché et que la santé de Florinda s'améliorait vraiment. Mais il rongeait son frein, attendant le moment où le traitement de Florinda serait terminé pour exercer sa vengeance.

Florinda poursuivit son récit : son *benefactor* lui dit qu'il craignait de la guérir trop vite, car Celestino – qui prenait toutes les décisions dans la maison – déciderait que Florinda n'aurait plus besoin de voir la guérisseuse. Son *benefactor* lui donna alors une préparation à appliquer sur son autre jambe. L'onguent, très urticant, produisit une irritation sur la peau qui ressemblait à une aggravation de la maladie. Son *benefactor* lui conseilla d'utiliser l'onguent chaque fois qu'elle voudrait revenir le voir, même si elle n'avait pas besoin de soins.

Florinda me dit que sa guérison prit un an, Au cours de cette période, son *benefactor* lui

présenta la règle et lui fit faire ses classes – comme un soldat – dans l'art du traqueur. Il lui fit appliquer les principes de cet art dans tous ses actes quotidiens, au début pour de petites choses, mais qui débouchèrent vite sur les grands problèmes de sa vie.

Au cours de cette année-là, son *benefactor* la présenta également au Nagual Juan Matus ; elle le trouva, me dit-elle, très malin – mais le jeune homme le plus indiscipliné et le plus effrayant qu'elle ait jamais rencontré. Ce fut le Nagual Juan Matus qui l'aida à fuir Celestino. Avec Silvio Manuel, il la fit sortir de la ville en cachette, malgré les barrages routiers de la police et de l'armée. Celestino avait porté plainte légalement pour abandon et, comme c'était un homme influent, il avait mis à profit toutes ses ressources pour empêcher Florinda de le quitter.

Pour cette raison, son *benefactor* dut s'installer dans une autre région du Mexique, et il fallut que Florin-da se cache chez lui pendant des années ; cette situation lui convint très bien car elle devait accomplir sa tâche de « récapitulation », ce qui exigeait d'elle un calme et une solitude absolus.

Elle m'expliqua que la « récapitulation » est le point fort des traqueurs,

comme le *corps de rêve* est le point fort des *rêveurs.* Elle consiste à se re-souvenir de sa vie jusqu'au détail le plus insignifiant. Son *benefactor* lui avait donné sa caisse comme instrument et comme symbole. C'était un instrument qui lui permettait d'apprendre la concentration, car elle serait amenée à y séjourner pendant des années, jusqu'à ce que toute sa vie ait défilé devant ses yeux. Et c'était un symbole – celui des limites étroites de notre personne. Quand elle aurait terminé sa « récapitulation », lui dit son *benefactor,* elle briserait la caisse pour symboliser qu'elle n'était plus enfermée dans les limitations de sa personne.

Florinda m'apprit que les traqueurs se servent de caisses ou de cercueils de terre pour s'enfermer complètement pendant qu'ils revivent (car ils ne s'agit pas d'un simple souvenir) tous les instants de leur vie. Si les traqueurs doivent récapituler leur vie d'une façon si complète, c'est parce que le don de l'Aigle à l'homme inclut la volonté d'accepter un substitut à la place d'une conscience réelle, à condition que ce substitut en soit une réplique parfaite. La conscience est la nourriture de l'Aigle, m'expliqua Florinda, mais l'Aigle

peut, au lieu de conscience, se contenter d'une « récapitulation » parfaite.

Florinda me révéla alors les principes fondamentaux de la récapitulation. Elle me dit que la première phase est un rappel bref de tous les incidents de notre vie qui se détachent d'eux-mêmes pour s'offrir à notre examen.

La seconde phase est un souvenir plus détaillé qui commence systématiquement à un point qui pourrait être l'instant précédant celui où le traqueur s'installe dans la caisse, et qui, en théorie, pourrait remonter jusqu'à l'instant de la naissance.

Elle m'assura qu'une récapitulation parfaite pouvait changer le guerrier autant, sinon plus, que le contrôle du *corps de rêve.* A cet égard, *rêver* et traquer aboutissent à la même fin : l'entrée dans la tierce attention. Il est cependant important qu'un guerrier connaisse et pratique les deux. Elle me dit que, pour les femmes, maîtriser l'un ou l'autre exigeait des configurations différentes dans le corps lumineux. Les hommes, en revanche, pouvaient *rêver* et traquer avec la même facilité, mais sans pouvoir jamais at-

teindre le niveau de perfection auquel les femmes parviennent dans chacun de ces arts.

Florinda m'expliqua que l'élément clé de la récapitulation est la respiration. Pour elle, respirer était magique, parce que c'est la fonction qui donne la vie. Se rappeler était facile, me dit-elle, si l'on pouvait réduire la zone de stimulation autour de son corps. Telle était la raison de la caisse. Ensuite, respirer provoquait des souvenirs de plus en plus profonds. En théorie, les traqueurs doivent se souvenir de tous les sentiments qu'ils ont éprouvés dans leur vie ; ce processus débute par la respiration. Elle me prévint que tout ce qu'elle m'enseignait n'était que préliminaires ; plus tard, dans un cadre différent, elle me révélerait les complexités.

Florinda me dit que son benefactor lui ordonna de faire la liste des événements à revivre. La méthode, lui apprit-il, consiste à commencer par la respiration initiale. Les traqueurs posent au départ le menton sur l'épaule droite et inspirent lentement en déplaçant la tête sur un arc de 180 degrés. La respiration se termine sur l'épaule gauche. A la fin de l'inspiration, la tête revient dans une position de détente. L'expiration se fait en regardant droit devant soi.

Ensuite, le traqueur prend l'événement en tête de sa liste et demeure avec lui jusqu'à ce que tous les sentiments liés à lui aient été récapitulés. Pendant qu'il rappelle les

sentiments qu'il avait vécus dans l'événement dont il se souvient, il inspire lentement en déplaçant sa tête de l'épaule droite à l'épaule gauche. Cette respiration a pour fonction de reconstituer de l'énergie. Florinda m'affirma que le corps lumineux crée constamment des filaments sembla-

bles à des toiles d'araignée, qui sont projetés hors de la masse lumineuse sous l'impulsion d'émotions de toute sorte. Donc toute situation de relations humaines, dans toute situation où des sentiments entrent en jeu, est, en principe, épuisante pour le corps lumineux. En respirant de la droite à la gauche tout en se rappelant un sentiment, le traqueur rattrape, par la magie de la respiration, les sentiments qu'il avait abandonnés. La respiration suivante se fait de gauche à droite, et est une expiration. Par elle, le traqueur expulse les filaments laissés en lui par les autres corps lumineux impliqués dans l'événement dont il se souvient.

Tels étaient, m'expliqua Florinda, les préliminaires obligatoires de l'art du traqueur que tous les membres de son clan avaient effectués comme introduction aux exercices plus subtils de l'art. Tant que le traqueur n'a pas effectué les

préliminaires afin de récupérer les filaments qu'il a laissés dans le monde, et surtout afin d'expulser ceux que les autres ont laissés en lui, il n'a aucune possibilité de manipuler la *folie contrôlée,* parce que ces filaments étrangers sont la base de la capacité illimitée que l'on a de s'enfermer dans sa propre importance. Pour pouvoir pratiquer la *folie contrôlée* – comme ce n'est pas un moyen de duper ou de corriger les gens, ou de se sentir supérieur à eux – il faut être capable de rire de soi-même. Florinda me dit que l'un des résultats d'une récapitulation détaillée est un rire du fond du coeur qui surgit au spectacle de la répétition lassante de notre prétention – noyau de toutes nos relations humaines.

Florinda souligna que la règle définit traquer et

rêver comme des arts ; ce sont donc des choses que l'on accomplit. Ce qui, dans la respiration, donne la vie, me dit-elle, est aussi ce qui lui confère son pouvoir purificateur. C'est ce pouvoir qui fait de la récapitulation un facteur pratique.

Au cours de notre réunion suivante, Florinda résuma ce qu'elle appela ses instructions de la dernière minute. Comme le Nagual Juan Matus et son clan de guerriers

avaient jugé d'un commun accord que je n'aurais pas à m'occuper du monde de la vie quotidienne, ils m'avaient enseigné à *rêver* au lieu de *traquer,* me dit-elle. Elle m'expliqua que leur conjecture ne s'était pas du tout vérifiée et qu'ils s'étaient retrouvés dans une position délicate ; ils n'avaient plus le temps de m'enseigner l'art du traqueur. Elle avait dû rester en arrière, à la périphérie de la tierce attention, afin d'accomplir sa mission plus tard, quand je serais prêt. En revanche, si je devais quitter le monde avec eux, elle se serait dispensée de cette responsabilité.

Florinda me dit que son *benefactor* considérait les trois techniques de base de l'art du traqueur – la caisse, la liste d'événements à récapituler, et la respiration du traqueur – comme les tâches les plus importantes qu'un guerrier puisse accomplir. Son *benefactor* estimait qu'une récapitulation profonde est le moyen le plus commode de perdre la forme humaine. Ainsi donc, il est plus facile pour les traqueurs, après avoir récapitulé leur vie, de faire usage de tous les *non-faire* du moi, comme : effacer son histoire personnelle, perdre le sentiment de sa pro-

pre importance, rompre les routines, et ainsi du reste.

Florinda me dit que son *benefactor* leur donnait à tous l’exemple de ce qu’il voulait dire, tout d’abord en agissant toujours selon ses principes, puis en leur fournissant les raisons de ses actes. Dans le cas de Florinda, comme il était maître en l’art du traqueur, il avait mis au point le scénario de sa maladie et de sa guérison, parfaitement dans la ligne de la voie du guerrier, tout en introduisant de façon magistrale les sept principes de base et l’art du traqueur.

En premier il attira Florinda sur son propre terrain de combat où elle fut à sa merci ; il la força à écarter ce qui n’était pas essentiel ; il lui enseigna à engager sa vie sur une décision ; il lui enseigna à se détendre ; pour l’aider à rassembler ses ressources, il la fit accéder à un état d’âme nouveau, différent, fait d’optimisme et de confiance en soi ; il lui enseigna à resserrer le temps. Il lui montra, enfin, qu’un traqueur ne se présente jamais de front,

Ce dernier principe fit sur Florinda une impression très vive. A ses yeux, il résumait tout ce qu’elle désirait me dire dans ses instructions de dernière minute.

– Mon *benefactor* était le chef, dit Florinda. Et pourtant, à le voir, personne ne l’aurait cru. Il avait toujours devant lui, comme « façade », un de ses guerriers femmes, tandis que lui-même se mêlait librement aux malades, faisant semblant d’être l’un d’eux, ou bien jouant le rôle d’un vieil idiot toujours en train de ramasser les feuilles sèches avec un balai de sa fabrication.

Florinda m’expliqua que pour appliquer le sep-

tième principe de l’art du traqueur, il fallait appliquer les six autres. Ainsi, son *benefactor* était toujours en train de tout surveiller depuis les coulisses. Cela lui permettait d’éviter les conflits ou de les détourner. Si des contestations s’élevaient, elles n’étaient jamais dirigées contre lui, mais contre sa « façade » – le guerrier femme.

– J’espère que vous avez compris maintenant, poursuivit-elle, que seul un maître traqueur peut être un maître de la *folie contrôlée.* La *folie contrôlée* ne consiste pas à duper les gens. Comme l’expliquait mon *benefactor,* elle signifie que les guerriers appliquent les sept principes de base de l’art du traqueur

à tout ce qu'ils font, depuis les actes les plus banals jusqu'aux situations où la vie et la mort sont en jeu.

« Appliquer ces principes provoque trois résultats. Le premier, c'est que les traqueurs apprennent à ne jamais se prendre au sérieux ; ils savent rire d'eux-mêmes. S'ils n'ont pas peur de passer pour idiots, ils peuvent tromper tout le monde. Deuxième résultat : les traqueurs apprennent à avoir une patience sans fin. Les traqueurs ne se hâtent jamais, ne se rongent jamais. Et le troisième résultat, c'est que les traqueurs apprennent à acquérir une capacité d'improvisation infinie. »

Florinda se leva. Nous étions installés dans son salon comme à l'accoutumée. Je supposai aussitôt que notre conversation était terminée. Elle me dit qu'elle avait encore un sujet à m'offrir avant que nous nous disions au revoir. Elle m'entraîna à travers la maison, jusqu'à un autre patio. C'était une partie de sa demeure où je ne m'étais jamais rendu. Elle appela quelqu'un à mi-voix, et une femme sortit d'une pièce.

Je ne la reconnus pas sur le moment. La femme m'appela par mon nom. Je me rendis compte aussitôt que c'était doña Soledad. Le changement en elle était stupéfiant. Elle était plus jeune et plus puissante.

Florinda me dit que doña Soledad était restée dans une caisse de récapitulation pendant cinq ans. L'Aigle avait accepté sa récapitulation à la place de sa conscience et l'avait laissée partir libre. Doña Soledad acquiesça d'un hochement de tête. Florinda mit fin à la discussion rapidement et me dit qu'il était temps de partir car je n'avais plus d'énergie.

Par la suite, je me rendis souvent chez Florinda. Je la vis chaque fois mais seulement pendant quelques instants. Elle me dit qu'elle avait décidé de ne plus prolonger mon instruction parce que j'avais avantage à n'être en rapport qu'avec doña Soledad.

Je rencontrai doña Soledad plusieurs fois mais ce qui se passa au cours de nos rencontres reste tout à fait

incompréhensible pour moi. Chaque fois que nous étions ensemble, elle me faisait asseoir à la porte de sa chambre, face à l'est. Elle s'installait à ma droite tout contre moi ; ensuite, elle empêchait le mur de brouillard de tourner, et nous restions tous les deux face au sud, dans sa chambre.

J'avais déjà appris avec la Gorda à arrêter la rotation du mur. J'eus l'impression que doña Soledad m'aidait à prendre conscience d'un autre aspect de cette capacité de perception. Avec la Gorda j'avais décelé, sans me tromper, que seule une partie de moi-même arrêtait le mur. C'était comme si je me

trouvais soudain divisé en deux. Une fraction de mon moi total regardait droit devant et voyait un mur immobile à ma droite, tandis qu'une autre partie, plus importante, de mon moi total avait tourné de 90 degrés sur la droite et fixait le mur.

Chaque fois que nous arrêtions le mur, doña Soledad et moi, nous restions à le contempler ; jamais nous n'entrions dans la région entre les lignes parallèles comme la femme Nagual, la Gorda et moi-même l'avions fait des vingtaines de fois. Doña Soledad m'obligeait chaque fois à fixer le brouillard comme si c'était un verre réfléchissant. Je vivais alors la dissociation la plus extravagante. C'était comme si je courais à une vitesse folle. Je voyais des bouts de paysage se former dans le brouillard et soudain j'étais dans une autre réalité physique. C'était une région montagneuse, déchiquetée, inhospitalière. Doña Soledad était toujours là, en compagnie d'une femme adorable qui riait aux éclats en

me regardant.
Je suis incapable de me souvenir de ce que nous faisions au-delà de ce point, de même que j'étais incapable de me rappeler ce que je faisais avec la femme Nagual et la Gorda dans la région entre les lignes parallèles. J'avais l'impression que nous entrions, doña Soledad et moi, dans une autre région de la conscience – une région qui m'était inconnue. Je me trouvais déjà dans ce que je considérais comme mon état de conscience le plus pénétrant, et il y avait pourtant quelque chose de plus pénétrant encore. L'aspect de l'attention seconde que doña Soledad me montrait était plus complexe et plus inaccessible que tout ce dont j'avais été témoin jusque-là. Je ne parvenais à me souvenir que d'une impres-

sion de mouvement intense, une sensation physique comparable à une très longue marche, ou à une ascension sur des pistes de montagne très accidentées. J'avais également la certitude corporelle absolue – sans d'ailleurs savoir pourquoi – que doña Soledad, la femme et moi échangions des paroles, des pensées, des sentiments ; mais je ne parvenais pas à les préciser.
Après chaque rencontre avec doña Soledad, Florinda me faisait partir aussitôt. Doña Soledad me parlait très peu de ce que nous vivions. J'avais l'impression que l'état de conscience très élevé où nous nous trouvions la touchait si profondément

qu'elle pouvait à peine parler. Dans ce paysage désolé, en dehors de la belle dame, nous regardions quelque chose, et cela nous laissait à bout de souple. Malgré tous ses efforts, elle ne parvenait à se souvenir de rien, elle non plus.

Je demandai à Florinda de m'expliquer clairement la nature de mes voyages avec doña Soledad, Elle me répondit qu'une partie de son enseignement de dernière minute consistait à me faire entrer dans l'attention seconde à la manière des traqueurs, et que doña Soledad était plus capable qu'elle de me faire accéder à la dimension du traqueur.

Au cours de notre rencontre qui devait être la dernière, Florinda m'attendait dans le vestibule comme au commencement de nos relations. Elle me prit par le bras et me conduisit dans le salon. Nous nous assîmes. Elle me conseilla de ne pas encore essayer de donner un sens à mes voyages avec doña Soledad. Elle m'expliqua que les traqueurs sont intrinsèquement différents des rêveurs, en ce sens qu'ils se ser-

vent du monde qui les entoure : c'était ce que faisait doña Soledad lorsqu'elle essayait de m'aider à tourner la tête.

Quand don Juan m'avait exposé la notion de « tourner la tête »

(pour que le guerrier se trouve en face d'une direction nouvelle), je l'avais compris comme une métaphore pour exprimer un change ment d'attitude. Florinda me dit qu'il ne s'agissait pas d'une métaphore, mais bien d'une réalité. Les traqueurs tournaient réellement la tête ; mais ils ne le faisaient pas pour regarder dans une nouvelle direction : ils tournaient la tête pour considérer le temps d'une manière différente. Les traqueurs se mettent en face du temps qui vient. Normalement nous regardons le temps lorsqu'il s'éloigne de nous. Seuls les traqueurs peuvent modifier cela, et fixer le temps quand il s'avance vers eux.

Florinda m'expliqua que tourner la tête ne signifie pas que l'on voit dans l'avenir, mais que l'on perçoit le temps comme une chose concrète et pourtant incompréhensible. Il était donc superflu que j'essaie d'analyser par la pensée ce que nous faisions, doña Soledad et moi. Tout prendrait un sens quand je pourrais percevoir la totalité de moi-même. J'aurais alors l'énergie nécessaire à dévoiler ce mystère.

Florinda – comme si elle m'offrait une prime – me dit que dorera Soledad était un traqueur fantastique, le plus grand de tous, selon ses propres termes. Doña Soledad pouvait traverser les lignes parallèles à tout moment. En outre, aucun guerrier du clan de don

Juan n’avait été capable du même exploit : grâce à ses techniques impeccables de traqueur, doña Soledad avait découvert son être parallèle.

Toutes les expériences que j’avais vécues avec le Nagual Juan Matus, Silvio Manuel, Genaro ou Zuleïca n’étaient que d’infimes portions de l’attention seconde ; ce que doña Soledad m’aidait à percevoir en était une autre partie, infime elle aussi, mais différente.

Doña Soledad ne m’avait pas seulement fait regarder en face le temps qui vient, elle m’avait emmené auprès de son être parallèle. Florinda définissait l’être parallèle comme l’homologue que possèdent toutes les créatures vivantes du fait même qu’elles sont des êtres lumineux emplis d’une énergie inexplicable. L’être parallèle d’une personne est une autre personne du même sexe, intimement et inextricablement liée à la première – et vice versa. Elles coexistent simultanément dans le monde. Les deux êtres parallèles sont comme les deux extrémités d’un même bâton.

Pour les guerriers, trouver leur être parallèle est presque impossible, parce qu’il y a dans la vie d’un guerrier trop d’éléments qui l’en

détournent – d'autres priorités. Mais toute personne capable d'accomplir cet exploit trouve dans son être parallèle – exactement comme le faisait doña Soledad – une source inépuisable de jeunesse et d'énergie.

Florinda se leva brusquement et me conduisit dans la chambre de doña Soledad. Peut-être parce que je savais que ce serait notre dernière rencontre, je fus pris d'une angoisse étrange. Doña Soledad me sourit quand je lui répétai les paroles de Florinda. Avec ce qui était à mes yeux l'humilité du vrai guerrier, elle me dit qu'elle ne m'enseignait rien : son unique désir était de me montrer

son être parallèle, parce que ce serait en lui qu'elle se retirerait lorsque le Nagual Juan Matus et ses guerriers quitteraient le monde. Toutefois, il s'était produit une chose de plus, qui dépassait son entendement. Florinda lui avait expliqué que nous avions enrichi mutuellement notre énergie, et que cela nous avait placés face au temps qui vient – non point par petites doses, comme Florinda l'aurait désiré, mais en bouffées impossibles à saisir, selon les contraintes de ma nature indisciplinée.

Le résultat de notre dernière réunion fut

encore plus déconcertant. Doña Soledad, son être parallèle et moi restâmes ensemble pendant ce que je vécus comme une durée extraordinairement longue. Je vis tous les traits du visage de l'être parallèle. Je sentis qu'elle essayait de me dire qui elle était. Elle semblait savoir, elle aussi, que ce serait notre dernière rencontre. Il y avait dans ses yeux un sentiment de fragilité accablant. Ensuite, une force semblable à un vent nous balaya dans quelque chose qui n'avait aucune signification pour moi.

Soudain, Florinda m'aida à me relever. Elle me prit par le bras et me reconduisit à la porte, Doña Soledad nous raccompagna. Florinda me dit que j'aurais beaucoup de mal à me souvenir de tout ce qui s'était produit, parce que je me laissais aller à mon désir de rationalité, situation qui ne ferait qu'empirer puisqu'elles allaient partir et qu'il ne me resterait personne pour m'aider à permuter de niveaux de conscience. Elle ajouta qu'un jour, nous nous rencontrerions de nouveau doña Soledad et moi, dans le monde de la vie quotidienne.

Aussitôt, je me tournai vers doña Soledad et la suppliai de m'arracher à ma faiblesse. Je lui dis que si elle échouait, autant valait qu'elle me tue. Je n'avais pas envie de vivre dans les replis mesquins de ma rationalité.

– Ne parlez pas ainsi, me répondit Florinda.

Nous sommes des guerriers et les guerriers n'ont qu'une seule chose à l'esprit : leur liberté. Mourir et être mangé par l'Aigle n'est pas un exploit. En revanche, contourner l'Aigle et être libre constitue le comble de l'audace.

15 LE SERPENT À PLUMES

Ayant accompli tous les objectifs spécifiés par la règle, don Juan et son clan de guerriers étaient prêts pour leur tâche finale : quitter le monde de la vie quotidienne. Et la Gorda, les autres apprentis et moi en serions les témoins. Il ne restait qu'un problème non résolu : que faire avec les apprentis ? Don Juan nous dit que normalement il aurait mieux valu qu'ils partent avec lui en s'incorporant à son propre clan – mais ils n'étaient pas prêts. Les réactions qu'ils avaient eues en tentant de traverser le pont lui avaient montré leur état de faiblesse.

Don Juan nous expliqua qu'en décidant d'attendre des années, avant de rassembler un clan de guerriers pour lui, son *benefactor* avait pris une option sage et obtenu des résultats positifs, alors que sa propre décision de me mettre rapidement en relation avec la femme Nagual et mon propre groupe avait failli nous être fatale.

Je compris qu'en parlant ainsi, il n'exprimait nullement un regret ; il affirmait la liberté que possède le guerrier de

choisir et d’aller au bout de son choix. Il nous dit, en outre, qu’il avait envisagé sérieuse-

ment de suivre l'exemple de son *benefactor.* Et que s'il avait agi ainsi, il aurait découvert à temps que je n'étais pas un Nagual comme lui, et que personne en dehors de moi ne se serait engagé plus avant. Quoi qu'il en soit, Lidia, Rosa, Benigno, Nestor et Pablito étaient sérieusement handicapés. La Gorda et Josefina avaient besoin de temps pour se perfectionner. Seuls doña Soledad et Eligio étaient saufs, car ils étaient peut-être encore plus capables que les guerriers du groupe de don Juan.

Il ajouta qu'il appartenait aux neuf apprentis de saisir les circonstances (défavorables ou favorables) et de transformer leur malédiction ou leur bénédiction en défi vivant – sans regret, sans désespoir et sans se donner mutuellement des claques dans le dos.

Don Juan souligna que dans notre entreprise tout n'avait pas été un échec, le petit rôle que nous avions joué au milieu de ses guerriers avait été un triomphe complet, dans la mesure où la règle était adaptée à tous les membres de mon clan sauf à moi-même. Je tombai entièrement d'accord avec lui. Pour commencer, la femme Nagual était exactement ce que la règle avait prescrit. Elle possédait équilibre et maîtrise ; c'était un être en guerre mais parfaitement à l'aise. Sans préparation directe, elle avait manœuvré et dirigé tous les guerriers doués de don Juan, bien qu'ils eussent plus de deux fois son âge. Les hommes et les femmes affirmèrent qu'elle était la copie de l'autre femme Nagual qu'ils avaient connue. Elle était le reflet parfait de chacun des guerriers femelles, par conséquent elle pourrait également refléter les cinq femmes que don Juan avait trouvées pour mon clan – n'étaient-elles pas les répliques des fem-

mes plus âgées ? Lidia était comme Hermelinda ; Josefina, comme Zuleïca ; Rosa et la Gorda, comme Nelida, et doña Soledad, comme Delia.

Mes hommes était également des répliques des guerriers de don Juan ; Nestor était une copie de Vicente ; Pablito, de Genaro, Benigno, de Silvio Manuel ; et Eligio, de Juan Tuma. La règle était en fait la voix d'une force supérieure qui avait moulé ces êtres en un tout homogène. C'était seulement par une étrange perversion du destin qu'ils se retrouvaient abandonnés, sans chef capable de trouver pour eux le passage au sein de l'autre conscience.

Tous les membres de mon clan, dit don Juan, seraient forcés d'entrer tout seuls dans cette autre conscience, et il ne savait pas quelles étaient leurs chances, car tout dépendrait de chacun d'eux individuellement. Il avait aidé tout le monde de façon impeccable, son esprit était donc libre de tout souci et de toute inquiétude, libre de toute conjecture oiseuse. Il ne lui restait à faire qu'une chose, nous montrer de façon pragmatique ce que signifiait traverser les lignes parallèles pour un être dans sa totalité.

Don Juan me dit qu'au mieux, je pourrais seulement aider l'un des apprentis, il ajouta qu'il avait choisi la Gorda en raison de ses accomplissements et parce que je m'entendais déjà bien avec elle. Il me dit que je n'aurais plus d'énergie pour les autres, du fait que j'avais d'autres devoirs à accomplir – d'autres lignes d'action, qui étaient en harmonie avec ma véritable tâche. Don Juan m'expliqua que chacun de ses guerriers savait quelle était cette tâche, mais ne me l'avait pas révélée parce

qu’il me fallait encore

prouver que j'en étais digne. Comme ils étaient parvenus au bout de leur piste, et comme j'avais fidèlement suivi mon instruction, cette révélation aurait lieu, mais seulement sous une forme partielle.

Quand le temps de partir fut venu pour lui, don Juan me le fit savoir pendant que je me trouvais en état de conscience normale. Je ne compris pas le sens de ce qu'il me dit. Il tenta jusqu'à la dernière minute de m'inciter à joindre mes deux états de conscience. Tout aurait été si simple si j'avais été capable de cette fusion. Comme je ne l'étais pas, comme je n'étais touché par sa révélation que sur le plan rationnel, il me fit permuter de niveaux de conscience afin de me permettre d'évaluer l'événement de façon plus totale.

Il me prévint à plusieurs reprises qu'être dans la conscience du côté gauche est un avantage uniquement en ce sens que notre perception des choses est accélérée. Mais c'est aussi un inconvénient, car cela ne nous permet de nous concentrer avec une lucidité extrême que sur une seule chose à la fois – ce qui nous rend dépendants et vulnérables. Nous ne pouvons pas rester seuls pendant que nous sommes dans la conscience du côté gauche ; nous devons être protégés par des guerriers qui ont gagné la totalité d'eux-mêmes et qui savent comment se manœuvrer soi-même dans cet état.

La Gorda me dit qu'un jour, le Nagual Juan Matus et Genaro réunirent tous les apprentis chez elle. Le Nagual les fit basculer dans la conscience du côté gauche et leur dit que son temps

sur la Terre touchait à sa fin,
Au début, elle ne le crut pas. Elle était persuadée

qu'il essayait de les alarmer pour les faire se conduire en guerriers. Mais ensuite, elle s'aperçut qu'il y avait, dans les yeux de don Juan, une lueur qu'elle n'avait jamais vue auparavant.

Après les avoir fait permuter de niveaux de conscience, il parla avec chacun d'eux individuellement, il leur donna une leçon supplémentaire, comme s'il voulait rafraîchir toutes les conceptions et toutes les méthodes qu'il leur avait enseignées. Il fit de même avec moi. Mon rendez-vous eut lieu la veille du jour où je le vis pour la dernière fois. Dans mon cas, il procéda à cette révision dans les deux états de conscience. En fait, il me fit basculer d'avant en arrière plusieurs fois, comme pour s'assurer que j'étais complètement saturé dans les deux états.

Au début, je n'avais pas pu me rappeler ce qui s'était produit après cette révision. Un jour, la Gorda réussit enfin à briser les barrières de ma mémoire. Elle me dit à cette occasion qu'elle était à l'intérieur de mon esprit comme si elle lisait en moi. Elle était convaincue que ce qui maintenait ma mémoire fermée était la peur que j'éprouvais à la perspective de me souvenir de ma douleur. Ce qui s'était passé dans la maison de Silvio Manuel la nuit précédant leur départ était inextricablement mêlé pour moi à de l'angoisse. Elle me dit qu'elle avait eu la sensation très claire que j'avais peur, mais elle en ignorait la raison. Elle ne pouvait pas se souvenir non plus de ce qui s'était passé exactement dans cette maison, notamment

dans la pièce où nous étions assis.

Tandis que la Gorda parlait, j'eus l'impression de tomber comme une masse dans un précipice. Je me rendis compte que quelque chose en moi essayait

d'établir une relation entre deux événements dont j'avais été le témoin dans mes deux états de conscience. De mon côté gauche, je conservais les souvenirs bloqués de Don Juan et de son clan de guerriers au cours de leur dernière journée sur Terre. De mon côté droit, j'avais le souvenir d'avoir sauté dans un précipice ce jour-là. En essayant de joindre mes deux côtés, je vécus une sensation totale de chute physique. Mes genoux cédèrent et je tombai par terre.

Quand je décrivis mon expérience et l'interprétation que j'en faisais, la Gorda me dit que ce qui venait de ma conscience du côté droit était sans le moindre doute le souvenir qui avait fait surface en elle au moment où je parlais. Elle venait de se souvenir que nous avions fait une nouvelle tentative de traverser les lignes parallèles avec le Nagual

Juan Ma-tus et son clan. Elle me dit que nous avions tous les deux, avec le reste des apprentis, essayé de nouveau de franchir le pont.

Je ne parvins pas à faire remonter ce souvenir avec netteté. On aurait dit qu'une force de contraction m'empêchait d'organiser mes pensées et mes sentiments à ce propos. La Gorda me dit que Silvio Manuel avait demandé au Nagual Juan Matus de me préparer, ainsi que tous les apprentis, pour leur traversée. Il n'avait pas envie de me laisser dans le monde, parce qu'il estimait que je n'avais pas la moindre chance d'accomplir ma tâche. Le Nagual n'était pas du même avis que Silvio Manuel, mais il exécuta les préparatifs sans égard à ses sentiments personnels.

La Gorda se rappelait, me dit-elle, que j'étais venu chez elle en voiture pour la conduire, ainsi que les autres apprentis, dans la maison de Silvio

Manuel. Ils

y restèrent pendant que je revenais auprès du Nagual Juan Matus et de Genaro pour faire les préparatifs de la traversée.

Je ne me souvenais de rien. Elle affirma avec insistance que je devais donc la prendre pour guide, puisque nous étions si intimement unis ; elle m'assura que je pourrais lire son esprit et y trouver quelque chose qui éveillerait totalement ma mémoire.

Mon esprit se trouvait dans un état de grand désarroi. Un sentiment d'angoisse m'empêchait même de me concentrer sur ce que disait la Gorda. Elle continua de parler et de décrire ce qu'elle se rappelait de notre deuxième tentative de franchir ce pont. Elle me dit que Silvio Manuel les avait exhortés de la voix. Il leur avait dit qu'ils avaient subi une formation suffisante pour essayer de nouveau de

traverser ; pour entrer totalement dans l'autre moi, il leur suffisait d'abandonner *l'intention* de leur première attention. Une fois dans la conscience de l'autre moi, le pouvoir du Nagual Juan Matus et de son clan les saisirait et les soulèverait très facilement jusque dans la tierce attention – ce qui ne pourrait être fait si les apprentis restaient dans leur conscience normale.

L'instant suivant, je n'écoutais plus la Gorda. Le son de sa voix était pour moi comme un véhicule. Soudain, la mémoire de l'événement intégral fit surface dans mon esprit, Je chancelai sous le choc du souvenir. La Gorda cessa de parler et, à mesure que je lui décrivais mon souvenir, elle se rappela tout elle aussi. Nous venions de réunir les derniers morceaux des souvenirs séparés de nos deux états de conscience.

Je me souvenais que don Juan et don Genaro

m'avaient préparé pour la traversée pendant que je me trouvais en état de conscience normale. J'avais cru, en toute rationalité, qu'ils me préparaient à sauter dans un précipice.

La Gorda se souvenait que, pour les préparer pour la traversée, Silvio Manuel les avait sanglés dans des harnais de cuir et soulevés jusqu'aux poutres du toit. Il y avait un harnais dans chaque pièce de sa maison. Les apprentis étaient restés suspendus ainsi presque toute la journée.

La Gorda me fit observer qu'avoir un harnais dans sa chambre est idéal. Sans savoir vraiment ce qu'ils faisaient, les Genaros avaient retrouvé le quasi-souvenir des harnais quand ils avaient inventé leur jeu. C'était un jeu qui combinait les qualités curatives et purificatrices de la suspension au-dessus du sol, avec la possibilité de pratiquer la concentration dont on a besoin pour basculer de la conscience du côté droit à celle du côté gauche. En fait, leur jeu les aidait à se souvenir.

La Gorda et les apprentis restèrent suspendus toute la journée, puis, au crépuscule, Silvio Manuel les ramena à terre. Ils l'accompagnèrent tous sur le pont, me dit la Gorda, et ils attendirent là avec le reste du clan jusqu'à ce que le Nagual

Juan Matus et Genaro se présentent à moi. Le Nagual Juan Matus expliqua à tous qu'il avait pris, pour me préparer, plus longtemps qu'il n'avait prévu au départ.

Je me souvins que don Juan et ses guerriers traversèrent le pont avant nous. Doña Soledad et Eligio les accompagnèrent automatiquement. La femme Nagual vint en dernier, Depuis l'autre côté du pont, Silvio Manuel nous fit signe de commencer à mar-

cher. Sans dire un mot, nous avançâmes tous en même temps. Au milieu du pont, Lidia, Rosa et Pablito parurent incapables de faire un pas de plus. Benigno et Nestor arrivèrent presque jusqu'au bout, puis s'arrêtèrent. Les seuls à parvenir à l'endroit où don Juan et les autres se trouvaient furent la Gorda, Josefina et moi.

Ce qui se passa ensuite ressemble beaucoup à ce qui s'était produit la première lois que nous avions tenté de traverser. Silvio Manuel et Eligio maintinrent ouvert quelque chose que je pris pour une fente matérielle. J'eus assez d'énergie pour concentrer mon attention sur elle. Il ne s'agissait pas d'une ouverture dans la colline qui se trouvait au bout du pont, ni d'une ouverture dans le mur de brouillard, bien que j'aie pu distinguer, autour de la

fente, des vapeurs jaunes semblables à ce brouillard. C'était une ouverture sombre, mystérieuse, qui existait par elle-même, indépendamment de toute autre chose ; elle avait la taille d'un homme, mais elle était étroite. Don Genaro, en plaisantant, l'appela « le vagin cosmique », remarque qui fit éclater de rire tous les guerriers de son clan. La Gorda et Josefina s'accrochèrent à moi et nous entrâmes.

A l'instant même, je me sentis broyé. La même force incalculable qui avait failli me faire exploser la première fois m'avait de nouveau saisi. Je sentis la Gorda et Josefina se fondre avec moi. Je paraissais plus large qu'elles et la force m'aplatissait contre les deux femmes réunies.

Ensuite, je m'aperçus que j'étais allongé sur le sol, la Gorda et Josefina au-dessus de moi. Silvio Manuel nous aidait à nous relever. Il me dit que, pour le

moment, il nous serait impossible de nous joindre à eux dans leur voyage, mais que plus tard, peut-être, quand nous aurions avancé par nous-mêmes jusqu'à la perfection, l'Aigle nous laisserait pénétrer.

Tandis que nous rentrions à pied chez lui, Silvio Manuel me dit dans un murmure que leur voie et ma voie s'étaient séparées cette nuit-là. Il me dit que nos voies ne se rencontreraient plus jamais et que j'étais seul. Il m'exhorta à être économe et à utiliser le moindre élément de mon énergie sans aucun gaspillage. Il m'assura que si je pouvais parvenir à la totalité de moi-même sans pertes excessives, j'aurais l'énergie d'accomplir ma tâche. Mais si je m'épuisais à l'excès avant de perdre ma forme humaine, je n'aurais aucune chance.

Je lui demandai s'il y avait un moyen d'éviter cet épuisement. Il secoua la tête. Il répondit qu'un moyen existait, mais non pour moi. Le fait que je réussisse ou échoue ne dépendait que de ma volonté. Ensuite, il me révéla ma tâche. Mais il ne me dit pas comment la réaliser. Il me dit qu'un jour, l'Aigle mettrait sur mon chemin quelqu'un qui m'expliquerait les moyens de l'accomplir. Et tant que je n'aurais pas réussi, je ne serais pas libre.

Quand nous arrivâmes à la maison, nous nous rassemblâmes tous dans la grande pièce. Don Juan s'assit au centre, face au sud-est. Les huit guerriers femelles l'entourèrent. Elles s'assirent par couples aux points cardinaux, face au sud-est elles aussi. Puis les trois guerriers mâles firent un triangle en dehors du cercle, avec Silvio Manuel au sommet, en direction du sud-est. Les deux courriers femelles s'assirent de

part et d'autre de lui et les deux courriers mâles devant lui, presque contre le mur.

La femme Nagual fit asseoir les apprentis mâles contre le mur de l'est ; elle fit asseoir les femmes contre le mur de l'ouest. Ensuite, elle me conduisit à ma place, directement derrière don Juan. Nous nous assîmes ensemble.

Nous restâmes assis pendant ce que je crus n'être qu'un instant, mais je sentis dans mon corps une montée d'énergie inhabituelle. J'eus l'impression que nous nous étions relevés aussitôt après nous être assis, mais quand je demandai à la femme Nagual pourquoi nous nous levions si tôt, elle répondit que nous étions restés en place pendant plusieurs heures, et, qu'un jour, avant que j'entre dans la tierce attention, tout cela me reviendrait.

La Gorda m'assura qu'elle avait eu, elle aussi, la sensation de n'être restée dans cette pièce qu'un instant – et personne ne lui avait jamais dit qu'il en était autrement. Le Nagual Juan Matus lui avait simplement révélé ensuite qu'elle avait l'obligation d'aider les autres apprentis, en particulier Josefina, et qu'un jour je reviendrais lui donner la poussée finale dont elle aurait besoin pour traverser entièrement jusque dans l'autre moi. Elle était liée à moi et à Josefina. Au cours de notre « rêve ensemble » sous la direction de Zuleïca, nous avions échangé des quantités énormes de notre luminosité. Pour cette raison, nous étions capables de supporter ensemble la pression de l'autre moi au moment de la pénétration dans la chair. Don Juan lui avait également dit que si la traversée avait été aussi facile cette lois, c'était à cause du pouvoir des guerriers de son clan. Quand

il lui faudrait traverser toute seule, elle devrait se préparer à le faire en *rêve.*

Quand nous nous étions levés, Florinda s'était dirigée vers moi. Elle m'avait pris par le bras pour faire le tour de la pièce avec moi, pendant que don Juan et ses guerriers parlaient aux apprentis.

Elle me dit que je ne devais pas laisser les événements de cette nuit-là, sur le pont, semer la confusion en moi. Je ne devais pas croire – comme le Nagual Juan Matus l'avait pensé à un moment donné – qu'il existe un passage physique réel débouchant dans l'autre moi. La fente que j'avais vue était simplement une construction de leur *intention,* qui résultait de la combinaison de l'obsession du Nagual Juan Matus pour les passages et du sens de l'humour grivois de Silvio Manuel. Ce mélange avait produit le vagin cosmique. Pour elle-même, le passage d'un moi à l'autre n'avait aucun caractère physique. Le vagin cosmique était une expression physique du pouvoir des deux hommes à faire avancer la « roue du temps ».

Florinda m'expliqua aussitôt que lorsqu'elle-même (ou les guerriers comme elle) parlaient de « temps », ils ne faisaient pas allusion à une chose

mesurable par le mouvement d'une horloge. Le temps est l'essence de l'attention ; les émanations de l'Aigle sont faites de temps ; et, en fait, quand on entre dans n'importe quel aspect de l'autre moi, on est en relation avec le temps.

Florinda m'assura qu'au cours de cette même nuit, tandis que nous étions assis « en formation », ils avaient vécu leur dernière occasion de m'aider, ainsi que les apprentis, à faire face à la roue du

temps. Elle me dit que la roue du temps est comme un état de conscience supérieur, qui constitue une partie de l'autre moi, exactement comme la conscience du côté droit est une partie du moi de la vie quotidienne ; on pourrait la décrire physique ment, me dit-elle, comme un tunnel d'une longueur et d'une largeur infinies avec des sillons réfléchissants. Chaque sillon est infini, et il y en a un nombre infini. Les créatures vivantes doivent obligatoirement, par la nécessité même de la vie, regarder le long d'un sillon. Regarder le long d'un sillon signifie être pris au piège par lui, et vivre ce sillon.

Elle m'expliqua que ce que les guerriers appellent *vouloir* appartient à la roue du temps. C'est une chose semblable à la vrille d'une

plante grimpante, une sorte de tentacule intangible que nous possédons tous. Elle me dit que le but final d'un guerrier est d'apprendre à concentrer ce tentacule sur la roue du temps afin de la faire tourner. Les guerriers qui ont réussi à faire tourner la roue du temps peu vent regarder le long de n'importe quel sillon et en tirer tout ce qu'ils désirent – par exemple le vagin cosmique. Être pris au piège de façon inexorable dans un seul sillon de temps implique que l'on voit les images de ce sillon uniquement lorsqu'elles s'éloignent. Être libre de la force envoûtante de ces ornières signifie que l'on peut regarder dans les deux directions : quand les images s'éloignent ou quand elles s'avancent.

Florinda s'arrêta de parler et me prit dans ses bras. Elle me chuchota à l'oreille qu'elle reviendrait terminer son instruction un jour quand j'aurais acquis la totalité de moi-même.

Don Juan demanda à tout le monde de venir à l'endroit où je me trouvais. Ils m'entourèrent. Don Juan me parla en premier. Il me dit que je ne pouvais pas aller avec eux dans leur voyage parce qu'il m'était impossible d'abandonner ma tâche. Dans ces circonstances la seule chose qu'ils pouvaient faire pour moi

était de me souhaiter bonne chance. Il ajouta que les guerriers n’ont aucune vie leur appartenant. Dès l’instant où ils comprennent la nature de la conscience, ils cessent d’être des personnes et la condition humaine ne fait plus partie de leur horizon. J’avais mon devoir de guerrier et, en dehors de cela, rien n’était important, car j’allais être laissé en arrière pour accomplir une tâche des plus obscures. Comme j’avais déjà renoncé à ma vie, ils n’avaient rien d’autre à me dire, sauf que je devais faire pour le mieux. Et je n’avais rien à leur dire non plus sauf que j’avais compris et accepté mon destin.

Ensuite, Vicente vint à mes côtés. Il me parla très doucement. Il me dit que le programme du guerrier est de parvenir à un équilibre très subtil de forces positives et négatives. Ce programme ne signifie pas que le guerrier doit s’efforcer de tout maîtriser, mais qu’il doit tenter de faire face à toute situation imaginable, attendue ou inattendue, avec la même efficacité. Se montrer parfait dans des circonstances parfaites n’est digne que d’un guerrier de papier, me dit-il. Mon programme consistait à rester en arrière. Le leur était de s’élancer dans l’inconnaissable. Ces deux programmes étaient dévorants. Pour des guerriers, l’excitation de demeurer sur place est

égale à l'excitation du voyage. Cette équivalence tient au fait

que les deux actes impliquent l'un et l'autre l'accomplissement d'une mission sacrée.

Ensuite, ce fut Silvio Manuel qui vint à mes côtés. C'étaient les détails pratiques qui le préoccupaient. Il me donna une formule, une incantation pour les moments où ma tâche paraîtrait plus vaste que mes forces, il s'agissait de l'incantation qui m'était venue à l'esprit la première fois que je m'étais souvenu de la femme Nagual.

J'ai déjà reçu le pouvoir qui gouverne mon destin.
Je ne m'accroche à rien pour n'avoir rien à défendre.
Je n'ai pas de pensées, pour pouvoir voir.
Je ne crains rien, pour pouvoir me souvenir de moi-même.
L'Aigle me laissera passer,
Serein et détaché, jusqu'à la liberté.

Ya me di al poder que a mi destina rige.
No me agarro ya de nada, para asi no tener nada que defender.
No tengo pensamientos, para asi poder *ver.*
No temo ya a nada, para asi poder acordarme de mi.
Sereno y desprendido,
Me dejara el Aguila pasar a la libertad.

Il me dit qu'il allait me révéler une manœuvre pratique de l'attention seconde, et sur-le-champ, il se transforma en un œuf lumineux. Il revint à son apparence normale et répéta cette

transformation trois ou quatre fois de suite. Je compris parfaitement ce qu'il faisait. Il n'eut pas besoin de me l'expliquer, et

pourtant j'aurais été incapable d'exprimer en paroles ce que je savais.

Silvio Manuel sourit, conscient de mon dilemme. Il me dit qu'il fallait une force énorme pour abandonner *l'intention* du premier anneau de pouvoir. Le secret qu'il venait de me révéler était la manière d'accélérer l'abandon de cette *intention.* Pour pouvoir faire ce qu'il avait fait, il fallait placer son attention sur la coquille lumineuse.

Il se transforma de nouveau en œuf lumineux, puis ce que je savais depuis le début devint évident pour moi. Les yeux de Silvio Manuel se détournèrent pendant un instant pour se concentrer sur un point de l'attention seconde. Sa tête resta rigide, comme s'il regardait droit devant lui, seuls ses yeux étaient de côté. Il me dit qu'un guerrier devait évoquer *l'intention.* Le secret, c'est le

regard. Les yeux font signe à *l'intention.*

A ce moment-là, je fus pris d'euphorie. J'étais enfin capable de penser à une chose que je savais sans la connaître vraiment : la raison pour laquelle *voir* semble visuel, c'est que nous avons besoin des yeux pour nous concentrer sur *l'intention.* Don Juan et son clan de guerriers savaient utiliser leurs yeux pour saisir un autre aspect de l'intention, ils appelaient cet acte *voir. Voir* dépend des yeux en ce sens que les yeux permettent d'attirer *l'intention.* En fait Silvio Manuel venait de me montrer la véritable fonction des yeux, qui se saisissent de *l'intention.*

Aussitôt, je me servis consciemment de mes yeux pour appeler *l'intention.* Je les mis au point sur le siège de l'attention seconde. Don Juan, ses guerriers, doña Soledad et Eligio furent, tout à coup, des œufs

lumineux, mais non la Gorda, ni les trois petites sœurs, ni les Genaros. Je continuai de déplacer mes yeux d'arrière en avant entre les taches de lumière et les gens, jusqu'à ce que j'entende un craquement à la base de mon cou : tout le monde dans la pièce devint alors un oeuf lumineux. Pendant un instant, j'eus l'impression que je ne pouvais pas les distinguer les uns des autres, mais ensuite mes yeux paru rent se mettre au point, et je conservai deux aspects de *l'intention* – deux images en même temps. Je pouvais voir à la fois leur corps physique et leur luminosité. Les deux scènes n'étaient pas superposées mais séparées, sans que je puisse imaginer comment. J'avais, en fait, deux moyens de vision ; et *voir,* tout en étant complètement lié à mes yeux, demeurait cependant indépendant

d’eux, Quand je fermais les yeux, je pouvais encore *voir* les œufs lumineux, mais non leurs corps physiques.

Pendant un instant, j’eus la sensation très nette que je savais comment faire basculer mon attention sur ma luminosité. Je sus également que pour revenir en arrière, au niveau physique, il me suffisait de faire la mise au point de mes yeux sur mon corps.

Ensuite don Genaro vint près de moi. Il me dit que comme cadeau de séparation, le Nagual Juan Matus m’avait donné un devoir ; Vicente, un programme ; et Silvio Manuel, une magie. Lui-même allait me donner de l’humour. Il me regarda de la tête aux pieds et déclara que j’étais le Nagual le plus pitoyable d’allure qu’il ait jamais vu, Il examina les apprentis et conclut qu’ils n’avaient rien de plus à faire, sinon se montrer optimistes et regarder le côté positif des choses, Il nous raconta une plaisanterie sur

une fille de la campagne, séduite et abandonnée par un voyou de la ville. Le jour de son mariage, quand on lui apprit que le fiancé avait quitté le village, elle se réconforta à la pensée apaisante que tout n'était pas perdu : elle n'avait plus sa virginité mais on n'avait pas encore tué le porcelet du repas de noces.

La seule chose qui nous aiderait à sortir de notre situation – la situation de la mariée abandonnée –, nous dit Genaro, était de nous raccrocher à nos porcelets, quels qu'ils fussent, et de rire à nous en rendre malades. Ce serait seulement par le rire que nous pourrions modifier notre condition.

Avec force gestes de la tête et des mains, il nous encouragea à lui répondre par des ah ! ah ! du fond du cœur. Le spectacle des apprentis se forçant à rire était aussi ridicule que ma propre tentative. Soudain, je m'aperçus que je riais spontanément avec don Juan et ses guerriers.

Don Genaro, qui avait toujours lancé des plaisanteries sur mes prétendus talents de poète, me demanda de lire un poème à haute voix. Il me dit qu'il voulait résumer ses sentiments et ses recommandations par le poème qui célèbre la vie, la mort et le rire. Il faisait allusion à un passage du poème de José Gorostiza, *Mort sans fin.*

La femme Nagual me tendit le livre et je lus le passage que don Juan et don Genaro avaient toujours préféré :

O, quelle joie aveugle,
Quelle soif d'utiliser à fond
L'air que nous respirons,
La bouche, l'œil, la main

Quelle démangeaison vive
De dépenser tout de nous-mêmes
En un seul éclat de rire.
O, cette mort impudente, insultante,
Qui nous assassine de très loin,
Par-delà le plaisir d'avoir envie à mourir
D'une tasse de thé...
D'une petite caresse.

Dans ce cadre, l'effet du poème était saisissant. Je sentis un frisson. Emilito et le courrier Juan Tuma vinrent à mes côtés. Ils ne prononcèrent pas un seul mot. Leurs yeux

luisaient comme des billes noires. Tous leurs sentiments semblaient concentrés dans leurs yeux. Le courrier Juan Tuma dit à voix très basse qu'un jour, chez lui, il m'avait fait entrer dans les mystères de Mescalito, et que cela constituait le signe avant-coureur d'une autre rencontre dans la roue du temps, où il me ferait pénétrer dans le mystère ultime.

Emilito me dit, comme si sa voix était un écho de celle du courrier Juan Tuma, qu'ils étaient persuadés tous les deux que j'accomplirais mon devoir. Ils m'attendraient car je les rejoindrais un jour. Le courrier Juan Tuma ajouta que l'Aigle m'avait placé avec le clan du Nagual Juan Matus, qui me servirait de force de secours. De nouveau ils me prirent dans leurs bras et me murmurèrent à l'unisson d'avoir confiance en moi-même.

Après les courriers, les guerriers femelles vinrent vers moi. Chacune d'elles me serra contre elle et me chuchota un vœu à l'oreille – un vœu de plénitude et d'aboutissement.

La femme Nagual vint près de moi après toutes les autres. Elle s'assit et me prit sur ses genoux comme un enfant. Il émanait d'elle de l'affection et de la pureté. J'eus le souffle coupé. Nous nous levâmes, nous fîmes le tour de la pièce tout en parlant et en méditant sur notre destin. Des forces insondables nous avaient guidés jusqu'à cet instant culminant. Je fus frappé d'une terreur mystérieuse. Et ma tristesse était infinie.

Ensuite, elle me révéla une partie de la règle qui s'applique au Nagual à trois branches. Elle était dans un état d'agitation extrême, tout en restant calme ; son intellect était hors pair, et pourtant elle n'essayait pas de rationaliser quoi que ce fût. Son dernier jour sur terre la comblait. Elle m'emplit de son humeur. C'était comme si, jusqu'à cet instant, je ne m'étais pas très

bien rendu compte du caractère irréversible de notre situation. Être sur mon côté gauche impliquait que l'immédiat passe avant tout le reste, ce qui m'empêchait presque de prévoir au-delà de l'instant présent. Toutefois, le choc de son humeur impliquait une forte proportion de ma conscience du côté droit, et de sa capacité de juger par avance des sentiments à venir. Je compris que je ne la reverrais jamais. C'était insupportable l

Don Juan m'avait dit que sur le côté gauche, il n'y a pas de larmes : un guerrier ne peut plus pleurer et la seule expression de l'angoisse est un frisson venant des profondeurs mêmes de l'Univers. Tout se passe comme si l'une des émanations de l'Aigle était de l'angoisse. Et le frisson du guerrier est infini... Tandis que la femme Nagual me parlait et me tenait, je sentis ce frisson.

Elle passa les bras autour de mon cou et appuya sa tête contre la mienne. J'eus l'impression qu'elle me tordait comme du linge qu'on essore. Je sentis quelque chose sortir de mon corps, ou bien sortir du sien pour pénétrer dans le mien. Mon angoisse devint si intense et m'envahit si vite que je fus comme fou. Je tombai sur le sol, avec la femme Nagual toujours enlacée à moi. Je me dis, comme dans un rêve, que je lui avais sûrement ouvert le front en l'entraînant dans ma chute. Son visage et le mien étaient couverts de sang. Du sang formait des flaques dans ses yeux.

Don Juan et don Genaro me soulevèrent très vite. Ils me maintinrent. J'avais des spasmes impossibles à contenir, comme une attaque d'apoplexie. Les guerriers femmes entourèrent la femme Nagual ; ensuite, elles se mirent en rang au milieu de la pièce et les hommes se joignirent à elles. En un instant, il se

forma entre eux une chaîne d’énergie, manifeste à mes yeux. La rangée avança et défila devant moi. Chacun d’eux vint se présenter un instant face à moi, mais sans rompre la chaîne. C’était comme s’ils se déplaçaient sur un tapis qui les transportait en faisant un arrêt quand chacun d’eux se trouvait devant moi. Les courriers mâles venaient en tête, puis les courrier femelles, puis les guerriers mâles, puis les *rêveurs,* puis les traqueurs, et enfin la femme Nagual. Ils arrivaient devant moi, ils demeuraient bien visibles pendant une seconde ou deux – le temps de me dire au revoir – puis ils disparaissaient dans les ténèbres de la fente mystérieuse qui s’était produite dans la pièce.

Don Juan m’appuya sur le dos et soulagea une par-

tie de mon angoisse insupportable. Il me dit qu'il comprenait ma douleur et que l'affinité de l'homme Nagual et de la femme Nagual n'est pas une chose que l'on peut formuler. Elle existe comme résultat des émanations de l'Aigle ; quand les deux personnes sont mises ensemble puis séparées, il n'y a aucun moyen de combler le vide, parce qu'il ne s'agit pas d'un vide social mais d'un mouvement de ces émanations.

Don Juan me dit alors qu'il allait me faire basculer jusqu'à mon extrême droite. Il me dit que c'était une manœuvre charitable, quoique temporaire ; elle me permettrait d'oublier pour le présent, mais elle ne m'apporterait aucun soulagement lorsque je me souviendrais.

Don Juan me dit aussi que l'acte du souvenir est entièrement incompréhensible. En réalité l'acte de se souvenir de soi ne se borne pas au rappel de la relation vécue par les guerriers dans leur conscience du côté gauche, mais retrouve en outre chaque souvenir emmagasiné par le corps lumineux depuis l'instant de la naissance,

Les relations que vivent les guerriers en état de conscience supérieure ne sont qu'un mécanisme pour inciter l'autre moi à se révéler sous forme de souvenirs. Cet acte de mémoire, même s'il semble associé uniquement aux guerriers, demeure à la portée de chaque être humain. Chacun de nous peut puiser directement aux souvenirs de notre luminosité – et avec des résultats prodigieux.

Don Juan me dit ensuite qu'ils partiraient ce jour-là au crépuscule. La seule chose qu'il leur restait à faire pour moi était de créer une ouverture, une in-

terruption dans le continuum de mon temps. Ils allaient me faire sauter dans un précipice, car c'était un moyen d'interrompre l'émanation de l'Aigle qui rend compte de mon sentiment d'être un tout continu. Le saut allait être effectué pendant que je me trouvais en état de conscience normale, et le principe était que mon attention seconde prendrait le dessus : au lieu de mourir au fond du précipice, j'entrerais entièrement dans l'autre moi. Don Juan me dit que je sortirais de l'autre moi plus tard, quand mon énergie serait épuisée ; mais je ne sortirais pas au sommet de la montagne dont j'allais sauter. Il prédit que je resurgirais en mon lieu favori, quel qu'il fût. Ce serait l'interruption dans le continuum de mon temps.

Ensuite, il me poussa complètement hors de ma conscience du côté gauche. Et j'oubliai mon angoisse, mon but, ma tâche.

Au crépuscule, ce soir-là, Pablito, Nestor et moi sautâmes du bord du précipice. Le coup donné par le Nagual fut si précis, si plein de bonté, que rien dans l'événement capital de leur adieu ne transcenda les limites de l'autre événement capital : sauter vers une mort certaine et ne pas mourir. Si fantastique que fût cet événement il demeurait très pâle comparé à ce qui avait lieu sur un autre plan.

Don Juan me fit sauter à l'instant précis où lui-même et tous ses guerriers avaient enflammé leur conscience. J'eus une vision, semblable à un rêve, d'une rangée de personnes qui me regardaient. Par la suite, ma raison la considéra comme une longue

série de visions ou d’hallucinations que j’avais eues pendant le saut. C’était là l’interprétation fragile de ma conscience du côté droit, accablée par la majesté redoutable de l’événement total.

De mon côté gauche cependant, je me rendis compte que j’avais pénétré dans l’autre moi. Et cette entrée n’avait rien à voir avec ma raison. Les guerriers du clan de don Juan m’avaient saisi, pendant un instant éternel, avant de disparaître dans la lumière totale, avant que l’Aigle ne les laisse traverser. Je savais qu’ils se trouvaient dans un registre des émanations de l’Aigle qui n’était pas à ma portée. Ils attendaient don Juan et don Genaro. Je vis don Juan prendre la tête. Et ensuite il n’y eut qu’une ligne de lumières merveilleuses dans le ciel. Quelque chose comme un vent sembla contracter le groupement des lumières, qui s’agitèrent et se tordirent. Il y eut une lueur très forte à l’extrémité de la ligne de lumières où don Juan se trouvait. Je songeai au serpent à plumes de la légende toltèque. Puis les lumières disparurent.